


BIBL. NAZ.
Vitt. Emanuele III
II
SUPPL.
PALATINA
A
222
NAPOLI



37. 3. 26.

932. I

VOYAGE
EN ITALIE.

TOME PREMIER.

Digitized by Google

627.463

VOYAGE EN ITALIE,

CONTENANT l'Histoire & les Anecdotes les plus singulieres de l'Italie, & sa description ; les Usages, le Gouvernement, le Commerce, la Littérature, les Arts, l'Histoire Naturelle, & les Antiquités ; avec des jugemens sur les Ouvrages de Peinture, Sculpture & Architecture, & les Plans de toutes les grandes villes d'Italie.

PAR M. DE LA LANDE.

Seconde Edition corrigée & augmentée.

TOME PREMIER.



A PARIS,

Chez la Veuve DESAINT, Libraire, rue du Foin.

M. DCC. LXXXVI.

Avec Approbation, & Privilége du Roi.



.... Mi gioverà narrar' altrui
Le novità vedute, e dir', io fui.

Gier. Liber. XV, 38.

AVERTISSEMENT

DU LIBRAIRE.

Le Voyage dont nous publions une nouvelle édition, revue & augmentée par l'auteur, parut en 1769 en 8 volumes ; & il fut bientôt contrefait. Depuis cette époque, il a servi de guide à la plupart des voyageurs. Des Italiens même s'en sont servis utilement, & en ont rendu un témoignage favorable. Nous croyons qu'il nous est permis de rapporter celui du traducteur d'un ouvrage anglois : Les Italiens, ou Mœurs & Coutumes d'Italie, ouvrage traduit de l'anglois de M. Baretti, à Paris, chez Costard, 1773, 324 *pages in-12 ; on trouve au commencement de la préface le passage suivant.*

« Il est sans doute rare de trou-

» *ver dans un Historien de voya-*
» *ges la fidélité, la franchise, le*
» *désintéressement & l'impartialité,*
» *qui se font remarquer dans le*
» Voyage d'un François en Ita-
» lie, fait dans les années 1765
» & 1766. *J'ai été frappé du ca-*
» *ractere de vérité qui regne dans*
» *cet ouvrage; je ne sache pas*
» *qu'il ait encore paru jusqu'à pré-*
» *sent rien qu'on puisse lui compa-*
» *rer. L'auteur, je l'avoue, a sur-*
» *passé mon attente; sans jamais*
» *fatiguer le lecteur par des détails*
» *ennuyeux, des circonstances fri-*
» *voles, il n'omet rien de tout ce*
» *qui peut instruire ou piquer sa*
» *curiosité. Il réunit les qualités les*
» *plus désirées du public dans ces*
» *sortes d'ouvrages : l'exactitude de*
» *la narration, la beauté & la jus-*
» *tesse des descriptions, l'abondance*
» *& la variété des matieres, & un*
» *mélange agréable de traits d'his-*
» *toire, de morale, de politique &*
» *de critique.*

» *Mais ce qui donne à cette lec-*
» *ture un charme inexprimable, c'est*
» *que l'auteur parle de tout en maî-*
» *tre : il semble posséder tous les*
» *arts, tous les genres de connois-*
» *sances ; il est à la fois peintre, ar-*
» *chitecte, sculpteur, botaniste, na-*
» *turaliste & philosophe. Rien de*
» *plus enchanteur que le vaste ta-*
» *bleau qu'il présente, d'une infinité*
» *d'objets qu'il a vus en scrupuleux*
» *observateur.*

» *Ses remarques relatives au goût*
» *& aux mœurs des nations Italienne*
» *& Françoise ; les comparaisons*
» *intéressantes qu'il fait sur le génie*
» *de ces deux peuples, leurs loix,*
» *leurs usages, leurs coutumes ; ses*
» *réflexions qui, comme autant de*
» *masses de lumiere, servent à gui-*
» *der le jugement du lecteur sur des*
» *objets de cette importance, annon-*
» *cent un esprit juste, un discerne-*
» *ment fin, un goût exquis, une*
» *science profonde. . . . . On y trouve*

» *à chaque page, le langage de la*
» *vérité, de la candeur, de la mo-*
» *destie, ce caractere de bonne-foi,*
» *qui prévient favorablement le lec-*
» *teur, & entraîne son consentement.*



Digitized by Google

PRÉFACE.

En parcourant l'Italie avec toute a curioſité & le plaiſir imaginables, je liſois les Auteurs qui en avoient donné des notices, je trouvois leurs ouvrages défectueux & incomplets, j'étois fâché que l'on n'eût pas imprimé en France une deſcription de cette belle partie du monde, propre à en faciliter le voyage aux François, & à le leur rendre agréable : je me propoſai d'y ſuppléer.

La ſatisfaction que j'ai trouvée dans ce voyage eſt telle, que même après mon retour, je trouvois du plaiſir à me la rappeller, & en mettant par écrit tout ce que j'avois vu de curieux en Italie, je prolongeois les agrémens d'un voyage que j'avois trouvé trop court.

De retour ſous ſon toît, tel que l'airain ſonore,
Qu'on ceſſe de frapper & qui reſonne encore,
Dans la tranquillité d'un loiſir ſtudieux,
Il repaſſe en eſprit ce qu'il a vu des yeux ;
Dans cent climats divers préſent par la penſée,
Son plaiſir dure encor quand ſa peine eſt paſſée.

Ce qu'un poëte agréable a dit des voyages en général, on doit le dire avec bien plus de raiſon de celui d'Italie, où les choſes belles, grandes, ſingulieres, ſont en plus grand nombre que dans tout le reſte de l'Europe. Sans parler des reſtes prodigieux de l'antiquité, & des chefs-d'œuvre immortels qu'on y trouve dans tous les arts, n'eſt-ce pas en Italie que nous voyons la nature dans toute ſa beauté, la végétation dans toute ſa vigueur, la culture dans toute ſa perfection. Je ne crois pas que les délices de Tempé, ſi célébrés dans les anciens poëtes, ni le fauxbourg de Daphné (au

midi d'Antioche) dont on a tant parlé, eussent rien de plus beau que le bassin de Naples, & les rivages de la Brenta. L'empereur Constantin Paléologue appelloit l'Italie le paradis terrestre, en parlant de la plaine de Lombardie qui commence à Padoue, & qui s'étend jusqu'à Turin.

Ce n'est pas qu'il n'y ait en France des choses admirables dans tous les genres : on ne trouve pas en Italie de capitale immense comme Paris, où les ressources de toute espece abondent ; je dirai plus, je n'y ai pas vu de plus grande façade de palais que celle de Versailles du côté du jardin, de plus beau péristile que celui du Louvre, de plus beaux jardins que ceux de Versailles, des Tuileries *, de Chantilly & de Marly ; je n'ai même pas vu en Italie de

* Le jardin des Tuileries a 67 arpens de superficie, chacun de 900 toises carrées.

maisons aussi agréables, aussi voluptueuses, aussi élégamment décorées que celles de plusieurs particuliers aux environs de Paris. On n'y trouve pas de collection de tableaux plus riche que celle de M. le duc d'Orléans, au palais Royal, &c. Ainsi je ne prétens pas ôter à la France les avantages qu'elle a sur tous les pays de l'univers ; il me suffit pour justifier l'enthousiasme que j'ai laissé paroître plus d'une fois dans cet ouvrage, que le Voyage d'Italie soit regardé comme le plus agréable & le plus beau de tous ceux qu'un François peut faire hors de chez lui.

Un étranger écrivant sur l'Italie devroit d'abord se justifier d'une entreprise qui paroît téméraire. N'est-ce pas à un Italien qu'il appartiendroit de décrire l'Italie ; est-ce d'un étranger & d'un voyageur que l'on peut attendre des

connoiſſances ſûres, des deſcriptions exactes? Ma réponſe eſt, qu'il n'exiſte, même en italien, aucune deſcription moderne de l'Italie que l'on pût traduire pour l'uſage des voyageurs : en attendant que les Italiens nous la donnent, on peut la recevoir des étrangers. D'ailleurs, quoiqu'un François en décrivant l'Italie, mérite moins de confiance à pluſieurs égards qu'un Italien, qui connoîtroit ſon pays plus à fond, il eſt à préſumer qu'un François écrira d'une maniere plus libre, plus déſintéreſſée, moins ſuſpecte, plus utile aux voyageurs, plus curieuſe pour des François, & plus à leur portée; il fera des comparaiſons, des remarques relatives aux goûts & aux mœurs des deux nations, & qu'un Italien n'eût point faites.

A mon égard, je puis ajouter qu'ayant parcouru toutes les deſ-

criptions locales des villes d'Italie qui ont été faites par des nationaux, j'en ai fait uſage pour rendre ma deſcription plus ſûre & plus complete.

La ſociété des gens de lettres que j'ai recherchés & fréquentés dans tout le cours de mon voyage, m'a mis auſſi à portée de connoître les détails du pays d'une façon exacte, & de donner à la plupart des voyageurs beaucoup de connoiſſances qu'ils auroient peine à ſe procurer, en ſéjournant beaucoup plus que moi dans l'Italie.

Enfin une correſpondance de vingt ans avec des ſavans de toutes les parties de l'Italie, m'a mis à portée d'ajouter beaucoup de choſes intéreſſantes à [illegible] relation, dans cette ſeconde édition.

Objet de cet Ouvrage.

La curioſité avide [illegible] je portois dans ce voyage [illegible] étendre mes recherches [illegible] for-

tes d'objets ; mais je n'ai pas entrepris de les épuiser, ni de satisfaire en entier les curieux de tous les genres ; on comprend assez qu'il faudroit une bibliotheque entiere, & mon ouvrage auroit été inutile à la majeure partie de mes lecteurs ; mais j'y ai suppléé autant qu'il étoit possible par un nombre considérable de citations ; il y a peu de livres de quelque importance en Italie que je n'aie indiqué, afin de mettre mes lecteurs à portée de recourir aux sources où chacun peut trouver des connoissances ultérieures. Je n'entrerai point dans de grands détails sur les antiquités, l'histoire naturelle, ou les autres sciences : je ne donnerai à mon lecteur que ce que j'aurois voulu qu'on m'eût donné dans mon voyage ; je lui apprens ce que j'ai désiré de savoir, & ce que j'ai appris, ou par moi-même, ou par mes amis, ou par mes lectures.

L'un des fruits les plus agréables d'un voyage en Italie, eſt de ſe rappeller l'hiſtoire de ces pays fameux, d'une maniere plus facile, plus ſenſible, plus intéreſſante, & qui ſe retient enſuite beaucoup mieux; voilà pourquoi j'ai toujours réuni l'hiſtoire à la deſcription des pays dont j'ai parlé & dont je me ſuis rendu compte à moi-même : je ſais par ma propre expérience que cela eſt très-agréable au voyageur.

Je me ſuis auſſi étendu ſur la littérature italienne, d'autant plus volontiers qu'elle eſt encore peu cultivée à Paris ; les journaux d'Italie parviennent à peine juſqu'à nous, & les meilleurs livres italiens ſont ſouvent ignorés en France.

La perſonne qui s'eſt le plus diſtinguée à Paris dans ce genre d'érudition, a été M. Floncel, autrefois ſecrétaire d'état dans la

principauté de Monaco, & ensuite premier commis des affaires étrangeres : il avoit formé une bibliotheque de plus de 12 mille volumes italiens dans tous les genres, rassemblés avec intelligence, avec choix, & de la maniere souvent la plus dispendieuse ; il communiquoit ses livres avec plaisir, & il y a peu de gens de lettres à Paris, qui s'occupant de ces matieres, n'aient eu recours à M. Floncel ; je lui ai moi-même à cet égard une véritable obligation. C'est à lui que M. Conti dédia en 1761, le Lucrece de Marchetti ; sa réputation dans ce genre, l'avoit fait adopter par vingt-quatre académies d'Italie ; & j'ai vu dans ce pays-là, des personnes qui, de tous les savans de Paris, ne connoissoient que M. Floncel.

J'ai quelquefois parlé de traditions populaires, & de supersti-

tions ridicules; elles rendent certains endroits plus remarquables, elles peuvent intéresser les voyageurs, ou du moins les divertir; pourquoi la fontaine sortie de terre à Milan par la puissance de S. Barnabé auroit-elle moins de privilége que le lac de Curtius ouvert à Rome par un prodige, & dont on parle encore dans tous les livres? Enfin, j'ai tâché de rassembler en tout genre, la note des objets qui sont dignes d'attention, ou qui ont de la célébrité en Italie.

On trouvera dans la table des matieres, sous les noms de villes, habitans, églises, peintres, poëtes, mathématiciens, statues, trésors, places, lacs, fleuves, rois, livres, bibliotheques, arcs, temples antiques, minéralogie, histoire naturelle, théâtres, postes, &c. un extrait de ce qu'il y a de plus remarquable en Italie;

Digitized by Google

& des principaux objets qui sont traités dans cet ouvrage : quelquefois l'explication des termes, ou d'autres objets nécessaires à l'intelligence de l'ouvrage.

Je n'aurois point osé porter des jugemens sur les ouvrages de peinture & de sculpture qui sont en Italie ; j'aurois renvoyé mon lecteur à ceux de M. Cochin, & de quelques autres artistes qui en ont parlé, & je n'aurois pas cru que l'on dût s'en rapporter même aux jugemens de M. l'abbé Richard, ou des autres voyageurs dont je parlerai ci-après *. Mais dans le temps où l'on commençoit l'impression de cet ouvrage, j'ai eu communication d'un manuscrit qui m'a mis à portée de completer ma description à cet égard.

* *De Pictore, Sculptore & Fictore nisi artifex judicare non potest.* Plin. jun. L. I. Epist. 10.

Manuſcrits de M. Gougenot.

Feu M. l'abbé GOUGENOT, conſeiller au grand conſeil, & honoraire aſſocié libre de l'Académie Royale de peinture & de ſculpture, avoit partagé ſon temps dès ſa jeuneſſe entre les affaires & les arts. Ses lumieres, ſon application, ſon amour pour la juſtice, la vérité & la candeur de ſon caractere, lui avoient mérité l'eſtime, l'amitié & la confiance de ſa compagnie. Il ne trouvoit de délaſſement que dans les arts, qu'il cultivoit avec ſuccès; il eut des liaiſons intimes avec les artiſtes les plus habiles de la capitale, à qui il eut ſouvent le plaiſir d'être utile par ſes conſeils & ſes lumieres; il avoit formé depuis long-temps le projet de voir par lui-même les chefs-d'œuvre, les modeles en tout genre dont l'Italie eſt remplie; il exécuta ſa réſolution au mois de ſeptembre 1755. Il ſuffit de nommer ſon

compagnon de voyage pour avoir une juste idée de son goût; c'étoit M. Greuze *, ce peintre charmant de la nature. Ainsi M. Gougenot rendoit son voyage plus

* M, Greuze est né à Tournus, sur les bords de la Saone; il étoit venu à Paris, guidé par un talent naturel, mais avec une vivacité qui ne lui permettoit pas de se fixer aux leçons d'aucun maître; il avoit suivi l'école de dessin, sans s'assujettir à mettre à aucun prix: ignoré des maîtres, ayant peu à se louer de ses compagnons, il s'étoit perfectionné dans le silence & dans l'obscurité, mais au point que M. Pigalle, ayant vu un jour de ses ouvrages, jugea qu'il pouvoit se présenter à l'académie. Il fut chargé de faire le portrait du directeur qui étoit M. Sylvestre, sous les yeux même de l'Académie; il y réussit, & l'on trouva que ce portrait étoit fort dans le goût de Vandyk; il y joignit des tableaux qui représentent l'Ecolier qui s'endort en étudiant sa leçon, l'Aveugle trompé, & le Pere de Famille qui lit la Bible à ses enfans: à la vue de ces deux genres de talens, il fut aggréé d'une voix unanime. Dans l'exposition qui se fit au Sallon en 1755, le public ne tarda pas à confirmer le choix qu'avoit fait l'Académie, par les applaudissemens qui furent donnés à ces quatre tableaux, & la suite des ouvrages de M. Greuze, n'a fait qu'ajouter à sa réputation.

utile, en mettant M. Greuze à portée de puiser de nouvelles connoissances dans la partie des arts. Mais il ne s'en tint pas au secours de M. Greuze dans ses recherches; il étoit toujours accompagné à Rome par un peintre, un sculpteur, un architecte & un antiquaire. Tous les artistes François & même Italiens, enchantés du goût, du discernement, de la douceur des mœurs & de la noblesse des procédés de M. l'abbé Gougenot, se faisoient un plaisir de se joindre à lui, pour apprécier ensemble les différens morceaux de peinture, de sculpture & d'architecture qui se présentent en foule dans les principales villes d'Italie. C'est d'après les observations de tant d'habiles gens, réunies aux siennes, que M. Gougenot écrivoit. Son jugement est d'autant plus impartial qu'il ne destinoit point son ouvrage à l'im-

preſſion ; M. Gougenot de Croiſſy ſon frere, me communiqua le manuſcrit, & j'en ai fait uſage dans tout le cours de mon ouvrage, à commencer par l'article de Turin dans le premier volume ; ainſi preſque tous les jugemens qu'on y trouvera en matiere de peinture, de ſculpture & d'architecture, appartiennent à M. l'abbé Gougenot, à moins que je n'indique les artiſtes d'après leſquels j'en ai parlé.

Le voyage pittoreſque de M. Cochin, imprimé en 1758, ſe trouvera cité quelquefois dans mon livre : la réputation de cet auteur eſt le plus sûr garant qu'on puiſſe avoir en pareille matiere ; & la ſeule choſe qu'on y déſireroit, c'eſt la notice des belles peintures de Rome, dont il n'a point parlé : au reſte M. Cochin qui ſe propoſe de retourner en Italie, comme la plupart des curieux qui

ont fait une fois cet agréable voyage, m'a dit qu'il vouloit refaire son ouvrage en entier.

Quelquefois le jugement de M. Gougenot étoit fort différent de celui de M. Cochin, & j'ai cru pouvoir les rapporter l'un & l'autre ; il y en a un exemple dans le tableau de Job, par le Guide (Tom. II, pag. 292).

Ces jugemens critiques sur les tableaux d'Italie m'ont paru nécessaires dans mon ouvrage, pour servir de correctif à l'enthousiasme avec lequel les Italiens parlent de tout ce qui se voit chez eux, & qui regne dans leurs descriptions imprimées. Vasari qui nous a donné avec plus de détail & plus de soin que personne, les vies des peintres d'Italie, est aussi le plus outré de tous les louangeurs ; Malvazia, quoique Italien lui-même, lui en a fait le reproche, *Vasari che tutti loda, eziandio i minimi, quanto*

quanto i più ſublimi (*Malv.* Part. IV, p. 249). Il eſt ſur-tout inſupportable quand il s'agit de célébrer les Toſcans. Voilà pourquoi l'on trouvera ici moins d'éloges que de critiques; & celles-ci ſont les plus étendues pour les tableaux qui ont le plus de réputation ou de mérite.

On s'eſt plaint beaucoup en Italie de ces jugemens & de ces critiques; j'aurois déſiré qu'elles puſſent être revues & diſcutées par des connoiſſeurs; mais je n'ai pu me procurer qu'un petit nombre d'inſtructions à cet égard.

Pour étudier avec plus de fruit les chefs-d'œuvre de l'antiquité en Italie, il faudroit lire ſur-tout l'*Hiſtoire de l'art de l'Antiquité*, par Winkelmann, traduit de l'allemand, par Huber, en 3 vol. in-4°, imprimé à Leipzig, en 1781. Elle ſe trouve à Paris, chez Belin; j'en ai parlé T. IV, p. 78.

Cette hiſtoire de l'art contient l'origine de la ſculpture, de la gravure, & de la peinture, chez les Egyptiens, les Etruſques, les Grecs, les Romains; le caractere des ouvrages de chaque nation & de chaque ſiecle; les matieres, les procédés, le goût, les formes de tout genre.

Mais l'art des Grecs eſt le principal but de cette hiſtoire, & il occupe ſeul tout le ſecond volume; l'auteur y traite de la beauté dans chaque genre, & il diſcute à ce ſujet les plus beaux monumens de l'antiquité. Il parle de l'expreſſion, des proportions de chaque partie, des habillemens, des draperies, des ornemens, de la partie mécanique de l'art, de ſes progrès & de ſa décadence, & des matieres qu'on employoit.

Dans ma deſcription des ſtatues antiques de Rome, j'avois été tenté de rapporter tous les paſſa-

ges de cet habile antiquaire, mais voici ce qui m'en a détourné : M. Falconet, célebre ſculpteur, a reproché à Winkelmann, qu'il n'étoit point aſſez artiſte, aſſez connoiſſeur dans la peinture & le deſſin ; & l'on en peut juger, par ce qu'il dit, en faveur de Mengs, ſon compatriote & ſon ami : *l'Apollon ſur ſon char, du Guide, eſt à l'Apollon au milieu des Muſes, de Mengs, à la villa Albani, ce qu'un valet eſt à ſon maître.* On ſait auſſi que Caſanova lui avoit fait prendre pour antiques, des peintures dont lui-même étoit l'auteur, & que Winkelmann fit graver dans ſon hiſtoire de l'art ; ainſi j'aurois craint de donner à mon lecteur un guide trop peu ſûr pour le mérite réel des ouvrages ; cependant j'ai rapporté ſon avis ſur les plus belles ſtatues de Rome & de Florence, à cauſe de la célébrité de l'ou-

vrage de Winkelmann, & de la part que Mengs dut y avoir. La premiere édition parut en allemand, à Dresde, en 1764; la seconde édition qu'on a traduite en françois, avoit déja été traduite en italien sous ce titre: *Storia delle arti del designo presso gli antichi, di Giovanni Winkelmann, tradotta del Tedesco, con note originali degli editori, in Milano* 1779. 2 vol. in-4°.

On peut ajouter à cet ouvrage les *Œuvres de M. le chevalier Antoine-Raphaël Mengs.* A Paris; chez Pissot, 1781, 248 p. in-8°. Les *Pensées sur la beauté & sur le goût*, dans la peinture, qui avoient paru en 1762, en allemand. Les *Lettres familieres de M. Winkelmann* (chez Couturier fils, près des grands Augustins, 1781, 2 vol. in-8°.). Enfin les *Recherches sur les beautés de la peinture, & sur le mérite des plus célebres pein-*

tres, anciens & modernes, par Daniel *Webb*, traduit de l'anglois par M. B. A Paris, chez Briasson, 1765, 223 pag. in-12.

Le livre anglois de Webb sur la peinture, *In to the antients pictures*, a été fortement critiqué par M. Falconet, & il nous apprend cependant que c'est un vol fait à M. Mengs. *Œuvres d'Etienne Falconet*, 1781, Tom. II.

Auteurs qui ont écrit sur l'Italie.

J'ai dit au commencement de ma Préface, qu'en partant pour l'Italie, je n'avois pu trouver aucun livre qui satisfît ma curiosité, & qui me parût suffisant pour un voyageur : de retour en France, en 1766, j'ai vu paroître la *Description Historique & Critique de l'Italie, par M. l'abbé Richard*, en 6 volumes. Cet ouvrage m'a paru bien fait. M. de Bourbonne, président à Mortier au parlement de Dijon, qui étoit accompagné en Italie par M. l'abbé Richard,

lui avoit ouvert toutes les portes; il avoit contribué par sa fortune & par ses lumieres personnelles à la bonté de ce livre, & j'avoue que si j'eusse été instruit du projet de M. l'abbé Richard, je me serois épargné la peine d'entreprendre mon ouvrage; mais lorsque son livre a paru, les matériaux du mien étoient rassemblés; le plus difficile étoit fait; & je n'ai pas cru devoir y renoncer. D'ailleurs, il y a beaucoup d'endroits dans l'Italie dont le livre de M. Richard ne parle point; tels sont Ravenne, S. Marin, Arrezzo, Pérouse, Assise, Cortone; il n'a point vu Modene, Reggio, Lucques, Padoue, Rimini, quoique tous ces endroits soient très-dignes de curiosité. Dans les endroits même qu'il a vus, il y a certaines choses sur lesquelles nous ne sommes point du même avis; & il est bon que

chacun dise le sien. Enfin il n'a pas assez consulté les peintres, & l'on s'en apperçoit dans ses jugemens sur les arts, sur-tout à Rome, où le livre de M. Cochin ne pouvoit plus lui servir.

Je n'ai lu que quelques petites parties du livre de M. l'abbé Richard; je ne voulois point faire de double emploi, ni profiter de ses lumieres; peut-être serons-nous souvent en contradiction, peut-être nous rencontrerons-nous dans quelques articles, parce que nous aurons puisé dans des sources communes; je m'en suis apperçu une fois; je n'ai pas fait d'autre vérification.

La meilleure description de l'Italie, la plus étendue & la plus exacte, est celle de Busching: *Italia Geografico-Storico-Politica di Ant. Federico Busching, di molto accresciuta, corretta, e ornata di Rami, con un appendice, in Vene-*

zia, 1780, 6 vol. in-8°. Cette traduction bien supérieure à l'original, est de M. l'abbé *Jagermann*, bibliothécaire de madame la duchesse de Saxe Weimar. Un ouvrage aussi complet auroit pu me décourager de publier cette seconde édition du mien ; mais beaucoup de choses sur les sciences, la littérature, les arts, qui le caractérisent, m'ont déterminé à donner encore cette édition. Mon livre contient d'ailleurs plus de détails sur les grandes villes, & celui de Busching n'est point encore traduit en françois.

M. Jagermann, qui a passé quinze ans en Toscane, & qui s'y est chargé de traduire la géographie de Busching, a étudié spécialement la Toscane, & en a donné une description géographique en allemand, en 1775, 400 pages in-8°. Il a aussi donné un vol. de lettres sur l'Italie en allemand, en 1778.

Il me reste à parler de quelques voyages d'Italie moins importans; celui de Misson, réimprimé tant de fois, & qui est encore entre les mains de tout le monde, n'est autre chose, comme il le dit lui-même, que ses tablettes, imprimées avec beaucoup de confusion. Cet ouvrage est rempli de partialité & d'inexactitude; il est incomplet dans tous les genres, & d'ailleurs il est actuellement trop ancien pour être utile à un voyageur.

L'ouvrage intitulé les *Délices de l'Italie* qui a paru en 4 volumes *in*-12, n'est qu'une rapsodie de tout ce qu'on trouve dans les dictionnaires sur les différentes villes d'Italie; les plans de villes qui y sont ne leur ressemblent point; & plusieurs villes intéressantes y sont totalement oubliées.

Le voyage historique & poli-

tique, en Suisse, en Italie, & en Allemagne, 3 vol. in-8°. Francfort, 1736-43, contient quelques articles intéressans, mais en petit nombre.

Le voyage de Keysler, imprimé d'abord en allemand, & qui a paru ensuite en anglois en 4 volumes *in*-8°, est fort ample, & il passe pour être aussi fort exact; mais je ne le connoissois point, en partant pour l'Italie, & je n'ai voulu lire à mon retour que des auteurs Italiens; tous les étrangers me paroissoient suspects, & je craignois de mêler leurs fautes avec les miennes.

Il y a plusieurs Voyages d'Italie composés par des Anglois. Le célebre Burnet, si connu en Angleterre, par son Histoire de la réformation, & par d'autres ouvrages de religion & de politique, fut obligé, par les troubles qui s'éleverent en Angleterre vers le

temps de la révolution de 1688, de ſortir d'Angleterre, où le parti républicain n'étoit pas le plus fort; il parcourut la France, la Suiſſe, l'Allemagne & l'Italie, comme un politique & un obſervateur. Ses remarques ont été imprimées en un petit volume, qui a pour titre, *Bishop Burnet's travels through France, Italy, &c. London printed for T. Payne*, 1750. Il parle avec la liberté d'un Anglois, des gouvernemens, des gens qui étoient en place, des eccléſiaſtiques, ſur-tout des religieux; mais quoiqu'il y ait dans ſon livre beaucoup de choſes intéreſſantes, il n'y en a gueres qui ſoient d'uſage actuellement : le ſort de cette eſpece de livres, eſt de vieillir très-promptement. Il faut auſſi ſe défier un peu des inclinations proteſtantes de cet auteur : parmi ſes exagérations, on peut compter ce qu'il dit, que les Jéſuites poſſé-

dent presque la moitié de la Pouille, que les ecclésiastiques ont les quatre cinquiemes des richesses du royaume de Naples, & beaucoup de choses contre les mœurs de Venise.

Le voyage d'Adisson est à-peu-près de la même étendue, mais il contient plus de littérature que de politique.

Le Voyage d'Italie écrit par M. Wright en anglois (gros volume *in*-4°, du prix d'une guinée ou 24 liv.), est le plus estimé en Angleterre: j'ai oui dire à un connoisseur, qu'il renferme d'excellentes choses; mais je ne l'ai point lu. J'en ai vu citer deux autres: *The grand Tour, containing an exact description of most of the cities towns and remarkable places of Europe. London*, 1749, 4 vol. *in*-12; le troisieme volume n'est que pour l'Italie. *Travels trough France and Italy by T. Smollett.*

2 vol. *London*, 1766. Ce dernier est rempli de satyres, d'injures, de calomnies contre les François & les Italiens; la ville de Nice est seule exceptée, & il peint ce séjour des plus belles couleurs. L'auteur, malheureux en Angleterre, mélancolique & malade, portoit sa mauvaise humeur partout; & il faut croire que ce fut à Nice où il recouvra la santé & le jugement. On trouve dans son livre des observations météorologiques faites à Nice pendant 18 mois.

Il a paru aussi en 1766 des lettres de M. Sharp sur l'Italie, remplies également d'inexactitudes & de mauvaise humeur. M. Baretti Italien, qui vit à Londres, le releva en 1768 sur plusieurs choses: *An account of the manners of Italy*, 2 vol. *in*-8. M. de Frevi le en a donné un extrait en françois.

Mais le livre de M. Baretti, eſt auſſi plein d'exagérations, que celui de Sharp, contre lequel il écrivoit. Voyez T. VIII, p. 539.

J'ai oui parler d'un Voyage d'Italie, par M. Blainville, en anglois, avec beaucoup de planches, dont les premiers cahiers ont paru à Londres *in*-4°. en 1766 & 1767, on en faiſoit beaucoup de cas.

Les Lettres d'un voyageur anglois, par M. de Sherlok, chez Duchesne, 1780, ont eu de la réputation.

Le voyage du comte d'Orrery, fait en 1755, a paru en anglois en 1774; l'auteur paroît avoir reſté long-temps en Toſcane.

Il y a encore des Lettres de Moore, ſur l'Italie : *Aview of Society and Manner, in Italy, by John Moore* M. D. 2 vol. in-8°. La ſeconde édition eſt de 1781.

Enfin Mlle. de Keralio a don-

né en 1785, la traduction d'un Voyage de Naples & de Sicile, par M. Swinburne, in-8°, dont j'ai oui dire beaucoup de bien.

Il parut en 1768, un ouvrage où il y a beaucoup de choses sur l'Italie, relativement aux arts; il est intitulé: *Mélanges Historiques, Critiques, de Physique, de Littérature & de Poésie; par M. le marquis d'Orbessan, président à Mortier du parlement de Toulouse, contenant le Voyage d'Italie.* Le premier volume est un recueil de lettres, où les faits aussi bien que les noms sont écrits de mémoire, où par conséquent il se trouve des inexactitudes. Il y a des choses intéressantes, mais rien n'y est approfondi ni détaillé; c'est un homme d'esprit qui raconte ses amusemens en Italie, dans un volume d'environ 460 pages.

On peut dire à-peu-près la même chose des Lettres de Madame

dù Boccage ſur l'Italie, qui ſe trouvent dans le recueil de ſes ouvrages, où elles occupent la moitié d'un volume; elles ſont mêlées de vers & de proſe comme le Voyage de Bachaumont & la Chapelle; mais écrites de la maniere la plus intéreſſante & la plus propre à faire déſirer la vue de l'Italie.

Le livre de M. Groſley, qui a pour titre, *Obſervations ſur l'Italie, par deux gentilshommes Suédois*, eſt un ouvrage qui fut reçu avec applaudiſſement du public en 1764, & que je lus avec beaucoup de plaiſir. Cet ouvrage fut réimprimé en 1774, en 4 vol.; & l'on en ajouta un cinquieme, ſur les mœurs des Italiens, traduit de l'anglois (à Paris, chez de Hanſy). L'auteur, qui ne vouloit que s'amuſer, ne s'eſt pas donné la peine d'approfondir ni de décrire; il raconte beaucoup

d'anecdotes qui lui sont personnelles, & sur lesquelles il ne faudroit pas asseoir des jugemens généraux; & j'ai pris la liberté d'être quelquefois d'un avis contraire au sien *. Mais avec tout cela, je voudrois qu'il m'eût été possible de rendre mon ouvrage aussi amusant que le sien.

Mon Voyage fut imprimé à Paris en 1769, & contrefait la même année à Yverdon, & ensuite à Liége; l'on annonçoit que cette édition d'Yverdon avoit été corrigée & augmentée, par un savant qui avoit vu l'Italie en 1767; cependant il paroît par un journal de Venise, *Europa letteraria*, que l'édition d'Yverdon n'avoit pas

* On peut voir aussi quelques notes critiques sur son ouvrage, dans une brochure dont voici le titre: *Remarques sur un livre intitulé, Observations sur l'Architecture, de M. l'abbé Laugier*, par M. G. architecte, à Paris, chez de Hansy, le jeune, libraire, 1768, in-8°.

grand avantage ſur celle de Paris. Le même journaliſte me reprochoit d'avoir ſouvent parlé ſur le témoignage de gens mal-informés ; il finit cependant par dire que ce livre étoit le meilleur qu'on eut ſur l'Italie. M. de Felice m'écrivoit en 1771, qu'il étoit fâché de voir les pitoyables remarques de M. Bertrand, & qu'il en auroit retranché les trois quarts, s'il les avoit lues avant l'impreſſion.

Il a paru en allemand une traduction libre de mon voyage, avec des additions, par M. Volckmann, imprimé à Leipſig, en 1771 & 1778, *Hiſtoriſch Critiſche Nachrichten von Italian*, &c. chez Fritſch, en 3 vol. in-8°. M. Bernoulli a publié en 1777, chez le même libraire, deux volumes en allemand, d'additions aux relations les plus modernes de l'Italie, où il renvoie aux pages du

livre de Volckmann. Ces deux ouvrages contiennent des corrections pour mon ouvrage ; mais M. Bernoulli, m'en ayant envoyé la valeur de deux volumes manuscrits en françois, & dont j'ai fait usage, j'ai été dispensé de recourir aux deux voyages allemands dont je viens de parler.

Dans le Mercure allemand de 1775, on trouve des lettres très-intéressantes sur l'Italie, qui sont citées par M. Bernoulli.

Il a paru en Hollande un ouvrage utile intitulé : *Gerardi Heerkens, notabilium libri II. Groningæ*, 1765, in-12. Il contient beaucoup d'érudition sur les bibliotheques d'Italie.

On annonçoit à Pérouse en 1769, un ouvrage en plusieurs volumes in-4°, de M. Cesare Orlandi, intitulé *Breve Storia, e Descrizione di tutte le città d'Italia*, avec beaucoup de planches. Le

plan de cet ouvrage étoit à-peu-près le même que le mien, & il devoit être plus détaillé. Il en a paru quelques volumes ; mais on m'écrit que l'auteur n'a pas été bien fecondé par fes correfpondans.

On a auffi publié à Florence une defcription de l'Italie, en 8 vol., qu'on m'a affuré être une traduction de la mienne, *Defcrizione iftorica e critica dell' Italia*, 1782.

La promenade utile & récréative de deux Parifiens. Paris, 1768, 2 vol. in-12, eft l'ouvrage de M. Bruffel, auditeur des comptes; il eft en vers & en profe.

Dictionnaire hiftorique & géographique portatif de l'Italie, en 2 vol. in-8°, chez Lacombe, 1775, dans lequel on a fait un ufage fréquent de mon livre, & quelques obfervations fur les changemens arrivés depuis mon voyage.

Manuel de l'étranger qui voyage en Italie, chez Duchesne, 3 liv.

Le comte de Lemberg a publié en 1774, des lettres sur l'Italie, sous le titre de *Memorial d'un mondain*, en 2 vol. Il y a des anecdotes curieuses.

Lettres contenant le journal d'un voyage fait à Rome en 1773, à Paris, chez Cuchet, 1783, 2 vol. in-12. Je crois cet ouvrage de M. Guidi.

Voyage en Italie & en Hollande, Paris, 1775, par M. l'abbé Coyer, 2 vol. in-8°, chez la veuve Duchesne. L'auteur est mort en 1782. On sait combien il étoit observateur, & amusant.

Lettres écrites de Suisse, d'Italie, de Sicile & de Malthe, en 1776-1778, chez Morin, 1780, 6 vol. in-12. Cet ouvrage est de M. Rolland de la Platiere; je l'ai cité plusieurs fois; quoiqu'on puisse lui reprocher de l'hu-

meur & des inexactitudes.

Il y a aussi un voyage de M. de Silhouette ; & un de M. Duclos, qui doit bientôt paroître.

Après avoir parlé des ouvrages composés sur l'Italie par des étrangers, je parlerois ici de ceux que l'on trouve dans le pays, si je n'avois pas eu grand soin de les citer dans ma description, de même que les meilleurs auteurs nationaux.

On trouve un catalogue des auteurs Italiens dans chaque genre, en 15 pages, dans les *Etrennes Italiennes* de M. l'abbé Bencirechi. A Paris, chez Molini, 1783.

Il y a une collection des plus célebres auteurs Italiens, réimprimés à Paris, qui se trouve chez Pissot & Barrois le jeune.

Quant à l'histoire d'Italie, sur laquelle un voyageur doit avoir

quelques connoissances, on peut lire les *Révolutions d'Italie, par Denina*, traduites par M. l'abbé Jardin, à Paris, chez le Jay, 8 vol. 1775, & l'*Histoire générale d'Italie*, par M. Targe, à Paris, chez Monory.

Je citerai aussi des voyages manuscrits que j'ai lus avec plaisir, & dont j'ai fait quelque usage. L'un est de M. l'abbé de Vougny, conseiller au parlement, qui fit le voyage d'Italie avec M. Bertier, depuis le 13 mars 1730, jusqu'au 4 avril 1731. C'est M. Amelot, ministre d'état, qui voulut bien en 1767, me communiquer ce journal de M. de Vougny, son oncle.

Le second manuscrit en deux volumes in-4°, est celui de feu M. de Brosses, premier président du parlement de Bourgogne, & membre de l'académie Royale des Inscriptions & Belles-Lettres de

Paris, qui avoit fait ce voyage en 1740.

M. le baron de Castille, qui a fait en 1778, un journal en deux volumes de son voyage d'Italie, a bien voulu me le confier.

Feu M. Rozier, frere du célebre physicien de ce nom, avoit fait en Italie, en 1772, un grand nombre de notes dont j'ai tiré divers articles.

M. Watelet a écrit 8 vol. de son voyage en Italie; j'ai fait mes efforts pour en avoir communication, mais l'auteur espére les publier lui-même.

Si j'eusse pu prendre sur moi de lire encore pendant quelques années, de consulter plus de personnes, ou de faire moi-même un second voyage en Italie, avant que de publier ma description, elle eût été plus complète; mais je n'ai que trop de regret d'avoir dérobé un si long-temps à des études

études plus sérieuses, & nécessaires à mon état; d'ailleurs, comme disent les Italiens : *Chi guarda ad ogni penna non fa mai letto*; des personnes qui auront plus de loisir, enrichiront nos connoissances de mille autres détails curieux.

Cependant j'ai pris bien des soins pour perfectionner cette seconde édition : j'ai consulté un grand nombre de gens instruits, ou Italiens, ou établis dans chaque endroit, & bien des voyageurs François; je vais les citer soit par reconnoissance, soit pour donner plus de confiance à mes lecteurs. Aussi-tôt que le livre parut, en 1769, M. Boscovich, qui jouit en Italie de la plus grande considération, envoya dans les différentes villes d'Italie, les articles respectifs, pour les faire examiner & corriger sur les lieux.

M. de la Condamine, que j'ai-

mois & que je regrette comme un pere, qui avoit vu l'Italie avec beaucoup de curiosité & de fruit, eut la complaisance de lire l'ouvrage entier, la plume à la main, & d'y faire des notes, en 1771; de même que M. l'abbé Bencirechi, Toscan, qui enseigne l'italien à Paris, d'une maniere distinguée.

J'ai cité les notes très-amples de M. Bernoulli, dont j'ai fait usage dans toute l'étendue de mon livre.

M. Henri de Richeprey, qui a voyagé en 1778, comme un connoisseur, & sur-tout comme un politique, m'a fourni divers mémoires très-étendus sur le Milanez, la Toscane, & le royaume de Naples. J'ai eu des corrections sur l'ouvrage en général, par M. de la Tapie, académicien de Bordeaux, qui avoit fait des notes marginales sur tous les vo-

lumes, en 1775, en faisant le tour de l'Italie. M. Chalumeau, qui voyageoit en 1776, avec M. de Laval, ainsi que M. Brak, en 1784, avec M. de Miromenil, & M. Clouet, en 1784, avec M. Senac, ont eu la même complaisance.

Je vais indiquer maintenant pour chaque ville, les personnes de qui j'ai reçu des instructions, & des mémoires particuliers sur les lieux de leurs habitations respectives.

TURIN, M. le baron de *Choiseul*, ambassadeur de France; M. *Bartoli*, célebre antiquaire; M. *Scarampi*, ex-Jésuite.

CONI, M. Beraudo, dessinateur, & physicien, T. I, p. 323.

MILAN, le P. *la Grange*, ex-Jésuite de Macon, qui a demeuré long-temps à Milan; M. le comte *Giulini*; le P. *Tiraboschi*, M. de *Volta*, physicien célebre.

PAVIE, M. le marquis Luigi

Malaſpina, de Sannazaro ; M. le marquis Jean *Belliſomi*, qui m'a envoyé un plan de cette ville ; M. de *Volta* ; le P. *Roube*, profeſſeur de philoſophie,

CREMONE, le P. *Cattaneo*, M. *Verdelli*, ingénieur habile ; M. le chanoine *Fromond*.

PARME, M. de *Keralio* ; le P. *Carminati*,

MODENE, M. *Troili*,

BOLOGNE ; M. le cardinal *Boncompagni* ; M. *Canterzani*, ſecrétaire de l'inſtitut.

FLORENCE & la Toſcane, M. l'abbé *Niccoli*, qui étoit chargé des affaires du grand duc à Paris ; M. FAVI, qui l'eſt actuellement de celles de Raguſe ; M. *Ximenez*, ex-Jéſuite, premier ingénieur de la Toſcane ; M. *Fabroni*, attaché au Muſée de Florence ; M. *Mampredi*, juriſconſulte de Piſe.

LUCQUES, M. Stefano *Conti*,

& M. Attilio *Arnolfini.*

ROME, M. le prélat *Simonetti* d'Osimo, qui m'a donné un grand nombre de notes importantes; M. *Pierachi*, auditeur & depuis internonce en France; M. *Boscovich*; le P. *Jacquier*; M. le prélat *Gaetani*; M. le prélat *Stay*; M. *Bergeret*, receveur général des finances; M. de *Quincy*, M. de *Seine*, sculpteur; M. *Norry*, architecte, M. d'Affrique peintre.

NAPLES, Mde. *Ardinghelli Crispo*; M. *Poli*; M. le duc de *Belforte*; M. *Vespasiani*; M. *Diodati*; le P. *della Torre*; M. le docteur *Serrao*; M. Michel *Torcia*; M. Vito *Caravelli*, habile astronome; M. *Andria.*

AREZZO, M. le chevalier *Giudici.*

ANCONE, M. le comte *Garampi.*

PESARO, M. *Olivieri.*

RIMINI, M. le comte *Garampi*;

M. Serafino *Calindri*, ingénieur; qui m'a envoyé le plan manuſcrit de la ville.

FORLI, M. *Toderini*, ex-Jéſuite.

FERRARE, le P. *Lecchi*; le P. *Ruffart*; M. *Teſta*, habile médecin, & M. *Containi Coſtabili*, noble citadin de cette ville.

VENISE, M. *Gradenigo*, ſecrétaire du ſénat; M. *Toaldo*, célebre aſtronome de Padoue; M. de *Villoiſon*, ſur la littérature.

PADOUE, M. *Toaldo*; M. l'abbé *Gennari*, de l'académie de Padoue.

ROVEREDO, M. *Vannetti*.

VICENSE, M. Jean *Arduino*; qui m'en a envoyé le plan.

BASSANO, M. *Verci*, & M. *Boſcovich*.

MANTOUE, M. Pellegrino *Salandri*, ſecrétaire de l'académie; M. Gaetano *Bettinelli*; ſon frere M. *Bettinelli*, ex-Jéſuite, & M. le comte Zacharie *Betti*, de Vérone.

VÉRONE, M. *Cagnoli*, habile mathématicien; M. le chevalier *Lorgna*, ingénieur célebre; M. le comte Zacharie *Betti*; M. le chanoine comte *Dionisi*, & M. *Cristiani*.

BRESCIA, M. *Cristiani*, & M. l'abbé Casparo *Turbini*, qui ont eu la complaisance de m'envoyer chacun une description complete de la ville; & M. le docteur Don Baldassare *Zamboni*, archiprêtre de Calvisano.

BERGAME, M. le prévôt Ulisse de' Conti di *Calepio*; M. le comte Joseph *Beltramelli*, & M. *Torelli*.

GENES, M. *Correard*, ex-Jésuite François; M. le marquis Jacques-Philippe *Durazzo*, M. Jean-Baptiste *Grimaldi*, fils de Pierre-François; M. de *Celesia*; le P. *Crosa*, & M. *Codeviola*.

SAVONE, M. *Belloro*.

NICE, M. de *Raymondis*, an-

cien lieutenant général de Bourg en Bresse.

Telles sont les personnes obligeantes & instruites *, dont j'ai emprunté les secours pour perfectionner cette description, & pour tacher de la rendre utile & agréable aux voyageurs.

Abrégé de la route d'Italie & des distances itinéraires **.

Pour faire completement le voyage d'Italie, ce n'est pas assez de voir les capitales, & de suivre les grandes routes, il faut faire des excursions, & choisir les points de départ, afin qu'elles ne

* M. l'abbé de Plaine, docteur de Sorbonne de Chaligny, m'a envoyé de Verdun sur Meuse, un grand nombre de notes intéressantes; mais elles sont arrivées trop tard, & j'ai eu le désagrément de ne pouvoir en faire usage.

** Les lieues dont je me sers sont de 25 au degré, ou de 2283 toises de Paris. A l'égard des milles d'Italie, voyez Tom. II, p. 359.

ſoient pas plus longues qu'il ne faut : je vais placer ici un petit détail de l'ordre le plus naturel & le plus commode à ſuivre, pour paſſer une année en Italie, & la bien voir; le lecteur y trouvera, en abrégé, le plan & la diſtribution de ce voyage.

En partant de Paris au mois d'août, l'on paſſe d'abord à Lyon, qui eſt à 96 lieues de Paris, enſuite au pont de Beauvoiſin, à Chamberi, Montmélian, S. Jean de Maurienne, & à S. Michel, qui eſt à moitié chemin de Lyon à Turin, à 33 lieues de l'un & de l'autre, ſuivant la maniere de compter du pays, & à 26 lieues en ligne droite.

De S. Michel on va à Modane, à Lanebourg, qui eſt au pied du Mont-Cenis, à la Novaleze, qui eſt de l'autre côté, à Suze, à Turin.

En quittant Turin l'on va à

Verceil & à Milan, qui eſt à 30 lieues de Turin, en ligne droite. Delà on va voir les îles Borromées, qui ſont à une journée de Milan; Crémone, Côme, Vareſe, & pluſieurs belles maiſons de campagne des environs de Milan.

Il y a des perſonnes qui vont de Milan à Veniſe, éloignée de 60 lieues; mais je préfere de commencer par la route de Marignano, Lodi, & Plaiſance, pour arriver à Parme, qui eſt à 25 lieues de Milan.

On s'arrête à Parme pour voir Colorno, & les ruines de Velleia, ancienne ville, découverte à quelques lieues de Parme.

De Parme on va à Reggio, à Modene, qui eſt à 12 lieues de Parme, & à Bologne, qui eſt à huit lieues de Modene.

Florence eſt à 18 lieues de Bologne, & à 52 de Rome : en

allant de Bologne à Florence, on passe à Pietra Mala, où il y a un feu extraordinaire qui mérite d'être vu.

De Florence on fait une excursion à Arezzo; une autre à Prato, à Pistoia, Lucques, Massa : on peut revenir delà à Pise, à Livourne, & à Siene, qui n'est qu'à 12 lieues de Florence, & à 40 de Rome.

De Siene on arrive à Acquapendente, à Monte-Fiascone, d'où l'on fait une excursion à Orviete, qui est à trois lieues de Bolsena, où il y a un puits, à double rampe, où les chevaux montent & descendent sans se rencontrer.

De Monte-Fiascone l'on va à Viterbo, d'où l'on peut aller voir les beaux châteaux de Caprarola & de Bagnaia.

On va ensuite à Ronciglione; d'où l'on peut voir Sutri, où il y

a un théâtre ſingulier, creuſé dans le tuf; à Bracciano, à la Tolfa, où ſont les mines d'alun, qui fourniſſent preſque toute l'Europe, à Civita-Vecchia, & enfin à Rome.

De Rome on fait des excurſions à Tivoli, Fraſcati, Albano, Subiaco, Rocca di Papa, Monte-Cavo, Riccia, Genſano, Nettuno, Porto, Oſtia, Fiumicino, Iſola Sacra.

De Rome à Naples, il y a 43 lieues; on paſſe à Valmontone, Anagni, Ferrentino, Frozinone, Iſola di Sora, Arpino, patrie de Cicéron, S. Germano, Monte Caſino, Capua & Caſerta. Naples eſt à 290 lieues de Paris, en ligne droite, mais à 340 par la route de Turin & de Rome.

De Naples on fait des excurſions, au Véſuve, à Portici, à la Torre dell' Annunziata, à Pompeii, Caſtellamare, Maſſa, Proſ-

cida, Iſchia, Niſida, Miſeno, Baia, Cuma, Pozzuoli; à Pœſtum, où ſont les reſtes d'une très-belle ville, & à la foire de Salerne, qui ſe tient au mois d'octobre; je ne parle pas du reſte du royaume de Naples, qui n'entre point dans mon plan.

De Naples on s'en retourne par mer, dans une felouque, à Gaëta, à Terracina; on peut remonter l'Uffente juſqu'à Sezze, pour voir les marais pontins, & les reſtes de la voie Appia. On peut auſſi faire la route par terre, comme je l'ai indiqué dans mon VIe. volume.

De Sezze on fait des incurſions à Norba, à Ninfa, où ſont les ruines d'une ancienne ville, & à Sermoneta.

Pour aller de Sezze à Rome, on paſſe à Ciſterna & à Fogliano, où ſe font les chaſſes & les pêches les plus amuſantes, à Ve-

letri, à Marino, & on arrive à Rome.

De Rome on va à Citta Castellana, à Narni voir les restes du beau pont d'Auguste; à Terni, où il y a une cascade célebre; on fait une excursion à Cesi, & une à Rieti, en allant voir la cascade.

Après Terni l'on trouve Spolette, & Foligno.

De Foligno on fait une excursion à Assise, à Cortone, à Perugia, au lac de Trasymene, à Gubio où sont les célebres tables, dont l'interprétation a tant exercé les savans; une autre excursion aux bains de Nocera.

En partant de Foligno l'on va à Case Nove, Colsiorito, où il y a un lac sur la montagne; Seravalle, Ponte la Trave, Valcimara, Tolentino, Macerata; ce n'est pas un chemin de poste, je ne l'ai point suivi. On laisse Camerino

& S. Severino à quelque diſtance de la route.

De Macerata à Aſcoli, Porto d'Aſcoli, Ripa Tranſona, Fermo, Porto di Fermo, Porto di Racanati, Monte Santo, Villa Buonacorſi, Loreto.

De Loreto on fait troi s excurſions, à Sirolo, à Oſimo & à Ieſi.

De Loretto on va par Ancône, Sinigaglia, Fano, Foſſombrone, Furlo, Urbino, Peſaro, la Catolica & Rimini.

De Rimini on fait une excurſion à Cezena, Cezenatico, Cervia, & une à S. Marino, petite république ſur le ſommet d'une montagne.

De Rimini à Ravenne, Forli, Faenza, Bologne & Ferrare, qui eſt à 10 lieues de Bologne.

De Ferrare l'on fait une excurſion aux vallées de Commachio.

De Ferrare l'on s'embarque ſur

le Pô pour aller à Venise, qui en est à 20 lieues, en ligne droite.

De Venise on va quelquefois à Maestra, ou Mestre, à Treviso, à Bassano, où est la célebre imprimerie de Remondini; & delà dans le Frioul.

Lorsqu'on revient de Venise, on va voir les belles maisons qui sont sur la Brenta, ensuite Padoue, Vicense, Verone, Mantoue & Andès, patrie de Virgile; de Mantoue l'on fait une excursion à Guastalla, célebre par la bataille que gagnerent les François en 1734; de Mantoue, on revient à Castiglione, Bresce, Bergame, & Milan.

De Milan on va à Pavie, à Tortone, à Gênes, & l'on revient jusqu'à Antibes dans une felouque qu'on fait relâcher à Savone, à Final, à S. Remo, à Vintimiglia, à Monaco, à Montalban, à Villefranche & à Nice.

J'ai ſuppoſé qu'on étoit parti de France au mois d'août, pour traverſer la Savoie, le Piémont & la Lombardie pendant l'été, & ſe trouver à Naples pendant l'hiver; dans ce cas-là on peut revenir à Rome paſſer le carnaval & la ſemaine ſainte; le carnaval, parce que c'eſt le temps le plus agréable pour les plaiſirs; la ſemaine ſainte, à cauſe des cérémonies qui ſont alors les plus pompeuſes. On va enſuite à Veniſe pour voir la fête du Bucentaure le jour de l'Aſcenſion, & l'on revient en France avant le temps des grandes chaleurs d'Italie; c'eſt ainſi qu'on peut diſtribuer une année, quand on la conſacre toute entiere à un voyage d'Italie.

La route que j'ai ſuivie eſt d'environ 700 lieues à compter de Paris.

On peut voir les diſtances, & d'autres détails ſur les routes, dans un fort bon ouvrage inti-

tulé : *Itinéraire des routes les plus fréquentées, ou Journal de plusieurs voyages aux villes principales de l'Europe, depuis* 1768, *jusqu'en* 1783, *par M. Dutens*, 1783, in-8°. Chez Théophile Barrois, le jeune.

Pour parcourir l'Italie d'une maniere plus instructive, il est utile d'avoir une grande carte de l'Italie, comme celle de M. d'Anville, en deux feuilles, ou même des cartes particulieres des différens pays que l'on veut traverser; telle est pour le Piémont la grande carte dédiée à Madame Royale. Pour le reste de l'Italie, on a les cartes particulieres de Rossi, dont on trouvera le catalogue à la Calcographie de Rome : *Indice delle Stampe intagliate in Rame a bulino e in acqua forte, esistenti nella gia Stamperia de J. de Rossi, ora nella Calcografia della R. Camera Apost.*

Voyez aussi l'*Analyse Géographique de l'Italie, par M. d'Anville, géographe ordinaire du Roi*, in-4°. 1744.

Etats de Savoie & de Piémont, par Jaillot, six feuilles, 6 l., chez Gogué & Née de la Rochelle.

Belle collection de cartes sur l'Italie, par Jaillot, chez Dézauche, rue des Noyers.

Parmi les cartes d'Italie, il n'y en a pas de plus détaillées que le Recueil de 60 cartes publiées par Fabio *Magini*, d'après les matériaux rassemblés par son pere, Gio. Ant. Magini, professeur de Bologne, mort en 1617.

Il y a aussi un grand Recueil de cartes & de plans, intitulé *Novum Italiæ Theatrum, sive accurata descriptio ipsius Urbium, Palatiorum, sacrarum ædium, &c. Tomus I, Lombardiam scilicet, Rempublicam Genuensem, Monferratum, Ducatus Mediolani, Mirandulæ,*

Parmæ, Mutinæ, & Mantuæ, Principatum Tridentinum, Respublicas Venetas & Lucensem, Magnum Etruriæ Ducatum; juxta delinationes D. Joannis Blaeu, Consulis & Senatoris Urbis Amstelodami viri celeberrimi ob eximis illos Atlantes & Urbium Theatra quæ in publicum edidit. Atque omnia juxta Ichnographiam ibidem exhibitam cum tabulis quarum aliquæ dum viveret ejus cura effectæ, plurimæ verò accuratioris delineationis ergo Romæ exaratæ sunt. Quibus accesserunt multa Urbes, Portus, Ædes sacræ & alia Ædificia juxta Archetypa Romæ descripta, &c. Omnia in ordinem digesta, Hagæ Comitum, sumptibus & curâ Rutgeri Christophori Alberts. MDCCXXIV. grand in-folio.

Le second volume contient l'état de l'église. Quant au royaume de Naples, il n'est point dans ces deux volumes; mais il y en a une grande & belle carte mo-

derne, publiée à Paris, par M. Zanoni.

Parmi toutes les cartes que nous avons des différens états d'Italie, il n'y en a aucune qui ait été levée géométriquement & assujettie aux observations astronomiques, si ce n'est une partie de celle du P. Boscovich, qui fut faite à l'occasion de la mesure du degré en Italie : elle ne comprend que l'état ecclésiastique ; on en peut voir les fondemens dans le grand ouvrage intitulé : *De litteraria expeditione per pontificiam ditionem ad dimetiendos duos Meridiani gradus*, &c. à PP. *Christophoro Maire* & *Rogerio Josepho Boscovich*, *Romæ*, 1755, in-4°, traduit en françois en 1770.

C'est dans cet ouvrage que l'on trouve la valeur du degré entre 42 ½ & 43 ½ degrés de latitude, 56979 toises, dont il faut prendre la soixantieme partie pour

avoir la valeur du mille géographique d'Italie, employé actuellement par les mathématiciens d'Italie, c'est-à-dire, 950 toises.

J'ai joint à mon ouvrage les plans de 25 villes principales d'Italie, dont plusieurs n'avoient jamais été gravés, ou se trouvoient difficilement. Je les avois destinés à être placés dans chaque volume, mais leur grosseur nous oblige à donner ces plans en un volume séparé. Je sais par expérience, qu'un voyageur voit avec plaisir, la situation & les distances des lieux qu'il doit visiter dans chaque ville; on aime à préparer ses courses sur le plan, comme à y voir le chemin qu'on a fait.

L'article des mesures d'Italie, étant un de ceux auquel j'ai mis le plus de soin, j'ai voulu donner aux étrangers une idée du pied de Paris, & je l'ai fait graver sur la plupart de mes plans;

mais le retreciſſement du papier y produit des différences dont je dois avertir ; voici celles que j'ai obſervées ſur des épreuves anciennes.

Le pied qui eſt ſur le plan de Naples, eſt trop court de cinq ſixiemes de ligne.

Sur le plan de Veniſe, il eſt exact ou trop court, tout au plus d'un cinquieme de ligne.

Sur celui de Florence, il eſt trop court d'une demi-ligne, ou de deux tiers de ligne.

Sur celui de Rome, trop court d'une ligne & un tiers.

J'en ai déja parlé T. VI, p. 181, mais alors j'avois trouvé la différence beaucoup moindre ; probablement c'étoit ſur du papier différent.

⁂

Des heures Italiques.

La maniere de compter les heures en Italie, est souvent embarrassante pour les voyageurs, & c'est ici le lieu d'en parler. Les Italiens comptent 24 heures de suite, depuis un soir jusqu'à l'autre. La 24e heure, qu'on appelle souvent l'*Ave Maria*, sonne une demi-heure, ou trois petits quarts-d'heure après le coucher du soleil, c'est-à-dire, à nuit tombante, & lorsque l'on commence à ne pouvoir lire qu'avec peine. Si la nuit dure 10 heures & le jour 14 heures, on dit que le soleil se leve à 10 heures, & le midi arrive à 17 heures d'Italie.

Les Italiens ne sont pas les seuls qui fassent commencer leurs jours au coucher du soleil; cet usage qui avoit lieu autrefois chez les Juifs, les Athéniens, & autres peuples

peuples Orientaux, ſe pratique encore chez les Chinois.

Les étrangers ne peuvent comprendre ce qu'il y a de naturel & de commode dans cet uſage; ils trouvent qu'il eſt étrange de n'avoir pas toujours le midi à la même heure; mais ſi l'on examine la choſe, ſans préjugé, l'on trouvera que la méthode Italienne eſt peut-être la plus naturelle; car avant qu'on eût trouvé des machines pour meſurer le temps, on ne pouvoit partir d'un point plus ſenſible à tous les yeux, que la chûte du jour, & finir ſes occupations plus naturellement que par la fin de la lumière.

Les François diſent que leur maniere eſt plus commode, en ce que l'on n'eſt point obligé de calculer quelle heure il eſt lorſque le ſoleil eſt au méridien: les Italiens répondent qu'on eſt tous les jours obligé de faire chez nous un

ſemblable calcul pour ſavoir à quelle heure le ſoleil ſe leve & ſe couche, choſe qui eſt bien plus importante dans la ſociété, que de ſavoir quand le ſoleil eſt dans le méridien.

Les uſages de la ſociété civile n'ont pas été fixés dans le principe par les perſonnes qui dorment le jour & qui ſe divertiſſent pendant la nuit, mais par des peuples laborieux, qui finiſſoient leurs travaux lorſque la lumiere leur manquoit. Lorſqu'en France un laboureur au printemps quitte ſa charrue à ſix heures, ce n'eſt pas parce qu'il y a ſix heures que le ſoleil a paſſé par le méridien, c'eſt parce que le ſoleil n'eſt plus ſur l'horizon, ou parce qu'il n'y a plus de jour : il faiſoit la même choſe en hiver, & il le fera encore en été. S'il étoit en état de réfléchir ſur notre maniere de calculer le temps, & qu'il fût tout-à-fait libre

du préjugé de son éducation, il trouveroit ridicule qu'on lui dît en hiver, il est quatre heures, & en été il en est huit; il nous répondroit avec raison qu'il est toujours la même heure pour lui, puisqu'il est l'heure de s'en aller, de revoir sa maison, de prendre son repas, & de se préparer par le sommeil à recommencer une nouvelle journée.

Le principal inconvénient de la méthode Italienne, c'est que les jours ne sont point égaux entre eux, & qu'on est obligé de changer les horloges pour les mettre à l'heure, & de racourcir ou d'alonger le pendule, lorsque l'horloge sonne trop tôt ou trop tard; mais ne pourroit-on pas dire la même chose du temps vrai dont nous nous servons dans la société; les horloges ne peuvent le suivre (a), son inégalité n'est à la vé-

(a) Aussi les Anglois préférent-ils le temps qu'ils appellent temps moyen ou uniforme,

rité que d'un quart-d'heure, & par conséquent beaucoup moindre que celle des heures italiques, mais quand il faut changer la marche d'une horloge, il importe peu que ce soit de 10 minutes ou de 30 (a); ce sont les besoins de la société qu'il faut consulter à cet égard : dans un pays qui seroit situé sous l'équateur, l'inconvénient dont je parle n'auroit pas lieu; la méthode italique seroit incontestablement & à tous égards préférable; & je ne suis point étonné qu'elle se soit établie la premiere dans les pays méridionaux de l'Asie.

vrai, & ils ne se servent des méridiennes ou des cadrans solaires, qu'en appliquant l'équation du temps, qui va jusqu'à 16 minutes; on en peut voir la cause & les détails dans mon *Astronomie*.

(a) On fait quelquefois dans les horloges, des roues annuelles, avec des courbes, qui allongent le pendule ou le raccourcissent, pour lui faire suivre le temps du soleil. On pourroit en faire de pareilles pour les horloges italiques, la courbure seroit seulement trois fois plus forte.

A Turin, à Parme, à Florence, on a adopté les heures Françoises, & peut-être que cet usage plus général, & le goût de l'uniformité, entraînera peu-à-peu le reste de l'Italie. Mais en attendant j'ai cru faire plaisir aux Voyageurs, même aux Italiens, en leur donnant ici une table générale des heures italiques, pour les cinq latitudes principales de l'Italie; elle servira sans erreur sensible pour les pays intermédiaires (a). On y voit pour les différens temps de l'année, quelle heure d'Italie on

(a) Le P. Riccioli, avoit déja calculé une table pour l'heure du midi, de six en six jours, en supposant que les 24 heures commencent une demi-heure après le coucher du soleil; quelquefois on se sert de cette table, & d'une méridienne, pour régler l'horloge italique; mais si l'on trouve que le midi doit être à 16 heures, on fait marquer à l'horloge 15 h. trois quarts, au moment que le soleil passe sur la méridienne, afin que les 24 heures sonnent trois quarts d'heure après le coucher du soleil, plutôt que de sonner une demi-heure après le coucher, comme le suppose ma table.

compte lorſqu'il eſt midi, en ſuppoſant que les 24 heures italiques finiſſent exactement 30 minutes après le coucher apparent du centre du ſoleil. Par exemple, le premier janvier, à Veniſe, on compte 19 heures 9 minutes quand il eſt midi, parce que le ſoleil ſe couchant le 31 décembre au ſoir à 4 heures 21 minutes, ſuivant notre maniere de compter en France, l'*Ave-Maria* ſonne à 4 heures 51 minutes, ou 7 heures 9 minutes avant minuit; donc minuit arrive pour les Vénitiens à 7 heures 9 minutes, & le midi douze heures après, c'eſt-à-dire, à 19 heures 9 minutes. Cette table ſervira auſſi à trouver l'heure du coucher du ſoleil en heures Françoiſes; car il ſuffit de prendre ce qui s'en manque pour aller à 24 heures, & d'en ôter 30 minutes; ainſi de 19 heures 9 minutes à 24 heures, il y a 4

heures 51 minutes, si l'on en ôte 30, il reste 4 heures 21 minutes, c'est le coucher du soleil qui a précédé le midi du premier janvier, à Milan & à Venise.

J'ai supposé dans cette table, que le coucher du soleil étoit toujours à 23 heures & demie; mais dans les éphémerides de Milan pour l'an 1776, page 91, il y a une table des heures italiques, où l'on suppose le coucher du soleil 23 heures 0′ en été, 23 heures 30′ en hiver, & dans les autres temps à proportion.



TABLE du Midi en Heures Italiques.

Latitudes.		45° 25′ *Milan & Venise.*		44° 25′ *Gênes.*		43° 46′ *Florence.*		41° 54′ *Rome*		40° 50′ *Naples.*	
		H	M.	H	M.	H.	M.	H.	M.	H.	M.
Jan.	1	19	9	19	5	19	2	18	57	18	53
	10	19	3	19	0	18	57	18	52	18	48
	20	18	54	18	51	18	49	18	44	18	40
Fev.	1	18	40	18	37	18	36	18	32	18	28
	10	18	28	18	26	18	25	18	21	18	18
	20	18	12	18	11	18	10	18	7	18	5
Mars	1	17	58	17	57	17	57	17	55	17	53
	10	17	45	17	44	17	44	17	43	17	41
	20	17	28	17	29	17	28	17	19	17	27
Avril.	1	17	9	17	10	17	10	17	11	17	11
	10	16	54	16	57	16	57	16	59	16	59
	20	16	37	16	40	16	43	16	46	16	46
Mai.	1	16	24	16	26	16	27	16	31	16	33
	10	16	13	16	15	16	17	16	21	16	23
	20	16	1	16	4	16	6	16	11	16	13
Juin.	1	15	49	15	53	15	56	16	1	16	5
	10	15	44	15	48	15	51	15	57	16	0
	20	15	42	15	46	15	49	15	55	15	59
Juillet.	1	15	43	15	47	15	50	15	57	16	0
	10	15	47	15	51	15	54	16	0	16	4
	20	15	56	16	0	16	2	16	7	16	11
Août.	1	16	9	16	12	16	13	16	19	16	22
	10	16	20	16	23	16	24	16	29	16	32
	20	16	34	16	37	16	38	16	42	16	43
Sept	1	16	52	16	54	16	54	16	57	16	59
	10	17	7	17	8	17	8	17	9	17	10
	20	17	22	17	22	17	22	17	23	17	24
Octob.	1	17	39	17	39	17	39	17	39	17	39
	10	17	53	17	52	17	52	17	51	17	51
	20	18	8	18	7	18	7	18	5	18	4
Nov.	1	18	27	18	25	18	24	18	20	18	19
	10	18	39	18	36	18	35	18	31	18	29
	20	18	51	18	49	18	47	18	41	18	39
Déc.	1	19	1	18	58	18	57	18	51	18	48
	10	19	7	19	4	19	2	18	57	18	53
	20	19	12	19	7	19	4	18	59	18	55

DE L'HISTOIRE *NATURELLE* DE L'ITALIE.

JE n'ai pas négligé, dans mon voyage, les observations d'histoire naturelle, & spécialement les observations minéralogiques, toutes les fois que j'en ai eu l'occasion (a); mais j'ai cru devoir aussi faire usage d'un grand mémoire sur la minéralogie de l'Italie qui se trouve dans le premier volume des *Mémoires sur différentes parties des sciences & des arts, par M. Guétard*, 1768, 1785, in-4. chez Onfroy. M. l'abbé Guénée, actuellement instituteur des enfans de France, dans un voyage d'Italie qu'il fit en 1761, s'occupa spécialement de la minéralogie, de l'inspection des montagnes, de leur nature, de la qualité des terres, des pierres & autres minéraux de l'Italie, & il rapporta à M. Guétard un grand nombre de notes intéressantes que cet académicien

(a) Il y a un ouvrage plus ancien sur l'histoire naturelle de l'Italie, intitulé: *Jo. Jac. Scheuchzeri itinera Alpina tria, in quibus, incolæ, animalia, plantæ, &c. iconibus illustrantur. Londini*, 1708, in-4° *fig.* J'en ai cité plusieurs autres dans le cours de mon ouvrage.

a liées dans son ouvrage, avec les travaux qu'il avoit déja publiés sur la minéralogie, dans les mémoires de l'académie pour 1753, 1756, 1758 & 1765.

L'Italie est peut-être un des pays sur lequel il est le plus difficile, dit M. Guétard, d'établit un plan minéralogique : elle a été si bouleversée par les volcans, que tout y paroît être dans un état de confusion qui a dérangé l'ordre & la suite des montagnes; M. Guétard n'a pas laissé d'y trouver des indices du systême général de minéralogie, qu'il s'est formé d'après une suite d'observations. Suivant ce systême, l'Italie devoit être un pays calcaire & faire partie d'une bande métallique; il l'avoit annoncé dès son premier mémoire sur la minéralogie, sans être en état pour lors de le prouver; mais les observations de M. l'abbé Guénée, & celles de M. *Allioni*, de Turin, de M. *Spada*, de Vérone, l'ont mis en état de reconnoître que l'Italie est, du moins pour la plus grande partie, un pays marneux, ou formé de pierres calcaires, & que ce pays confine à un terrein rempli de marbres; car il faut mettre quelque différence entre les marbres & les pierres calcaires communes. Ce pays des marbres est borné par les hautes montagnes qui font la bande schiteuse ou métallique.

Cette bande métallique se divise encore dans sa hauteur; car on distingue les montagnes à filons & les montagnes à couches, les unes que M. de Buffon regarde comme le produit du feu, les autres qui lui pa-

roissent avoir été formées par l'eau ; car le feu & l'eau sont souvent les agents des mêmes phénomenes & des mêmes mixtes.

Le pays des pierres calcaires ordinaires, commence dès le Piémont & communique même avec celui de la France ; car on trouve ces pierres calcaires vers Lyon, Grenoble, Marseille & Toulon ; dans la Savoie & dans les environs de Turin, où on les emploie à faire de la chaux ; elles se voient encore depuis Montcallier jusqu'à Casal, & dans plusieurs autres endroits de l'Italie, sur-tout dans le voisinage de l'Apennin. Si le Piémont n'est pas tout entier dans la bande marneuse, il y est du moins en grande partie ; M. Guétard en juge par l'oriĉtographie du Piémont, qu'a donnée M. *Allioni*, où l'on voit des corps marins fossiles, trouvés dans toutes les parties du Piémont ; ainsi le Piémont est réellement calcaire.

Ce pays calcaire se continue dans le Montferrat, puisque Bourguet a trouvé à Montafia des corps marins fossiles ; M. Guénée en a remarqué à Franca-villa, & Novi ; la même bande calcaire a été aussi reconnue à Pise, à Livourne, à Velletri, à Sezze, à Terracine, à Gaëte & jusqu'à Salerne, dans le royaume de Naples.

L'autre côté de l'Italie, situé sur la mer adriatique, est également calcaire ; la pierre des environs de Lorete & d'Ancône est calcaire, ainsi que la montagne sur laquelle est bâtie la ville de S. Marin, & celles où sont Padoue, Vérone, Brescia. Ainsi il

d vj

eſt très-probable que dans l'intérieur de l'Italie, de même que ſur ſes côtes, les pierres les plus communes ſont calcaires, & que la plus grande partie de l'Apennin eſt de pierres calcaires.

Le marbre eſt encore une ſorte de pierre calcaire qui ſe trouve en quantité dans l'Italie; mais il paroît, dit M. G. que les marbres ſont placés dans des endroits plus voiſins des hautes montagnes, que la pierre calcaire commune. On les trouve ſur tout près du lac de Côme, à Roveredo, à Vérone, à Trente, à Padoue, le long des montagnes du Tirol; & enſuite en Iſtrie, en Dalmatie, en Albanie, c'eſt-à-dire de l'autre côté du golfe adriatique. (V. *Donati*, *Eſſai ſur l'hiſt. natur. de la mer Adriatique*).

La bande ſchiteuſe & métallique eſt formée par les hautes montagnes qui ſont derriere les montagnes de marbre; en effet les granites & les ſchites s'obſervent près des hautes montagnes, ſur-tout du côté du Tirol. On trouve le ſchite brillant aux îles Borromées, & du côté de Trente, de Colman, de Brixen, & juſqu'à Inſpruck, qui eſt du Tirol: ce même canton donne auſſi du granite (M. Guétard, pag. 416 & 436). Les montagnes du Dauphiné & du Languedoc, auſſi-bien que celles d'Iſtrie & de Dalmatie, contiennent des ſchites, des granites, & des métaux de toute eſpece.

Les montagnes de Gênes contiennent beaucoup de ſchites & d'ardoiſes; dans celle de la Superga près Turin il y a du granite, des ſchites, du quartz & du ſpath.

Il y a sur-tout beaucoup de granite au nord de Milan, mais il est à gros grain, mal lié, rempli de pailletes talqueuses, & de parties noirâtres; il est moins beau que celui de plusieurs provinces de France.

Les volcans indiquent ordinairement un terrein qui n'est point calcaire, aussi les environs des lacs de Vico & d'Albe, du côté de Rome, renferment des granites ou des schites talqueux; j'ai trouvé moi-même beaucoup de parties talqueuses dans les matieres du Vésuve. Si ces montagnes talqueuses sont si près de celles qui contiennent des pierres calcaires, M. G. conjecture que c'est parce qu'elles sont le reste de quelques chaînes de montagnes détruites par les secousses des tremblemens de terre, qui, par leur destruction, ont probablement donné lieu à l'introduction des eaux de la mer qui ont formé la Méditerranée.

Le royaume de Naples est en grande partie dans la bande métallique; en effet, Davity parle de beaucoup de mines qui sont dans la Calabre; mines d'or, d'argent, de fer, d'aimant, de plomb, d'azur, de vermillon, de soufre, de poix, de sel, d'albâtre, de crystal (Voyez M. Guétard. p. 438).

Il faut aussi renfermer dans cette bande métallique quelques autres endroits de l'Italie où l'on trouve des mines; tels sont la Toscane, la Marche Trevisane qui fournit de très-bon acier; & le Frioul, où l'on trouve de toutes sortes de métaux, les mines d'Idria, fameuses par le mercure

qu'elles fourniſſent ; le pays de Vicenſe, de Breſce & de Bergame qui contient auſſi des mines ; le Plaiſantin où il y a une ſource de pétrole ; une partie du Piémont, où il y a du ſchite, de l'ardoiſe & des mines ; la vallée de Lucerne & de Lens où il y a des mines d'argent, de vitriol & d'alun, & divers endroits du Piémont, où l'on trouve du fer & même de l'or.

Ces trois bandes partagent l'Italie ; la premiere eſt la bande calcaire ou marneuſe, la ſeconde comprend les marbres, la troiſieme renferme les granites, les ſchites, & les métaux ; toutes trois paroiſſent ſe prolonger juſque dans les îles de la Méditerranée : la Sicile & l'île de Caprée paroiſſent calcaires ; la Corſe & la Sardaigne pourroient bien n'appartenir qu'à la bande métallique, ou n'avoir qu'une petite partie des deux autres bandes. Quand on aura ſuivi le progrès de ces trois bandes, & qu'on aura déterminé leur poſition en un grand nombre de points, on ſera en état de tracer une carte minéralogique de l'Italie. M. Guétard ſe propoſoit de nous la donner ; j'avois tâché d'y contribuer moi-même, en recueillant avec ſoin les minéraux de tous les endroits de l'Italie, où j'avois paſſé : je lui remis à mon retour tous les échantillons que j'en avois rapportés, mais il vient de mourir. Janv. 1786.

Je dois citer principalement un livre très-intéreſſant, & le meilleur qu'il y ait ſur cette matiere : *Lettres ſur la minéralogie, & ſur divers autres objets d'hiſtoire naturelle de l'Italie, écrites par M. Ferber* à M. de

Born, traduites par M. le baron Dietrich, à Strasbourg 1776, 507 pages in-8°. Ces lettres d'un savant minéralogiste Suédois, furent imprimées à Prague en 1773; elles avoient été écrites en 1771 & 1772, de Milan, Venise, Florence & Naples, elles contiennent des détails très-instructifs sur l'histoire naturelle, & spécialement sur la minéralogie de l'Italie, sur les marbres antiques, sur les naturalistes Italiens & sur leurs cabinets, sur les anciens volcans; on y trouve quelques critiques de mon livre, j'aurois voulu en faire un extrait, mais il m'auroit fallu trop de temps, & j'aurois trop augmenté l'étendue de mon ouvrage.

M. de Saussure, célebre physicien de Geneve, qui parcourut l'Italie en 1774 comme un véritable observateur, a donné une espece de tableau lithologique de l'Italie, dans le journal de physique de 1776; je l'ai cité plusieurs fois; mais je vais joindre ici une notice qu'il a bien voulu m'envoyer, des montagnes & des productions de l'Italie.



DE LA CONSTITUTION *PHYSIQUE* DE L'ITALIE,

Par M. DE SAUSSURE:

LES principales montagnes de l'Italie ſont les Alpes qui la bornent au nord & au couchant, & l'Apennin qui la diviſe, ſuivant ſa longueur dans ſa partie méridionale.

Les Alpes forment la plus haute chaîne de montagnes de tout l'ancien continent. La partie la plus élevée de cette chaîne eſt compriſe entre le mont S. Gothard & le petit S. Bernard, & delà juſques à la Méditerranée au midi, & juſques dans le Tirol au nord-eſt, les Alpes s'abaiſſent continuellement.

Cette chaîne a 40 ou 50 lieues de largeur en ligne droite. Elle eſt compoſée de pluſieurs chaînes paralleles, qui ſont coupées çà & là par des vallées tranſverſales. Ces vallées different beaucoup des vallées longitudinales, qui réſultent du parallèliſme des chaînes particulieres. Celles-ci plus longues, plus régulieres, plus profondes, paroiſſent auſſi anciennes que les montagnes

elles-mêmes, quoique les eaux & les révolutions que la terre a subies ayent pu y apporter des changemens considérables. Les vallées transversales qui sont pour l'ordinaire tortueuses & beaucoup moins profondes, paroissent avoir été creusées depuis la formation des montagnes par les eaux des pluies & des neiges fondues. Je dis que celles-ci sont beaucoup moins profondes: en effet il est bien remarquable, que dans toute l'étendue des Alpes qui renferment l'Italie depuis le Tirol jusqu'à Nice, il n'y ait aucune vallée transversale, c'est-à-dire, aucun passage par lequel on puisse traverser cette chaîne de montagnes, sans être obligé de gravir à la hauteur de 6 ou 7 cens toises, au-dessus du niveau de la mer; tandis que les vallées longitudinales qui sont au pied de ces passages, n'ont souvent que deux ou trois cens toises au-dessous du même niveau.

Quant à la nature même des montagnes dont les Alpes sont composées, on peut dire en général qu'elle varie en raison de leur distance à la chaîne centrale, qui est communément la plus large & la plus haute. La chaîne extérieure la plus basse, la plus éloignée du centre, est composée tant du côté de l'Italie que du côté opposé, de collines qui ne sont autre chose que des lits ou des amas de débris des chaînes intérieures; ce sont des sables, des argiles, des grès, des poudingues, des cailloux roulés, & même de grands blocs détachés des hautes montagnes, & entraînés par les

eaux dans les grandes révolutions de la terre.

Après ces amas de débris, les premieres chaînes que l'on rencontre en pénétrant dans les Alpes font du genre de celles que les naturalistes nomment *fécondaires* ou de feconde formation : elles font compofées de pierre-à-chaux, de ferpentine ou pierre ollaire & de fchites de diverfes efpeces.

Enfin la chaîne centrale renferme les montagnes primitives, favoir, les roches feuilletées, quartzeufes, & les granites.

C'eft dans la jonction des fécondaires aux primitives & dans les lignes extérieures de ces montagnes primitives, que fe trouve pour l'ordinaire les mines métalliques ; les marbres fe rencontent plus fréquemment vers le bas des chaînes fécondaires

Mais cette diftribution générale eft fujette à un grand nombre d'exceptions ; les granites fe montrent quelquefois tout près des plaines, comme à S. Ambroife, fur la route de Turin ; & la pierre calcaire occupe en quelques endroits le centre de la chaîne : tels font les fchites micacés, calcaires, qui compofent le haut du mont Cenis.

L'Apennin, que l'on peut confidérer comme un rameau des Alpes, fe détache de celles-ci entre Gênes & Turin, & defcend delà jufques à l'extrêmité méridionale de l'Italie, en fe rangeant plus près de la côte occidentale que de l'orientale. Il eft comme les Alpes, bordé par en-bas de collines compofées de fables, de grès &

d'autres débris, mais moins abondans & d'un moins grand volume que ceux des Alpes. Les montagnes de l'Apennin sont presque toutes de seconde formation, calcaires, ollaires, schisteuses ; il y a cependant quelques places où le granit perce au-travers de ces pierres sécondaires.

On peut regarder comme une branche de l'Apennin les collines du Mont-Ferrat, qui commencent auprès de Turin, passent à l'ouest de Parme & de Plaisance, & vont se réunir à l'Apennin dans le duché de Modene. Leur nature est en général la même que celle de l'Apennin, & on y trouve, comme dans celui-ci & dans les Alpes, des mines & des marbres.

Dans toutes ces montagnes & ces collines on rencontre en grande abondance un genre de pierre que la nature a prodigué en Italie, plus que par-tout ailleurs, & qui s'observe, par exemple, beaucoup plus fréquemment sur le revers méridional des Alpes, que sur les pentes septentrionales. C'est la *serpentine* ou *pierre ollaire*, connue en Italie sous les noms de *gabbro*, *gabretto*, *gesso di sarta*, &c. Cette pierre qui est la matrice de l'amianthe, se trouve ou pure, ou mélangée avec la pierre calcaire. Ses variétés sont innombrables & pour la couleur & pour la dureté ; il y en a qui est dure comme le jade, (le plus dur de tous les cailloux après les pierres précieuses) & l'on trouve de la serpentine qui a la mollesse de la craye. Le gypse est aussi extrêmement commun en Italie : il

y en a des montagnes entieres dans les Alpes, au mont Cenis, par exemple, & ailleurs. Les beaux marbres se trouvent aussi fréquemment en Italie; ceux de Suze, de Carrare, de Seravezza, de Siene, méritent la célébrité dont ils jouissent. L'albâtre de Volterra est aussi justement célebre. Enfin l'on trouve dans la Toscane & dans les collines de Mont-Ferrat des jaspes, des agathes & des calcédoines qui ne sont pas de beaucoup inférieures aux orientales.

L'Italie n'est pas moins remarquable par ses plaines que par ses montagnes. La plaine de Lombardie est une des plus belles & des plus riches qu'il y ait au monde.

Une autre jolie plaine est celle de la Campanie heureuse, renfermée par le golfe de Naples & par les Apennins: son extrême fertilité, sa population, sa situation charmante la rend vraiment digne du beau nom qu'elle porte.

Au nord-est de cette plaine, de l'autre côté des Apennins, on trouve dans la Pouille, sur le golfe de Manfredonia de grandes & belles plaines qui sont aussi très-fertiles.

Toutes les plaines, & même les collines de l'Italie ont été recouvertes par les eaux de la mer, dans des temps antérieurs à tous les monumens historiques, mais pourtant postérieurs à la formation des montagnes & aux premieres révolutions de notre globe. C'est ce qu'atteste l'immense

quantité de coquillages marins parfaitement conservés, & qui sont même quelquefois encore colorés, que l'on trouve épars dans les plaines de la Lombardie & de la Toscane, & jusques sur les collines du Mont-Ferrat & sur les basses montagnes de l'Apennin. On voit en plusieurs endroits du Piémont, de la Lombardie & la Toscane des champs absolument blanchis par les coquilles dont ils sont couverts, d'autres dont elles empêchent la culture par leur nombre & par leur volume, presque toujours disposées par familles, comme on les trouve au fond de la mer ; la plupart paroissent avoir été abandonnées par une retraite tranquille de ses eaux ; car on trouve très-fréquemment les bivalves, les huîtres, par exemple, dans leur situation naturelle, & les deux valves encore appliquées l'une sur l'autre, quoiqu'elles ne soient point adhérentes & que la plus légere secousse eût pu les séparer. Quelques-uns de ces coquillages ont leurs analogues vivans dans les mers qui baignent actuellement l'Italie, d'autres n'ont leurs analogues connus que dans les mers des Indes ; il y en a enfin dont on n'a point encore trouvé les analogues. On peut en dire autant des poissons pétrifiés du mont Bolca dans le Véronois (Tome IX, page 153).

Les bois pétrifiés, sont très-communs en Italie, & sur-tout dans le Piémont. On trouve aussi dans la Toscane des bois qui ont été changés en charbon de pierre. Enfin les ossemens d'animaux exotiques,

d'Hypopotames, & fur-tout d'éléphans, font fi fréquens dans quelques parties de l'Italie, & principalement dans la Tofcane, le long des bords de l'Arno, que la plupart des laboureurs les connoiffent, & que dans certains endroits, par exemple, à *Caftel-franco di fopra*, ils affurent qu'ils ne labourent jamais un champ, fans que la charrue n'amene quelques fragmens offeux. On y trouve des défenfes d'éléphans de tout âge, ce qui femble indiquer qu'ils ont été anciennement fauvages dans ce pays-là, puifque ces animaux ne multiplient point dans l'efclavage. Ces offemens d'éléphans fe trouvent là, comme en Amérique & en Sibérie, mêlés avec des cailloux roulés, des fables & des argiles qui ont été chariés & accumulés par les eaux.

L'Italie préfente auffi un grand nombre de veftiges de l'action des feux fouterrains. Si l'on n'en trouve pas dans le centre des Alpes, ce n'eft pas la maffe de ces montages, ni l'étendue de leurs racines, fous les plaines voifines qui les en a préfervées, puifque les Gordillieres bien plus hautes que les Alpes font remplies de volcans, jufques dans leur centre. On croit que le voifinage de la mer eft néceffaire à l'embrafement des matieres inflammables renfermées dans le fein de la terre. Les Alpes en fourniroient un exemple ; car dans les lieux où elles s'approchent de la mer adriatique, dans le Vicentin, par exemple, on a trouvé des veftiges confidérables de volcans. MM. Jean Arduini, Jérôme Fef-

tari ont décrit les amas de basaltes, & les autres productions volcaniques du Val d'Agno & d'autres parties des Alpes Vicentines. Non loin delà, dans les plaines du Padouan, sont les collines Euganéennes, entiérement volcaniques, renfermant aussi des basaltes, des granites à demi-fondus & d'autres singulieres productions des feux souterrains, qui ont été très-bien décrites par M. Strange. Voyez T. IX, p. 90.

Mais dans toute la chaîne des Alpes qui s'étend depuis le mont Baldo près de Vérone inclusivement, jusques à la mer entre Gênes & Nice, on n'a trouvé aucun indice certain de l'action des Volcans. Les montagnes désignées comme des Volcans dans quelques cartes des Alpes de la Suisse n'ont rien de volcanique, & les indices que quelques observateurs inexacts avoient cru en appercevoir dans ces mêmes Alpes, se sont aussi trouvés absolument faux. On peut en dire autant de ceux que le P. Beccaria a cru voir sur le Monte-barone & dans le voisinage d'Yvrée (*Gradus Taurinensis*, *p.* 172), c'étoient des pierres quartzeuses ou des pierres ollaires qu'il avoit prises pour des laves (a).

L'Apennin même ne montre aucun vestige de volcans dans le voisinage des Alpes;

(a) M. le chevalier de Lamanon croit cependant avoir découvert tout nouvellement un ancien volcan sur les hautes Alpes du Dauphiné; mais les naturalistes de cette province ne sont pas tous de cet avis; au reste, nous ne disons pas *qu'il n'y a point* de volcans dans les hautes Alpes, mais *qu'on n'en connoît point* encore.

car les pierres noirâtres du passage de la Bocquette sur la route de Turin à Gênes, que l'on a dit être volcaniques, sont des pierres ollaires qui n'ont jamais été touchées par le feu. Les vestiges connus des anciens volcans les plus voisins des Alpes, que l'on rencontre dans l'Apennin, sont sur le mont Traverso entre Bologne & Florence. Depuis-là ils deviennent continuellement plus fréquens, à Radicofani, Acquapendente, Bolsena: le lac même dont cette derniere ville porte le nom, est entiérement entouré de laves & de basaltes.

Les environs de Rome sont aussi tout volcaniques; les catacombes sous la ville même ont été creusées dans une espece de tufa ou de pouzolane rougeâtre, qui est évidemment une production de volcan. Les lacs de Vico, de Bracciano & de Castel Gandolfo ne paroissent être que des crateres d'anciens volcans. Mais les eaux ont aussi exercé leur action sur le sol & sur les environs de cette ville fameuse; on a trouvé de grands ossemens de poissons dans ces mêmes catacombes; & le monte Mario, de même que d'autres collines voisines de Rome, présentent des alternatives singulières du travail de l'eau & de celui du feu.

La route de Rome à Naples passe presque par-tout sur des vestiges de volcans éteints; & les environs de Naples n'offrent que des productions volcaniques. Les îles voisines, telles que Procida, Ischia, Ventotiene, Monte Cristo, sont entiérement volcaniques;

volcaniques; mais Caprée est calcaire, de même que le cœur des Apennins. A l'orient de Naples, au milieu de tant de volcans éteints, le Vésuve est le seul dont les feux soient encore allumés. Je ne parle point du feu de Pietra Mala, qui n'est point un volcan, mais la flamme légere d'une vapeur combustible, & quant à l'Etna & aux volcans des îles Eoliennes, ils n'appartiennent pas proprement à l'Italie.

Les grandes & belles plaines de la Lombardie, les collines du Montferrat & les bords de l'Adriatique ne renferment aucun vestige connu de l'action des feux souterrains, excepté les collines Euganéennes dont nous avons déja parlé. Il en est de même des plaines de Lucques, de Pise, de Livourne, de celles de la Pouille & des Maremmes de la Toscane & de la Romagne.

Il ne s'ensuit pas que ces plaines n'ont réellement jamais été ravagées par les feux souterrains; peut-être que les sables, les graviers & les atterrissemens qui les recouvrent, dérobent à nos yeux les vestiges des anciennes opérations de ces feux; c'est ce que l'on voit, du moins dans la Campanie heureuse; le fond de cette plaine est tout volcanique, mais il est entiérement recouvert d'épaisses couches de sable, de gravier & de galets chariés par les eaux & mêlés même encore de coquillages. Enfin dans les lieux même que les volcans semblent avoir le plus respectés, on trouve fréquemment d'autres indices de l'action des

feux souterrains, tels que des sources chaudes, des vapeurs enflammées, des bullicames ou fontaines qui paroissent bouillantes. Il est donc bien vraisemblable, que la plus grande partie de cette belle contrée, récele dans son sein de grands amas de matieres inflammables.

Quant à la nature des productions volcaniques que l'Italie renferme, leur variété est immense; on se contentera d'indiquer les classes sous lesquelles on peut les ranger.

1°. Les laves proprement dites, qui sont des pierres ou des terres vitrifiées, ou du moins fondues par l'action des feux souterrains. Cette classe peut se subdiviser en laves informes, laves à formes régulieres, ou basaltes, laves poreuses, laves filamenteuses ou pierres ponces, débris atténués de ces différentes especes, ou pouzolanes, &c.

2°. Les terres ou pierres qui n'ont été qu'à demi-fondues & qui ont conservé en partie les formes & les caracteres qu'elles avoient avant d'être attaquées par le feu. Tels sont les granits volcaniques des collines Euganéennes, dont est pavée en grande partie la ville de Venise, & dans lesquels on reconnoît encore les crystaux du feld spath, les fragmens de quartz, &c.

3°. Les pierres qui ont entiérement surmonté ou éludé l'action des feux volcaniques; celles par exemple qui ont été lancées par des explosions souterraines, sans avoir subi aucune altération; comme ces

fragmens de marbre que l'on trouve épars sur les flancs du Vésuve, &c.

4°. Les mélanges de terre, de pierres & de laves brisées, qui ont été vomis par les volcans sous la forme d'une bouillie aqueuse, & qui ont acquis ensuite une plus ou moins grande consistance, tels que le *tufa* de Naples, le *peperino* de Rome; telle fut encore la matiere qui engloutit Herculanum.

5°. Les laves ou autres productions de volcans qui ont été décomposées par l'action, soit de l'eau, soit de l'air, soit des fumées sulfureuses, comme les laves blanchies, & les argilles de la solfatare.

6°. Les matieres qui, après être sorties des volcans sous quelqu'une des formes précédentes, ont été dissoutes par les eaux & ensuite crystallisées ou agglutinées sous des formes entiérement nouvelles, comme les hydropales de Vicence, les breches volcaniques du Val d'Agno, & les matieres crystallisées qu'on trouve dans les laves.

La température de l'Italie n'est point uniforme dans toute son étendue; elle est même sujette à des exceptions locales, extrêmement remarquables. Il semble pourtant que d'après les productions propres à chaque contrée, on pourroit diviser l'Italie en quatre climats qui auroient chacun deux degrés en latitude. Le climat septentrional qui comprend toute la Lombardie & une partie de la Romagne, jusques aux pentes de l'Apennin du côté de Florence & qui se termine ainsi vers le

$43^e \frac{1}{2}$ degré de latitude ne produit ni oliviers, ni agrumi (ce font en général tous les arbres du genre des orangers, citroniers, &c.) Dans cette partie (a), les froids en hyver font assez rigoureux; le thermometre y descend fréquemment jusques au dixieme degré, au-dessous de la congélation.

Le second climat renferme Florence, Rome & ses environs jusques à Terracine; il est par conséquent compris à-peu-près entre les degrés $43 \frac{1}{2}$ & $41 \frac{1}{2}$ de latitude. Là les oliviers & les orangers sauvages *aranci forti* résistent aux froids de l'hyver; mais les oranges douces, les citrons, les bergamottes ne peuvent point prospérer en plein air.

Le troisieme climat comprend la moitié septentrionale du royaume de Naples, depuis $41 \frac{1}{2}$ jusqu'à $39 \frac{1}{2}$. Dans cette latitude les agrumi de toute espece, réussissent en plein air sans aucun abri; mais il gèle pourtant encore, même dans les lieux peu élevés, au-dessus du niveau de la mer; & l'on y voit à Naples, par exemple, le termometre descendre jusques à deux ou trois degrés au-dessous de zéro.

Enfin dans le climat le plus méridional; celui de la Calabre ultérieure, comme dans la Sicile, il est infiniment rare d'y voir, même dans les hivers les plus froids, le termometre descendre au-dessous de zéro;

(a) Exceptés dans des abris privilégiés, tels que la côte de Gênes, & les bords du lacs de Lugano, de Côme, &c.

la neige, ou n'y paroît point, ou n'y prend aucune consistance. Non-seulement les agrumi, mais le palmier, le grand aloës, le grand figuier d'Inde prosperent en plein champ, ces deux dernieres plantes leur servent même de clôture; on fait des toiles avec le fil de l'aloës, & le fruit du figuier d'Inde sert en quelques endroits de nourriture au peuple, mais cette température ne regne qu'au bord de la mer, ou dans des lieux peu élevés au-dessus de son niveau; car là, comme sur tout le reste du globe, l'air se refroidit à mesure que l'on s'éleve, toutes les montagnes se couvrent de neiges en hyver; & l'on en trouve même en été sur l'Etna, malgré la chaleur du foyer qu'il recéle (a).

L'Italie est peut-être le pays le plus fertile de toute l'Europe, parce qu'elle est très-anciennement cultivée, & sur-tout parce que les Alpes & l'Apennin versent de tous côtés des eaux qui l'arrosent avec abondance; ensorte que l'on y voit les plus belles prairies, & les plus beaux ombrages avec la chaleur & les productions des pays les plus méridionaux. On ne laisse pas reposer la terre; on voit presque par-tout la charrue suivre pa-à-pas les moissoneurs & rendre à la terre sa fertilité, en variant habilement les récoltes, sur-tout au moyen,

(a) Mais aussi il a 1703 toises de hauteur (T. I, pag. 58), le mont Velino, 15 lieues au N. O. de Rome, a 1313 toises de hauteur, suivant M. Shuckburgh; il croit que c'est la plus haute des Apennins.

des lupins, qui renversés par la charrue avec leur tige & leur feuilles succulentes, fournissent à la terre un excellent engrais.

La Lombardie produit une quantité considérable de riz que l'on exporte à dos de mulet au-travers des Alpes, en Suisse & en Allemagne. Les prairies nourrissent une quantité de bestiaux, dont les fromages sont aussi l'objet d'un commerce & d'une exportation considérables, & cette contrée est la seule de l'Italie qui jouisse de cet avantage.

Toutes les plaines de l'Italie sont fertiles en blé, & en produisent fort au-delà de ce qu'il en faut pour la consommation intérieure. On y cultive diverses especes de blé, & deux sur-tout fort distinctes; l'une a le grain plein, arrondi, blanc, tendre & donne un pain extrêmement délicat & d'une grande blancheur; mais ce grain ne pouvant ni se conserver long-temps, ni supporter le transport se consomme en entier dans le pays. L'autre, d'une forme allongée, dur, rougeâtre, demi-transparent, contient beaucoup de matiere glutineuse, se transporte au-dehors, soit en nature, soit sous la forme de différentes pâtes, & peut se conserver plusieurs années.

La soie est de toutes les productions de l'Italie celle qui y fait entrer le plus d'argent. Dans les provinces méridionales, elle est plus forte, mais n'est point aussi fine ni aussi douce & aussi brillante que dans les pays septentrionaux de l'Europe. Cela

vient de ce que dans la Calabre de même que dans la Sicile, les vers ne sont pas nourris comme en France de la feuille de mûrier blanc, mais de celle du mûrier noir, qui étant plus épaisse & plus dure, ne donne pas un aliment aussi délicat, mais résiste mieux à la chaleur du climat. On ne plante des muriers blancs qu'autant qu'il en faut pour nourrir les vers pendant qu'il ne sont pas encore assez forts pour entamer la feuille du mûrier noir.

Les vins de l'Italie n'ont pas le feu ni la délicatesse de ceux de Champagne & de Bourgogne; mais ils sont pleins de corps & de force, lorsque les vignes qui les produisent, sont basses & cultivées comme en France. Car ceux qui viennent de ces fameuses vignes chantées par les poëtes, dont les magnifiques guirlandes se répétent à trois ou quatre étages jusques à la cime des peupliers (a), ne peuvent plaire qu'à ceux qui y sont accoutumés. Les raisins ne parviennent point ensemble à une pleine & entiere maturité; les grappes les plus basses commencent à pourrir, lorsque les plus hautes ont à peine changé de couleur, & ce mélange produit des vins aigre-doux qui paroissent détestables aux étrangers.

Les huiles d'Italie n'ont pas la finesse de celles de Nice & de Provence; aussi les Italiens trouvent celles-ci trop fades; ils veulent que l'huile ait, comme ils disent,

(a) Ce ne sont plus des ormes comme autrefois.

le goût du fruit ; mais il y a lieu de croire que cette différence tient à la maniere de les extraire & de les conserver ; car quelques particuliers de Naples qui ont essayé de préparer leurs huiles, suivant la méthode usitée en Provence, disent en avoir obtenu de tout aussi douces.

Ce n'est gueres que sur la côte de Gênes & dans la Calabre ultérieure que les oranges, les citrons, les bergamotes, & les autres agrumi se recueillent en assez grande abondance, pour que ces fruits & les essences que l'on en retire, fassent un objet d'exportation & de commerce ; la chaleur du climat n'est pas la seule condition nécessaire pour la production de ces fruits ; il leur faut de plus des arrosemens considérables. Ils ne réussissent point à moins qu'on ne puisse les inonder entiérement. Les plus magnifiques jardins de ce genre sont dans les environs de Reggio en Calabre ; tous les arbres de ces jardins ont autour de leur pied un creux revêtu de terre, & l'on fait entrer dans chaque jardin un ruisseau, qui par des conduits pratiqués avec art, vient remplir ces creux une ou deux fois par jour. Le ruisseau qui appartient au seigneur lui fait un revenu considérable ; parce qu'il en loue les eaux aux possesseurs des jardins à un très-haut prix, proportionné au nombre de minutes pendant lesquelles ils en jouissent.

La manne, les figues, les raisins secs & les amandes sont encore des productions de l'Italie méridionale dont il se fait une exportation avantageuse.

La mer qui baigne les côtes de l'Italie est extrêmement poissonneuse; & en général la nature a été tellement prodigue de ses biens en faveur de l'Italie, sur-tout de l'Italie méridionale, que le plus léger travail suffit à l'homme pour lui procurer sa subsistance; c'est à plusieurs égards, le pays le plus délicieux de l'univers (a), mais l'insalubrité de presque toutes les campagnes dans les plaines, excepté celles de la Lombardie, le danger des tremblemens de terre, la paresse du peuple, & les maux qui en sont les suites, sont des compensations suffisantes pour consoler les habitans des pays envers lesquels la nature a été moins libérale.

(a) On verra dans ce livre, que l'Italie est plus peuplée que la France, T. VI, p. 112. A Lucques la différence est très-forte, T. III, p. 254.



ADDITIONS ET CORRECTIONS.

Préface, page lvj. Ajoutez ce qui suit.

Lorsqu'on finissoit l'impression de ce Livre, j'ai reçu de M. l'abbé Fortunato Benigni, Historiographe & Censeur de l'Académie de Montecchio, des Mémoires fort étendus sur cette ville de Montecchio (VIII, 144), & sur la société Georgique, qui depuis 1776, y remplace avec succès l'ancienne académie des *Sollevati*. M. Benigni m'a procuré aussi des notes sur Osimo, Ascoli, Iesi, Sanseverino & Sanginesio; j'espere en faire usage dans une autre occasion. Je dois aussi à la même société de Montecchio, le plan de la ville d'Ancône, qui jusqu'ici n'avoit point été gravé, malgré l'importance & la célébrité de cette ville. J'ai fait usage aussi d'un plan du port, que M. le marquis Benincasa a fait lever pour moi à la sollicitation de M. le comte Garampi.

Tome I, page 57, pour Chamouni, au lieu de 926 toises, lisez 526.

Tome V, p. 411, dans la note de Janus, ajoutez : voyez la table au mot Janus.

Tome V, p. 560, ligne 6, au lieu de *despotisme*, lisez *pouvoir*. J'ai voulu désigner un pouvoir absolu, mais on m'a fait observer, que le mot de despotisme pourroit être pris en mauvaise part.

Tome VII, p. 143 & 600. La Sicile n'a qu'un million & demi d'habitans, & le

royaume de Naples quatre & demi, suivant des notes que j'ai reçues depuis l'impression de ce Volume. Cela réduit le nombre des habitans à 1150 pour chaque lieue carrée, ce qui est bien plus approchant de la France. Au reste, on voit dans les endroits cités, que je doutois déja des trois millions d'habitans.

Tome VIII, p. 372. C'est au palais Pisani de la place S. Paul, N° 72 du plan, p. 404, qui est le tableau de la famille de Darius, & non au palais Pisani, près de S. Fantino, N° 29, de la partie inférieure du plan, & de S. Stefano, N° 31.



APPROBATION.

Nous Commissaires nommés par l'Assemblée de MM. les Lecteurs & Professeurs Royaux, avons lu le *Voyage en Italie*, par M. de la Lande, seconde Edition, corrigée & augmentée, & nous l'avons jugée digne de l'impression. A Paris, le 5 Février 1786.

Signé BOUCHAUD, BOSQUILLON.

Vu l'Approbation ci-dessus, je soussigné Doyen de MM. les Lecteurs & Professeurs Royaux, certifie que la Compagnie a accordé à M. de la Lande, son privilége en commandement, pour l'impression dudit Ouvrage. A Paris, le 5 Février, 1786.

Signé LE MONNIER, *Sous-Doyen.*



VOYAGE



VOYAGE EN ITALIE, FAIT DANS LES ANNÉES 1765 & 1766.

CHAPITRE PREMIER.

De la Savoie & des Alpes.

LE voyage d'Italie commence par a *Savoie ;* l'entrée en est difficile, mais ntéressante : les montagnes que l'on tra-'erse présentent mille objets de curiosité ; 'est un spectacle si différent de celui e la plaine, si varié, si étonnant dans ertaines parties, qu'on ne peut s'empê-ıer d'en être fortement & agréablement ccupé.

Les sommets des montagnes & la ofondeur des abymes, les vents, les

nuages, & les tonnerres qui s'y forment; les neiges, les glaces, les torrens, les cascades, les lacs; les mines, les volcans, les carrieres; les forêts, les ombres & la lumiere; tout y fait spectacle, tout y annonce la variété & le mouvement de la nature, qui enfante dans les montagnes, au milieu de l'agitation & des obstacles, ses productions les plus compliquées & ses merveilles les plus singulieres (a). Rien ne prête plus aux réflexions du philosophe que ces lieux solitaires où il peut méditer sur ce qu'il voit, sans distraction & sans trouble, dans le silence de la nature. Il est vrai que le séjour des ours, des bouquetins, des chamois n'est point aussi peuplé, aussi riant, aussi découvert que les provinces fertiles qu'arrosent la Seine, la Loire & la Saone; mais les montagnes ont un genre de beauté qui leur est propre, & qui attache également; on observe même que les habitans des mon-

(a) Voyez *Dionisii Salvagnii, Boessii equitis*, (Boissieu), *septem miracula Delphinatus. Gratianopoli*, 1656 in-8°. Scheuchzer, *Itin. Alp.* d'Argenville, *Enumerationis fossilium quæ in omnibus Galliæ provinciis reperiuntur Tentamina*. in-8°, 1751, chez Barbou. Description du Dauphiné, par M. Guettard & M. Béguillet, 1781, *in-folio*.

tagnes s'accoutument difficilement au pays plat.

Pont de Beauvoisin.

On quitte la France au pont de Beauvoisin, qui est à 15 lieues de Lyon (a); on croit que c'est le *Labisco* de l'Itinéraire d'Antonin; la moitié de cette petite ville est du Dauphiné, & appartient à la France, l'autre moitié est de Savoie; elles sont séparées par un pont bâti aussi solidement qu'aucun que j'aie vu; il est sur le Guyer, petite riviere qui descend des montagnes du Dauphiné, & qui va se jetter dans le Rhône à une lieue plus loin. On trouve près delà une fontaine dont les eaux passent pour être utiles dans les fievres tierces. A une demi-lieue du pont on commence à monter, & l'on est dans les Alpes. On monte pendant trois heures le long du Guyer, qui coule au fond des précipices; on redescend ensuite aux Echelles, village qui n'est qu'à deux lieues de la grande Chartreuse, & qui est encore sur les limites de la Savoie & de la France, étant divisé par le Guyer, ainsi que le pont de Beauvoisin. Une partie du chemin tourne sur la croupe d'une montagne, & s'appelle *la Montée de la*

(a) Lieues de 25 au degré, ou de 2283 toises.

Chaille ; elle eſt adoucie & travaillée avec beaucoup de ſoin , à l'imitation des grands chemins de France , qui même dans les montagnes ſont de la plus grande beauté. On a même conſtruit des parapets dans les endroits les plus effrayans de cette montée , pour tranquilliſer les voyageurs qui ne ſont pas accoutumés aux précipices. Quelques auteurs croient que c'eſt l'endroit où Annibal fit ouvrir les montagnes par le vinaigre & par le feu : *& montes rupit aceto.* (*Juv.*)

Il y a aux Echelles une commanderie de Malte , & un grand mauſolée en marbre d'une ducheſſe de Savoie , où ſont repréſentées toutes ſes alliances par des ſtatues aſſez bien travaillées.

A une demi-lieue des Echelles , on trouve la montée de la Grotte , qui eſt eſcarpée , & qui a fait donner à ce village le nom des Echelles. On paſſoit autrefois ſous une caverne au travers du rocher ; mais le duc Charles-Emmanuel ſecond , qui avoit épouſé une fille de Gaſton d'Orléans, frere de Louis XIII, aimoit la France ; il en avoit été ſecouru pendant les troubles de ſa minorité , & voulut en faciliter la com-

munication : il fit faire en 1670 un très-beau chemin qu'on appelle *la montée de la Grotte*, & il y a en effet une grotte des plus singulieres que la nature ait formées. On a placé sur le chemin une inscription à l'honneur du prince, dans laquelle on voit combien il y avoit alors de difficultés dans le passage, & combien on a rendu facile cette route, *natura occlusam, Romanis intentatam, cœteris desperatam, &c.* Quand on est au Cheval blanc sur le haut de la montagne, on n'a plus que trois lieues à faire pour arriver à Chamberi, qui est à quatre lieues des Echelles. On voit de fort loin un sommet de montagne très-élevé & très-pointu, qu'on appelle *la dent de Nivolet*, & qui n'est pas à trois lieues de Chamberi ; mais sa hauteur n'est rien encore en comparaison des montagnes que l'on rencontre en avançant vers la source de l'Isere, & dont nous parlerons bientôt.

A une lieue de Chamberi on rencontre une cascade naturelle qui attire l'attention des voyageurs : elle descend d'une hauteur de cent cinquante pieds sur des rochers, au travers desquels elle s'échappe & va grossir la riviere d'Al-

bane, que l'on cotoye jufqu'à Chamberi, d'où elle va fe rendre dans le lac du Bourget à deux lieues delà. Cette cafcade eft fi forte qu'elle répand un brouillard à cinquante pas à la ronde.

Chamberi. CHAMBERI, *Camberiacum*, *Chamarium*, eft une petite ville de 7 à 8 mille ames (a), capitale de la Savoie, ancienne habitation des comtes & des ducs de ce pays. C'eft la patrie du préfident Favre, auteur célebre dans la jurifprudence, du P. Dechalles, habile mathématicien, & de l'abbé de S. Réal. Cette ville eft petite, noire, mal bâtie & fans commerce. Cependant on va voir le château qu'habitoient autrefois les ducs de Savoie, & où logeoient encore les rois de Sardaigne quand il leur arrivoit de venir à Chamberi. Humbert III y mourut l'an 1118. C'eft-là que le roi Victor fe retira en 1730, après avoir abdiqué la couronne & avoir déclaré fon mariage avec la marquife de Saint-Sébaftien. Ce château avoit été prefque tout brûlé en 1745: on l'a reftauré en 1775 à l'occafion du mariage de Madame Clotilde; enforte

(a) Suivant M. l'Abbé Richard, il y a 10 ou 12 mille ames; les gens du pays difent 15 à 16 mille, M. Rolland 20 mille.

la famille royale de Turin., de
me que Monfieur & Madame y loge-
t avec toute leur fuite. Ce fut M. Pia-
za, habile architecte de Turin, con-
par des ouvrages imprimés, qui fut
rgé de ces réparations, & Meffieurs
lliari, peintres très-connus, orne-
t par des peintures à frefque les appar-
ıens, & le théâtre que le roi fit
ftruire à Chamberi. L'efcalier eft
jeftueux.

LA SAINTE CHAPELLE fut fondée
le duc Amedée & fa femme Yo-
de de France, avec de beaux privi-
es : cette fo[illegible]ion fut confirmée par
pape Paul [illegible] en 1467. Le doyen
la Sainte Chapelle a le titre de doyen
Savoie.

L'églife a un portail remarquable;
eft ornée de marbres & de colonnes
n bon goût.

On remarque auffi le portail de la
ſitation, & celui de l'Annonciation,
ife qui étoit occupée par les Jéfuites.
y voit un tableau de la Nativité,
paroît d'un bon maître.

Dans la facriftie de l'églife de S. Fran-
s, il y a auffi des tableaux paffables. On
veut faire une églife cathédrale, en met-

Digitized by Google

tant les Cordeliers à la place des Jésuites.

On va voir encore le couvent des Jacobins, couvent où le sénat s'assemble actuellement; le tirage, & l'arquebuse; la place de l'an ou du marché; la place du château, & la belle promenade du Vernay, où il y a six rangées d'arbres qui font un très-bel effet.

La société d'agriculture qui existoit déja à Chamberi, reçut en 1775 des encouragemens considérables lorsque le roi y vint.

On est étonné de la quantité de fontaines qu'il y a dans une aussi petite ville: on en trouve à chaque pas.

Le roi de Sardaigne tient à Chamberi trois cents hommes de garnison; quelquefois davantage.

Les eaux de la Boisse, à une demi-lieue de Chamberi, prennent faveur depuis 1777; elles sont froides, & d'un goût sulfureux. M. Daquin, médecin de la ville, a écrit, en 1778, une brochure contre l'usage de ces eaux; on lui en a sçu fort mauvais gré. On y va le long de la riviere du Leis, par un chemin qui est parallele à la promenade du Vernay.

Les eaux d'*Aix*, qui ſont à deux lieues de Chamberi, ont de la réputation depuis long-temps: on y donne des fêtes où l'on va de Chamberi; on y a bâti une maiſon pour le roi. Ces eaux ſont très-chaudes, elles ſont ſavoneuſes, ſulfureuſes & ferrugineuſes.

Le chemin d'Aix eſt beau, il eſt appuyé à la montagne, & l'on a été obligé d'eſcarper à grands frais les rochers où il paſſe.

En ſuivant la route de Genève, à trois lieues d'Aix, on trouve S. Félix, & trois lieues plus loin *Annecy*, petite ville aſſez jolie, ſur le bord d'un lac qui a trois lieues de tour. On va voir ſur-tout les reliques de S. François de Sales, & de la B. mere Frémiot de Chantal, au couvent de la Viſitation. Quelques perſonnes même vont voir la maiſon de la baronne de Warens, que Rouſſeau a rendu intéreſſante par ſes confeſſions.

L'abbaye de Hautecombe eſt à deux lieues de Chamberi près le lac du Bourget; cette abbaye renferme des tombeaux des anciens comtes de Savoie; mais les plus magnifiques ſont au couvent de *Brou*, près Bourg-en-Breſſe;

on en a publié la description à Bourg en 1767.

C'est une regle à Chamberi comme dans le reste de l'Italie (excepté actuellement en Toscane), que quand on arrive en poste il faut ou continuer de même, ou passer trois jours dans l'endroit où l'on arrive, si l'on veut prendre des voituriers : cette regle, gênante pour les voyageurs, en a obligé plusieurs à séjourner malgré eux, & j'ai cru qu'il falloit en avertir. Mais il est assez ordinaire de prendre les voituriers à Lyon & de se faire conduire jusqu'à Turin; c'est le plus commode & le plus sûr; on y va en six jours, & l'on couche à la *Tour-du-Pin*, à *Chamberi*, à la *Chambre*, à *Modane* & à *Suze*. On donne 150 livres pour deux personnes, y compris la nourriture & le passage du Mont-Cenis.

Ces chaises à deux places sont communes dans toutes les provinces méridionales de France; elles portent quelquefois beaucoup de bagages, & même si l'on veut deux domestiques. Elles transportent des voyageurs en Flandre, en Allemagne, en Italie, en Espagne; elles font dix lieues par jour.

Si l'on veut prendre la poste on va un peu plus vîte : voici le détail des postes.

Du pont de Beauvoisin aux Echelles,	une poste.
A S. Jean,	une poste.
A Chamberi,	une poste.
A Montmélian,	une poste.
A Maltaverne,	une poste.
A Aiguebelle,	une poste.
A Epierres,	une poste.
A la Chambre,	une poste.
A S. Jean de Maurienne,	une poste.
A S. Michel,	poste & demie.
A S. André,	poste & demie.
A Villarodin,	une poste.
A Braman,	une poste,
A Lanebourg,	poste & demie.
Aux Tavernettes,	une poste.
A la Novaleze,	une poste.
A Suze,	une poste.
A la Gaconniere,	une poste,
A S. Ambroise,	une poste.
A Rivoli,	une poste.
A Turin,	poste & demie.

Dans les états du roi de Sardaigne (ainsi que dans toute l'Italie) on

compte les chevaux à tant par couple ; ici l'on paie 7 livres 10 sols de Piémont par poste, & 2 livres 10 sols par cheval de selle. L'usage est de mettre deux chevaux par paire de roues.

En demandant à Chamberi la permission de courir la *Cambiature*, qui doit aller plus lentement & seulement de jour, on ne paie par poste que 4 livres [illegible] sols pour une couple, & 1 livre 10 sols par bidet ; en payant bien les postillons de Cambiature, c'est-à-dire, en leur donnant 1 livre 10 sols, on va tout aussi vîte que par la poste. Ce prix de 30 sols par postillon est presque usité par toute l'Italie, quoiqu'il ne soit dû que 10 sols.

Les habitans de la Savoie sont laborieux, simples & hospitaliers ; leur caractere est différent de celui des Piémontois, & il y a encore entre les habitans de la Savoie & ceux du Piémont une certaine antipatie, quoiqu'ils soient depuis long-temps sous la même domination ; l'on a vu avec peine pendant bien des années un Piémontois qui étoit gouverneur & premier président du sénat de Chamberi ; c'étoit M. de S. Georges. La grande chaîne de montagnes qui

ſépare ces deux provinces, & qui en rend les climats fort différens, ſemble mettre auſſi une barriere entre les cœurs des habitans.

De Chamberi l'on revient chercher la riviere d'Iſere, qui eſt à trois lieues vers le midi, & l'on paſſe à Montmélian, petite ville connue par ſa citadelle, & par des vins eſtimés en Italie.

C'eſt à Montmélian que naquirent les comtes Amedée IV en 1197, & Thomas II en 1199; la citadelle paſſoit pour imprenable, mais François I & Henri IV s'en rendirent maîtres. Les troupes de Louis XIII leverent le ſiege; mais ſous Louis XIV on la prit en 1691, & dans la guerre de 1741 à 1748 les François la ruinerent; on l'a démolie en 1777 pour bâtir le pont de l'Iſere.

De Montmélian on peut aller en Italie par la Tarentaiſe, en paſſant la montagne appellée *le petit S. Bernard*, & deſcendre par le Val d'Aoſt; cette route eſt plus courte, mais elle eſt plus difficile, & les chemins y ſont moins beaux & moins commodes que par la route de la Maurienne. Ainſi au lieu

de s'élever vers le nord, on tire vers le midi pour suivre le chemin le plus usité actuellement, le meilleur & le plus sûr en tout temps, qui est celui du Mont-Cenis. Aussi le feu roi de Sardaigne y avoit passé deux fois; & Madame Infante, duchesse de Parme, dans son dernier voyage en France, lasse de traverser la mer, se fit porter de Suze jusqu'au pont de Beauvoisin, & passa le Mont-Cenis.

Pour y arriver on remonte le long de l'Isere, depuis Montmélian jusqu'à Aiguebelle, qui en est à cinq lieues, & qui se trouve sur l'*arc* ou l'arche, un peu au-dessus de son embouchure dans l'Isere; on cotoie ensuite l'arc pendant 20 lieues, jusqu'à ce qu'étant arrivé à Lanebourg aux pieds du Mont-Cenis, on abandonne l'arc pour tourner au midi & escalader cette haute montagne. La riviere roulant avec rapidité sur les rochers, produit des vagues & des bouillonnemens qui font un effet singulier.

AIGUEBELLE, dont le nom signifie belle eau, dans l'ancien langage, est en effet un village agréable situé dans un vallon assez dégagé, & sur le bord de

l'arc, dont les eaux limpides y répandent une fraîcheur délicieuse pendant l'été. En hiver on y voit à peine le soleil à cause de la hauteur des montagnes voisines. M. R. se récrie ici sur la laideur des femmes; il est difficile d'en bien juger quand on ne fait que passer en voiture dans une rue. Un autre voyageur peint cet endroit comme étant fort pauvre; cependant tout le monde y fait de la soie : il y a un marché toutes les semaines & plusieurs foires par année. Cette vallée est fertile & cultivée; on y voit des mûriers, des noyers, du chanvre, du bled, des vins, & l'on exporte même de toutes ces productions. Les troupes du roi de Sardaigne étoient retranchées à Aiguebelle en 1742, lorsque don Philippe vint s'emparer de toute la Savoie.

Près delà étoit le fort de la Charbonniere, placé sur un rocher; il a été pris plusieurs fois, mais on l'a rasé.

Vis-à-vis d'Aiguebelle & de l'autre côté de la riviere, on va voir la collégiale où est le tombeau en cuivre d'un évêque Anglois, fondateur de l'église; le chapitre est ruiné, & les chanoines vont desservir les cures à leur nomination.

Chûtes des Montagnes.

On montre aussi près delà les restes de l'église de Randan, qui a été renversée le 12 juin 1750 par des torrens descendus des montagnes ; ces eaux ont entraîné par leur chûte des monceaux de terre & de cailloux qui ont enseveli l'église, de maniere que le sol du terrein est actuellement au niveau du clocher, où l'on entre par les fenêtres. Ces accidens arrivent quelquefois à ceux qui habitent trop près des montagnes escarpées : on en a vu un exemple en 1764 près du lac de Come, & plusieurs autres semblables près du Mont-Cassin il y a quelques années.

Au mois de juin 1714, dans un jour très-serein, sur les trois heures après midi, la partie occidentale de la montagne de Diableret en Valais, qui étoit de figure conique, tomba subitement ; elle renversa 55 cabanes de paysans, écrasa 15 personnes, avec plus de 100 bœufs ou vaches, & couvrit de ses débris une bonne lieue carrée de pays ; on n'apperçut cependant aucun vestige de feu souterrein (*Hist. de l'Acad.* 1715), & il paroît que ce fut la base, que les eaux avoient minée, qui manqua sous la montagne.

La ville de Pleurs, qui étoit à une lieue de Chavanne, dans le pays des Grisons, vers les confins du Milanez, fut abîmée, le 26 du mois d'août 1618, par une montagne qui se fendit & tomba sur la ville, de maniere qu'il n'en échappa pas une seule personne sur plus de 2000 habitans; c'étoit un lieu d'agrément, où les *Francken* & d'autres riches Milanois alloient passer l'automne; il étoit devenu célebre par les amusemens ou les désordres qui y régnoient. Un ministre zélé avoit menacé les habitans de la colere de Dieu, & l'on ne manqua pas d'attribuer à la vengeance divine ce terrible accident.

Si nous remontons à des temps plus éloignés, nous trouvons des exemples de pareils accidens. Cicéron parle de la campagne *Privernate* qui fut détruite par la chûte d'une montagne, *propter labem montis*. La ville de Velleia, dans l'état de Parme, semble avoir péri par un semblable accident, comme nous aurons occasion de le dire; ensorte que dans tous les temps il est arrivé des désastres de cette espece: il y a même actuellement près de Terni une ville, appellée Cési, qui en est menacée.

Chûte des neiges.

Les lavanges ou lavanches, ces masses énormes de neiges qui se détachent des montagnes sur la fin de l'hiver, causent quelquefois des accidens d'une autre espece ; une cabane fut engloutie ainsi sous 42 pieds de neige à Bergemoletto, dans le comté de Nice, & trois femmes qui y étoient, resterent engourdies, mais vivantes, pendant l'espace de plus d'un mois, depuis le 19 mars jusqu'au 25 avril qu'on les retira pour les rappeller à la vie ; le fait, quoique bien difficile à comprendre, a été vérifié par ordre du roi de Sardaigne, & M. Somis, médecin du roi, a donné un ouvrage à ce sujet : cependant les lavanges sont assez rares sur la route que nous suivons.

Des nuées blanches, composées de particules glacées, couvrent fréquemment le sommet de ces montagnes : on les nomme *Farou* ou la *Tourmente* dans le pays. M. le marquis *de Coste* en a fait le sujet d'une lettre intéressante, insérée dans le journal encyclopédique du premier août 1776, & datée de Chamberi.

En sortant d'Aiguebelle on entre dans le comté de Maurienne, que l'on traverse sur toute sa longueur. Le chemin

eſt beau ; en général on a rendu très-bonne & très-agréable toute la route qui conduit de la Suiſſe en Piémont, & qui étoit autrefois très-mauvaiſe. Mais ces chemins ſe dégradent promptement par la chûte des eaux, & par des paſſages continuels.

Le fort de Miolan, qui eſt à deux lieues d'Aiguebelle, eſt très-ancien, il eſt placé ſur un rocher : on y gardoit en 1772 un priſonnier qui excelloit à contrefaire les écritures ; il avoit été arrêté à Paris.

LA CHAMBRE eſt à 5 lieues d'Aiguebelle ; ce n'eſt qu'un village peu conſidérable ; il y a ſeulement un couvent de Cordeliers. On y voit deux tours d'un ancien château des marquis de la Chambre, qui diſputoient d'ancienneté avec la maiſon de Savoie.

Les goîtres ou tumeurs du cou ſont ſi ordinaires dans ces montagnes, qu'on a dit que c'étoit une queſtion dans le pays de ſavoir ſi c'étoit un défaut d'en avoir ou de n'en avoir point ; & dans le Tirol en effet on prétend qu'un goître paſſe pour un agrément. Quoi qu'il en ſoit, ces tumeurs, qu'on appelle en médecine *Bronchoceles*, ſont compoſées de Goîtres des Savoyards.

chairs fongueuſes, avec des matieres ſemblables à de la bouillie; quelquefois elles deviennent cartilagineuſes, mais elles ne ſont point douloureuſes & n'expoſent à aucun danger; il eſt très-rare qu'elles ſuppurent ou qu'elles deviennent cancéreuſes, auſſi ne penſe-t-on point à s'en débarraſſer; il eſt trop dangereux de les couper à cauſe de la proximité des nerfs & des vaiſſeaux; ſi on y applique des corroſifs, comme cela ſe pratique à Paris, il eſt fort à craindre que la plaie ne devienne fiſtuleuſe; à l'égard des topiques réſolutifs, ils ne peuvent avoir d'effet que dans la naiſſance du mal, ainſi que les apéritifs & les fondans pris intérieurement. Ces loupes ſont produites par la lymphe épaiſſie & arrêtée qui diſtend les vaiſſeaux dans l'endroit où ils ſont les plus foibles; on croit que la qualité des eaux en eſt la cauſe; elles ſont en effet aſſez mauvaiſes ſur cette route: ces eaux troubles, crues, ſéléniteuſes & dures qui n'ont point encore été imprégnées de l'air qui doit les diviſer, les atténuer & leur donner une meilleure qualité, peuvent fournir une lymphe moins douce & moins coulante qu'il ne le faut pour la nutrition, & cauſer

ainsi ces tumeurs ; on y voit beaucoup de teins livides, d'enfans bouffis : cela doit venir de la même cause.

Je ne parle pas ici des *Cretins*, parce qu'on ne les rencontre gueres que dans le Valais. C'est une espece abatardie & dégradée : ils sont petits, informes, imbécilles : on a beaucoup disserté sur la cause de cette dégénération de l'espece humaine ; les uns l'attribuent à la qualité des eaux chargées de gravier, d'autres au défaut de circulation de l'air resserré dans un vallon. Voyez les *Lettres de Coxe sur la Suisse*, traduites par M. *Ramond*.

S. JEAN DE MAURIENNE est à trois lieues de *la Chambre* ; c'est une ville de 2000 ames, qui est le siege d'un ancien évêché dont le diocese s'étend d'un côté jusqu'auprès de Chamberi, & de l'autre jusques au Mont-Cenis ; il rapporte 22 mille livres de rente, ce qui est immense pour de semblables déserts, où la frugalité fait toute la richesse, & où l'on est obligé de disputer quelques coins de terre cultivable aux eaux, aux lavanges & aux rochers, qui viennent souvent les couvrir. On voit dans la cathédrale plusieurs tombeaux des ducs de

Savoie : on y a mis depuis peu un bas-relief en marbre qui repréſente une action remarquable d'un des ancêtres de la maiſon de Savoie : cet ouvrage eſt de MM. Collini, ſculpteurs du roi de Sardaigne. Les archives de cette égliſe ont été perfectionnées par le cardinal Martiniana, actuellement évêque de Verceil, dans le temps qu'il étoit évêque de S. Jean.

Il y a de bons tableaux à l'évêché & une ſuite de portraits des évêques : on remarque une aſſomption dans l'égliſe qui eſt ſur la place de l'évêché, & où ce tableau eſt aſſez bon, il efface du moins tous les autres.

Le ſéminaire a trois corridors aſſez beaux, & une grande égliſe.

On lit dans les mémoires du maréchal de Vieilleville (a) le détail d'une réception fort ſinguliere que l'on fit à Henri II en 1548, lorſqu'il paſſa dans cette ville ; je la rapporterai dans les termes même de ſon hiſtorien. « Il fuſt

(a) Mémoires de la vie de François de Scépeaux, Sire de Vieilleville, & Comte de Duretal, Maréchal de France, contenant pluſieurs anecdotes des regnes de François I, Henri II, François II & Charles IX, compoſés par Vincent Carloix, ſon ſecrétaire. Paris, 1757.

» prié par l'évesque & les habitans de
» les honorer de quelque forme d'en-
» trée, & l'asseurerent de lui donner le
» plaisir de quelque nouveauté qui le
» contenteroit, & qu'il n'avoit encore
» jamais veue. Sa Majesté, pour ne per-
» dre sa part de ceste nouvelle inven-
» tion, à lui toutes fois incongneue, les
» en voulut bien gratiffier : & se présenta
» le lendemain à la porte de Maurienne en
» équipaige assez royal pour une telle
» ville, accompaigné des princes & sei-
» gneurs de sa suicte, semblablement de
» toute sa maison, & entra soubs le
» poisle à lui préparé. Mais comme il
» eut marché environ deux cents pas en
» belle ordonnance, voici une compai-
» gnie de cent hommes vestus de peaux
» d'ours, testes, corps, bras & mains,
» cuysses, jambes & pieds, si propre-
» ment qu'on les eust pris pour ours na-
» turels, qui sortent d'une rue le tam-
» bour battant, enseigne déployée, &
» chacun l'espieu sur l'espaule, & se vont
» jetter entre le roy & sa garde de
» suisses, marchants quatre par rang
» avec un esbahissement très-grand de
» toute la cour, & du peuple qui estoit
» par les rues, & amenerent le roy qui

» estoit merveilleusement ravy de veoir
» des ours si bien contrefaicts, jusques
» devant l'église ; qui mist pied à terre
» suyvant la coustume de nos roys pour
» adorer : auquel lieu l'attendoyent l'é-
» vesque & le clergé, avec la croix &
» les reliques en forme de station, où
» fust chanté ung motet en fort bonne
» musique ; tous en chappes assez riches
» & autres ornemens.

» L'adoration faicte, les ours dessus-
» dicts ramenerent le roy en son logis,
» devant lequel ils firent mille gam-
» bades, toutes propres & approchantes
» du nâturel des ours, comme de luyc-
» ter & grimper le long des maisons
» & des pilliers des halles, & (chose
» admirable) ils contrefaisoient si natu-
» rellement par un merveilleux artifice
» en leur cris le hurlement des ours,
» que l'on eust pensé estre parmy les
» montaignes : & voyants que le roy,
» qui desja étoit en son logis, prenoit
» ung grandissime plaisir à les regarder,
» ils s'assemblerent tous cent & firent
» une *chimade* ou salve à la mode de
» *Chiorme de Galere*, tous ensemble, si
» espouvantable qu'un grand nombre de
» chevaux sur lesquels estoient valets &
lacquests

» lacquests attendant leurs maistres de-
» vant le logis du roy, rompirent res-
» nes, brides, croupieres & sangles,
» & jetterent avec les selles tout ce qui
» estoit dessus eux, & passerent (tant
» fust grande leur frayeur) sur le ventre
» de tout ce qu'ils rencontrerent....
» Le roi confessa n'avoir reçeu en sa
» vie autant de plaisir pour une drolle-
» rie champestre, qu'il fit lors, & leur
» fit donner deux mille escus *a*.

C'est près de S. Jean de Maurienne que mourut Charles-le-Chauve, empereur & roi de France, petit-fils de Charlemagne; il revenoit de l'Italie l'an 877, & il fut empoisonné par un médecin juif après avoir passé le Mont-Cenis.

La vallée de Maurienne fut comme le premier apanage des comtes de Savoie, lorsque vers l'an 1000 ils furent établis souverains & comme portiers des Alpes: nous en parlerons à l'occasion du Piémont.

Cette vallée, aux environs de S. Jean, est cultivée, on y trouve des vignes, du grain, des fruits, des pâturages, beaucoup de noyers, car l'huile de noix se mange dans ces montagnes. Il y avoit

beaucoup de serfs dans cette province ; le roi a affranchi ceux qui dépendoient de l'évêché. La taille y est réelle, & le clergé même la paie pour tous les biens qui ne sont pas de l'ancien patrimoine.

La carriere de Bessan, qui est à douze lieues delà, donnoit un marbre fort approchant du verd antique, mais on n'y travaille plus.

A Moutiers, en Tarentaise, qui est à 14 lieues de S. Jean, il y a des salines dont M. de Rive a donné la description ; il est connu dans le pays par ses recherches sur l'antiquité, & par son horloge pour les longitudes.

Passage d'Annibal.

C'est par la vallée de Maurienne que M. Grosley fait passer Annibal. Un savant qui traverse le Mont-Cenis trouve cette idée agréable. Annibal ayant cotoyé l'Isere pendant dix jours l'an 219 avant Jesus-Christ, arriva, suivant Tite-Live, *ad castellum quod erat caput ejus regionis.* Cette forteresse seroit S. Jean de Maurienne, suivant Simler & M. Grosley, qui croient qu'Annibal passa par le Mont-Cenis, Mais il est beaucoup plus vraisemblable qu'Annibal passa du côté de la montagne appellée le petit S. Bernard,

On connoît dans les Alpes cinq passages de communication entre la Gaule & l'Italie ; celui des Alpes *Pennines* ou du grand S. Bernard ; plus au midi, celui des Alpes *Grecques* ou du petit S. Bernard ; le *Mont-Cenis*, passage inconnu dans l'antiquité ; celui des Alpes *Cottiennes* ou du Mont-Genèvre, & enfin celui des Alpes *maritimes*. Du temps même de Tite-Live on disputoit sur le lieu du passage d'Annibal. Suivant cet historien, Annibal avoit passé par la partie méridionale des Alpes maritimes, & ensuite à la partie septentrionale, du côté des sources du Pô, vers le Mont-Viso, ou bien vers le Mont-Genêvre ; car on dispute encore sur le sentiment même de Tite-Live & sur la marche qu'il fait tenir à Annibal. A l'égard du passage du Mont-Cenis, il paroît qu'on ne le connoissoit point dans l'antiquité, & M. Bergier croit qu'il fut ouvert par Pompée ; celui du Mont-Genêvre fut ouvert par Cottius, ami d'Auguste, suivant Ammien Marcellin.

Tite-Live réfutoit ceux qui faisoient passer Annibal par les Alpes Pennines (le grand S. Bernard) parce que cette

tradition étoit inconnue aux gens du pays, & il oppofoit à ceux qui étoient pour les Alpes grecques (le petit S. Bernard) que cela n'auroit pas conduit Annibal chez les *Taurini;* mais ce général avoit une raifon de fe détourner, & de ne pas aller directement dans la Gaule Cifalpine. Les Taurini étoient en guerre avec les Infubres; il avoit intérêt à fe concilier les Gaulois d'Italie, & il commença par aller contre leurs ennemis.

M. de la Nauze, après avoir difcuté de nouveau cette queftion en 1767, prouva qu'Annibal devoit avoir paffé par les Alpes grecques, ou le petit S. Bernard, qui eft à dix lieues au nord du Mont-Cenis, comme le Mont-Genêvre eft à dix lieues au midi. Le témoignage de Cornélius Népos eft formel. Polybe s'accorde avec ce fentiment: or, Polybe, auteur prefque contemporain, avoit voyagé exprès dans les Alpes pour y trouver des lumieres fur la route d'Annibal. Cælius Antipater, auteur d'une hiftoire de la guerre punique, cité par Tite-Live, étoit auffi de cet avis. Enfin le général Melville, de la fociété royale de Londres, étant à Turin en 1775, difcuta encore cette

question avec le P. Beccaria & M. Bartoli, ayant un Polybe & une excellente carte à la main, & le résultat fut qu'Annibal devoit avoir passé par le petit S. Bernard; mais il est difficile de concilier Tite-Live, Polybe & Ammien Marcellin, & même difficile de les entendre.

Quoi qu'il en soit, on ne peut s'empêcher, en voyant ces montagnes, d'être étonné des difficultés que l'amour de la gloire & la haine du nom romain firent surmonter à Annibal : aussi de 59 mille soldats qu'il avoit en sortant de Carthage, il ne lui en restoit plus que 26 mille à la descente des Alpes, & il est encore inconcevable qu'il ait pu les y conduire.

S. MICHEL, à trois lieues de S. Jean de Maurienne, est un ancien bourg situé sur la croupe de la montagne : on loge au petit Turin, hameau qui est au pied de la montagne sur le bord de l'Arc. Ce pays étant plus élevé, est aussi plus froid qu'Aiguebelle : aussi l'on n'y fait point de soie, & la neige n'y fond qu'après la S. Jean. Cependant le vin de S. Martin & de S. Julien qu'on y boit est assez bon, & tout le terrein

qui n'eſt pas couvert de rocher ſec y eſt cultivé avec ſoin. Pendant la guerre de 1742 à 1748, les troupes de don Philippe occupoient preſque toute la Savoie, juſqu'à Lanebourg, mais elles n'entreprirent pas de paſſer le Mont-Cenis; on fait voir encore les canardieres que les François avoient faites au petit Turin, & l'endroit où étoit leur redoute. Les gens du pays comptent 32 lieues de S. Michel à Turin, comme de S. Michel à Lyon; il y en auroit bien moins en ligne droite, mais on eſt obligé de faire des détours continuels pour ſuivre les ſinuoſités des vallons & chercher les endroits les plus praticables. On paſſe très-ſouvent la riviere ſur de petits ponts de bois qui ſont faits avec autant d'induſtrie que de ſimplicité.

A deux lieues de S. Michel, c'eſt-à-dire à la moitié du chemin de S. Michel à Modane, on trouve la montagne de S. André, ſur laquelle on eſt obligé de paſſer, parce que le vallon de l'Arc eſt trop étroit; cette montée eſt rapide & difficile. La montagne eſt toute *ſchiteuſe* ou talqueuſe, c'eſt-à-dire, compoſée de pierres écailleuſes de la nature de l'ardoiſe.

Après avoir paſſé cette montagne on trouve les *Fourneaux*, hameau compoſé de quelques maiſons où l'on exploite des mines de plomb & de cuivre qui contiennent même beaucoup d'argent, & qui ſont dans une montagne peu éloignée delà : il y a long-temps qu'on les exploite, & pluſieurs compagnies s'y ſont ruinées. Un morceau d'environ une livre de cette mine de Modane que j'avois rapporté, a été examiné par M. Cadet, l'un des chymiſtes de l'académie des ſciences ; il y a trouvé du plomb à raiſon de 31 livres & demie par quintal. Le grain de cette mine paroît annoncer qu'elle eſt riche en argent. Le filon tient à une couche d'une matiere quartzeuſe, pyriteuſe, cuivreuſe ; ſi on pouvoit l'en ſéparer lors de l'exploitation, la mine en ſeroit une fois plus riche. Trois gros de ce plomb mis dans la coupelle ont donné un grain d'argent moins un douzieme, ce qui eſt à raiſon de 6 onces 6 gros par quintal. Mine de Modane.

On commence ici à ne plus voir de vignes ni de culture ; le ſol eſt trop élevé ; les voitures même ne vont guere plus loin, ſur-tout après le mois de ſeptembre.

MODANE est un gros village qui paroît pauvre ; c'est la quatrieme couchée des voituriers qui conduisent les voyageurs en six jours de Lyon à Turin. Le chemin de Modane à Lanebourg est montueux & difficile ; on ne peut suivre la riviere qui se précipite par cascades au travers des rochers, & il faut monter & descendre sans cesse pendant l'espace de cinq heures. On ne voit que des rochers escarpés, des précipices, des eaux qui tombent avec fracas, de grandes forêts noires habitées par des ours & par des loups qui sont dangereux la nuit en hiver. On passe l'Arc à Solliers, vers l'endroit où M. Grosley croit qu'Annibal fut attaqué par les habitans des montagnes, dans sa cinquieme marche depuis S. Jean de Maurienne, & où il passa une très-mauvaise nuit. On traverse ensuite la petite riviere de Termignon, & l'on arrive enfin à Lanebourg, dernier village de la Maurienne.

LANEBOURG, Lans-le-Bourg, ou Lansbourg, au pied du Mont-Cenis, à 4 lieues de Modane, est un village d'environ 200 maisons, situé sur l'Arc, à six lieues de sa source. On pourroit

continuer à la remonter encore, mais on s'éloigneroit de Turin, & le passage des Alpes en deviendroit plus difficile. La source de l'Arc, au pied du Mont-Iseran, n'est éloignée que de trois lieues de celle de l'Isere, qui est dans un autre vallon au nord de la même montagne, & qui suit la Tarentaise, comme l'Arc suit le comté de Maurienne. Ces montagnes sont comme le point de partage d'où descendent les rivieres dont les unes vont former le Pô du côté de l'orient, les autres se décharger dans le Rhône du côté de l'occident.

Lanebourg est de tous les villages de cette route celui qui paroît le plus peuplé & le moins pauvre. Plus de cent personnes & environ cent mulets ou chevaux y sont occupés à porter sans cesse les voyageurs & les équipages jusques à la Novalese, ou *Novalegge*, qui est de l'autre côté du Mont-Cenis, à 6 lieues ou environ de Lanebourg : les porteurs de la Novalese passent pour être meilleurs que ceux de Lanebourg, du moins on dit dans le pays, *porteurs de la Novalese, mulets de Lanebourg.*

Le passage du Mont-Cenis se peut

Passage du Mont-Cenis.

faire avec des porteurs, ou avec des bidets, en cinq heures de temps & même moins ; souvent on monte avec un bidet & l'on descend avec des porteurs. Mais on peut fort bien aussi descendre sur les mulets, car ils ont le pied très-sûr. On assigne quatre porteurs à chaque personne d'une petite taille, six pour les tailles moyennes, huit pour les plus grosses tailles. Pour moi qui ne pese que 106 livres, je n'eus réellement que trois porteurs pour descendre : celui de devant, qui étoit le plus chargé, étoit relayé de temps à autres par le troisieme.

Ces porteurs sont taxés à 3 livres chacun, monnoie de Piémont, qu'il faut augmenter d'un cinquieme pour avoir l'évaluation en monnoie de France. Cette taxe est pour le cas où ils portent en montant & en descendant ; mais du premier novembre au premier mai c'est 3 livres 10 sols : on ne paie que la moitié quand on ne les retient que pour descendre.

A l'égard des bidets, ils se paient 50 sols depuis Lanebourg jusqu'à la Novalese, y compris l'homme qui doit les ramener, & 3 livres dans la se-

conde saison ; les mulets de bât 3 liv. 10 sols, & 4 livres dans la seconde saison. C'est sur ces mulets que l'on charge les chaises & les carrosses, en mettant la caisse sur un mulet, les brancards sur un autre & les roues sur un troisieme. Quand la charge excede 14 rubi du Piémont (264 livres de France) on paie deux mulets. On y montre un réglement du mois d'octobre 1773, qui contient tous ces détails & beaucoup d'autres, par exemple pour le cas où l'on est obligé de quitter les voitures à S. Michel.

Les porteurs venus de la Novalese ne peuvent point reporter des voyageurs de Lanebourg, ils sont obligés de s'en retourner à vide, à moins qu'ils ne composent avec ceux de Lanebourg pour en acheter la permission ; ce réglement a été fait pour que les habitans de Lanebourg ne soient point exposés à être frustrés de leur profit par l'adresse des Piémontois. Les voyageurs qui ne sont pas instruits sont exposés à payer extrêmement cher le passage du Mont-Cenis; mais ordinairement on en charge les voituriers que l'on prend à Lyon, en faisant avec eux un marché par écrit, appellé *apoca*. Il

eſt bien juſte cependant que ces pauvres habitans ſoient payés avec un peu de générofité d'un travail auſſi pénible & auſſi humiliant pour l'humanité ; ils ſont d'ailleurs chargés de la réparation & de l'amélioration de tout le chemin du Mont-Cenis ; les communautés de Lanebourg & de la Novaleſe ſe plaignoient beaucoup de ces corvées, d'autant plus que les neiges & les ravines rendent ces réparations très-fréquentes, & que l'on exige d'eux que les chemins ſoient rendus peu-à-peu & plus larges & plus commodes. Le ſeul dédommagement que l'état leur accorde eſt l'exemption de la capitation ; ils étoient autrefois exempts auſſi de la milice, mais ils ne le ſont plus actuellement.

On paſſe le Mont-Cenis dans tous les temps de l'année, car en hiver la neige eſt aſſez dure pour qu'on puiſſe y marcher comme ſur la terre ; quelquefois cependant on fait ſéjourner les voyageurs cinq à ſix jours pour laiſſer paſſer le danger de la chûte des neiges ou d'un vent trop impétueux. Mais il y a des temps, même au milieu de l'hiver, où l'air eſt ſi calme au haut du Mont-Cenis, qu'on y porteroit une

bougie allumée ſans crainte de l'éteindre.

La montée eſt douce en ſortant de Lanebourg, mais elle devient bientôt extrêmement rude ; on emploie une heure de temps pour aller au hameau des Ramaſſes ; cependant l'on en deſcend en traineau lorſqu'il y a de la glace, dans 10 ou 20 minutes, cela s'appelle *ſe faire ramaſſer*; ce n'eſt guere que du côté de la Savoie que l'on *ramaſſe*, parce que du côté du Piémont le chemin eſt plus inégal.

Il arrive auſſi qu'on ramaſſe au col de Tende, mais ſeulement du côté du Piémont. Les traineaux compoſés de quelques branches d'arbre ſont fort ſimples ; il ne s'y place ordinairement qu'un voyageur, & le conducteur ; mais ſuivant la grandeur du traineau, on y met juſqu'à trois ou quatre perſonnes, toujours dirigées par un ſeul homme, qui, au moyen des crampons de fer attachés à ſes ſouliers, arrête le traineau quand bon lui ſemble : il ſe renverſe alors ſur la perſonne qu'il conduit pour empêcher l'effet du choc qui pourroit le jetter en avant & même renverſer & culbuter le traineau. La neige durcie &

briſée par la rapidité du traineau, s'éleve quelquefois & s'élance contre le viſage, ce qui, joint à la réſiſtance de l'air condenſé & froid, fait qu'on n'y tient guere dans ces inſtans ſans fermer les yeux. Pluſieurs perſonnes ont tellement été effrayées à la vue de ce ſpectacle, qu'elles n'ont jamais pu ſe réſoudre à ſe faire ramaſſer, mais d'autres en font une partie de plaiſir. M. Rolland raconte qu'un Anglois a paſſé huit jours à Lanebourg pour ſe faire ramaſſer deux ou trois fois par jour.

Un quart-d'heure après les Ramaſſes, on arrive à la platte-forme du Mont-Cenis, & l'on entre dans une plaine qui a une lieue & demie de longueur preſque horizontalement & avec peu d'inégalité. Vers le milieu de cette plaine on trouve la poſte, & un peu plus loin l'hôpital des pélerins, ſur le bord d'un lac où l'on pêche des truites excellentes. Les voyageurs s'arrêtent volontiers chez M. le Recteur & y ſont très-bien reçus; on le dédommage honnêtement & comme on le juge à propos, des frais de cette réception. L'hôpital qui y eſt, ſert d'hoſpice aux pauvres paſſans pendant trois nuits. On y voit la Chapelle des

Transis, destinée à la sepulture de ceux qui meurent ou d'accident ou de froid; cela arrive quelquefois à de pauvres gens qui entreprennent le passage sur l'apparence d'un beau temps, & qui sont surpris par le froid, ou ensevelis sous les neiges qu'un tourbillon de vent (*Tormenta*) précipite du sommet des montagnes. Mais les habitans connoissent les temps où il y a du danger, & il n'y périt que ceux qui négligent de prendre des conseils ou de les suivre.

Le lac du Mont-Cenis est formé par la réunion des eaux qui découlent des montagnes qui sont à la droite & à la gauche de cette plaine; & il a son écoulement du côté du Piémont en donnant naissance à la Cenise, ou *Cenisella* qui tombe dans la petite Doire ou *Dora Riparia*; celle-ci prend sa source près du Mont-Genèvre & va d'Exilles jusqu'à Suze où elle se joint à la grande Doire *Dora baltea*, qui vient du petit Saint-Bernard dans la vallée d'Aost & va tomber dans le Pô.

La plate-forme du Mont-Cenis est la plaine la plus riante qu'on puisse trouver sur des montagnes, à 1000 toises de hauteur au-dessus du niveau de la

mer. Vers le milieu du mois de juin elle eſt couverte de grandes renoncules, & d'une verdure épaiſſe où l'on conduit les troupeaux dès le jour de la S. Jean, quoiqu'il ne laiſſe pas d'y avoir encore alors un peu de neige dans les endroits abrités où le ſoleil ne donne pas. Les habitans de Lanebourg, à qui appartient tout le grand Mont-Cenis, ont de petites maiſons ſur ces rochers, & ils y envoient des pâtres qui ont ſoin des troupeaux juſqu'au temps des neiges, & tous les lundis on s'y raſſemble pour une eſpece de foire, où il ſe vend beaucoup de beſtiaux.

Cette plaine eſt bordée latéralement par deux montagnes qui la ſurpaſſent encore de 500 toiſes en hauteur perpendiculaire ; à droite le Mont-Bar, à gauche la roche Melon, dont cependant le ſommet le plus élevé eſt à trois lieues delà. Du haut de ces montagnes on peut appercevoir la plaine du Piémont, & c'eſt delà, ſuivant quelques auteurs, qu'Annibal fit voir à ſes ſoldats le beau pays qu'ils alloient conquérir ; ce que Virgile a imité :

Italiam, Italiam primus conclamat Achates ;
Italiam magno ſocii clamore ſalutant. III, 523.

Ces sommets, voisins du Mont-Cenis, ne sont pas si élevés que le haut de la Roche-Molon ou Melon qu'on apperçoit à trois lieues de Lanebourg, au-dessus de la Novalese ; il y neige même au mois de juillet. Cependant un homme, dans un pressant danger, promit à la Vierge de lui faire bâtir une chapelle au haut de cette roche, où l'on diroit la messe à son honneur tous les ans. Il accomplit son vœu : le 3 août des prêtres gravissent ce rocher & vont y dire l'office de la Vierge, & une Messe pour laquelle il y a une fondation assez considérable. Comme la Roche-Melon est toujours couverte de neige, ainsi que toutes les hautes montagnes des Alpes, on appelle cette chapelle Notre-Dame des Neiges.

Les rochers du Mont-Cenis sont presque tous d'une matiere talqueuse, où l'on apperçoit les pailletes brillantes du *Mica* ; ils ne sont point par couches régulieres, & l'on n'apperçoit ni parties animales, ni débris de végétaux dans leur tissu ; cela s'accorde assez avec le systême, suivant lequel les plus hautes montagnes doivent être formées principalement de talc & de granite. (*Mém.*

de l'Acad. 1746 & 1747). Ce talc dégénere quelquefois en une eſpece d'Aſbeſte crud, ou d'Amiante verdâtre, dont les filamens ne ſont pas ſéparables, mais où l'on reconnoît la nature du lin foſſile & de la toile incombuſtible. Les marmotes habitent beaucoup ces montagnes; on remarque en été leurs terriers, & enſuite lorſqu'il y a de la neige, & qu'elles dorment, on va les prendre pour avoir la peau, & la graiſſe qui eſt abondante à l'entrée de l'hiver.

On trouve ſur le Mont-Cenis un grand & beau papillon blanc qui a des taches rondes, & que Linné a obſervé ſouvent ſur les montagnes de Suede; c'eſt celui qu'il appelle *Papilio heliconius apollo*, Syſt. Nat. edit. 10, pag. 465, nº. 41. *Papilio hel. alis oblongis integerrimis albis, poſticis ocellis ſupra quatuor, ſubtus ſeptem, Faun. Suec. 802. iter gothicum 230.*

A l'extrémité de la plaine, du côté du Piémont, on trouve la *Grand-Croix*, eſpece d'auberge où l'on peut encore s'arrêter, & c'eſt delà que commence la deſcente rapide qui conduit à la Novaleſe, en deux heures de temps, en ſuivant le vallon de la Ceniſe. J'ai oui-

dire qu'on pouvoit même en trois heures remonter de la Novalese à la plaine S. Nicolas à pied, & sans se presser.

Les voyageurs font une peinture effrayante des difficultés de cette route, des précipices dont elle est bordée, & des dangers qu'on y court; j'en étois très-prévenu, mais je n'y ai rien apperçu de terrible; le chemin est partout assez large pour que les précipices voisins ne fassent aucune espece de danger ni même de frayeur; les porteurs vous tiennent si près de terre que leur chûte même ne vous feroit pas changer de place, & vous en seriez quitte pour une secousse peu considérable; mais ces gens-là ne tombent point; ils ont le pied si sûr & connoissent si bien le chemin, qu'ils ne bronchent pas le moins du monde; ils descendent dans des endroits qui sont escarpés en forme d'échelle ou de gradins (a), avec autant de facilité qu'on marche en pays plat;

(a) Depuis mon voyage on a beaucoup perfectionné le chemin à l'occasion des mariages de Madame, de Madame la comtesse d'Artois, & de Madame la princesse de Piémont, & l'on m'assure même qu'en 1775 il y eut des voyageurs qui passerent en carrosse le Mont-Cenis.

& par-tout ailleurs ils vont avec une rapidité ſinguliere; la pente du terrein les aide pour courir, & deux porteurs, ſuivis d'un troiſieme qui les relayoit alternativement, m'ont porté de la Grand-Croix juſqu'à la Novaleſe, en 2 heures, dont 20 minutes avoient été employées à ſe repoſer à moitié chemin; cependant la hauteur perpendiculaire, qui eſt d'une demi-lieue, ſuppoſe au moins trois lieues pour la longueur du chemin. La ſingularité de cette route m'a beaucoup plus occupé que ſes difficultés; les porteurs accoutumés à converſer avec les étrangers, & à répondre à leurs queſtions, ſuffiroient pour déſennuyer un voyageur; les miens me raconterent ſur-tout le paſſage de Madame Infante qu'ils avoient portée avec une ſoixantaine des leurs, depuis Suze juſqu'au pont de Beauvoiſin en cinq jours: cette princeſſe s'amuſoit avec eux; les régaloit, les faiſoit danſer, & leur faiſoit donner un écu par jour à chacun, tant pour l'aller que pour le retour; ils parleront long-temps & avec regret de la perte de cette princeſſe.

En partant de la Grand-Croix, au bout d'un quart d'heure on trouve les

Echelles, & l'on descend dans la plaine S. Nicolas; là on voit une belle cascade à deux branches, formée par la Cenise (a) qui se précipite du haut du rocher, & forme ensuite dans la plaine un canal qui sépare la Savoie du Piémont, & que l'on passe sur un pont; au-delà du pont on se trouve en Italie.

Limites du Piémont.

Près delà est un passage étroit où l'on creusoit un chemin sous le rocher en 1777, pour préserver des lavanges.

Une demi-heure après S. Nicolas on arrive à *Ferrieres*, village composé d'une vingtaine de petites maisons, entre deux rochers escarpés, & sur le bord de la Cenise: c'est peut-être le village le plus triste de la route; on n'y voit que des cimes de montagnes, des précipices & un torrent qui serpente & roule à grand bruit des cailloux au travers d'une vallée stérile & resserrée de tous côtés.

On ne finit de descendre que quand on est à la NOVALESE ou *Novalegge*, village du Piémont, composé d'environ 150 maisons, à deux lieues de Suze &

(a) La nature talqueuse de ces rochers leur donne un brillant qui a fait croire à M. l'abbé Richard qu'il y avoit du cuivre, du plomb & de l'étain. *Description historique & critique de l'Italie, tom. I, page 23.*

à treize lieues de Turin. Là on remonte les voitures qui étoient démontées, & l'on entre, pour ainsi dire, dans la plaine de Lombardie.

Quoique le Mont-Cenis soit presque le seul endroit où l'on ait coutume de traverser les montagnes: il y a d'autres endroits où l'on peut passer. On pourroit pratiquer des chemins en bien d'autres endroits, en profitant des vallons & des montagnes les moins escarpées. Quand on est au haut du Mont-Tourné, on voit une montagne assez haute par laquelle le Roi de Sardaigne se fit porter en chaise dans le temps de la guerre de 1745, pour joindre ses troupes dans la Savoie, & pour éviter les Espagnols que commandoit don Philippe.

Nous avons parlé de plusieurs autres passages connus & nous parlerons ailleurs du *Col de Tende*, du côté de Nice dont le passage est plus facile en été. Suivant M. Rolland, il y a moins d'horreurs, le passage est moins agreste; mais comme il est moins fréquenté on n'y trouve pas en hyver les secours qu'on a au Mont-Cenis; & les lavanges y sont plus dangereuses. Au

Mont-Cenis on est servi exactement, on trouve à tous les postes des gens qui en font leur état, les Directeurs sont attentifs & honnêtes, on n'a point à disputer, les effets sont en sûreté, c'est l'avantage d'une route très-passagere.

On y rencontre toujours des muletiers, qui vont de Chambéri à Suze, qui portent des draps, des étoffes de soye, du bled & de l'avoine pour la montagne; ils rapportent des soyes, des huiles, du riz & du sel de la Sardaigne, qui a déja passé le Col de Tende (M. R.).

Cette chaîne de montagnes, depuis la source du Pô qui est dix lieues plus au midi, jusqu'au petit S. Bernard à quinze lieues plus au nord, fournit une immense quantité d'eau par le moyen d'un grand nombre de rivieres, qui toutes vont finir dans le Pô pour être portées à la mer Adriatique : la *Sesia* qui passe à Verceil vient de plus haut; elle prend sa source dans le Valais, en un endroit où l'on dit qu'il y a des mines d'or, au pied du grand S. Bernard, *Voyez* la grande Carte de Borgogno faite en 1680, qui comprend tous les Etats de Victor Amédée II, en plusieurs feuilles.

CHAPITRE II.

De la hauteur des montagnes.

LA hauteur des montagnes que l'on voit dans cette partie des Alpes est un sujet d'observation qui a déja occupé plusieurs physiciens ; voici un abrégé de ce qui s'est fait à ce sujet.

Pour avoir un terme de comparaison, il faut observer qu'il n'y a point en Europe de montagnes aussi élevées que celles de la Cordeliere du Pérou. M. de la Condamine a trouvé que le sommet de Chimboraço avoit 3220 toises de hauteur perpendiculaire au-dessus du niveau de la mer (*Mesure des trois premiers degrés p. 56*) ; c'est presque une lieue & demie, & plus de quatre milles de Rome ; car nos lieues de 25 au degré sont de 2283 toises, & valent trois milles de Rome ; le mille moderne de Rome est de 764 toises.

Le Canigou, qui est la plus haute montagne des Pyrénées, au midi de la France,

France, n'a que 1440 toises (*Mémoires de l'Académie 1701*) : le barometre y étoit à 20 pouces 2 lignes $\frac{1}{4}$ en 1740, suivant M. le Monnier le médecin, (*Mérid. vérifiée*, p. ccxxiv).

La partie la plus élevée du Mont-Cenis, qui est environ de 500 toises plus haute que l'hôpital où l'on passe, a 1490 toises perpendiculaires au-dessus du niveau de la mer, suivant M. de la Condamine (*Mém. de l'Acad. 1757*, p. 407) : car il observa la hauteur du barometre de 19 pouces 10 lignes $\frac{1}{2}$ le 4 juillet 1756 à midi ; c'étoit une ligne $\frac{3}{4}$ de moins qu'à Quito, dont la hauteur a été mesurée de 1460 toises, & où la hauteur moyenne du barometre étoit de 20 pouces & un quart de ligne.

A l'égard de la plaine que l'on traverse sur le Mont-Cenis, M. de la Condamine y trouva la hauteur du barometre de 22 pouces & une demi-ligne, à l'hôpital des Pélerins, ce qui donnoit la hauteur d'environ 1000 toises ; M. Shuckburgh trouve 979 toises (*Transactions philosophiques* de 1777).

Le Mont-Maudit, qu'on appelle aussi le *Mont-Blanc*, est la plus haute mon-

tagne d'Europe; elle eſt ſituée dans la province de Faucigny en Savoie, 15 lieues au nord du Mont-Cenis, à 35778 toiſes de Genève, ſur une ligne qui fait un angle de 53 degrés 30 minutes avec le méridien; ſa hauteur eſt de 2391 toiſes au-deſſus de la mer; ſuivant M. de Luc, *Recherches ſur les modifications de l'atmoſphere*, tome II, p. 230, & de 2449, ſuivant le mémoire de M. Shuckburgh; auſſi le voit-on de Dijon & de Langres à 60 lieues de diſtance.

Le Mont-Roſa, ſuivant le P. Beccaria, a 2349 toiſes; c'eſt la ſeconde ſommité des Alpes; j'en parlerai à la fin du chapitre XV.

Le Mont S. Bernard paſſe pour une des plus hautes montagnes des Alpes; mais il y a quelque difficulté ſur la dénomination: au nord-eſt du couvent de S. Bernard, à une lieue & demie de diſtance, il y a une ſommité très-élevée, & l'une des plus hautes des Alpes; elle ſe nomme le *Mont-Velat* ou Velan; elle eſt en forme de cône irrégulier, entierement couverte de neige, & reſſemble un peu à celle du Mont-Blanc. C'eſt probablement ce qu'on ap-

pelle dans quelques provinces *le grand S. Bernard ;* mais dans le pays même S. Bernard est plutôt le nom d'une vallée ou d'un passage entre les montagnes que celui d'un sommet particulier propre à être reconnu de loin. Aussi M. Marc Pictet, habile physicien de Genève, qui a le plus discuté cette matiere, a eu beaucoup de peine à déterminer sa position par des observations directes, & n'a encore obtenu qu'un à-peu-près. Il m'écrit que le couvent de S. Bernard doit être environ à 10800 toises du Mont-Blanc, sur une ligne déclinant de 12 degrés de l'est du Mont-Blanc vers le nord.

Le couvent ou l'hospice du Mont S. Bernard fut fondé par S. Bernard de Menthon pour le soulagement des voyageurs ; il y a douze religieux qui tirent leurs subsistances du Valais & du pays d'Aost; comme ils sont placés à 1300 toises de hauteur, ils sont fermés par les neiges pendant huit mois de l'année. Un voyageur avoit dit dans le journal de Paris du 7 décembre 1781 qu'il y passoit 30 mille personnes par année, cela étoit incroyable : aussi dans le journal du 13 janvier 1782, un autre voyageur a ré-

duit ce nombre à 150, ou 200 ; mais tous les deux se louent également de l'hospitalité des religieux.

M. Needham a été un des premiers qui ait fait des observations sur les hauteurs de ces montagnes: il étoit au mois d'Août 1751 dans la Savoie avec milord Rocheford, envoyé d'Angleterre à la cour de Turin, qui s'intéressoit à toutes sortes d'observations ; ils allerent ensemble sur les plus hautes montagnes de la province d'Aouste ou d'Aost avec deux barometres portatifs ; ils y observerent la hauteur du mercure, & M. Needham en a conclu les hauteurs de la table suivante : son mémoire a été imprimé séparément, & inséré ensuite dans le journal littéraire de Berne ; on y trouve la description d'un barometre portatif de l'invention de M. Passement, qui est très-sensible, comme le barometre de Huygens, & qui, par le moyen des inflexions d'un tube qui serpente entre les deux colonnes de mercure, ne peut se déranger dans le transport.

Les hauteurs calculées dans la derniere colonne ne peuvent être de la derniere précision, parce qu'il faudroit savoir à quel degré étoit le thermometre en haut

& en bas; mais on ne connoissoit pas alors l'influence de la chaleur sur le barometre : c'est M. de Luc qui nous l'a fait connoître ; mais en supposant le thermometre à 10 degrés, sa méthode donne 11 toises seulement de plus que ne trouvoit M. Needham pour la hauteur du Mont-Tourné, c'est-à-dire, 1694 toises.

HAUTEURS DES MONTAGNES

Observées par le moyen du barometre au mois d'août 1751.

Stations où les Hauteurs ont été observées.	*Hauteur du Mercure en lignes.*	*Hauteurs calculées par la méthode de M. Bouguer, & prises du niveau de la mer.*
	Lignes.	Toises.
Au bord de la mer.	336	0
Turin.	328	101
Ivrée.	320	204
La ville d'Aouste.	312	311
Ammeville, trois lieues au nord-ouest d'Aouste.	308	365
S. Remy, trois lieues d'Aouste.	276	825
Couvent du grand Saint-Bernard.	250	1241
Rocher au sud-ouest du couvent.	248	1274
Mont Serené, entre Saint Remi & Cor-Mayeur.	247	1283
A Cor-Mayeur.	289	627
La moitié du chemin de l'Allée blanche.	279	780
Au sommet de l'Allée blanche, au pied de la Croix, entre Cor-Mayeur & Glacieres.	249	1249
Ville de Glacieres, au pied du Mont-Maudit.	270	910
Bourg Saint Maurice.	291	603
Mine de Pesey.	262	1044
Mont-Tourné entre le Mont-Cenis & le petit S. Bernard.	225	1683

Ces hauteurs ont été calculées ſur la regle de M. Bouguer, (*Figure de la terre*, page xxxix. *Mém. de l'Académie* pour 1753, page 519). Suivant cette regle, on prend la différence des logarithmes des hauteurs du barometre en lignes, en ſuppoſant ces logarithmes de cinq chiffres ſeulement, y compris la caractériſtique ; on ôte de cette différence une trentieme partie ; & l'on a la différence des hauteurs en toiſes. Or Pitchincha eſt à 2434 toiſes, & la hauteur du barometre y eſt de 15 pouces 11 lignes ; ainſi l'on peut trouver facilement combien les autres montagnes ſont moins élevées que Pitchincha.

Si l'on ſuppoſe la hauteur du mercure au niveau de la mer de 28 pouces, on peut trouver par la même regle la hauteur des montagnes par rapport à la mer ; mais les divers degrés de chaleur rendent cette regle très-défectueuſe à de grandes hauteurs, comme M. Bouguer en convient lui-même dans ſon mémoire, & M. de Luc l'a démontré dans ſon ouvrage. Cet habile phyſicien a trouvé, par une multitude d'expériences, que la différence des logarithmes des hauteurs du barometre

donne la différence de hauteur en toises quand le degré de chaleur est de 16 degrés & trois quarts sur le thermometre de M. de Réaumur : dans les autres températures, il faut ôter de la hauteur trouvée une toise sur 215 pour chaque degré du thermometre au-dessous de 16 & trois quarts, ou les ajouter s'il fait plus chaud.

Pour trouver par cette regle la hauteur des montagnes, on peut suppléer aux logarithmes, en divisant 26094 pieds par le nombre de lignes que donne la hauteur du barometre, le quotient est la différence de hauteur en pieds ; pour une ligne de différence sur le barometre. C'est le nombre 25275 qu'il faudroit prendre si le thermometre n'étoit qu'à 10 degrés : un degré de refroidissement fait diminuer ce nombre de 121 pieds. V. *M. de Luc.*

M. le chevalier Shuckburgh ayant porté ensuite en 1775 un excellent barometre en Italie, s'en est servi pour déterminer les hauteurs de toutes les stations qu'il a faites ; elles sont dans un très bon mémoire inséré dans les *Transactions philosophiques* de la société royale de Londres, année 1777 ; sa

regle pour calculer les hauteurs est un peu différente de celle de M. de Luc.

	Toises.
Le lac de Genève au-dessus du niveau de la mer méditerranée,	192
Chamouni, ou Chammugny, au pied du Mont-Blanc, 5140 toises au nord, dans la grande chambre de l'auberge,	526
La Dole, sommet du Mont-Jura, mesuré géométriquement,	863
Le glacier du Buet, mesuré géométriquement,	1583
Le Mont-Viso, *idem.*	1563
Le pont de Beauvoisin,	110
Chamberi, S. Jean-Baptiste, au premier étage,	137
Montmélian, 20 pieds au-dessus de la riviere,	127
Aiguebelle, à l'auberge, au premier étage,	162
La Chambre, *idem.*	140
S. Michel, *idem.*	366
Modane, *idem.*	539
Lanebourg, au pied du Mont-Cenis, *id.*	689
Le Mont-Cenis, à la poste,	979
La Novalese, à l'auberge, au premier étage,	428

Turin, à l'hôtel d'Angleterre, au second étage, 147
Siene, aux trois Rois, second étage, 167
Radicofani, à la poste, au premier étage, 386
Au sommet de la tour de l'ancien château, 478
Viterbe, aux trois Rois, premier étage, 197
Le Mont-Soracte, 20 minutes & demie au nord de Rome, 355
Monte-Velino, 46 minutes au nord-ouest de Rome, 1313
La bouche du Mont-Vesuve, 615
La base du cône du Vesuve, 316
Le Mont-Etna, en Sicile, par les observations de M. de Saussure, 1713

On voit dans ces montagnes du Piémont les angles saillans & les angles rentrans qui se correspondent, comme M. de Buffon, dans son histoire naturelle, & M. Bourguet, dans ses lettres philosophiques, l'ont fait observer. Plus bas on trouve les coquilles & autres productions marines qui indiquent aux physiciens que ces montagnes

ont été couvertes par la mer, comme on le croit aſſez généralement aujourd'hui (a).

En deſcendant du Mont-Cenis, on entre dans la vaſte plaine de Lombardie qui a 90 lieues de longueur juſqu'à la mer adriatique (b). On trouve auſſitôt un changement ſubit de climat, de langage (c), de caractere, de mœurs, de productions naturelles & d'animaux : le jour où l'on paſſe le Mont-Cenis, il ſemble que l'on arrive dans un monde nouveau.

. . . . *Saturnia tellus,*
Magna virum : tibi res antiquæ laudis & artis
Ingredior. Georg. II. 173.

(a) Je pourrois ajouter, comme on le croyoit autrefois : en effet, M. Bartoli, dans ſes *Réflexions impartiales ſur le progrès des ſciences*, rappelle un paſſage d'Ariſtote à ce ſujet : *Quæ ſunt circa continentem permutantur, & quæ circa mare, & non ſemper hæc quidem terra, hæc autem mare perſeverant omni tempore ; ſed fit mare quidem ubi arida ; ubi autem nunc mare, hic iterum terra ſecundum quemdam tamen ordinem putare oportet hoc fieri & circuitum, &c.*

(b) Cela ne veut pas dire qu'on y ſoit toujours en pays plat, comme ſemble me le reprocher l'auteur du journal d'un voyage fait à Rome en 1773.

(c) On parle très-bien françois en Savoie, même parmi le peuple, peut-être plus correctement que dans les provinces de France.

CHAPITRE III.

Des Lucioles, ou Insectes lumineux.

Insectes lumineux.

LE premier spectacle qui m'annonça ce changement de climat, fut celui des mouches lumineuses appellées Lucioles, *Luccioli*; c'étoit le 15 juin 1765 dans une belle nuit; l'air étoit parsemé de ces petits animaux phosphoriques inconnus en-deçà des Alpes; on les voyoit étinceller par millions; les prés, les arbres, l'air & la terre étoient ornés de ces lumieres, plus vives & bien plus multipliées que celles des vers luisans que nous avons en France.

Notre ver luisant, *Lampyris noctiluca*; est une espece de chenille qui rampe & n'a point d'aîles, quoique son mâle en ait; les Lucioles au contraire volent & portent leur lumiere dans les airs; elles ont quatre lignes de long; le corps ou les étuis de leurs aîles sont d'une couleur noirâtre; le corcelet (ou le dessus des épaules) est rougeâtre; le dessous du corps est jaune: aucun naturaliste n'a observé leur métamorphose,

ainsi nous ne savons pas comment est fait le ver qui les produit, ou si c'est le mâle qui donne de la lumiere. Dans notre ver luisant, il n'y a que la femelle qui soit phosphorique; le mâle vole mais ne luit point, ou très-peu. Les Lucioles ont des intermittences ou accès de lumiere; elles brillent plus ou moins, & quand elles le veulent, ou peut-être quand elles s'agitent & que leurs muscles sont en contraction. On peut les prendre & les enfermer sans qu'elles perdent leur lumiere. Les alkalis raniment cette lumiere, & les acides l'éteignent, suivant l'observation de M. Fougeroux.

Il n'y a que la partie postérieure ou les derniers anneaux qui répandent de la lumiere; la partie phosphorique n'a pas une ligne de large, & cependant un seul de ces insectes suffit quelquefois pour appercevoir l'heure sur une montre dans la plus obscure nuit; avec cinq à six on pourroit lire des caracteres un peu gros. Mais quelle différence entre ces insectes & la mouche *Porte-lanterne* d'Amérique, dont la tête a un réservoir de lumiere si gros qu'une seule mouche est plus que suffisante pour lire

toute ſorte d'écriture, & pour ſe conduire par-tout durant la nuit.

J'ai été ſurpris de trouver qu'Aldrovande & Valiſnieri, auteurs Italiens, qui ont écrit ſur les inſectes, n'avoient pas parlé des Lucioles, qui ſont les inſectes les plus ſinguliers & les plus communs tout à la fois; j'ai été plus étonné encore de voir qu'il n'en eſt pas fait mention dans le troiſieme volume des mémoires de l'académie de Turin, où M. Allioni a donné un mémoire intitulé, *Manipulus inſectorum Taurinenſium* qu'il a fait conjointement avec M. Othon Frédéric Müller, naturaliſte Danois, qui venoit de voyager en Piémont (*Miſc. Taurin.* T. 3). Ils y ont parlé cependant de pluſieurs inſectes qui ſe trouvent en France, mais qu'ils ont jugés nouveaux, parce qu'il n'en étoit pas parlé dans Linné, tels que *Cimex italicus*, *Sphynx virginea*, *Sphynx variegata*, *Cerambix ſartor*, *Leptura marginata*, *&c.* Ne trouvant donc point les Lucioles dans les auteurs qui devoient le plus naturellement en parler, je les ai cherchées dans les ouvrages des étrangers; il ſemble que Linné a prétendu les décrire, (quoiqu'il n'y parle

point de la lumiere, & qu'il y ait quelques traits que je n'ai pas apperçus en examinant les Lucioles); c'est dans la dixieme édition de son *Systema Naturæ*, qui a paru en 1758, (tome I, p. 401); il met cet insecte dans le genre des cantharides, aussi-bien que le ver luisant de la France, & six autres especes d'insectes phosphoriques ; il l'appelle *Cantharis italica*, n°. 9, & la phrase par laquelle il caractérise cette espece, est celle-ci : *Cantharis elytris fuscis, Thorace rufo, medio nigro*; c'est-à-dire, Cantharide qui a les étuis des aîles bruns, le corcelet roux ou fauve, le milieu noir. Il y ajoute ensuite cette petite description : *Minor reliquis; fusco sunt elytra, caput, antennæ, abdomen; exceptis duobus ultimis segmentis flavis; Thorax rufus, medio macula nigra; pectus & pedes lutei. Femina nigra, singulo segmento supra ad angulum marginalem macula testacea* (couleur d'écaille) *in segmentis tribus primis majoribus.*

A l'égard du caractere générique des cantharides à raison duquel notre Luciole est placée dans ce genre, voici ses caracteres suivant Linné.

Antennæ setaceæ, elytra flexilia, Thorax planiusculus, abdominis latera plicato papillosa: c'est-à-dire les antennes comme des fils, les étuis moux & flexibles, le corcelet presque plat, & les côtés du ventre pliés en papilles. Les antennes sont deux especes de cornes ou de barbes que les insectes ont presque tous à la tête, qui sont tantôt terminées en massues, *clavatæ*, tantôt semblables à des barbes de plumes, *pectinatæ*, quelquefois formées par un grand nombre d'articulations très-marquées & qui vont en diminuant sensiblement, *moniliformes*, mais plus souvent semblables à du fil tors, ou dont les articulations sont peu marquées & qui sont d'un bout à l'autre à-peu-près de même grosseur; ce sont celles qu'on appelle *filiformes* ou sétacées, & telles sont les antennes des Lucioles.

M. Geoffroy, docteur en médecine de la faculté de Paris, dans son histoire abrégée des insectes qui se trouvent aux environs de Paris (1762, 2 vol. in-4°.), a fait un genre particulier du *Lampyris* ou ver luisant; c'est-à-dire, qu'il l'a séparé des cantharides; son caractere générique pour le *Lampyris* est celui-ci,

Antennæ filiformes, caput clypeo thoracis marginato tectum, abdominis latera plicato papilloſa; les antennes filiformes, la tête cachée par un large rebord du corcelet, les côtés du ventre pliés en papilles (tome I, page 165): ce genre renferme trois eſpeces, dont une eſt le ver luiſant de la France, *Lampyris fœmina aptera*, c'eſt-à-dire, dont la femelle n'a point d'aîles (p. 166) & que Linné appelle *Cantharis oblonga nigra thorace teſtaceo, margine laterali nigro.* Notre ver luiſant mâle a en effet le corcelet plus large, plus bordé que celui d'Italie; il eſt tout gris, & il ne donne preſque aucune trace de lumiere: voici ſous quelle forme on pourroit rapporter la Luciole au même genre, *Lampyris nigra, Thorace pedibuſque ferrugineis, ano flavo.* Ces caracteres la diſtinguent très-bien de toutes les eſpeces du même genre.

En parlant de l'hiſtoire naturelle de l'Italie, je ne puis me diſpenſer de citer la belle collection de M. Mauduit, docteur en médecine de la faculté de Paris, qui eſt enrichie ſpécialement d'un grand nombre de curioſités qu'il a rapportées d'Italie; celle de M. de Sauſſure, à

Genève, eſt auſſi très-conſidérable ; cet habile phyſicien eſt connu par ſes ouvrages, & ſon cabinet eſt un des plus précieux qu'on puiſſe voir.

CHAPITRE IV.

Du Piémont.

SUZE, en Italien *Suſa*, eſt une petite ville fortifiée, à dix ou onze lieues de Turin, ſituée dans une gorge dont elle défend l'entrée ; ce défilé s'appelle le *Pas de Suze* : il eſt en effet le dernier pas qu'on ait à faire pour entrer dans le Piémont. On l'a appellé la clef de l'Italie, la porte de la guerre. Il eſt gardé par la *Brunette*, citadelle environnée de huit baſtions, l'une des plus fortes qu'il y ait, par ſa ſituation, & par le grand nombre de mines & d'autres ouvrages qui ſont taillés dans la montagne même. Son nom vient peut-être de la pierre brune avec laquelle on l'a bâtie. Cette pierre eſt feuilletée & remplie de veines quartzeuſes. On garde la citadelle avec grand ſoin, & la conſigne des ſentinelles eſt de ne pas laiſſer même promener les étrangers ou

les curieux autour de la place. C'eſt par le Pas de Suze qu'on a dit qu'Hercule étoit entré dans les Gaules 1300 ans avant J. C. & Annibal en Italie 219 avant J. C. L'empereur Auguſte y paſſa 17 ans avant J. C. lorſqu'il vint en Dauphiné par le Mont-Genevre, qui eſt vers Briançon, dix lieues au midi du Mont-Cenis.

La vallée ſerpente beaucoup & ſe reſſerre de temps à autres; elle eſt très-productive en grains, vins, fourrages, chanvres, fruits, quoique les torrens y faſſent des ravages fréquens; la fonte des neiges y forme des caſcades ſouvent très-hautes. La récolte des grains ne s'y fait qu'en ſeptembre.

La ville de Suze s'appelloit autrefois *Seguſio*, *Seguſium*, ou *Secuſia*; le pays étoit habité par les Séguſiens, dont il eſt parlé dans Pline, livre 3, chap. 20. Il y a ſur ce ſujet pluſieurs inſcriptions dont quelques-unes même ont été envoyées par M. Maffei à l'univerſité de Turin. Cette ville fut formée, ſuivant quelques auteurs, dans le temps qu'Auguſte fit faire un chemin pour entrer dans les Gaules; mais Ammien Marcellin dit que des murs de cette ville

on voyoit le tombeau du roi Cottius; qui y avoit résidé, ce qui lui donneroit une plus haute ancienneté. Cette ville fut ruinée sous l'empereur Constantin, rétablie ensuite par les Marquis de Suze qui en devinrent maîtres l'an 1091, & en firent la capitale du Piémont. Elle fut ruinée encore par l'empereur Frédéric Barberousse, ainsi que beaucoup d'autres villes qui lui avoient été contraires. Ce prince avoit failli d'être assassiné à Suze en 1166 par la trahison des habitans, & n'avoit échappé à ce danger qu'en se déguisant & faisant mettre dans son lit un esclave, qu'on n'osa tuer, pour ne pas décéler inutilement le projet formé contre l'empereur: outré de cette perfidie, il revint bientôt en force dans l'Italie, & ruina la ville de Suze de fond en comble. (*Muratori*, *Scriptores rerum Italicarum*, T. V. p. 879). On tient à Suze une foire considérable le jour de S. Matthieu; on y vient de France & d'Italie, sur-tout pour le bétail.

L'arc de triomphe de Suze est le premier que l'on rencontre en Italie; il est même le seul qu'il y ait dans toute la Lombardie; car Turin, Milan,

Pavie, Plaisance, Modene, Mantoue, & toutes les autres villes anciennes qu'on trouve dans cette vaste plaine, n'ont conservé que peu de vestiges d'antiquité, du moins en comparaison du reste de l'Italie.

Cet arc-de-triomphe est renfermé dans les jardins du château, il est formé de gros blocs de marbre, mais un peu dégradé; il consiste en un seul arc décoré de deux colonnes corinthiennes cannelées, qui supportent un entablement; dans la frise on a représenté une marche de sacrifice. Sa proportion générale n'est pas mauvaise, mais l'architecture est d'un style maigre, & la sculpture médiocre. A l'égard de l'inscription, on ne peut plus la lire; celle que M. Richard rapporte d'après la géographie de Raphaël de Volterre, est tirée de Pline, L. III, c. 20, & n'est point celle de l'arc de triomphe de Suze, mais une inscription à l'honneur de Tibere, qui étoit placée dans un autre endroit des Alpes; elle est aussi dans le grand ouvrage de Gruter, intitulé, *Jani Gruteri Corpus Inscriptionum ex recensione & cum annotationibus Joannis Georgii Græyii*, *Amstæ-*

lodami, 1707, 4 vol. *in-fol.* tom. I, pag. 226. On eſt obligé de conſulter ſouvent cette grande collection quand on voyage en Italie, & qu'on eſt curieux d'inſcriptions : celle dont nous parlons ſe rapporte à l'année 8 avant J. C. lorſque Tibere n'étant point encore empereur, ſoumit le reſte des habitans des Alpes, & des Germains, qui avoient fait quelques mouvemens. C'eſt ce qui occaſionna l'inſcription qu'on a donnée pour être celle de Suze.

Mais le marquis Maffei eſt le premier qui ſoit parvenu à déchiffrer celle-ci, & il la publia dans ſon *Hiſtoria Diplomatica*, qui parut à Mantoue en 1727, & dans une lettre à Albert Fabricius (a). On la trouve auſſi dans Muratori (b), avec une grande figure de cet arc de triomphe ; elle eſt dans le *nouveau théâtre de Piémont & de Savoie*, imprimé à Amſterdam en 1725, en deux volumes *in-folio*, où elle accompagne une ample deſcription de l'arc de triomphe de Suze, avec figures. Enfin il en a

(a) Cette lettre eſt inſérée dans l'ouvrage intitulé, *Galliæ Antiquitates quædam ſelectæ. Pariſiis*, 1733, *in-4°.*

(b) *Novus Theſaurus Inſcriptionum*, Tom. I. Differt. 2, col. 74, & Tom. II, page 1095, Table II.

paru à Turin une description nouvelle, par M. Massasa, qui est très-savante & très complette. Voici donc cette inscription qu'il faut regarder comme étant véritablement celle de Suze.

Inscription de Suze.

Imp. Cæsari Augusto Divi F. Pontifici Maximo Tribunicia Potestate XV. Imp. XIII. M. Julius Restis Donni F. Cottius Præfectus civitatum quæ subscriptæ sunt, Segoviorum, Segusinorum, Belacorum, Caturigum, Medullorum, Tebaviorum, Adanatium, Savincatium, Egdiniorum, Veaminiorum, Venisamorum, Iriorum, Esubianorum, Ovadiavium, & civitates quæ sub eo præfecto fuerunt.

La plupart des peuples dont il est parlé dans cette inscription, sont absolument inconnus aux antiquaires. M. Masféi, & ensuite MM. Ricolvi & Rivautella qui parcoururent en 1744 les Alpes Piémontoises pour découvrir les monumens d'antiquité, les ruines, les inscriptions, les médailles; espérerent d'en découvrir quelques traces; mais ces deux savans sont morts l'un & l'autre sans avoir donné, que je sache, à

cet égard les lumieres qu'ils avoient fait espérer, dans leur mémoire sur *Industria*, dont nous parlerons plus bas. Au reste, il y a un excellent ouvrage de M. l'avocat *Durandi*, sur la géographie ancienne du Piémont, auquel on peut avoir recours.

L'ouvrage que j'ai cité, sous le titre de *Nouveau Théâtre de Piémont & de Savoie*, contient la description & les plans de toutes les villes & forteresses du pays; mais il faut se tenir en garde contre les éloges qu'on y trouve; on y rencontre même, comme des choses existantes, des bâtimens, des rues & autres embellissemens qui n'ont jamais été qu'en projet; du reste, cet ouvrage est très-instructif pour quelqu'un qui veut connoître à fond le Piémont; mais un voyageur ne porte pas ordinairement ses vues si loin.

En allant de Suze à Turin, on passe par le village de Boussolin. Près delà est la montagne de Faussemagne, d'où se tire un beau marbre qu'on appelle verd de Suze.

J'ai appris en Savoie que les Génois achetoient en Piémont les blocs de marbre *verd-antique*, dont ils faisoient un

assez

aſſez gros commerce dans le reſte de l'Europe ; mais le roi de Sardaigne, qui a découvert le fait, s'eſt emparé des carrieres ; il en a fait extraire beaucoup, & pour lui conſerver ſa valeur, il a fait fermer la carriere, & défendu d'en donner même des échantillons ; mais il y a beaucoup de beaux marbres en Piémont. Notre marbre de Languedoc, aſſez commun à Paris, eſt auſſi eſtimé en Italie, & l'on continueroit de l'employer à Paris, ſi depuis le commencement du ſiecle la Flandre n'avoit fourni à meilleur marché beaucoup de marbres communs.

On laiſſe ſur la gauche S. Ioire, vieux château démantelé, dont il ne reſte plus que quelques tours carrées.

Le débordement du Grave, qui paſſe près delà, & les pluies exceſſives qu'il y avoit eu pendant l'automne, avoient tellement inondé les chemins dont nous parlons, que M. l'abbé Gougenot faillit à y périr le 19 octobre 1755. J'en fais ici l'obſervation, pour avertir les voyageurs du danger qu'il y a d'attendre trop tard en automne pour voyager dans les montagnes.

J'ai oui-dire qu'à trois lieues de Suze,

on voyoit une *figure de Roland*, héros François, si célebre en Italie par les beaux vers de l'Arioste, & que l'on y montroit une pierre énorme qu'il fendit d'un coup de sabre, suivant la tradition du pays. M. R. dit qu'il n'a pu en avoir connoissance.

A cinq lieues de Suze, on trouve le village de S. Ambroise, qui est grand & assez bien bâti, au pied d'une haute montagne sur laquelle est l'abbaye de S. Michel, la plus ancienne & la plus riche du Piémont: c'étoit autrefois un des quatre chefs d'ordre de S. Benoît; elle fut mise en commande en 1391; Guillaume de Chelan, évêque de Lausanne & grand chancelier de Savoie, en fut le premier abbé; le cardinal Cavalchini l'étoit en 1765. Il n'en reste plus que l'église & quelques appartemens habitables. L'escalier qui conduit à l'église est creusé dans le roc, & il est singulier. Cette église est desservie par un sacristain, prêtre, & par un chanoine député par le chapitre de Giavenna, & qui est réputé présent au chœur. Les environs de l'abbaye forment une campagne agréable, où l'air est fort sain, & des seigneurs voisins y vont

quelquefois en *villégiature*, c'est-à-dire, pour y prendre l'air de la campagne.

En entrant en Italie, on commence à voir les images, les chapelles, les couvens se multiplier sensiblement ; cependant on ne compte que 390 couvens dans les états du roi de Sardaigne, & leurs revenus sont estimés deux millions deux cents mille livres de France.

RIVOLI, *Ripula*, à plus de deux lieues de Turin, est une petite ville très-agréable & très-bien bâtie, à l'extrémité de laquelle est un château ou maison de plaisance des ducs de Savoie. Ce château est bâti en briques, à trois étages, avec onze croisées de face ; il n'a pas l'air considérable. C'étoit ci-devant un rendez-vous de chasse, mais depuis long-temps le roi n'y va plus. Le duc Charles-Emmanuel I, surnommé *le Grand*, qui y étoit né le 12 janvier 1562, fit rebâtir & embellir ce château : le roi Victor Amédée y fut détenu quelques mois en 1731, après avoir abdiqué la couronne en faveur du feu roi, mort en 1773 ; il fut ensuite transféré à Montcalier. Rivoli.

D ij

Culture du Piémont.

Il y a dans ces campagnes beaucoup de vignes & de mûriers, & l'on y cultive beaucoup de grains, & sur-tout de maïs ; il n'y fait cependant pas aussi chaud que dans le reste de l'Italie; car Turin est sur un terrein plus élevé que le niveau de la mer à Génes de 734 pieds, suivant les observations de M. de Luc.

Le chemin de Rivoli à Turin est une large & belle avenue d'ormes, dont les arbres très-hauts & très-feuillés donnent un ombrage extrêmement agréable; le chemin est bordé par les campagnes les plus riantes & les mieux cultivées : je n'avois point encore vu de route plus agréable. On lui compare l'avenue de Malines à Louvain ; & l'on pourroit lui comparer plusieurs chaussées des environs de Paris ; mais les arbres ne sont pas ailleurs aussi beaux, ni le terrein aussi plat, aussi uni & aussi commode que sur le chemin de Rivoli à Turin. Le château de Rivoli & la Superga, qui est au-delà de Turin, lui servent de points de vue.

C'est cette avenue de 6000 toises qui a servi de base au P. Beccaria & à M. Canonica, pour les opérations du degré

qu'ils ont mesuré dans le Piémont en 1760, & qui fait le sujet de l'ouvrage intitulé, *Gradus Taurinensis*, 1774.

La Chartreuse de *Colegno*, qui se rencontre sur cette route, est remarquable par une belle façade en marbre que le feu roi fit construire à l'occasion de son mariage en 1737; elle est à une bonne lieue de Turin. Lorsqu'on n'est plus qu'à une demi-lieue de la ville, on trouve la *Tesoriera*, maison agréable où les habitans de Turin vont souvent en partie de plaisir. C'est au couchant de Turin.

Avant que de parler de Turin, je crois qu'il est nécessaire de mettre sous les yeux du lecteur un tableau de l'origine & de la succession des princes dont nous aurons souvent à parler. Le voyageur qui voit sans cesse leurs monumens & leurs noms, a besoin de rafraîchir & fixer ses idées; j'ai du moins éprouvé cette espece de curiosité, & je vais placer ici ce que j'aurois voulu moi-même avoir pour la satisfaire, sans recourir à de gros volumes ou à de longues histoires.



CHAPITRE V.

Succeſſion des ducs de Savoie dont nous aurons occaſion de parler.

Il ſeroit difficile d'entendre & de ſuivre tous les faits que la deſcription de Turin nous obligera de citer, ſi l'on n'avoit pas ſous les yeux un abrégé chronologique des princes qui y ont régné. Le voici d'après l'hiſtoire de Savoie donnée en trois volumes *in-folio*, par le célebre Guichenon, hiſtorien de Breſſe & de Savoie, dont l'ouvrage ſe réimprime à Turin.

La maiſon royale de Savoie eſt la plus ancienne de celles qui ſe ſont élevées ſur les débris de l'Empire. Son origine eſt peu connue, ainſi que celle de la maiſon de France : Bérold me paroît être celui que la maiſon de Savoie a choiſi pour ſon fondateur ; ſur les vitraux de la belle égliſe de Brou, élevée à Bourg-en-Breſſe vers 1530, par une ducheſſe de Savoie ; ſous l'écu

placé à la tête de tous, & qui porte les anciennes armes de Savoie, (qui étoient d'or à l'aigle de ſable) on a écrit *de Bérault*; il y a d'autres auteurs qui l'appellent *Bertold*; & c'eſt lui que Guichenon regarde auſſi comme la tige des ducs de Savoie. Il y en a qui font deſcendre Bérold de Wittichind, duc de Saxe, célebre par ſes guerres contre Charlemagne; mais on ne peut gueres avoir que des conjectures ſur une origine ſi reculée.

Bérold étoit, ſuivant Guichenon, fils d'un duc de Saxe, & général du royaume de Bourgogne, ſous le roi Rodolphe, qui lui donna la Savoie & la Maurienne l'an 1000. Les auteurs ont parlé diverſement de cette origine : quoi qu'il en ſoit, il ſe fit alors une révolution preſque générale dans ces contrées, occaſionnée par la puiſſance des gouverneurs ou des ſeigneurs particuliers, & par l'éloignement ou la foibleſſe des empereurs; Humbert I, dit *aux blanches mains*, fils de Bérold, ſe fit comte de Savoie & des Alpes, vers l'an 1024. Ayant enſuite aidé l'empereur Conrad contre le comte de Champagne (ſon compétiteur au royau-

me de Bourgogne après la mort du roi Rodolphe), il fut confirmé l'an 1034 dans la possession du comté de Savoie, & l'empereur y ajouta le duché de Chablais; c'est à Humbert que l'on rapporte souvent l'origine de la maison de Savoie.

Parmi ses successeurs on distingue Amé VI, un des plus grands princes de son siecle : on l'appelloit *le Comte-Verd*, parce qu'il s'étoit distingué dans un grand tournois en 1348 avec des armes & une parure en verd : il délivra l'empereur Paléologue des mains du roi de Bulgarie ; il secourut le roi de France, le pape, le roi de Naples ; & après s'être vu l'arbitre de l'Italie, il mourut de la peste en 1383.

Je passe sous silence tous les autres comtes de Savoie, dont nous n'aurons pas occasion de parler, pour venir au premier qui porta le titre de duc de Savoie.

Amé VII fut créé duc par l'empereur en 1416. Ce prince abdiqua la souveraineté pour se retirer en 1434 au prieuré de Ripaille, & ce fut lui que les peres du concile de Basle choisirent pour pape sous le nom de *Felix*

V, lorſqu'ils eurent dépoſé Eugene IV; mais Eugene ayant continué de régner à Rome, & Nicolas V ayant été élu pour lui ſuccéder, l'anti-pape Felix V ſe départit volontairement de ſes droits. Il y en a qui l'appellent Amédée VII, entr'autres Guichenon dans ſon hiſtoire de Savoie, mais je ſuis ici l'arbre chronologique uſité en Piémont, & qui eſt dans le calendrier de Turin, intitulé *il palma verde.*

1434. LOUIS: il épouſa Anne de Luſignan; ſon ſecond fils Louis épouſa la princeſſe Charlotte, héritiere du royaume de Chypre, & prit le titre de roi de Chypre en 1458.

1465. Amédée IX, fils de Louis & de Anne de Luſignan; il a le titre de *Bienheureux*, & il eſt honoré comme tel dans les états du roi de Sardaigne.

1472. Philibert I.

1482. Charles I, qui, en 1487, hérita du titre de roi de Chypre.

1489. Charles II.

1496. Philippe II.

1497. Philibert II, ſurnommé *le Beau*, qui épouſa Marguerite d'Autriche: leurs mauſolées ſe voient dans l'égliſe

de Brou à Bourg-en-Bresse, dont nous avons cité la description.

1504. Charles III, frere de Philibert II.

1553. Emmanuel-Philibert, surnommé *Tête de Fer*; ce fut lui qui gagna la fameuse bataille de S. Quentin; il commença la citadelle de Suze & celle de Turin.

1580. Charles-Emmanuel I, surnommé *le Grand*, qui, ayant envahi le marquisat de Saluces, fut obligé de céder la Bresse à Henri IV.

1630. Victor Amédée; il épousa Christine de France, fille de Henri IV.

1637. François-Hyacinte, fils de Victor Amédée.

1638. Charles-Emmanuel II, qui étoit aussi fils de Victor Amédée.

1675. Victor Amédée II, est Victor Amédée I, comme roi, car ce grand prince fut le premier qui se fit déclarer roi en 1713; la reine Anne lui fit céder la Sicile après la guerre de succession, en considération des secours qu'il avoit fournis à la maison d'Autriche contre Philippe V & Louis XIV; il prit le titre de roi de Sicile, & fut couronné à Palerme: mais en 1718 les

Espagnols envoyerent une flotte en Sicile, & Victor Amédée fut obligé de recevoir la Sardaigne en échange. On a prétendu que le régent, qui étoit mécontent personnellement du roi Victor, avoit négocié cette conquête de la Sicile. Quoi qu'il en soit, Victor Amédée fut reconnu roi de Sardaigne par le traité de la quadruple alliance signé à Londres le 2 août 1718. Il est vrai que depuis le mariage du duc Louis, avec l'héritiere du royaume de Chypre, les ducs de Savoie avoient pris quelquefois le titre de rois de Chypre, comme ils le prennent encore; mais les Vénitiens s'y opposoient toujours, & cela n'avoit rien changé à leur situation & à leur titre dans les cours de l'Europe. Victor Amédée abdiqua la royauté le 2 septembre 1730, dans la crainte d'être attaqué par l'empereur & par le roi d'Espagne, qui étoient également mécontens de lui, à l'occasion des affaires de Parme & de Toscane. Il épousa la comtesse de S. Sébastien, qu'il fit marquise Despigno, & se retira à Chamberi. Mais on a prétendu que son dessein avoit été de remonter sur le trône lorsque les affaires d'Italie se-

Abdication de Victor Amédée.

roient pacifiées ; la marquiſe Deſpigno l'engageoit à preſſer l'exécution de ce projet. Le roi ſon fils y auroit conſenti, mais les miniſtres craignirent des troubles & des reſſentimens ; on craignoit ſurtout la marquiſe Deſpigno, qui avoit des enfans ; on préféra de faire arrêter le roi Victor & la marquiſe, le 29 ſeptembre 1731 à Montcalier ; on conduiſit l'un à Rivoli, l'autre au château de Ceva ; le roi Victor mourut à Montcalier le 30 octobre 1734, après avoir acquis, dans le cours d'un regne de 55 ans, beaucoup de gloire, & avoir fait beaucoup de bien dans ſes Etats. Les établiſſemens les plus utiles, les bâtimens les plus ſuperbes, l'adminiſtration la plus ſage ont éternisé ſa mémoire. On l'a regardé comme un prince qui viſoit à la monarchie d'Italie, mais c'étoit moins pour lui que pour ſes ſucceſſeurs ; auſſi l'on prétend qu'il diſoit que l'Italie étoit comme un artichaut qu'il falloit manger feuille à feuille ; cela doit s'entendre tout au plus de la Lombardie. Les Italiens qui voient bien que Gênes & Milan ſont fort à la bienſéance du roi de Sardaigne, & que s'il les avoit, il pourroit bien avoir

autre chose, disent en riant que le roi de Sardaigne est à leur gorge & les suffoquera tôt ou tard ; ils pourroient dire aussi qu'il est à leur porte pour les défendre, comme il l'a fait réellement plus d'une fois contre des ennemis étrangers. Aussi ce fut pour la naissance du fils aîné du roi Victor que Manfredi (a) fit le sonnet que je vais rapporter, & dont son second fils, Charles-Emmanuel III, a rempli l'augure. Je sais que les voyageurs aiment à connoître tout ce qui est célebre dans le pays où ils entrent, qu'on a lu avec plaisir dans le voyage de M. Grosley quelques beaux sonnets Italiens ; j'y joindrai une traduction de celui-ci, seulement pour indiquer le sens des paroles, car le feu & l'enthousiasme de la poésie italienne seroit très-difficile à rendre dans une traduction, n'étant point dans le génie de notre nation ni de notre langue.

VIDI L'ITALIA col crin sparso, incolto,
Colà, dove la Dora in Po declina,
Che sedea mesta, e avea ne gli occhi accolto
Quasi un orror di servitù vicina.

(a) C'est Eustache Manfredi, astronome célebre.

Nè l'altera piangea : serbava un volto
Di dolente bensì, ma di reina :
Tal forse apparve allor, che il piè disciolto
A'ceppi offrì la libertà Latina.

Poi sorger lieta in un balen la vidi,
E fiera ricomporsi al fasto usato,
E quinci, e quindi minacciar più lidi.

E s'udia l'Apennin per ogni lato
Sonar d'applausi, e di festosi gridi,
Italia Italia ! il tuo soccorso è nato.

« J'ai vu l'Italie, les cheveux épars » & en désordre, assise tristement au » confluent du Pô & de la Doire ; » on voyoit dans ses yeux l'effroi que » lui causoit l'esclavage dont elle étoit » menacée ; mais sa fierté retenoit en- » core ses larmes ; au travers de sa » tristesse on distinguoit l'air d'une » reine ».

» Telle peut-être elle parut autrefois, » lorsqu'elle vit enchaîner la liberté des » Romains : mais tout d'un coup je la vis » s'élever d'un air joyeux, reprendre » toute sa majesté, & faire trembler çà & » là les rivages étrangers ; des cris de joie » s'éleverent, & l'on entendit dans

» l'Apennin retentir ces mots : O ! Italie, ton défenſeur vient de naître.

M. Foſcarini, dans une relation manuſcrite de la cour de Turin, faite en 1743, & que M. Floncelle me communiqua, dit que le roi Victor, qui n'avoit trouvé les revenus de ſa maiſon que de ſept millions, les avoit portés à quatorze. Son fils, Charles-Emmanuel III, les porta à plus de vingt, M. Richard dit même vingt-huit.

Le feu roi, Charles-Emmanuel III, étoit né en 1701. C'étoit un prince d'un excellent caractere, il étoit enjoué, & même galant dans l'âge où il eſt permis de l'être : au commencement de ſon regne, il alloit encore danſer dans les bals, & contribuoit à tous les plaiſirs de la cour. Dans la ſuite, ce fut un prince guerrier & politique tout à la fois, & qui tourna toute ſon attention vers le bien de ſon Etat : il choiſiſſoit lui-même avec diſcernement toutes les perſonnes dont il ſe ſervoit. Il eut longtemps pour premier miniſtre un homme rare, c'étoit le marquis d'Ormea ; mais il ſut s'en paſſer, il l'avoit même remercié avant que ce miniſtre mourut. Le Marquis d'Ormea étoit de Mondovi, d'une

Le marquis d'Ormea.

famille noble, nommée *Ferreri.* S'étant attaché a la jurisprudence, & s'y étant distingué, il fut fait juge de *Carmagnola*, puis intendant de Suze : le roi Victor qui eut lieu de reconnoître ses talens, le fit général des finances ; il l'employa à Rome, où ce ministre négocia très-heureusement le concordat qui a terminé les anciennes contestations du S. Siege avec la cour de Turin : en récompense d'un service aussi important, on le fit secrétaire des affaires internes, & lorsque le roi Victor eut abdiqué la couronne en 1730, son successeur y ajouta les affaires étrangeres, & lui donna l'ordre de l'annonciade ; en 1742 il le fit grand chancelier *di Toga e Spada* ; accumulant ainsi les dignités dans sa personne, d'une maniere qui étoit absolument nouvelle à Turin, mais qui étoit justifiée par les qualités de ce ministre. il étoit d'une figure majestueuse & affable, agréable dans la conversation, infatigable dans le travail, d'un esprit pénétrant, & d'une prudence vraiment ministérielle. C'est ainsi que le roi de Sardaigne choisissoit ses ministres ; aussi étoit-il très-bien servi ; il l'étoit même à bon compte ; le marquis d'Ormea,

avec toutes les places qu'il occupoit, n'avoit que 11500 livres de gages, ſuivant la relation de M. Foſcarini.

Il y a eu au ſervice de ce prince des gens qui avoient des talens diſtingués; ils ſe ſont crus trop peu récompenſés; ils ont ſouhaité de paſſer en pays étranger, & le roi ne s'y eſt pas oppoſé; il en trouvoit d'autres qui les remplaçoient; plus heureux en cela que le roi de Pruſſe, qui tire du dehors la plupart des ſujets diſtingués qu'il emploie.

J'ai vu ces deux princes ſi célebres parmi nous, & ſi dignes de l'être, & je n'ai pu me refuſer le plaiſir de les mettre en parallele : qu'il me ſoit permis de rapprocher ici les traits de reſſemblance que j'y ai remarqués. Le roi de Sardaigne n'ayant, auſſi-bien que le roi de Pruſſe, qu'un petit Etat à gouverner, & y donnant comme lui tous ſes ſoins, n'avoit preſque pas beſoin de miniſtre; du moins il n'y avoit aucune affaire, quelque peu importante qu'elle fut, qui ne lui paſsât ſous les yeux; il entroit même dans le détail des affaires des particuliers & des arrangemens importans dans les familles; mais la ſa-

geſſe avec laquelle il y influoit ne diminuoit la liberté des particuliers que pour le bien général de l'Etat. Le roi de Pruſſe reçoit les lettres de tous ſes ſujets, & leur repond ; le roi de Sardaigne leur donnoit audience en perſonne, & chacun pouvoit lui porter ſes plaintes. Le roi de Pruſſe a augmenté ſes Etats par ſes conquêtes en Siléſie ; le roi de Sardaigne avoit acquis par les armes, mais avec plus de politique encore que de batailles, une partie du Milanez & du Montferrat (a). Tous deux s'étoient montrés à la tête de leurs armées, & avoient payé de leurs perſonnes ; ce fut le roi de Sardaigne qui gagna réellement la bataille de Guaſtalla, dont quelques perſonnes ont fait honneur au maréchal de Broglio ; comme on a fait honneur au maréchal de Shwerin d'une partie des batailles du roi de Pruſſe. Ces deux princes ont fait bâtir conſidérablement, ils n'ont pas cherché à accumuler de l'argent. Ils avoient pour la diſcipline & l'entretien de leurs troupes la même attention, avec cette dif-

(a) Il acquit par les traités faits en 1735, 1736, 1738 & 1739, le Novareſe, le Tortoneſe ; & par le traité de Vorms conclu en 1743, Vigevano, Alto-Novareſe, & la moitié du Paveſan.

férence néanmoins que le roi de Prusse avoit 180 mille hommes, c'est-à-dire, cinq ou six fois plus que le roi de Sardaigne ; mais que celui-ci est plus fort par la position de ses états & les obstacles que la nature oppose à ses ennemis. Ces deux princes m'ont paru également absolus dans leurs Etats ; influans également sur les jugemens des tribunaux, où l'on n'osoit s'écarter de leurs intentions ; également ennemis des intrigues qui environnent les princes ; indifférens pour les amusemens frivoles, donnant à peine quelques momens aux plaisirs les plus permis ; le roi de Prusse a le goût de la musique, le roi de Sardaigne avoit celui de la chasse ; le premier employoit ses momens libres à cultiver les belles-lettres, le second à suivre des détails d'administration, dont il pouvoit, sans inconvénient, se reposer sur ses ministres. Le roi de Prusse a une physionomie plus distinguée ou plus fiere ; le roi de Sardaigne avoit l'extérieur plus simple, plus affable, plus engageant. Le premier parle avec beaucoup de noblesse & d'esprit ; le second parloit d'une maniere plus unie, plus familiere, plus naturelle ; tous deux par-

loient françois avec une égale facilité; recevant les étrangers avec plaiſir, les queſtionnant avec curioſité, les mettant à leur aiſe avec toute ſorte de complaiſance ; mais le roi de Sardaigne, qui avoit plus de temps & de loiſir, s'en occupoit auſſi plus volontiers & plus long-temps. On accuſoit celui-ci d'être lent, foible, indécis, & même ſoupçonneux ; mais on convenoit de ſa modération & de ſon équité rigoureuſe.

Le roi régnant, Victor Amédée III, eſt né en 1726, & s'eſt montré digne héritier des maximes, des talens & de l'application de ſon pere. Je l'ai vu s'occupant beaucoup du militaire, & en ſuivant les détails comme un ſimple officier.

A la mort du roi ſon pere, l'épée qui avoit été miſe ſur le cercueil appartenoit au grand écuyer ; le jeune roi y en ſubſtitua une à diamans, en diſant qu'il vouloit garder l'épée qui avoit ſervi à Guaſtalla.

Sa vie eſt très-réglée & très-uniforme ; il ſe leve à ſept heures ; à huit heures & demie il travaille avec ſes miniſtres qu'il envoie chercher les uns après les autres, car il n'y a point de conſeil.

A onze heures il passe chez la reine, il va à la messe; après le dîner il donne audience à tous ceux qui ont à lui parler; il va à la promenade; il soupe avec sa famille.

Deux fois la semaine, à huit heures du soir, il y a cercle, c'est-à-dire, assemblée chez la reine, où vont les femmes seulement, & les ambassadeurs ou les étrangers présentés.

Le prince de Piémont est né en 1751; il a épousé Madame Clotilde de France, née en 1759.

Le roi régnant est le trente-cinquieme souverain de sa maison, à compter depuis Bérold, qui étoit comte de Savoie vers l'an 1000, & le dix-septieme duc, à compter du duc Louis. Cette succession, non interrompue, rend la maison de Savoie une des plus anciennes qu'il y ait parmi les maisons souveraines de l'Europe. La troisieme race des rois de France ne commence qu'à 987: il est vrai que Hugues-Capet descendoit de l'autre race, suivant une partie de nos auteurs, ce qui lui donneroit une bien plus grande antiquité; mais il faut convenir que l'origine de Robert le Fort, auquel com-

mence la maiſon de France, eſt auſſi douteuſe que celle de Bérold, tige de la maiſon de Savoie.

Les hiſtoriens de Savoie diſent qu'il n'y a eu preſque aucun ſouverain dans cette maiſon qui n'ait commandé des armées & gagné des batailles, excepté ceux qui ſont morts dans leur premiere jeuneſſe; cela s'eſt vérifié encore dans la perſonne du feu roi, comme nous l'obſerverons dans le chapitre XI. Mais non-ſeulement les princes de Savoie ſe ſont illuſtrés par les armes, ils ſe ſont encore diſtingués par la prudence dans les conſeils & la conſtance dans les entrepriſes. M. Foſcarini obſerve que l'an 1533 la maiſon de Savoie forma des projets ſur le Montferrat, qu'au bout d'un ſiecle elle ſut en acquérir une partie, lorſque la branche aînée de la maiſon de Gonzague vint à manquer, & qu'au bout d'un autre ſiecle elle obligea l'empereur Léopold à lui céder le ſurplus de cette riche province. On remarque même que depuis plus d'un ſiecle la maiſon de Savoie n'a pas fait de traité dans lequel elle n'ait acquis de nouvelles poſſeſſions.

Les Etats du roi de Sardaigne, en

terre ferme, ont 60 lieues de long ſur 40 de large environ, & contiennent, ſuivant M. Schloezer, deux millions d'habitans.

LA SARDAIGNE, qui donne le titre de rois aux princes de cette illuſtre maiſon, eſt la plus grande île de la Méditerranée après la Sicile, & la mieux ſituée pour le commerce; elle a 55 lieues de long ſur 25 de large; elle eſt à 70 lieues des côtes de Nice, & à 40 lieues des côtes de Toſcane; elle touche preſque l'iſle de Corſe au midi, & elle n'eſt gueres plus cultivée ni plus peuplée; elle contient 1000 lieues carrées de ſuperficie, & ſeulement 422 mille habitans, tandis que la France, qui contient 25 mille lieues, a 22 millions d'habitans. La Sardaigne appartint autrefois aux Carthaginois, & aux Romains l'an 233 avant J. C. Ils en firent un lieu d'exil pour les perſonnes diſgraciées, à cauſe du mauvais air & de la triſteſſe de cette ſolitude. Voyez Cluvier, *Sardinia antiqua.* Les Sarraſins, puis les Piſans, les Génois, & enfin les Eſpagnols, l'ont poſſédée ſucceſſivement; ceux-ci l'ont eue depuis 1297 juſqu'en 1708, que la maiſon d'Autriche s'en empara. En 1718 on la céda en échange de la Sicile, à Vic- Sardaigne.

tor Amédée II, qui s'en contenta malgré lui. Cette isle fournit des bestiaux & du sel, que l'on transporte en Suede & même en Amérique. On y pêche le plus beau corail de la Méditerrannée ; les madragues pour la pêche du Thon, y sont immenses ; on prend de ces poissons qui pesent jusqu'à 800 livres vers le port *Scus* ; c'est la plus grande pêche qui existe pour le Thon. Il y a de très-bons ports, surtout le *Porto-Conte*, & deux villes considérables, Cagliari & Sassari ; on estime qu'il y a 36 mille habitans dans celle-ci, Cagliari est la capitale, & le vice-roi y réside, sa baye est excellente, & il s'y fait quelque commerce ; la ville est fortifiée, & assez bien bâtie. Mais Sassari est dans une situation plus agréable, en meilleur air, dans une province plus fertile, & l'on y boit de meilleure eau.

Les Sardes sont plus petits que les Italiens, mais bien faits ; ils ont de l'esprit, de la finesse, de la disposition pour les sciences ; ils sont fort adroits à manier les armes & à dresser les chevaux ; ils sont hospitaliers, mais indépendans & sauvages ; les montagnards sont toujours à cheval & armés, & il sera difficile de les soumettre entierement.

On

On avoit dit que le roi vendoit la Sardaigne pour deux millions au roi d'Espagne ; il est vrai que le revenu de cette isle suffisoit à peine pour y entretenir les garnisons nécessaires ; mais depuis quelques années on s'occupe à y faire fleurir l'agriculture, le commerce & les arts. Déja l'augmentation de culture a fait augmenter la population : on n'y comptoit en 1750 que 360 mille habitans, & en 1773 il s'en est trouvé 422 mille. Le feu roi a donné de nouvelles constitutions aux deux universités de Cagliari & Sassari pour y rétablir les études. Il y a des détails curieux sur la Sardaigne dans le *Voyageur François*, *Tome XXVIII*, *par* M. l'abbé de Fontenay, & dans l'ouvrage intitulé : *Risiorimento della Sardegna, proposto nel miglioramento di sua agricoltura, libri tre, di Francesco* GEMELLI, *professore emerito nella R. università di Sassari. In Torino* 1776, 2 vol. *in*-4°., d'environ 400 pages chacun.



CHAPITRE VI.

De l'Histoire de Turin.

TURIN est une ville de 90 mille ames, située sur les bords du Pô, à 45 degrés 4 minutes 15 secondes de latitude, & 5 degrés 20 minutes à l'orient de Paris; elle est à 52 lieues de Lyon (a), à 28 de Milan & à 24 de Gênes.

Son origine vient, dit-on, de Fetonte, frere d'Osiris, prince Egyptien, qui vint s'établir sur les côtes de Gênes, auxquelles son fils Ligur donna le nom de *Ligurie*, & qui pénétrant dans les Alpes, s'arrêta au confluent du Pô & de la Dora, où il fonda Turin 1529 ans, ou, selon d'autres, 1453 ans avant J. C (b). Fetonte, en quittant l'Italie, laissa son fils Eridan, qui donna son nom au grand fleuve que les Gau-

(a) Ce sont toujours des lieues de 25 au degré, ou de 2283 toises, dont chacune vaut 3 milles Romains.

(b) *Pingone, Augustæ Taurinorum.*

lois ont ensuite nommé le *Pô*. Le chevalier Tesauro, dans son histoire de Turin, dit que Fetonte conduisant son char le long des rives du Pô, ses chevaux l'entraînerent dans le fleuve, d'où vint la fable de Phaéton, fils du Soleil, précipité dans le Pô. On veut aussi que le nom de Turin vienne du Taureau Egyptien qui étoit le symbole du dieu Apis.

Pline, en décrivant l'Italie transpadane, ou l'onzieme région, parle de Turin comme d'une ancienne ville de Ligurie (a). Elle est située vers l'endroit où les Alpes se séparent de l'Appennin, & vers le sommet du triangle qui forme la vaste plaine de Lombardie, arrosée par le Pô; cette plaine est la plus grande & la plus belle qu'il y ait en Europe, puisqu'elle s'étend jusqu'à l'embouchure du Pô dans la mer Adriatique, à 80 lieues de Turin.

Lorsque la puissance Romaine commençoit à s'étendre vers les Alpes, Rome se fortifia par l'alliance des *Tau-*

(a) *Ab Alpium radicibus Augusta Taurinorum antiqua Ligurum stirpe, inde navigabili Pado. Dein Salassarum Augustæ Prætoria* (Aoste) *juxta geminas Alpium fauces, Graias atque Pœninas. His Pœnos, Graiis Herculem transisse memorant.*

rini ; & Annibal , après avoir traversé les Gaules & les Alpes 219 ans avant J. C. au commencement de la seconde guerre Punique, fut arrêté à cette ville ; il s'en rendit maître au bout de trois jours : là il joignit à son armée beaucoup d'Insubriens & de Gaulois, & en partit pour marcher contre les Romains, qu'il défit bientôt sur le Tésin, & sur la Trébie , & ensuite à Trasimene , comme nous le dirons dans la suite.

Turin servit utilement les Romains dans la guerre de Catilina, 64 ans avant J. C. lorsque Murena , préfet de la Gaule Cisalpine , rassembloit des troupes qui contribuerent à la défaite de Catilina. Jules-César en fit une place d'armes lorsqu'il alla dans les Gaules ; il accorda à ses habitans tous les droits de citoyens Romains ; il y établit un préfet qui fut appellé le *Gardien des Alpes* , & il donna même son nom à cette ville , en voulant qu'elle fut appellée *Colonia Julia* ; mais Auguste voulut aussi avoir la gloire de lui donner son nom , & Turin est appellée *Augusta Taurinorum* dans tous les auteurs qui en ont parlé , tels que Tite-Live , Pline , Pto-

lémée, Strabon, & Ammien-Marcellin. Sous le regne d'Auguste, Tibere qui fut dans la suite empereur, acheva de soumettre toute la partie des Alpes, qui avoisine Turin, comme on le voit par l'inscription que nous avons citée page 70.

L'an 312, Constantin gagna une grande bataille près de Turin contre Maxence; elle le rendit maître de toutes les villes situées entre les Alpes & le Pô, & lui assura la possession de Turin.

Cette ville souffrit beaucoup des premieres invasions des Goths en Italie; elle fut pillée, saccagée & presque détruite vers l'an 409. Attila, roi des Huns, qui venoit de la Hongrie, & qui avoit désolé les Gaules, ayant été obligé de lever le siege d'Orléans, & perdu en 451 une grande bataille près de Châlons-sur-Marne, suivant M. Sabatier (d'autres disent près d'Orléans) contre Aëtius, Mérovée & Théodoric, passa en Italie en 452; il alloit encore ravager Turin lorsque les instances de S. Maxime, alors évêque de cette ville, la sauverent. Elle éprouva ensuite plusieurs changemens de domination, & des guerres intestines qui la rendirent pres-

Invasion d'Attila.

que déserte ; elle se rétablit sous les rois Lombards, qui commencerent à régner en Italie en 568. Le premier fut Alboin, qui sortit de la Hongrie & de la Saxe à la tête de sa nation, hommes, enfans & vieillards, pour venir s'établir en Italie à l'exemple de son grand oncle Théodoric ; il étendit ses conquêtes jusques aux pieds des Alpes, & par conséquent jusqu'à Turin.

Charlemagne détruisit le royaume des Lombards en Italie l'an 774, en sorte que Turin entra sous sa domination, & continua d'être soumise à ses successeurs, & ensuite aux rois d'Italie (a). Nous avons dit, d'après Guichenon, que Bérold, fils de Hugues de Saxe, s'étant distingué par sa valeur, Rodolphe, roi de Bourgogne, lui donna la Savoie : dans la suite Adélaïde de Suze ayant épousé Oddon, comte de Savoie, & étant morte l'an 1091, les comtes de Savoie, devinrent plus puissans, ils avoient été vicaires de l'Empire en Piémont, ils y devinrent indépendans. Les empereurs concéderent à la plupart des seigneurs les

(a) V. *Thesaurus Antiquitatum & Historiarum Italiæ*, de Burman, Grævius, &c. en 45 volumes *in-folio*, 1704, &c.

terres qu'ils ne pouvoient plus leur ôter ; c'est ainsi que le sort de Turin fut fixé; il n'a presque pas varié depuis que la maison de Savoie en est en possession, & depuis l'an 1280 ces princes y ont fait leur résidence, après avoir abandonné Chamberi.

Turin a été assiégée & prise plus d'une fois dans ces derniers siecles ; elle le fut en 1536 par François I, qui s'empara de tous les Etats du duc de Savoie : les historiens nationaux disent que l'ambition de François I en fut la seule cause ; ce fut au moins sous prétexte de l'usurpation du comté de Nice & de la succession de Louise de Savoie sa mere, que François I fit cette invasion. Ce fut alors que les quatre fauxbourgs de Turin furent détruits, & en même temps les restes d'un amphithéâtre qui datoit du siecle d'Auguste, avec plusieurs autres restes de l'ancienne grandeur de Turin, qui se trouvoient hors de l'enceinte de ses fortifications. Turin a été presque rebâtie depuis ce temps-là ; elle est devenue une ville pour ainsi dire neuve, & elle est aujourd'hui la plus réguliere, la mieux bâtie, & une des plus agréables de toute l'Italie.

La ville de Turin fut prise encore par les François en 1640 ; (a) ce siege est un des événemens du ministere de Richelieu ; il fut précédé de deux batailles, & le prince Thomas de Savoie, malgré tous ses efforts, ne put forcer les lignes du comte d'Harcourt, qui commandoit les troupes Françoises, ni lui faire lever le siege. Ce comte d'Harcourt, qu'on avoit appellé le cadet la Perle, parce qu'il étoit le cadet de la maison de Lorraine, & qu'il portoit une perle à l'oreille, fut appellé par les Dames de Turin la Perle des cadets. Mais le siege le plus mémorable qu'ait souffert la ville de Turin, est celui de 1706, qui a donné lieu à la construction de la belle église appellée *la Superga* ; nous en parlerons dans le chapitre XV.

(a) *Campegg'amenti del S. P. Tomaso di Savoia descritti dal Cavaliere Emanuele Tesauro*, 1674, in-folio.



CHAPITRE VII.

Description de Turin, de la citadelle, de la cathédrale, du palais & du théatre.

TURIN a environ une lieue de tour; elle a 900 toises de longueur depuis la porte de Suze, qui est au couchant, jusqu'à la porte du Pô, qui est au levant, & 600 toises depuis la porte du palais, qui est au nord, jusqu'à la porte neuve qui est au midi; elle est entourée, comme on le voit dans le plan qui est joint à cet ouvrage, de 15 bastions très-réguliers & très-forts qui la mettent en état de soutenir un siege.

Il y a quatre belles portes à Turin, placées vers les quatre régions du monde, elles s'appellent en italien *Porta Palazzo*, *Porta di Po*, *Porta nuova*, *Porta Susina.* Les trois premieres sont décorées de façades en marbre, avec des colonnes, des ornemens, des inscriptions, & sur-tout la porte du Pô,

qui eſt la plus remarquable de toutes ; nous en parlerons dans la ſuite de cette deſcription.

Les dix places qu'il y a à Turin, & toutes les rues de la ville ſont d'une régularité & d'un alignement qui fait le plus beau ſpectacle ; les rues, qui ſe croiſent à angles droits, partagent la ville en cent quarante-cinq parties ou carrés, qui ont environ cinquante toiſes de longueur, plus ou moins, & qui portent ordinairement le nom d'un Saint ; on ne déſigne gueres les adreſſes par le nom des rues, mais par celui de ce Saint. On vend à Turin un grand plan où tous ces noms ſont marqués ; mais celui que l'on trouvera dans ce livre contient toutes les égliſes, les places & autres objets dignes d'attention, & il ſera ſuffiſant pour ſatisfaire la curioſité du voyageur.

Victor Amédée II a le plus contribué à cette grande régularité, qui fait de Turin une des plus belles villes d'Italie. La rue du Pô & la rue neuve ſont les plus remarquables de toutes ; la rue de *Dora groſſa* a plus de 500 toiſes, & l'on a achevé de la rendre belle, droite & réguliere, à l'occaſion du mariage de

M. le prince de Piémont. On a abattu toutes les maisons qui n'avoient pas la hauteur & la dignité de celles qui avoient été bâties sous Charles-Emmanuel, en sorte qu'il y a peu de rues en Europe qui puissent lui être comparées; l'on peut juger par le plan, de la régularité de la ville & de l'agrément qui en résulte; à cet égard, Turin est la plus belle ville qu'on puisse voir.

L'on compte à Turin cent dix églises ou chapelles, dont la plus grande partie sont enrichies de marbres, beaucoup plus beaux que ceux que nous faisons venir à grands frais de Flandre à Paris, & qu'on est obligé, par conséquent d'y employer avec beaucoup d'économie.

Je vais parcourir celles de ces églises qui sont les plus remarquables; & j'indiquerai en même temps dans chaque quartier les autres édifices les plus dignes d'attention, en y joignant toujours les notes critiques ou les jugemens de M. l'abbé Gougenot.

S. GIOVANNI BATTISTA. L'église métropolitaine de Turin porte le nom de S. Jean-Baptiste, premier protecteur de la ville, & qui étoit aussi protecteur du royaume de Lombardie; Cathédrale.

c'eſt à ſon honneur qu'elle fut fondée l'an 602 par Agilulf, roi d'Italie, & par la reine Théodelinde, princeſſe qui fit pendant toute ſa vie beaucoup de donations à l'égliſe. Elle vécut dans une ſi grande conſidération, que les Lombards la prierent de leur donner un roi en choiſiſſant un ſecond mari; elle prit Agilulf, duc de Turin, l'an 590.

Le cardinal de la Rovere, évêque de Turin, fit rétablir cette égliſe en 1498. Le portail eſt d'une aſſez belle pierre polie, orné de pilaſtres, avec trois portes d'entrée, mais d'une architecture médiocre; on y voit une vieille colonne fort courte où tient un anneau de fer: on dit qu'anciennement on y mettoit au carcan ceux qui n'avoient pas fait leurs pâques.

On voit à gauche du portail un grand clocher; il eſt ſéparé du bâtiment de l'égliſe, ſuivant l'ancien uſage qui ſe conſerve encore dans preſque toute l'Italie, auſſi-bien que dans quelques minarets des Turcs (d'où les Imans avertiſſent le peuple pour la priere). Il ſeroit à ſouhaiter qu'on l'obſervât de même en France: on éviteroit les accidens qui arrivent quelquefois par la chûte des

grandes aiguilles & des hautes tours, & l'ébranlement que les grosses cloches peuvent causer dans les voûtes, qui est très-sensible quand on sonne des cloches énormes, comme celles de Rouen & de Toulouse.

On fait remarquer dans cette tour une grosse cloche qui pese environ 13 milliers; on voit que ce n'est rien eu comparaison de celle de Rouen qui en pese 36 : mais en Italie on n'a pas cherché à faire des cloches extraordinaires, il n'y a que leur nombre qui incommode.

L'intérieur de cette cathédrale est d'un ancien goût, & ne contient rien de plus remarquable qu'un bel autel de marbre & une grande tribune, avec un bel orgue, où l'on voit beaucoup de dorure & de bas-reliefs. En face de l'orgue est une belle tribune où le roi assiste très-souvent à l'office & au sermon.

Le trésor contient beaucoup de vases précieux, plus de 40 chandeliers d'argent, plusieurs grandes statues, un devant de tabernacle d'argent estimé plus de 7000 livres, sur lequel on a représenté le fameux miracle du S. Sacrement que l'on rapporte à l'année 1453,

où une hostie sortit du ciboire qu'un voleur emportoit, & s'éleva en l'air jusqu'à ce que l'évêque vînt la recevoir. On remarque encore dans ce trésor un bel ostensoir de vermeil, surmonté d'une couronne royale enrichie de diamans; la grande croix d'argent du chapitre qui pese 90 marcs; le canon, ou *Carta gloria* qui s'expose sur l'autel; c'est un ange assis sur un massif, qui porte un livre ouvert de la grandeur d'un Missel, ayant à ses côtés deux autres anges, qui d'une main tiennent le livre ouvert, & de l'autre indiquent les paroles initiales; le tout est couronné par un agneau, symbole de S. Jean, qui est le titulaire de l'église, & ces figures sont en argent. Je ne parle pas d'un grand nombre de reliquaires précieux que l'on voit dans ce trésor, aussi-bien que dans la chapelle du Saint Suaire: il y a tant d'autres trésors en Italie, que celui-ci, malgré sa richesse, n'est pas très-remarqué.

Le clergé de cette église consiste en un prévôt, un archidiacre, un trésorier, un archiprêtre, un chantre & un primicier, 30 chanoines, 80 ecclésiastiques du séminaire, 8 maîtres de céré-

monie, & beaucoup de musiciens; cela rend très-belles les processions générales de Turin: il y en a pour la Fête-Dieu; pour la délivrance de 1706 le 8 septembre; pour la Fête de S. Jean; pour celle de S. Second, le 26 août: on y voit alors le clergé de la ville, les grands magistrats, le corps de ville, & l'université en habits de céremonie. C'est ici où l'on commence à voir la pompe des cérémonies ecclésiastiques prendre un nouvel éclat; on les appelle *Funzioni*; c'est un véritable spectacle en Italie.

Chapelle du S Suaire.

La chapelle royale du S. Suaire *della Sanctissima Sindone*, est la plus belle église de Turin; elle est au-delà, & au-dessus du grand autel, à la place du rond-point de la cathédrale, de maniere que son autel se découvre de fort loin, au-dessus du maître autel de la cathédrale; c'est comme une église à part, où l'on entre par deux belles façades ornées de marbre noir qui sont aux côtés du maître autel, & qui conduisent à deux escaliers de marbre. Cette chapelle fut bâtie vers le milieu du dernier siecle sous Charles-Emmanuel II, sur les dessins du P. Guarino Guarini, théatin. C'est une rotonde très-élevée, environnée de

30 colonnes de marbre noir très-poli, dont les bases & les chapitaux sont de bronze doré ; le plan & la décoration de cette partie sont très-bien. Ce premier ordre est surmonté de six grands arcs qui forment les fenêtres, séparés par des niches ; ornés encore de colonnes en marbre ; tout ce beau marbre a été tiré de Frabosa, qui est à deux lieues au midi de Mondovi.

La coupole qui termine cette rotonde est d'une construction singuliere, on peut même dire extravagante : elle est formée de plusieurs lunettes qui se couvrent en partie l'une l'autre comme des écailles de poisson, ou, si l'on veut, de plusieurs voûtes en marbre, percées à jour, placées les unes au-dessus des autres, de maniere que l'angle de l'une répond directement au milieu du côté de l'autre, cela produit un grand nombre de perces triangulaires, qui laissent voir au sommet de l'édifice une couronne de marbre en forme d'étoile qui paroît être en l'air, quoiqu'elle soit soutenue par ses rayons. On en peut voir les dessins dans l'*architettura civile* de Guarino Guarini (a).

(a) Ce livre est remarquable en ce qu'on y trouve les dessins de l'église du Val-de-Grace de Paris, comme ayant été donnés par Guarini.

La chapelle est incrustée encore de marbre noir, & la partie qui donne sur la cathédrale est un grand arc dont l'architecture est soutenue par deux grandes colonnes cannelées. Le pavé de la chapelle est de marbre bleu avec des étoiles de bronze.

Dans le milieu de ce bel édifice s'éleve majestueusement un grand autel de marbre noir à deux faces, au-dessus duquel se voit une châsse carrée environnée de glaces. Au-dedans est une châsse d'argent, cizelée, enrichie d'or & de diamans, où se conserve le S. Suaire, dans lequel on assure que J. C. fut enseveli. Il étoit autrefois à Liré, près de Troies en Champagne, où il avoit été déposé par un gouverneur de Picardie, qui disoit l'avoir pris sur les infideles dans le temps des croisades. On l'expose à la vue des fideles le jour de la Fête de l'exaltation de la Sainte Croix, & dans des réjouissances extraordinaires. Il y en a un à Besançon que l'on fait voir aussi tous les ans, & un à S. Pierre de Rome que l'on montre plus rarement.

Misson, qui tourne en ridicule tous

les acceſſoires de la religion (a), prétend avoir trouvé dans ſes voyages huit ſaints Suaires, tous autoriſés par des bulles; il regarde celui de Turin comme l'un des moins authentiques, & il donne la préférence à celui de Cadouin en Périgord, qui a pour lui pluſieurs bulles. On peut voir ſur celui de Turin, Auguſtin Solaro, évêque de Saluces, & Philibert Pingon. La grande châſſe où il ſe conſerve eſt ſurmontée d'un grouppe d'anges qui portent une croix de cryſtal, environnée de rayons dorés; aux quatre angles de l'autel ſont ſuſpendues quatre groſſes lampes d'argent, dont chacune en renferme neuf plus petites; les quatre enſemble peſent 1872 marcs, & celle qui eſt ſuſpendue devant l'autel en peſe ſeule 842: on voit encore dans les entre-colonnes pluſieurs autres lampes d'argent toujours allumées: tout cela forme le coup-d'œil le plus noble & le plus convenable à la deſtination lugubre de la chapelle. Cet édifice eſt beaucoup mieux pour une chapelle ſépulcrale que celle de Florence, qui eſt trop enrichie

(a) Il a été accuſé d'ignorance & de mauvaiſe foi par pluſieurs Italiens célébres, entr'autres Maffei. *Verona illuſtrata*.

de pierres colorées. Je ne connois rien qui approche plus de cette majesté lugubre de la chapelle de Turin que le calvaire qui est au fond de l'église de S. Roch, à Paris, dont la composition est aussi expressive que pathetique.

Cette chapelle du S. Suaire est très-favorable à la musique ; c'est-là que le roi entend la messe en été ; mais pour l'hiver il y a une chapelle, à droite du corridor, qui conduit à la tribune du roi. Quand le roi y est, chacun a la liberté d'y être avec lui & d'entendre la symphonie qui s'exécute dans la tribune. Le roi a toujours une excellente musique ; c'est à Turin qu'a souvent chanté le célebre Farinelli, avant d'aller en Espagne, où il devint tout-puissant (a). On a vû à Turin Somis, qui étoit un des plus fameux violons de l'Italie (b) ; & Broschi, Napolitain, frere de Farinelli, qui a composé des opéra pour Turin.

Le Piémont a produit encore trois des plus grands violons que l'on con-

(a) Il ne s'oublia point au milieu des faveurs de la cour, il proposa à des seigneurs Piémontois qui dînoient chez lui de leur répéter une atiette qu'il avoit chantée avec de grands applaudissemens sur le théâtre de Turin.

(b) Madame Vanloo, sa sœur, étoit célebre à Paris par sa belle voix, & sur-tout par sa maniere de chanter.

noiſſe, Pugnani & Viotti qui demeurent à Turin, & Jardini à Londres; les Bezuzi, haut-bois, dont un vit encore, & leur frere, connu pour le baſſon, & qui eſt mort; enfin Pagin, Vachon & Lametti, qui étoient Piémontois.

L'égliſe de Turin eſt le ſiege d'un très-ancien évêché; il fut érigé en archevêché par Léon X en 1515, & il a cinq évêques ſuffragans. Cette égliſe étoit déja célebre dès le temps de S. Ambroiſe, qui engagea le pape à y aſſembler un concile en 397 pour régler les conteſtations qu'il y avoit entre les évêques de France. Le pape Martin V, revenant du concile de Conſtance en 1417, s'arrêta quelque temps à Turin; il y accorda beaucoup de priviléges & d'indulgences, & il y laiſſa 3000 florins d'or (environ 30000 liv.) pour contribuer à la conſtruction du pont de pierre ſur le Pô.

Le grand protecteur du royaume eſt S. Maurice, dont la fête ſe célebre le 22 ſeptembre. Ce héros chrétien étoit chef de la légion Thébéenne ou de Thebes en Egypte; il étoit à l'armée de l'empereur Maximien, qui fit maſſacrer

cette légion toute entiere composée de 6660 soldats, parce qu'elle refusa de sacrifier aux dieux comme le reste de l'armée; ce fut le 22 septembre de l'an 286, à Acaune, ou S. Maurice en Valais, qui est à 24 lieues de Genève, & à cinq lieues de l'endroit où le Rhône entre dans le lac de Genève. Sigismond, roi de Bourgogne, fit bâtir un monastere & une église à l'honneur de ce Saint. Les ducs de Savoie ont porté long-temps son anneau, & on le conserve, aussi-bien que son épée, dans le trésor de la chapelle du S. Suaire. C'est aussi en son honneur que le duc Amédée VIII établit en 1434 l'ordre de S. Maurice, dont les chevaliers portent encore une croix treflée, avec un cordon verd; cet ordre sert de récompense militaire comme celui de S. Louis en France, pour le mérite des officiers les plus distingués. Mais il y a en France quelques gentilshommes qui l'ont obtenu sans avoir servi en Piémont.

Ordre de S. Maurice.

A l'égard du grand ordre, *supremo ordine*, dont le roi & les princes portent le collier, c'est l'*Annonciade*, autrefois l'ordre du Collier, ou des lacs d'amour, établi en 1362 par le comte

Ordre de l'Annonciade.

Verd, Amé VI, dont nous avons parlé dans le chapitre cinquieme. L'ordre du Collier étoit une institution galante aussi-bien que celui de la Jarretiere en Angleterre ; ce fut à l'occasion d'un brasselet qu'une dame avoit tressé pour ce prince, en lacs d'amour, avec ses propres cheveux ; la devise y étoit relative, & s'exprimoit par les quatre lettres initiales F. E. R. T. que Favin & Guichenon expliquent ainsi, *frappez*, *entrez*, *rompez tout* ; d'autres l'ont expliquée par ces mots, *fortitudo ejus Rhodum tenuit*, relatifs à Amé IV ou Amédée le grand, qui fit lever le siege de Rhodes en 1310. On ne doit pas être étonné qu'un prince aussi pieux que l'étoit Amé VIII ait voulu sanctifier cet ordre en lui donnant le nom de l'*Annonciade* qu'il porte actuellement. Ce prince, avant même d'abdiquer ses Etats pour se retirer au prieuré de Ripaille, avoit les inclinations si religieuses, qu'il vouloit que tous les chevaliers de l'ordre assistassent à l'office en habits de Chartreux, lorsqu'ils tenoient leur chapitre à la Chartreuse de Pierre-Chatel en Bugey. L'ordre de l'Annonciade a conservé tout son éclat ; il est encore la marque la plus distin-

guée de la naissance, accompagnée d'un mérite rare; le nombre des chevaliers se réduit à 15, à l'honneur des 15 mysteres, mais c'est sans y comprendre le roi & les princes; les chevaliers sont distingués par une plaque en broderie, & par une chaîne d'or parsemée de roses émaillées de blanc & de rouge, au bas de laquelle est une Annonciation en émail; c'est ce collier que le roi a coutume de porter, aussi-bien que les chevaliers. Le roi porte aussi le cordon de l'ordre de *S. Maurice*, dont il est le grand maître.

Place du château.

Le palais du roi est un grand édifice qui forme la face septentrionale de la grande place appellée *Piazza Castello*, & c'est dans le milieu de cette grande place qu'est l'ancien château des ducs de Savoie, appellé *Castello Reale*, où le duc de Savoie, fils du Roi, habitoit avant son mariage avec l'infante d'Espagne, & où le prince de Piémont habite actuellement. On a réuni le château avec le palais, par une gallerie qui divise la place en deux autres; mais la principale conserve le nom de *Piazza Castello*; elle est grande, belle & réguliere, entourée de portiques & de

beaux édifices, & elle donne naiſſance à pluſieurs grandes rues très-bien alignées. Une, entr'autres, appellée *Contrada di Dora groſſa*, va vers le couchant juſqu'auprès de la porte de Suze, & elle a 500 toiſes, ou environ un quart de lieue en ligne droite : au midi eſt la *Contrada nuova*, qui va vers la porte neuve en face du palais. On peut même voir, quand le veſtibule eſt ouvert, la petite place qui eſt derriere le château, *Piazza dietro al Caſtello*, & qui donne naiſſance à la belle rue du Pô, *Contrada di Pô*, c'eſt le plus beau coup-d'œil qu'il y ait en ce genre. La rue du Pô eſt une des plus belles rues qu'il y ait au monde, elle eſt droite, large, uniforme, d'une architecture ſimple & noble, garnie de deux rangs de portiques couverts, choſe extrêmement commode pour le commerce, les affaires, la ſanté, la promenade & l'agrément. J'ai retrouvé avec grand plaiſir, à Bologne & à Padoue, de ſemblables portiques, & je voudrois qu'on les eût adoptés parmi nous ; mais il n'y en a point d'auſſi ornés & d'auſſi beaux que ceux de Turin. Cette rue ſert à la promenade des carroſſes dans le carnaval,

Rue du Pô.

&

& les illuminations y sont superbes : les balcons ornés de fleurs, les boutiques riches qui sont en bas, tout augmente l'agrément de cette belle rue ; le seul inconvénient est, qu'elle traverse obliquement toutes les rues de ce quartier, qui d'ailleurs sont régulieres & paralleles entre elles, & que les maisons n'ayant pas été enduites de plâtre, ont un air sombre ; elles sont aussi un peu défigurées par les trous des échaffaudages.

La gallerie qui donne sur la place du château, & par laquelle on entre dans la place Royale, est appellée *il Padiglione Reale :* c'est-là qu'est postée l'avant-garde du palais, & l'on y place le S. Suaire lorsqu'on veut l'exposer à la vénération publique ; on fait alors une grande procession, le S. Suaire est sous un dais magnifique, porté par le roi & par les princes du Sang, au bruit des canons, des tambours & des instrumens de la musique du roi.

PALAZZO REALE, le palais du roi, fut fait dans le dernier siecle sous Charles-Emmanuel II. Il est bâti en pierres & en briques. On y entre par une grande cour carrée environnée de portiques réguliers ; d'ailleurs il n'a aucune

décoration extérieure; mais il ne feroit pas impoſſible de l'embellir. Quant à l'intérieur, tout le monde convient qu'il ſurpaſſe par la magnificence & le goût, la plupart des autres palais de l'Italie. On y voit des ſtatues antiques, & des ſculptures des Collini qui ont été occupés à décorer l'intérieur du palais. Il renferme ſur-tout une très-belle collection de tableaux Italiens, Flamands, & de quelques modernes. C'eſt même la ſeule de ce genre qui ſoit en Italie; elle doit faire d'autant plus de plaiſir, que par l'heureux choix des morceaux qui la compoſent, on y apprend à n'avoir aucun goût excluſif. Cette collection fut commencée par le roi Victor Amédée, & augmentée par le feu roi Charles-Emmanuel III.

On trouve d'abord au pied du grand eſcalier, dans une niche placée ſur un palier, une figure équeſtre de Victor Amédée I; elle eſt de bronze, placée ſur un cheval de marbre, qui, en ſautant, culbute des eſclaves; le cheval eſt très-lourd, & tout cet ouvrage eſt au-deſſous du médiocre. On lit ſur le piedeſtal de la figure l'inſcription ſuivante:

Divi Victoris Amedei bellicam fortitudinem & inflexum justitiæ rigorem metallo expressum vides. Totum animum videres, si velox ingenium flexilem clementiam exprimere metallum posset.

Il y a sur le même escalier plusieurs autres statues en marbre. On n'entre pas dans les appartemens, à moins qu'on ne soit conduit par quelqu'un qui ait droit de vous y accompagner ; le feu roi se plaisoit quelquefois à être de la partie, & à jouir de l'incognito vis-à-vis des étrangers pour les entendre raisonner sur les beautés de son palais.

Appartement du roi.

Dans l'appartement d'hiver, il y a un grand salon où l'on voit quatre dessus de porte du *Ricci*, dont le plus beau est Tobie, à qui l'ange rend la vue. Le plafond de ce salon est un des meilleurs que Daniel de *Seneterre* ait fait dans le palais de Turin.

On voit dans la salle d'audience un plafond & quatre tableaux de Jean *Miel*.

Il y a encore dans la salle du trône un excellent plafond du même maître, il représente un sujet allégorique assez compliqué ; on y lit sur une banderolle ces mots : *Multis melior pax una triumphis* ; devise sage & heureuse qui con-

vient parfaitement à la maison de Savoie, dont les victoires ont été moins utiles que les négociations & la paix. Les ornemens de la chambre à coucher sont d'un grand goût & d'une grande richesse. Le plafond est de Daniel de *Seneterre*. Les deux dessus de porte sont de *Ricci*; l'un représente Salomon qui encense les faux dieux, & l'autre Agar qui se retire avec Ismaël pour aller dans le désert.

Les élémens de l'Albane.

Dans la même chambre sont quatre fameux tableaux de l'Albane, dont il y a des copies par-tout ; ils représentent les quatre élémens ; ces tableaux sont en forme ovale, & d'environ quatre pieds de diametre ; ils sont tous d'une si grande beauté, qu'on ne sait auquel donner la préférence. Les graces & la vigueur du pinceau y excellent également. La seule chose qu'on pourroit y critiquer, c'est la composition qui est un peu éparse ou dispersée; c'est le défaut ordinaire de ce maître,

Les meubles répondent à la beauté de l'appartement : on y remarque entr'autres des bras à bougies, dont les plaques sont des miroirs enchassés dans des cadres d'argent massif, travaillés avec

goût. Nous n'en faisons cependant l'observation, que parce que cette sorte de meuble est fort en usage dans les appartemens d'Italie. On les distribue assez ordinairement dans le pourtour des chambres, pour y répandre plus de clarté. On a soin de mettre les lustres très-bas ; on prétend que les dames qui ne mettent point de rouge, paroîtroient trop pâles s'ils étoient plus élevés.

LA GALLERIE du roi a sept croisées sur sa longueur : elle est décorée avec la plus grande magnificence & d'un goût admirable ; l'on y a peint les exploits des héros de la maison de Savoie : on y voit sur-tout un grand tableau de *Vandyck*, dont le sujet est la bataille de Saint Quentin gagnée sur les François en 1557 par les troupes impériales que commandoit le duc Emmanuel Philibert. Cette gallerie renferme beaucoup de tableaux qui y sont distribués sans confusion. Le plafond de cette gallerie est de Daniel de *Seneterre*. Les principaux tableaux sont le dessus de porte en entrant, qui représente une femme avec des attributs de science, par *Gentileschi*. Un S. Jean du Guide, fin de tons, un peu gris de couleur, & dont mal-

heureusement le fond a été mal refait.

Le portrait du prince Thomas de Savoie, duquel descend la branche de Carignan, représenté à cheval, par *Vandyck.*

Un autre tableau de *Vandyck*, représentant Charles I, roi d'Angleterre, en pied. C'est un des plus beaux tableaux de ce maître. L'architecture qui forme le fond y laisse appercevoir un perçé qui en augmente l'étendue. M. Cochin, dans son *Voyage d'Italie*, publié en 1758, trouve ce tableau admirable; il est, dit-il, d'une vérité si étonnante, qu'il semble que ce ne soit point de la peinture. Il faut voir les réflexions de ce célebre artiste sur la plupart des tableaux de ce palais.

Un autre grand tableau de *Vandyck*, représentant les trois enfans de Charles I; ce tableau fait illusion. Le portrait de *Vandyck*, par lui-même, tableau d'une grande beauté.

Notre-Seigneur au tombeau, de Jacob *Bassan*, c'est en petit le même que l'on voyoit au Luxembourg à Paris, & qui sera sans doute dans le nouveau musée aux galleries du Louvre.

Un jeune homme qui caresse un chien,

par le *Cimiani*, fort beau tableau dans la maniere de l'Espagnolet.

Un petit tableau très-gracieux, de l'*Albane*, représentant la Vierge qui tient l'Enfant Jesus, & des Anges qui répandent des fleurs.

Le portrait de *Porbus*, fait par lui-même, où il s'est représenté mesurant l'étendue de son crâne avec un compas.

Un tableau, par le *Rembrandt*, très-noir; on n'y démêle que la tête & les mains d'un vieillard qui paroissent fort belles.

Dans la chambre des Solimenes quatre tableaux de *Solimene*, représentant des sujets de l'ancien testament; celui de la reine de *Saba* offrant des présens à Salomon, est le mieux composé; ils sont tous bien dessinés, & l'on y trouve une grande variété dans les airs de têtes, mais ils n'ont aucune intelligence de clair obscur.

On trouve ensuite le cabinet des peintures de Carle Vanloo. Cet artiste y a peint en effet plusieurs petits tableaux dans les panneaux de la menuiserie, & ils font honneur à ses talens. Ils sont admirables, dit M. Cochin, par les

graces du dessin, la fraicheur & la force de la couleur. On y voit un petit oratoire où il y a une Vierge du Trévisan.

Dans l'appartement d'été du roi, après avoir traversé la salle à manger & un grand cabinet, on entre dans un petit cabinet plein de jolis portraits en miniature, faits par *Ramelli* d'après les plus grands maîtres; ces tableaux sont distribués dans des glaces ajustées avec beaucoup d'ornemens dorés. Dans un renfoncement de ce même cabinet, il y a une Vierge peinte par *Carle Maratte*.

Delà on passe dans quatre pieces presque égales. On trouve ensuite huit pieces d'une même enfilade, qui ne sont autre chose qu'une gallerie qu'on a divisée. Ces pieces sont ornées de beaucoup de tableaux; il y a dans la premiere un fameux *Gerard-Douw* (a), qui coûta au roi de Sardaigne trente mille livres: il représente une femme hydropique assise, le médecin, qui est debout à còté d'elle, regarde les urines:

(a) Ce maître, né en 1613, étoit élevé de Rembrandt; il a fait peu d'ouvrages, parce qu'il leur donnoit toujours un fini extraordinaire, & y mettoit par conséquent un temps considérable.

la servante, en lui donnant une potion avec une cuiller, a les yeux fixés sur la fille de la malade, qui est à genoux aux pieds de sa mere, & lui baise la main en fondant en larmes : ce tableau est éclairé par un œil de bœuf placé au-dessus de la fenêtre de la chambre de la malade : il est bien composé, plein d'expression, parfaitement entendu de lumiere : la perspective y est bien observée ; la chambre a beaucoup d'enfoncement ; le lustre de bronze suspendu au milieu & tous les autres accessoires du tableau en décident parfaitement les plans. Mais le trop grand fini de cet ouvrage y répand un peu de sécheresse. Il est dans un cadre d'ébene noir fermé par deux battans, sur lesquels Gerard-Douw a peint une aiguiere & une serviette.

Il y a dans la même chambre un S. Jean du Guerchin, & une Vierge qui montre à lire à l'Enfant Jesus, de Carle *Maratte.*

Dans les quatre pieces suivantes, on voit de fort beaux tableaux de fleurs du *Vanusen* ou Van-Huysum. Quatre beaux paysages du *Breughel.* Un tableau de *Scaken* ou Schalken à la lumiere, représen-

tant une Magdeleine, dont l'effet eſt admirable. Une Madone avec l'Enfant Jeſus de *Benvenuto Garofalo;* elle eſt traitée d'une maniere brune. Une autre Madone du *Guerchin*, traitée dans le clair & dans le temps où il cherchoit à imiter le *Guide;* cette derniere maniere a toujours été inférieure à ſa premiere.

Le portrait d'Eraſme, par *Olbein*, beau, mais un peu ſec. Des tableaux d'enfans vus à mi-corps, par *Sedoux*, les caracteres, ainſi que la couleur, en ſont gracieux. Un tableau du fameux chevalier *Vander-werf* (dont les curieux achetent les ouvrages à tout prix); il repréſente deux perſonnes effrayées à l'aſpect d'un mort. Les caracteres en ſont expreſſifs, mais il eſt trop fini, & les ombres en ſont trop dures.

La ſeptieme piece forme la bibliotheque particuliere du roi; les quatre deſſus de porte de *Nogaret*, peintre Vénitien, ſont aſſez gracieux de couleur.

La huitieme piece contient pluſieurs tableaux de batailles, par d'*Octimbourg* ou Hugtemburg; ils ſont peints d'une maniere dure, & il y en a très-peu de paſſables.

Les parquets de ce palais ſont de

très-belles marquetteries, il y regne partout autant de propreté que de magnificence.

On voit dans la gallerie de la reine un tableau représentant Loth & ses filles, par *Orazio Gentileschi* ; la figure de Loth est très-incorrecte, mais il y a une des filles vue de profil, qui est d'une grande beauté. Un David du *Guide*, semblable à celui que possede le roi de France. Il faudroit les comparer ensemble pour juger lequel est le plus beau. Appartement de la reine.

Apollon & Marsyas du *Guide* ; l'Apollon est de grisaille, & n'est point fini. Un S. Sébastien du Cignani, tableau très-beau, tant par la pureté du dessin, que par le bon accord qui y regne. Une noce du *Calabrese*.

Deux grands tableaux de Paul *Véronese*, représentans Moyse sauvé des eaux, & la reine de Saba qui offre des présens à Salomon ; des tons de brique dominent dans le Moyse ; la fille du roi a des habillemens modernes, faute de costume dans laquelle ce peintre est perpétuellement tombé. A l'égard de la reine de Saba, on voit bien avec elle une profusion de présens ; mais le Sa-

lomon eſt placé ſi déſavantageuſement, qu'on a peine à diſtinguer celui à qui on les préſente.

L'enfant prodigue du *Guerchin*, d'un deſſin très-mâle, & d'une couleur vigoureuſe. Un muſicien de *Valentin*, d'un effet très-piquant.

S. André ſur la croix, beau tableau de l'*Eſpagnolet*, vigoureux de couleur, & dont l'effet eſt admirable : on y trouve cependant un peu de ſéchereſſe dans le deſſin.

Deux grands tableaux de *Jacob Baſſan* ; l'un repréſentant l'enlévement des Sabines, & l'autre une femme chaſſant à coups de verges l'amour qui s'eſt introduit dans la boutique d'un chaudronnier ; celui-ci eſt occupé à battre un chaudron. Il y a dans ce tableau un grand attirail de cuiſine ; le premier eſt celui des deux qu'on eſtime le plus.

Deux autres tableaux, dont les ſujets ſont Suſanne juſtifiée, & Moyſe qui fait ſortir les eaux du rocher, par *Sébaſtien Lerici* : on découvre dans l'un & dans l'autre de grandes beautés de détail.

On paſſe dans une grande chambre toute revêtue de panneaux d'ancien laque

du Japon, compartis avec beaucoup de goût dans des cadres dorés. C'est ce qu'il y a de plus beau & de plus rare dans ce genre.

On entre ensuite dans un petit cabinet en forme d'oratoire, lambrissé de bois odoriférans, incrusté de nacre de perle gravée. Le dessin général de la nacre est bien, mais les figures & les ramages sont très-médiocrement gravés.

Le plafond de la chambre à coucher est de *Jean Miel.* On passe ensuite dans la salle à manger qui est entre l'appartement du roi & celui de la reine. Il y a quelques plafonds du chevalier *Beaumont*, qui étoit premier peintre du roi; mais ils ne méritent pas qu'on s'y arrête: ils ressemblent à des éventails; cependant ils ont quelque chose de la maniere de Boucher, mais sans en avoir le mérite. Il y a des personnes qui estiment le plafond d'un nommé *Francesco*, éleve de *Solimene*, représentant les jeux Olympiques.

Le feu roi n'avoit pas voulu qu'on exposât publiquement dans son palais des tableaux trop libres: cependant pour ne pas priver les vrais connoisseurs des beautés qu'ils renferment, il les a fait mettre à part dans les appartemens d'en-bas, où

l'on ne les fait voir qu'avec beaucoup de réſerve : ſi cet exemple eût été ſuivi en France par feu M. le duc d'Orléans, la Léda, l'Io, & la Danaé du Correge exiſteroient encore & n'auroient pas été découpées.

Indépendamment des tableaux licentieux dont on vient de parler, on a auſſi mis dans ces appartemens du rez-de-chauſſée différens morceaux de maîtres Flamands & Italiens, qu'on n'a pas jugés d'une aſſez grande beauté pour les placer dans les appartemens d'en-haut. Mais avant que de donner une note de ceux que l'on pourroit tirer de la foule; il eſt bon de parler d'un plafond de *Daniel de Seneterre*, qui eſt celui de la premiere chambre, où il a poëtiquement repréſenté les élémens. La terre eſt exprimée par un grouppe de Flore, de Bacchus & de Pomone; l'eau par une Vénus marine, accompagnée de Néréïdes, & portée ſur les ondes par des Tritons en préſence de Neptune. L'air eſt repréſenté par Eole qui enleve Orithie; & le feu par les forges de Vulcain : enfin comme le ſoleil anime tout l'univers, le peintre l'a placé au centre de la voûte; il tient une torche, à laquelle l'amour allume ſon flambeau. Il

regne dans cet ouvrage une belle intelligence de clair-obſcur ; les figures y plafonnent très-bien. Le raccourci de Neptune, qui eſt repréſenté debout, eſt beau ; & la Néréïde, qui tient des perles & qui porte une main à ſa gorge, eſt charmante ; on y trouve pluſieurs autres belles intentions : enfin tout ce morceau tient beaucoup du Correge & du Cortone, du côté de la couleur & des expreſſions.

On voit encore dans une des chambres ſuivantes un plafond du même peintre, repréſentant Mars & Vénus.

Parmi les tableaux qui doivent le plus exciter la curioſité des connoiſſeurs, il y a un prêtre confeſſant une bonne femme, & un pénitent qui attend dans l'autre partie du confeſſionnal ; on dit qu'il eſt de l'*Eſpagnolet.* Un tableau de fruits & un tableau de fleurs, de *Mignon.* Deux foires du *Breughel.* Un petit tableau de *Rembrandt*, repréſentant un docteur qui lit. Sainte Françoiſe Romaine, du *Guerchin* ; elle eſt dans une viſion, ayant à côté d'elle un ange en chaſuble ; elle tient un livre où ſont écrits ces mots : *Tenuiſti manum dexteram meam & in voluntate tua dedu-*

xisti me, *& cum gloria suscepisti me.* Trois têtes grandes comme nature, peintes en miniature sur velin, par *Giovanni Garsoni*, de Bologne. L'une représente une Muse, l'autre le portrait d'Emmanuel Philibert, & la troisieme est celle de Charles-Emmanuel I. Ces trois morceaux sont singuliers, mais très-froids, quoiqu'aussi bien traités que la miniature puisse l'être. Un petit *Kalf*, représentant un citron pelé; deux petits *Peternef* (ou Pierre-Neefs); une femme avec un pot de fleurs & une cage, par *Gerard-Douw*. On a réuni les petits tableaux Flamands dans la gallerie des batailles.

On fait peu de cas des tableaux licentieux, du côté de l'art; voici ceux qui sont les moins mauvais; les trois graces, grandes comme demi-nature, par *Pietro della Vecia*, éleve du Titien, ce tableau a beaucoup souffert. Salmacis & Hermaphrodite de l'*Albane*, tableau dont les figures sont grandes comme nature; c'est un des moins bons, & il paroît avoir été repeint. Jupiter & Io, petit tableau qu'on prétend être l'esquisse de la grande Io du *Correge*: il paroît plutôt que ce n'en est qu'une

copie médiocre. A l'égard d'Adam & Eve, il paroît être une mauvaise copie du *Guide*. Il y a encore quelques autres tableaux de même espece, mais qui ne méritent aucune attention. Dans les mêmes chambres, on voit deux petits bas-reliefs de marbre du *Donatello*, dont l'un représente le jugement de Salomon : la perspective n'y est pas malentendue, mais le dessin en est très-incorrect & l'exécution médiocre.

Les archives du palais sont belles & bien ordonnées ; la boiserie couleur de fernambouc & or, ainsi que celle de la bibliotheque, fait très-bien ; on y conserve 30 volumes *in-folio* de Pyrrus Ligorius, Savant Napolitain, écrits de sa main, sur la géographie, les antiquités, les médailles. C'est-là qu'on voyoit la table isiaque, mais elle est maintenant à l'université.

Après avoir parlé du palais du roi & des choses les plus remarquables qu'on y voit, reprenons la suite des objets les plus dignes d'attention qui se rencontrent dans la partie septentrionale de Turin.

Les jardins sont au nord du palais, où ils occupent trois bastions ; on pré-

tend qu'ils furent plantés par *le Nôtre*, de même que les plus beaux jardins de France : quoi qu'il en soit, on y trouve beaucoup d'art ; on a su y sauver toutes les irrégularités du terrein, & il y a sur-tout des eaux & de l'ombrage, ce qui est bien essentiel en été, aussi-tôt qu'on a passé les Alpes, & qu'on a changé, pour ainsi dire, de climats. Ces jardins sont bien entretenus, de même que tout ce qui appartient au roi.

Une branche de la *Dora* vient à *porta Palazzo* tomber dans un réservoir, d'où elle va dans les jardins entretenir les jets-d'eau & les bassins ; nous parlerons de cet acqueduc à la fin du chapitre X. Il y a aussi une machine de la construction de M. Mathé, habile mécanicien, qui étoit au service du roi de Sardaigne.

Château du duc de Savoie.

LE CHATEAU qui est près du palais est ordinairement l'habitation des princes de la maison royale (a). C'est un ancien édifice bâti par Amé VII, premier duc de Savoie, en 1416, & flanqué de quatre tours à la maniere de ce

(a) On l'a appellé successivement palais de Madame, palais du duc de Chablais, & palais du duc de Savoie.

temps-là ; mais on y a ajouté une belle façade moderne, ornée de colonnes corinthiennes, dont l'entablement est terminée par une grande balustrade, avec des balcons, des statues, des vases, d'un bon genre ; cette façade est de Philippe Juvara, & fut construite en 1720 pour Madame royale, mere du roi Victor Amédée ; elle a quelque chose qui tient du pérystile du Louvre à Paris ; cette façade est le plus beau morceau d'architecture qu'il y ait à Turin ; mais elle est en général trop chargée d'ornemens. La façade opposée n'a rien de remarquable.

Un grand vestibule, qui est au rez-de-chaussée, sert d'entrée à deux sallons de marbre, décorés avec beaucoup de magnificence ; delà on passe dans la salle des gardes suisses, qui est ornée de 62 bustes antiques de marbre, dont quelques-uns ne sont pas mauvais. L'escalier est un des plus beaux qu'il y ait au monde, il est à deux rampes, orné d'une bonne architecture ; la voûte qui le porte est légere & bien tournée ; & celle d'en-haut est garnie de rosettes agréablement variées ; il est peut-être un peu serré eu égard à sa proportion

générale. L'appartement eſt petit en comparaiſon de l'eſcalier, & ceux qui ont dit du château de *Capo di-Monte* à Naples, que l'eſcalier avoit été oublié, pourroient dire ici qu'après avoir fait l'eſcalier, on a oublié l'appartement ; mais ce ſeroit auſſi une exagération : il y a pluſieurs pieces habitables & d'un bon goût. On dit auſſi à Turin *égliſe ſans porte*, en parlant de S. Laurent, où l'on entre par une petite porte de côté.

Théâtre. LE THÉATRE de Turin, qui a été fait en 1740, eſt le plus conſidérable qu'il y ait en Italie, à l'exception du grand théâtre de Parme, qui depuis long-temps ne ſert point. Celui de Turin, au contraire, eſt le théâtre ordinaire des grands opéra de la cour, & il tient au palais du roi, d'où l'on y arrive de plein pied par une longue gallerie qui mérite d'être vue ; elle avoit été commencée ſur un plan magnifique, mais elle n'a pas été finie ſur le même deſſin.

Ce théâtre eſt le plus étudié, le mieux composé, le plus complet qu'on voie en Italie ; c'eſt le plus richement & le plus noblement décoré qu'il y ait dans le genre moderne, & il a ſervi de mo-

dele à celui de Naples & à plusieurs autres qu'on a faits depuis ce temps-là; mais celui de Naples l'emporte depuis qu'il a été décoré pour le mariage du roi.

L'architecture de ce théâtre est du comte Alfieri, dont l'intelligence & l'habileté se sont exercés plus d'une fois en matiere de construction; les portiques & une partie des beaux édifices de Turin sont de lui; il a fait graver les plans du théâtre, mais ils ne sont point publics. M. Dumont, architecte, rue des Arcis à Paris, les a donnés en racourci dans un recueil de théâtres qu'il a fait graver à Paris depuis peu; M. Patte ayant été envoyé en Italie en 1750 avec M. Giraud, machiniste du roi, à l'occasion d'un théâtre que le roi vouloit faire construire à Versailles, dessina dans le plus grand détail tous les beaux théâtres d'Italie, & on les trouve en abrégé dans son Essai sur l'architecture théâtrale, publiée en 1782, *in*-8°. à Paris, chez Moutard.

Le théâtre de Turin avec ses dépendances, y compris le portique qui regne le long de la place au rez-de-chaussée, a 38 toises ou 228 pieds de longueur & 108 pieds de largeur dans œuvre (a)

(a) Pour présenter aux François un terme de compa-

La voûte en est bombée en anse de panier, contre l'usage ordinaire des théâ-

raison qui leur soit connu, je rapporterai ici les dimensions de la salle de la comédie françoise, bâtie en 1782 par M. Peyre l'aîné & M. de Wailly, sur le terrein de l'hôtel de Condé; elle est construite dans un carré long de 27 toises de longueur, sur 18 toises & demie de largeur; elle est décorée d'arcades qui donnent dans des galleries tout autour du bâtiment. Aux deux extrémités de la façade principale sont deux grandes arcades de 26 pieds d'ouverture, qui servent à descendre de voiture à couvert dans les temps de pluie. L'extérieur de ce bâtiment, du côté de l'entrée, est décoré d'un péristile en avant corps de huit colonnes doriques. Du milieu de ce péristile, on entre dans un vestibule décoré en colonnes. Ce vestibule a 25 pieds en carré; à droite & à gauche sont deux grands escaliers, dont les marches ont 9 pieds & demie de longueur, & qui arrivent au plein pied des premieres loges, au premier étage. Ces escaliers, ainsi que le foyer qui est au-dessus du vestibule, sont décorés en colonnes isolées, qui soutiennent les voûtes, & forment des péristiles pour communiquer des paliers hauts des escaliers au foyer.

L'intérieur de la salle est un rond un peu allongé; elle a 60 pieds de largeur, à compter du fond des loges, & 54 de longueur jusqu'au rideau du théâtre. Au rez-de-chaussée est un parterre contenant 500 personnes assises; il a 45 pieds de large & 30 de long. Ce parterre est entouré de petites loges louées à l'année. Au lieu d'amphithéâtre on a pratiqué une gallerie en avant des premieres loges, qui fait tout le tour de la salle, & qui a deux rangs de banquettes. Les premieres loges ont trois rangs; les secondes en ont deux; les troisiemes forment un grand amphithéâtre de cinq rangs de banquettes, dans toute la partie du fond de la salle, & des deux côtés sont de petites loges; le quatrieme rang de loges est pratiqué dans douze grandes lunettes au-dessus de la corniche; elles servent de décoration au plafond. Toutes les loges de ce quatrieme rang sont louées à l'année; la salle

tres qui ont toujours un plafond, ou voûte plate. La salle proprement dite a 57 pieds depuis le bord du théâtre jusqu'au devant de la loge qui est en face, 45 pieds dans sa plus grande largeur, & 51 pieds & demi de hauteur depuis le sol du parterre jusques sous la calotte du comble. Elle est garnie de six rangs de loges, il y en a 26 à chaque étage; sans compter la loge du roi qui occupe 24 pieds au second rang dans le fond, & celles des entre-colonnes du théâtre. Ces loges n'ont que six pieds de large d'axe en axe, elles paroissent un peu petites; elles n'ont que six pieds & demi de hauteur, & ne peuvent avoir, comme les nôtres, deux étages de banquettes; car cela ne s'accorderoit pas en Italie avec la conversation qui se tient dans les loges, & les visites qu'on y reçoit; tout le monde

a 44 pieds de hauteur; l'avant scene a 38 pieds d'ouverture sur 32 pieds de hauteur; le théâtre 72 pieds de largeur d'un mur à l'autre; sur 50 de profondeur, depuis le bord du théâtre. Des 2 côtés du théâtre & de la salle sont disposés des escaliers pour monter aux différens étages de loges; il y en a un troisieme qui ne monte qu'à l'amphithéâtre des troisiemes, & un quatrieme qui ne sert que pour les comédiens; il y a enfin des foyers pour les acteurs, une salle d'assemblée, des magasins, un logement pour le concierge, & beaucoup de loges pour les acteurs.

y eſt de niveau, chacun avec ſa chaiſe qu'il range & qu'il promene à volonté. L'appui des premieres loges n'eſt qu'à cinq pieds de hauteur, ce qui donne la facilité de converſer même avec ceux qui ſont dans la ſalle. Toutes ces loges ſont tournées de côté, & un peu convergentes vers le théâtre; ces loges étant étroites, profondes, & ſéparées par des cloiſons pleines, les perſonnes qui ſont au fond ne pourroient voir le ſpectacle ſi les loges étoient placées perpendiculairement ſur le mur latéral.

Malgré cette diſpoſition oblique; l'architecte a eu ſoin d'éviter tous les angles aigus, qui abſorbent & éteignent les ſons, & il a racheté tous les biais par des pieces arrondies ou carrées qui retournent toujours à angles droits ou obtus, ce qui paroît fait très-adroitement pour que les voix retentiſſent mieux, & que le ſon ne ſoit pas concentré dans les angles.

Ces ſix rangs de loges toutes égales, préſentent, ſuivant M. Cochin, une uniformité froide, contraire aux regles du goût qui exige des proportions variées dans les maſſes principales d'un édifice, & il les compare à des caſes pratiquées

tiquées dans un mur ; cependant la décoration des loges adoucit cet inconvénient.

La loge du roi qui est en face du théatre, au second, a quatre toises de largeur ; elle est fermée dans le fond par des portes en glaces étamées qui répetent le spectacle pour ceux qui jouent & qui tournent le dos au théatre ; ces mêmes portes peuvent s'ouvrir & rendre la loge beaucoup plus vaste qu'elle n'est ordinairement, dans le cas où l'on veut y faire des parties plus nombreuses. D'ailleurs il y a encore des salles de jeu dans les environs du théatre. Cette situation de la loge du roi est favorable pour le coup d'œil, mais elle ne l'est gueres pour bien entendre la musique, du moins en Italie, où la présence même du roi ne peut empêcher que l'on ne fasse du bruit, surtout quand on a vu long-temps le même opéra, ou qu'il y a de trop longs récitatifs.

On à beaucoup plus de patience à Paris, on y entendoit dans le plus grand silence même les recitatifs de nos anciens Opera, cela ne prouve pas qu'ils fussent meilleurs que les recitatifs Italiens, mais on y étoit accoutumé. En général,

les longs récitatifs des italiens ne sont pas même écoutés, si ce n'est les récitatifs obligés (*istrumentati*), ou ceux qui ont un degré particulier de perfection & d'intérêt. Rousseau en cite un exemple dans son Dictionnaire de musique (a).

De grands poëles placés en dehors, & d'où l'on avoit fait partir des tuyaux de chaleur aux quatre coins de la salle, servoient à l'échauffer en hiver, mais on les a supprimés à cause des inconvéniens.

Le parterre est une espece de fer à cheval, dont la plus grande largeur est de 50 pieds entre les devantures des loges ; il a 58 pieds de long jusques au bord du théatre ; il est garni de bancs dans toute sa longueur ; car en Italie personne ne veut être debout, & l'extrême longueur du spectacle (surtout en hiver) ne le permettroit pas. Cette forme de la salle, quoiqu'irréguliere & peu agréable, vaut beaucoup mieux que le carré long, qu'on a longtemps exécuté à Paris, mais auquel on a renoncé dans les nouvelles salles, bâties

(a) Nous parlerons des opéra Italiens à l'article de Naples, avec plus d'étendue.

depuis quelques années pour l'opéra & pour le théatre françois. Dans un projet de théatre que M. Cochin fit imprimer en 1766, on voit qu'il préféroit même un demi-ovale coupé sur son grand axe; c'est-à-dire, dont le grand axe seroit parallele au front du théatre, comme nous le ferons voir en parlant du théatre de Palladio à Vicence (a).

L'orquestre est placé, à Turin, sur une concavité ou voûte renversée, semblable à celle d'une timbale, qui augmente le retentissement & l'éclat, comme la caisse d'un tambour ou d'une viole contribue à en former le son; cela fait qu'on n'a pas besoin d'un orquestre aussi nombreux que le nôtre, & aussi difficile à conduire avec précision. *Voyez* le *Dictionnaire de musique* de Rousseau, au mot *orquestre*. Aux deux extrémités de la voûte sont deux tuyaux qui débouchent sur le devant de la scene : on attribue à cette précaution le grand effet de la plupart des orquestres d'Italie.

(a) Dans l'*Essai sur l'architecture théatrale*, par M. Patte, on trouve un examen des principaux théatres de l'Europe, & une analyse des écrits les plus importans qu'on ait faits sur cette matiere.

L'ouverture du *Proscennium*, ou avant-scene, est de 40 pieds; la profondeur du théatre est de 105 pieds, sans compter une cour de 24 pieds qui est derriere, & sur laquelle on peut jetter un pont-levis (a) au besoin, pour étendre le théatre ou placer des feux d'artifice; il y a sur le côté une rampe douce par laquelle on peut faire monter des carrosses & des chevaux jusques sur le théatre.

Cette grande profondeur du théatre est un des avantages qu'ont les spectacles d'Italie; on verra dans la suite que celui de Parme a 124 pieds de profondeur; par ce moyen on représente avec autant de vérité que de grandeur les batailles ou les triomphes, les assemblées d'une nation ou d'un sénat, les sacrifices, les chasses, &c. on y peut développer l'action, ménager plus de vraisemblance aux *à parte*, plus de dignité au spectacle, placer des chœurs sans confusion, dessiner de grands balets & présenter des spectacles de décoration plus grands, & par-là même plus magnifiques.

(a) C'est ce que l'on fit entr'autres pour l'opéra composé en 1750, lors du mariage du roi. Le plan & les paroles étoient de M. Bartoli.

Les décorations théatrales sont très-belles, le roi ayant à son service un habile décorateur nommé Galliari : la toile même est remarquable ; comme les anciens consacroient leurs théatres à Vénus & à Bacchus, M. Bartoli a fait représenter l'arrivée de Bacchus auprès d'Ariane dans l'isle de Naxe, & il en a publié la description en 1756. Sur la toile d'un autre théatre de Turin il a fait peindre la naissance de Vénus ; l'une & l'autre sont de Bernardino Galliari.

Il y a presque toutes les années un grand opéra sur ce théatre pendant le carnaval ; une société de quarante entrepreneurs en fait les avances & en retire le profit ; le roi donne dix-huit mille livres, & fournit les carrosses & les chevaux dont on a besoin. L'établissement d'un opéra coûte environ cent mille livres ; on voit presque toujours à Turin les meilleurs acteurs de l'Italie, & ils gagnent jusqu'à dix mille francs pendant leur carnaval, cela passe de beaucoup le profit de nos meilleures chanteuses de Paris ; cependant les loges ne coûtent à Turin que 100 livres au plus, l'entrée n'est que de 30 sols, & quand on veut s'abonner pour les deux mois

que dure l'opéra, il ne revient qu'à 12 sols par représentation.

Il y a un autre théatre à Turin appellé le *théatre de Carignan*, qui est sur une place voisine, un peu au midi de celle du château ; il sert pour les opéra bouffons que l'on donne en été, pour la comédie italienne qui a lieu de temps en temps, au moyen des troupes qu'on fait venir sur-tout de Venise, & pour la comédie françoise qui va quelquefois de Lyon ou de quelqu'autre province de France y passer deux ou trois mois, & remplir l'intervalle qu'il y a entre le grand opéra & les bouffons.

S. LORENZO, S. Laurent, église de Théatins, tout proche du palais, est remarquable par une architecture singuliere du P. *Guarini* ; c'est une espece de rotonde environnée de colonnes de marbre & surmontée d'une belle coupole. Le contour de cette église est incrusté de marbres de différentes couleurs, aussi-bien que les sept autels qu'on y voit ; il y a des statues & des peintures, & bien des voyageurs la regardent comme la plus belle église de Turin. C'est du moins une des coupoles

les plus hardies que l'on ait faites : celle qui en approche le plus est à Plaisance. Les pilliers qui supportent la coupole de S. Augustin de Plaisance n'ont que 22 $\frac{1}{4}$ pieds de superficie, tandis que ceux de Ste. Génevieve de Paris en ont 133 $\frac{3}{4}$, ce qui fait voir que M. Soufflot n'avoit pas formé un projet sans exemple, comme M. Patte l'en accusoit (a).

CHAPITRE VIII.

Partie orientale de Turin, qui comprend l'Université, la rue du Pô, &c.

ACADEMIA REALE, un peu à l'orient du château, école militaire bâtie par le duc Charles-Emmanuel II vers le milieu du dernier siecle pour l'éducation de la jeune noblesse qu'on y exerçoit au manege & à l'escrime. Le roi Victor- Académie.

(a) L'église de *S. Carlo al Corso*, à Rome, présente encore un exemple de même espece. La coupole de Toussaint d'Angers a une voûte de 31 $\frac{2}{3}$ pieds de large, portée sur des colonnes de 11 pouces de diametre. Celle de Milan est encore plus hardie.

Amedée, la derniere année de son regne, & le roi Charles-Emmanuel III, lui ont donné une nouvelle forme, ensorte qu'elle réunit actuellement les exercices d'un college à ceux d'une école militaire. Il y a trois sortes d'appartemens, & trois sortes de personnes qu'on y reçoit avec la permission du Roi, soit qu'ils soient nationaux, soit qu'ils soient étrangers; 1°. des enfans de dix ans que l'on met en état de pouvoir suivre les exercices de l'Université, & qui donnent 48 livres par mois sans être obligés de payer les maîtres de grammaire. 2°. De jeunes écoliers qui vont à l'Université, & qui veulent avoir tous les maîtres nécessaires à une belle éducation ; ils paient la pension de 48 livres par mois, 12 livres pour les exercices du manege, & 3 livres 12 sols pour chacun des autres maîtres, d'escrime, de fortification ou de danse; ils ne sortent jamais qu'en habit noir. 3°. Des personnes formées, de 20 à 25 ans, & qui veulent suivre encore les exercices de l'académie, ils occupent le premier étage ; ils paient 90 livres par mois pour eux, 30 pour leur domestique, 12 livres pour le manege, & 7 livres pour le maître en fait d'ar-

mes, ou pour le maître de danſe, ou pour celui de fortification; ils ne ſont point aſſujettis à l'uniforme de la maiſon, ni à ſortir en habit noir; & ils ſont ſervis d'une maniere très-décente.

Le roi paye d'ailleurs les chevaux, les domeſtiques, & une partie des maîtres, ſans quoi la dépenſe ſeroit beaucoup plus conſidérable.

Le bâtiment de cette académie a une grande & belle cour carrée dont trois côtés ſont ornés de portiques à deux étages ſoutenus par des colonnes; les écuries ſont belles & ſpacieuſes; le manége eſt un grand emplacement ſablé & couvert, dont la voûte a une portée immenſe: c'eſt le plus beau morceau qu'on puiſſe voir en ce genre: on y a fait des loges pour les ſpectateurs: c'eſt le roi Charles-Emmanuel III qui l'a fait bâtir ſur les deſſins du comte Alfieri ſon premier architecte.

L'UNIVERSITÉ de Turin date de 1405; mais c'eſt le roi Victor qui vers l'an 1720 la rétablit, en faiſant venir des gens habiles de différens pays, tels que Paſini pour l'érudition, Lama pour l'éloquence, Regolotti pour la poéſie, Campiani pour la juriſprudence: il avoit

Univerſité.

aussi invité Gravina, célèbre jurisconsulte & poëte : il fit construire un très-beau bâtiment. Cette université est combinée avec beaucoup d'intelligence & se maintient sur le meilleur pied : le feu roi lui a donné de nouvelles constitutions ; elle est sous la direction d'une compagnie appellée *il Magistrato della riforma degli Studii*, composée du grand chancelier & de quatre réformateurs ou inspecteurs des études de tout l'Etat. Celui qui a le titre de recteur de l'Université, est un de ceux qui ont reçu le doctorat l'année précédente. Il y a 24 professeurs, sans compter plusieurs substituts ; quatre de ces professeurs sont pour la théologie, y compris l'hébreu ; cinq pour le droit civil & canonique, cinq pour la médecine, y compris la botanique & l'anatomie ; il y en a deux de chirurgie, trois de philosophie, deux de mathématiques, deux d'éloquence ; l'un est pour l'éloquence latine, l'autre pour l'éloquence italienne. M. Bartoli, professeur d'éloquence italienne, faisoit son cours en quatre années, suivant le réglement de 1761. La premiere année il expliquoit les auteurs Grecs & Italiens & la mythologie ancienne, en faisant voir les

antiques propres à éclaircir la matiere. La seconde il expliquoit les auteurs Grecs & Italiens avec l'histoire des Egyptiens, des Grecs & des Romains. Dans la troisieme c'étoit la critique & l'histoire littéraire ancienne. Dans la quatrieme l'histoire d'Italie & les regles de la poésie d'après les meilleurs auteurs.

Il y a aussi trois colleges de docteurs en théologie, en droit & en médecine, qui assistent aux examens & aux theses, & qui opinent pour la collation des degrés. Les chirurgiens ont aussi un college, mais ils n'ont pas rang parmi les professeurs de l'Université. Les études commencent le 3 de novembre par une procession & un discours public; elles finissent le 24 de juin, & depuis ce temps-là jusqu'au 25 août, l'on confere les degrés. Les pensionnaires du séminaire, ceux des deux colleges & de l'académie vont également aux écoles de l'Université; mais il y a de petits colleges dans la ville pour les humanités.

Le bâtiment de l'Université est un bel édifice que l'on trouve dans la rue du Pô, avec cette inscription en lettres d'or : *Regium, Athenæum.* On entre par une grande cour carrée environnée

de portiques à double étage, ſoutenus par de grandes colonnes. Cette cour, dans laquelle ſont les claſſes, eſt remarquable par un grand nombre d'inſcriptions antiques, bas-reliefs, ſtatues, colonnes & autres monumens expoſés à la curioſité publique (a); on les peut examiner commodément, ils ne ſont plus expoſés à être diſperſés & perdus, & ſont rangés avec méthode : un grand nombre de ces antiques a été tiré des ruines d'*Induſtria* dont nous parlerons dans le chapitre XVI; quelques-uns ont été trouvés dans d'autres villes du Piémont, & à Turin même, lorſque l'on creuſa pour ſon agrandiſſement entre la porte de Suze & la porte du palais, au nord-oueſt de la ville.

Le marquis Maffëi avoit déja placé ſous ces portiques, avec l'agrément du roi Victor, une partie de ces monumens, comme il l'a fait enſuite à Vé-

(a) On en a donné la deſcription dans l'ouvrage qui a pour titre : *Marmora Taurinenſia, cum notis, illuſtrata ab Antonio Rivautella & Joanne Paullo Ricolvi*, 2 volumes *in-fol.* 1741, 1747. le premier eſt mort en 1753, le ſecond en 1757. Il eſt parlé de quelques-unes dans le livre intitulé: *Auguſtæ Taurinorum chronica à Philib. Pingone*, réimprimé dans le *Teſauro d'Italia* de Burman, tome IX.

rone; mais comme ils défiguroient un peu l'architecture, & que d'ailleurs il y en avoit dont un côté étoit caché dans le mur, quoiqu'il y eut des choses à y observer, M. Bartoli les a fait scier, & placer de façon qu'on voit les deux côtés; & il les a mis dans un ordre scientifique, en commençant par ce qui a rapport à la religion, puis aux empereurs, à la guerre, à la paix, à la géographie, aux jeux, aux arts, aux tribus, &c. Ces inscriptions ne sont placées ni trop bas, comme à Vérone, ni trop haut, comme au capitole, ou dans le vestibule de la gallerie de Florence, mais de la façon la plus commode pour la vue; la plupart sont des antiquités Romaines; plusieurs aussi sont des antiquités Grecques, il y en a même une punique venue de Sardaigne.

Parmi les bas-reliefs, il y en a de fort rares dont M. Bartoli a donné l'explication, celui qui représente Ammon, roi de Lybie, celui de Jason domptant les deux taureaux du roi *Æeta*, qui avoit ordonné à Jason de les atteler à la charrue & de les faire labourer avant que d'obtenir la toison d'or (Apollodore, liv. I. Hyginus Fab. XXII). M.

Bartoli observe qu'on l'avoit pris mal à propos pour un gladiateur & pour le Mitras des Perses (*Marmora Taurinensia* , tome 2 , page 22). M. Bartoli a décrit aussi en 1766 un buste du consul *Mannius Aquillius* qui mourut dans la guerre de Sicile, & sur lequel on apperçoit la blessure à la tête , qu'on a cru désigner Scipion l'Africain ; mais ce buste est chez le cardinal Albani.

Le cabinet des antiques est au rez-de-chaussée. Quoiqu'il soit dans l'université , il est appellé *Museo del Re* , ou cabinet du roi. M. Jos. *Bartoli* , Vénitien , antiquaire du roi , & professeur dans l'Université , étoit directeur de ce cabinet , & l'avoit disposé dans un ordre lumineux , méthodique & savant qui devroit servir de modele aux collections de cette espece, car elles sont d'autant plus curieuses & plus instructives , qu'elles sont mieux rangées & plus faciles à étudier. Ces antiques ont été tirés de l'Italie , de la Grece , de l'Egypte , de la Nubie , de l'Arabie, &c. A la tête de tous , on voit les quatre élémens , les sept planetes , les douze signes du zodiaque , & la terre figurée par Cybele ; il y a sur-tout une belle

figure de celle-ci, avec une inſcription ſur ſa robe. Atys aimé de Cybele, figure rare, qui a derriere ſes épaules un buſte de femme, avec un maſque ſur la tête; pluſieurs autres maſques ſemblables; des lions qui tirent le char de Cybele.

Jupiter, fils de Saturne & de Cybele, avec ſes différentes transformations en Taureau & en Aigle. Une grande Aigle de légion romaine en bronze; la foudre de Jupiter en grand bronze, piece très-rare; la Chevre qui allaita Jupiter, belle figure.

Junon, femme de Jupiter, & Minerve ſa fille: il y a différentes figures de chacune, parmi leſquelles deux ou trois fort rares, les unes en argent, les autres en albâtre oriental. On a placé enſuite les Chouettes qui ſont conſacrées à Minerve, les têtes de Méduſe qui appartiennent à ſon égide.

Pluſieurs Mercures, & les animaux conſacrés à ce Dieu, comme les Coqs, les Tortues.

Neptune, frere de Jupiter; parmi les figures de ce Dieu, il y a une très-belle tête ornée de Dauphins. Avec Neptune vont les Naïades, les Néréides, les

Tritons, les Poissons, & tout ce qui a rapport à l'eau, comme les hameçons, les tuyaux d'acqueducs, les chevaux dont Neptune procura la naissance.

Vénus sur un cheval marin ; une Vénus qui se coupe les ongles ; plusieurs meubles relatifs à cette déesse ; une *Vénus Victrix*, morceau très-singulier par les ornemens d'or qu'elle a au cou, aux bras & aux mains, & deux harpocrates qu'elle a devant elle. Vulcain, mari de Vénus, avec les marteaux, tenailles, & autres ustensiles antiques relatifs à ce Dieu. L'Amour, comme fils de Vénus ; les animaux & autres symboles de l'Amour.

Après lui on a placé Mars, comme ayant été aimé de Vénus ; tout ce qui tient à l'art de la guerre, boucliers, armes, &c. tout ce qui servoit dans les jeux de gymnastique, dont l'objet étoit de se préparer à la guerre.

Les figures de la Victoire se placent naturellement à la suite de Mars ; elles conduisent à celles d'Apollon qui chante la victoire & qui tire de l'arc : il y en a une où il est représenté avec son carquois ; elle est semblable à celle qui est à Rome dans la maison de Médicis.

Le corbeau; le loup & autres animaux qui sont consacrés à ce Dieu. Les Muses & tous leurs attributs. Esculape, fils d'Apollon. Igia, déesse de la santé, le serpent qui en est le symbole. Phaëton, autre fils d'Apollon, & sa chûte. Diane, sœur d'Apollon, considérée comme chasseresse; les chiens, les cerfs, & tout ce qui tient à cette déesse.

On trouve dans un ordre à-peu-près semblable, tous les Dieux & les demi-Dieux. Parmi ceux qui vont à la suite de Baccus, il y a des pieces très-remarquables; un vieux faune, quelques baccantes; un vase où est représenté le triomphe de Baccus; plusieurs coupes d'argent où sont représentées des fêtes de Baccus; d'autres avec des attributs de ce Dieu. Hercule vient à la suite, avec toutes les choses relatives à ses travaux guerriers; on y trouve entr'autres la délivrance d'Hésione, fille de Laomédon, roi de Troye; cela fait une transition pour les antiquités Troyennes, après lesquelles on trouve les antiquités Romaines.

On remarque sur-tout une belle tête d'Octavie en argent; une de Trajan en bronze; plusieurs bustes d'Adrien, d'An-

tinoüs, &c. Après cela viennent les inſtrumens des ſacrifices, vaſes, coupes, couteaux, figures de victimes, de prêtres & d'autels, & ſur-tout le beau trépied dont nous parlerons à l'occaſion d'Induſtria. Une patere étruſque du plus beau vernis, une lampe ſépulchrale qui repréſente une tête d'éléphant ; un génie ; un buſte d'enfant ; une tête de Cyclope ; un pied de cheval en bronze d'une grande beauté, &c. une collection de meſures antiques, parmi leſquelles ſe trouve un pied plié en deux comme les nôtres, & qui a 11 pouces 9 lignes de France. M. Bartoli a publié & expliqué pluſieurs de ces antiques, ainſi que pluſieurs médailles, à la tête de ſa tragédie d'Eponine, de ſon poëme ſur les miracles, & dans ſon ouvrage ſur la coupe d'Agate, qui eſt à Naples.

Médailles. Le médailler qui ſe voit dans le même cabinet, eſt un des plus beaux qu'il y ait en Italie : on y trouve une quantité prodigieuſe de médailles de toutes les nations, orientales & occidentales, Perſes, Celtiques, Eſpagnoles, Grecques, Romaines, Arabes, de toutes les grandeurs, en or, en argent & en bronze ; il y a une ſuite précieuſe de

rois Parthes & de rois de Syrie ; parmi celles-ci il y en a beaucoup qui n'ont point été publiées. Beaucoup de médailles rares des Colonies ; plusieurs médaillons, parmi lesquels il y en a un de Néron, avec les jeux du cirque & la palme de la victoire. On y compte jusqu'à trente mille médailles ; mais il s'en faut bien qu'elles soient toutes différentes entr'elles, & toutes de quelque valeur : dans tous les cabinets on trouve des médailles qui sont répétées, & qui ne valent que le poids du cuivre : d'ailleurs il faut avoir des doubles pour faire des échanges ; ainsi ce n'est pas par le nombre des médailles qu'il faut juger du prix d'un cabinet. Le cabinet du roi, qui est sous la garde de M. l'abbé Barthélemy, à Paris, n'avoit gueres que 25 mille médailles avant la réunion de celui de M. Pellerin ; & dès-lors il n'y avoit point de cabinet au monde qui égalât celui-là, à cause de la rareté des médailles & de leur belle conservation ; on ne trouveroit pas ailleurs une suite pareille de médailles impériales en or, de médailles de villes & de rois Grecs. On y voit aussi les médaillons en bronze des empereurs Romains ; 34 médaillons

en or ; des médailles uniques, telles que *Peſcennius Niger, Uranius Antoninus.* C'eſt un cabinet unique, ſur-tout depuis la réunion de celui de M. Pellerin. On doit dire la même choſe de celui d'hiſtoire naturelle qui eſt au jardin royal des plantes à Paris. On cite également à Paris la belle collection des pierres gravées de M. le duc d'Orléans ; elle va juſqu'à 2500 ; M. l'abbé de la Chau & M. l'abbé le Blond ont commencé à les faire graver ; le premier volume a paru en 1780 : il n'y a dans le monde aucune collection auſſi nombreuſe & auſſi intéreſſante en pierres gravées. On peut voir dans le traité des pierres gravées de Mariette ce qu'il diſoit de celle de Crozat, & elle ſe trouve réunie à celle que M. le régent avoit déja formée.

Au reſte, le cabinet du roi de Sardaigne augmente tous les jours ; depuis 1764 on y a joint trois ſalles & une multitude conſidérable d'objets nouveaux ; beaucoup de moſaïques anciennes, une entr'autres tirée de Sardaigne, dont les figures ſont des plus grandes que l'on connoiſſe. Il y a une ſalle remplie d'antiquités Egyptiennes qui eſt toute nouvelle : la protection du roi &

les soins de M. l'abbé Mazzucchi, & de M. le chevalier Tarin l'augmentent de jour à autre. M. Bernoulli écrivoit en 1776 : « ceux qui voyageront après nous » auront la satisfaction de trouver que » nous ne leur avons annoncé qu'une » petite partie de ce qu'ils y verront ».

On monte au premier étage par deux grands escaliers qui sont au fond de la cour, & l'on y voit la bibliotheque, la salle de physique & le théatre d'anatomie.

La bibliotheque de l'Université est composée de plus de 50 mille volumes; elle renferme plusieurs manuscrits précieux du sixieme & du dixieme siecle : il y en a un ample catalogue imprimé en 1749, en 2 vol. *in-fol.* On y voit une bible polyglotte imprimée sur velin : il n'en existe que quatre exemplaires sur vélin; celui-ci a été donné par le roi d'Espagne. Le grand ouvrage de Séba sur l'histoire naturelle, enluminé par lui-même; il n'y en a jamais eu que quatre exemplaires. De belles éditions de Pline, du Dante; des livres de prieres remarquables par les peintures; des recueils d'estampes; quinze grands volumes de plantes, peintes d'après nature, &c. Cette bi-

bliotheque eſt ouverte tous les jours matin & ſoir, & fréquentée par beaucoup de perſonnes.

Il y a dans la ville pluſieurs autres bibliotheques remarquables ; la plupart des maiſons de religieux ſont diſtinguées à cet égard, & il y en a beaucoup chez des particuliers. Celle du ſéminaire a été laiſſée en 1751 par M. Giordano, pour être rendue publique, ce qui a été exécuté. Le marquis de Caraglio, un des plus riches ſeigneurs de la cour, ſe propoſoit en 1766 d'en ouvrir une au public, dans un palais qu'il avoit fait bâtir depuis peu ſur la place S. Charles, & où depuis ſa mort l'on a placé le cabinet d'hiſtoire naturelle; mais il a légué à la bibliotheque publique tous ceux de ſes livres qui ne s'y trouvoient pas.

LA TABLE ISIAQUE, qui étoit placée dans la gallerie des archives, mais qui a été tranſportée à l'Univerſité, eſt un des monumens Egyptiens les plus célebres qu'il y ait en Italie; c'eſt une table de cuivre rouge, ou couleur de café, ſur laquelle il y a des figures hiéroglyphiques gravées & incruſtées.

Cette table a trois pieds dix pouces

trois lignes de longueur, & deux pieds trois pouces neuf lignes de largeur; les figures y son gravées à la profondeur d'environ une ligne; le plus grand nombre de leurs contours est marqué par des filets d'argent incrusté; les bases sur lesquelles les figures sont assises étoient d'argent, mais elles ont été arrachées; les parties incrustées ne laissent appercevoir aucune apparence de liaison, & ce genre de travail ne peut être mieux exécuté.

Elle est appellée *Table Isiaque*, parce que la figure dominante dans cette table est une Isis assise, ayant sur la tête la dépouille du Faucon pêcheur, & deux cornes de taureau qui désignoient la fécondité, ou le signe équinoxial du printemps, qui étoit autrefois le taureau.

Le premier qui ait dessiné & gravé la table Isiaque est *Æneas Vicus*, de Parme, il en publia la gravure à Venise en 1559, & il y en eut une seconde édition à Venise en 1600. Cette gravure a été l'original de toutes celles qui ont paru depuis, & M. le comte de Caylus l'a fait graver dans le septieme volume de ses antiquités. La table Isiaque appartenoit autrefois au cardinal Bembo, à qui Paul

III l'avoit donnée, ſuivant quelques auteurs; d'autres diſent qu'elle avoit été achetée après le ſac de Rome, chez un ſerrurier, qui la vendit au cardinal Bembo, ce qui l'a fait appeller *Table Bembine*. Après ſa mort, arrivée en 1547, ſon fils la vendit au duc de Mantoue, & dans le temps que cette derniere ville fut ſaccagée par les impériaux en 1630, elle ſe perdit, & il fut impoſſible de la retrouver; enfin elle a reparu dans les archives de Turin, ſans qu'on ſache comment elle y eſt venue (a).

La diverſité extrême des explications

(a) Pour avoir ſur ce précieux reſte d'antiquité Egyptienne, & ſur les hiéroglyphes en général des détails circonſtanciés, voyez *Laurentii Pignorii*, *Menſa Iſiaca*, *Amſt.* 1670. Monfaucon, antiquité expliquée, (la figure qu'il en donne n'eſt pas exacte). Kircher, *de Obeliſco Pamphilio*, *Romæ*, 1650. Kircher, *Œdipus Ægyptiacus*. (On reproche au P. Kircher de donner dans des conjectures deſtituées de vraiſemblance). *Miſcellanea Berolinenſia*, T. VI., page 139, & T. VII, page 373. Jean-Georges Herwart de Hohembourg, *Theſaurus hieroglyphicorum*. Herwart, *Admiranda Ethnicæ Theologiæ myſteria*, *Monachii* 1626, *in*-4°. Marsham (*Canon Chronicus*, *Londres* 1698, *in*-8°). Celui-ci a donné beaucoup d'érudition ſur cette matiere. Brucker, *Hiſt. philoſ.* livre 2, chapitre 7. *Olaus Rudbekius Atlantidis*, par 1, cap. 2. *Giov. Pierio Valeriano*, dans ſes hiéroglyphes; enfin le comte de Caylus, recueil d'antiquités, tome 7, 1767, *in*-4°.

qu'on

qu'on a données des hiéroglyphes qui sont sur la table Isiaque, font voir combien on est éloigné d'y rien comprendre; Herwart croit qu'on vouloit y exprimer les propriétés de la boussole; Pignorius y trouve des préceptes de philosophie & de politique, Kircher des mysteres de religion. Ils conviennent tous que les mêmes caracteres avoient quelquefois différentes significations, suivant les temps & les lieux, ce qui rend la chose encore plus inextricable. Rudbeck y trouvoit un calendrier. Jablonski, si savant dans les antiquités égyptiennes, & qui a donné une explication nouvelle & ingénieuse de ce monument, le regarde aussi comme un calendrier des fêtes Egyptiennes ajusté à l'année Romaine. M. Court de Gébelin se propose d'en donner aussi une explication tirée du calendrier; selon lui les quatre saisons, chacune sur une ligne, sont exprimées par les signes & les decans, & il a fait graver la table Isiaque pour le 10e. volume de son *monde primitif.* Quelques auteurs pensent que les Egyptiens établis à Rome vers le temps de Caracalla ou des Antonins, l'exécuterent, pour exprimer & conserver l'or-

dre établi dans l'ancienne religion de leurs peres. M. le comte de Caylus est persuadé que cette table avoit été fabriquée en Egypte, & qu'elle fut portée en Italie vers la fin de la république, lorsque les Romains commencerent à admettre cet ancien culte (a). Il croit y reconnoître des prêtres d'Isis, le bœuf Apis, l'Hippopotame des bords du Nil, le Baccus Egyptien, le culte du Bélier qui étoit quelquefois le symbole de Jupiter; le Lion qu'on honoroit, parce que le Nil debordoit quand le soleil étoit dans le signe du Lion; la Pintade ou poule de Numidie, qui étoit une image de la puissance divine; les sceptres recourbés qui représentoient des socs de charrue (b); l'Agrostis, plante que les Egyptiens portoient dans leurs mains quand ils alloient au temple, en mémoire de l'utilité qu'ils en avoient retirée pour l'agriculture; enfin beaucoup de choses relatives au culte que l'on rendoit par reconnoissance aux eaux du Nil, culte exprimé allégoriquement, ainsi que l'étoient en Egypte toutes les choses de religion. Il nous reste bien

(a) Recueil d'antiquités, 1767, tome VII, page 37.

(b) Voyez Plutarque de *Iside & Osiride*.

quelques indications d'une partie de ces ſymboles ; on ſait par exemple, que les Egyptiens figuroient la vigilance par un lion dormant les yeux ouverts ; ils repréſentoient l'éternité ſous la figure d'un ſerpent qui forme un cercle en ſe mordant la queue ; & pour déſigner l'ingratitude, ils peignoient une vipere à qui ſes petits déchiroient les entrailles : nous en rapporterons quelques autres en parlant des obéliſques de Rome ; mais qui eſt-ce qui peut lier ces ſymboles reconnoiſſables, avec tant d'autres qui peuvent ſignifier tout ce qu'on veut. Il eſt fâcheux pour les hommes de voir que des connoiſſances, qui, gravées ſur des obéliſques, ſembloient devoir durer autant que le granite, ſoient tombées dans un oubli ſi profond. Que faut-il eſpérer de nos langues, de nos livres, de nos ſciences, à qui nous ne pouvons procurer un fondement auſſi ſolide que celui du granite & du porphyre : *debemur morti nos noſtraque.*

Après avoir parlé fort au long de la bibliotheque & du cabinet de l'univerſité, il nous ſuffira d'indiquer les autres établiſſemens qui en dépendent.

Le théâtre anatomique de l'Univerſité eſt très-beau.

Le cabinet de physique n'est pas encore bien étendu; on y remarque principalement un modele de moulin mû par la réaction de l'eau.

L'observatoire de l'Université où le P. Beccaria avoit fait faire de très-bons instrumens est au haut d'une maison près du château. Il est dirigé par M. *Canonica*, & il y a aussi un artiste nommé *Sanatta*, qui a fait un beau quart de cercle pour l'académie des géographes à Turin.

Le cabinet d'histoire naturelle, sous la direction de M. *Allioni*, est dans l'hôtel de Caraglio sur la place S. Charles: il s'augmente de jour en jour; il seroit devenu bien riche si Donati n'étoit pas mort dans le temps qu'il alloit voyager dans l'Egypte & dans l'Asie par ordre du roi, pour les progrès de l'histoire naturelle; mais on y trouve déja beaucoup de curiosités de l'Egypte que Donati avoit rassemblées avant sa mort.

Hôpitaux de Turin.

REGIO SPEDALE DELLA CARITA, hôpital situé près la porte du Pô, à l'orient de la ville: on y a bâti une belle chapelle en rotonde portée par huit grandes colonnes cannelées de marbre verd de Suze. Les pauvres mendians

ſont nourris & entretenus dans cette maiſon ; on les occupe au travail de la laine ; ils vont aux proceſſions & aux enterremens avec l'habit de la maiſon, lorſqu'on les demande ; on y fait tous les dimanches une grande diſtribution de pain à de pauvres familles d'ouvriers & autres indigens ; les filles qui en ſortent ſont auſſi dotées d'une mariere honnête. Cet uſage de marier de pauvres filles eſt très-répandu en Italie, & ſurtout à Rome, parce que le célibat a toujours paru, en Italie, un état plus pénible que chez nous ; auſſi l'uſage des dotations ne s'eſt gueres répandu en France ; cependant on ſait qu'en 1751, le roi deſira qu'au lieu de grandes réjouiſſances que la ville vouloit faire à la naiſſance d'un dauphin, elle convertit la dépenſe en 500 mariages de pauvres filles, & cela eut lieu effectivement. Cet exemple a été ſuivi dans pluſieurs autres circonſtances.

L'hôpital de Turin comprend encore une fondation particuliere appellée *Opera Bogetta*, parce qu'elle fut faite par un banquier de Turin nommé *Bogetto ;* c'eſt un hôpital pour les incurables ; l'un & l'autre ſont adminiſtrés par une

compagnie que forment le grand chancelier, l'archevêque, deux ſeigneurs de la cour, deux ſénateurs, deux membres de la *camera* ou chambre des finances, deux ſyndics, deux conſeillers de ville, & dix-huit gentilshommes de la ville.

Il y a encore à Turin un conſervatoire, ou aſyle pour les jeunes filles, appellé *il Soccorſo*, dont nous parlerons ci-après, & d'autres conſervatoires appellés l'*Annunziata*, *la Providenza*, *le Perrachine*; celui-ci eſt pour de pauvres filles qui veulent travailler & que l'on marie enſuite; les *Pazzarelli*, ou hôpital des foux, appellé auſſi l'hôpital du S. Suaire; les *Forzate*, maiſon de force; l'hôpital des pélerins, & celui de l'ordre de S. Maurice; l'*Albergo di virtu* où l'on reçoit les orphelins, & l'hôpital de S. Jean-Baptiſte pour les malades & les enfans trouvés.



CHAPITRE IX.

Partie méridionale de Turin.

LORSQU'ON est arrivé au bout de la rue du Pô, & que l'on passe par la place sémi-circulaire qui est près de la porte du Pô, pour aller à la partie méridionale de la ville, on trouve les écuries de la cavalerie, les magasins de la ville, & l'on arrive à la place Carline, où est le marché du vin, du foin, du charbon.

College des provinces.

COLLEGIO REALE *delle Provincie*, college des provinces, où l'on éleve, aux dépens du roi, cent écoliers tirés des différentes provinces de ses Etats. Il fut fondé en 1729 par le roi Victor; le feu roi Charles-Emmanuel III perfectionna cet établissement, & fit construire le bâtiment, qui est très-beau. La réputation de ce college y attire grand nombre de pensionnaires, outre ceux de la fondation; on y fait souvent des exercices publics sur les belles-lettres, la

théologie, la médecine, le droit, & il en eſt déja ſorti un grand nombre de bons ſujets en différens genres.

L'égliſe de Sainte Croix, occupée par des chanoines de S. Jean-de-Latran, eſt une belle rotonde portée par de grandes colonnes cannelées, de marbre fin. Il y a auſſi trois autels de marbre qui ſont extrêmement ornés.

SANTISSIMO CROCEFISSO, égliſe de religieuſes de l'ordre de S. Auguſtin, d'une aſſez belle architecture moderne, ornée de ſtatues de marbre, avec un bel autel de marbre fin. Cette eſpece de richeſſe eſt fort ordinaire à Turin; mais on n'y rencontre point le grand goût d'architecture & de magnificence que nous ferons obſerver, quand il s'agira de Rome.

Droit d'aſyle. L'inconvénient ou plutôt l'abus de l'aſyle que les coupables trouvent dans les égliſes, n'eſt point encore réformé à Turin; les portes & les perrons des égliſes y ſont infectés de gens qui viennent y chercher l'impunité : ce privilége eſt ancien, il eſt fondé ſur un juſte reſpect pour la religion; mais il en eſt un abus bien étrange. Nous en parlerons ſur-tout à l'occaſion de Rome : on peut

voir ſur cette matiere le livre d'Aſſemani (a). Ce ſavant Maronite, qui étoit profeſſeur de ſyriaque à Rome, a mis dans ſon ouvrage une érudition immenſe, & il a épuiſé la matiere.

IL SOCCORSO, maiſon de charité ou conſervatoire, dans lequel on éleve de pauvres filles de la ville, depuis 14 juſqu'à 18 ans ; on les inſtruit, & on les place enſuite pour gagner leur vie, ou on les marie avec une petite dot. Ces ſortes de conſervatoires ſont très-fréquens dans toute l'Italie ; ceux de Naples & de Veniſe ſont célebres par la muſique qu'on y entend ; d'autres par le grand nombre d'ouvrages qui en ſortent, en laine & en ſoie ; l'hôpital-général de Paris, ou la ſalpétriere, en renferme un ſemblable où l'on fait quantité de belles broderies. Conſervatoire.

Après avoir vu la maiſon du ſecours, vers la porte neuve au midi, on peut revenir vers la place de Carignan.

S. PHILIPPE DE NÉRI eſt une des plus belles égliſes de Turin, deſſervie S. Philippe de Néri.

(a) *Commentarius Theologico-Canonico-Criticus, de Eccleſiis, earum reverentia & aſylo, atque concordia Sacerdotii & Imperii, auctore Joſepho Aloyſio Aſſemani. Romæ, 1766, in-folio.*

par les peres de l'Oratoire de S. Philippe, qu'on appelle en Italie *Philippini.* Elle a été bâtie il y a quelques années ſur les deſſins du cavalier Juvara; elle eſt ornée de beaucoup de colonnes en marbre & de pluſieurs tableaux de Carle Maratte, de Solimene & de Conca; on remarque ſur-tout dans un des côtés de la croiſée un très-grand tableau de Solimene, qui repréſente S. Philippe de Néri, en extaſe devant la ſainte Vierge, & environné de pluſieurs anges. Ce tableau eſt bien compoſé; c'eſt dommage qu'il ſoit un peu gris de couleur, & que la lumiere en ſoit éparſe, comme cela arrive ſouvent dans les tableaux de ce maître. Le maître-autel eſt grand & magnifique, les colonnes ſont ornées de guirlandes en bronze doré, & le ſanctuaire pavé de marbres de différentes couleurs: la ſacriſtie eſt très-riche & renferme une belle argenterie.

On avoit bâti cette égliſe vers le commencement du ſiecle, ſous la direction du P. Guarini, théatin, qui étoit fort eſtimé dans l'architecture; il avoit voulu ſe diſtinguer par une vaſte coupole dont ſon édifice étoit couronné; l'exemple de Michel-Ange eſt dan-

gereux, & la superbe coupole de S. Pierre de Rome a fait tourner la tête à bien des architectes ; celle de Guarini tomba le 30 septembre 1715, & causa la chûte de l'église ; on l'a rebâtie depuis ce temps-là, mais d'une maniere moins hardie.

M. Cochin, en parlant de Juvara & de Guarini, les deux plus célebres architectes de Turin, convient qu'ils avoient du génie ; « mais, dit-il, le trop » de génie égare, sur-tout lorsqu'on » veut sortir de tous les chemins bat» tus ; pour s'y être trop livrés, ils ont » fait des ouvrages qui plaisent à la » premiere vue, par leur richesse & la » propreté avec laquelle ils sont exécu» tés ; mais la raison n'y trouve pas tou» jours son compte ; c'est ce qu'on re» marque particulierement dans les ou» vrages du P. Guarini, qui semble ne » l'avoir jamais connue ».

Qu'il me soit permis cependant d'observer que cette maxime ne doit pas être généralisée à l'excès ; les architectes séveres qui veulent ramener tout aux lignes droites & aux formes carrées des anciens, n'ont-ils point un peu trop restraint la carriere du génie? Le goût ne

doit-il pas varier ses formes aussi-bien que la nature, pour essayer tous les genres de beautés, qui peuvent plaire dans l'imitation ? Ne perdons pas tout-à-fait de vue la simplicité de nos premiers maîtres, pour ne pas devenir extravagans & bisarres, mais ne faisons pas continuellement ce qu'ils ont fait, & de la maniere dont ils l'ont fait. Eux-mêmes nous le défendent ; *ô imitatores servum pecus*, disoit l'un d'eux, comme s'il se fût moqué d'avance de nos édifices grecs à Paris & de nos poëmes calqués tous sur les leurs. Il est vrai, comme le dit Quintilien, que *reperto quod est optimum, qui quærit aliud pejus appetit*, (L. I, c. 15) ; mais quand se flattera-t-on d'avoir trouvé l'*optimum* en matiere de goût ? Peut-on même croire qu'il existe un pareil terme ? Ne seroit-ce pas rétrécir le génie & apauvrir le goût ?

College. COLLEGIO *Reale de' nobili Convittori*, college occupé ci-devant par les Jésuites ; il avoit été fondé en 1680 ; il est près de S. Philippe de Néri, & de la place de Carignan : c'est un des plus beaux édifices de la ville, bâti sur les dessins du P. Guarini ; il n'y a pas

d'écoles publiques dans cette maison, si ce n'est pour les humanités; l'on a jugé que celles de l'Université étoient suffisantes pour les hautes classes; mais il y a un grand nombre de pensionnaires que l'on conduit chaque jour aux écoles publiques, & que l'on instruit aussi dans le particulier; on leur donne des maîtres en tout genre, on leur fait soutenir des theses, réciter des discours, représenter des tragédies pendant le carnaval, on leur donne enfin à tous égards la meilleure éducation.

Le palais du prince de Carignan est un grand édifice dont la façade, quoique de briques, a un aspect agréable & majestueux; les architectes en font peu de cas, parce qu'il a quelque chose de bisarre; le P. Guarini y donna l'essor à son imagination par des contours & des formes d'une espece singuliere. Le milieu est une sorte d'avant-corps arrondi & convexe, terminé par deux retours concaves, qui se joignent à deux pavillons rectilignes formant les deux extrêmités de la façade; le dessus de la porte est occupé par une tribune immense qui a quelque chose de noble. Cette architecture chantournée, qui est

Palais de Carignan.

un peu dans le goût du Borromini, se trouve dans plusieurs endroits de l'Italie, & y fait quelquefois assez bien.

Vis-à-vis de ce palais est le théâtre de Carignan, bâti en 1752; il est orné d'un très-beau portique, & l'intérieur en est commode & bien décoré. Nous en avons déja parlé page 150.

La maison de Carignan, dont nous venons de voir la place & le palais, descend de Thomas-François de Savoie, grand-maître de France & général des armées de Louis XIII, qui étoit fils de Charles-Emmanuel I : il mourut en 1656. Ce fut le grand-pere du prince Eugene, si célebre par ses succès & ses talens militaires, né en 1663. La comtesse de Soissons sa mere, qui étoit niece du cardinal Mazarin, ayant été exilée, le frere du prince Eugene privé d'une pension de dix mille écus pour s'être marié sans l'agrément du roi, & Eugene n'ayant pu obtenir du service en France, ni un bénéfice qu'il sollicitoit, il se retira à Vienne dans le temps où les Turcs attaquoient les Etats de la maison d'Autriche, & faisoient le siege de Vienne, en 1683. Ce fut-là le commencement des succès qui

Prince Eugene.

l'ont accompagné toute sa vie. Il est mort le 28 Avril 1736. Il fut le meilleur & le plus heureux des généraux que la maison d'Autriche ait jamais employés; & c'est un des héros qui a fait le plus d'honneur à la maison de Savoie ; les traités de Rastadt en 1714, & de Passarowitz en 1718, le firent connoître aussi pour un des plus habiles négociateurs. Il avoit le talent rare de Fabius pour temporiser, & celui de maitriser sa valeur. C'est ce qui a donné occasion à l'un des plus beaux sonnets que l'on connoisse en Italie, pour la dignité & la pureté de l'élocution. La maniere dont le poëte revient de Fabius au prince Eugene est pleine de noblesse, & répond parfaitement à la dignité du sujet.

SONNET fait à l'honneur du prince EUGENE, *par Silvio Stampiglia, poëte Romain.*

FABIO che fa ? così dicea di Roma
L'alto Senato, e il Popolo Latino ;
Fabio vedrà la patria opressa, e doma ;
Troppo aspetta il nimico a se vicino.

Ma con tardanza che virtù si noma,
Ei maturando giva un gran destino;
E alfin di lauri circondò la chioma
Alla smarrita figlia di Quirino.

Ben conobbero allora, ella e il Senato
L'accorto indugio suo, che restò poi
Dall' Orbe intero in ogni età lodato.

O Eroe maggior de' più famosi Eroi,
Stando voi contra l'Asia in campo armato,
Jo vidi Roma in mille, e Fabio in voi.

« A quoi s'occupe Fabius, disoit autrefois Rome & son redoutable sénat » avec tout le peuple latin ? Fabius » verra subjuguer & opprimer sa patrie; » il laisse trop à son ennemi le temps » de s'approcher. Mais ce héros temporisant avec habileté, préparoit les » grands destins de sa patrie, & bientôt il parvint à couronner de lauriers » cette fille éperdue de Quirinus. Rome » connut alors, aussi-bien que le sénat, » la sagesse de ces retardemens qui ont » été admirés depuis dans tous les temps » & dans tous les lieux de l'univers. » O héros, supérieur à ceux qu'on nous » a le plus vantés jusqu'ici, tandis qu'à

» la tête de votre armée vous opposez » une digue à tous les efforts de l'Asie: » j'ai vu mille personnes imiter Rome » (en vous faisant les reproches qu'elle » avoit faits à Fabius), mais c'est en » vous seul qu'on a retrouvé ce héros ».

La place S. Charles, ou place d'armes, est tout près de celle de Carignan, & partage par le milieu la *Contrada nuova* qui est en face du palais; cette place est la plus belle de Turin, sans excepter celle du château, & peut-être la plus belle qu'il y ait en Europe, par la proportion & la grandeur, & par l'égalité des bâtimens; elle est entourée de portiques & de bâtimens uniformes, comme la place royale à Paris, mais d'une belle architecture moderne, avec des colonnes toscanes; peut-être les colonnes sont un peu grêles; les portiques sont plus bas que ceux de la place du château; il y a une église sans façade qui dépare un peu cette place. Les maisons ont presque toutes, au pied de l'escalier, un vestibule richement décoré, & sur la place une façade très-ornée, ce qui réunit & l'agrément & la beauté avec la commodité des portiques. Cette place sert non-seulement à la parade, ou exer-

Place Saint Charles.

cice militaire, mais encore au marché du ris, du bled, des légumes, & autres comestibles.

SAINTE CRISTINE, qui est le plus bel ornement de la place S. Charles, est aussi une des plus belles églises de Turin. Elle est occupée par les Carmélites, & fut bâtie en 1717 sur les dessins de Juvara; la façade est en pierre de taille, ornée de colonnes & de statues. Le maître-autel est de marbre très-poli; la chaire à prêcher est aussi d'un beau marbre; les statues de Sainte Thérese & de Sainte Cristine, faites par le Gros, célebre sculpteur François, étoient autrefois en-dehors, au-dessus des colonnes du portail; mais on les a jugé trop belles pour être ainsi exposées. On en a fait faire des copies qu'on a mises à leur place, & l'on a placé les originaux dans deux niches qui sont au-dedans de l'église. Celle de Sainte Thérese est un chef-d'œuvre: le sculpteur a pris un instant d'extase où la Sainte ouvre ses vêtemens pour découvrir son cœur à Dieu; il y a dans la composition de cet ouvrage un bel enthousiasme; la tête est pleine d'expression, les draperies sont bien traitées;

Belle statue de Sainte Thérese.

& quoique cette figure ait été faite pour être vue de loin, elle n'en est pas moins belle de près; on peut la comparer par la maniere tendre dont elle exprime l'amour divin, à celle du Bernin qui est à Rome dans l'église de la Victoire.

S. CHARLES BORROMÉE, église des Augustins déchaussés, fut bâtie en 1619 par ordre du duc Charles-Emmanuel I; elle est belle, enrichie de quantité de beaux marbres, avec des emblêmes en bas-relief, & des peintures estimées; on remarque sur-tout le tableau du grand autel & celui du Crucifix qui est à main droite en entrant. On conserve dans cette église une Vierge apportée de *Coppacavaña*, au Brésil; elle est regardée comme très-miraculeuse: sa chapelle est chargée de *voti*, suivant l'usage d'Italie, c'est-à-dire, d'une multitude innombrable de petits tableaux *ex voto*, ou de petits meubles d'argent, offerts en action de grace.

L'ÉGLISE DE LA VISITATION de Turin est la premiere que cet ordre ait eue en Italie; elle fut fondée en 1638, par la bienheureuse Mere de Chantal, qui fonda l'ordre de la Visitation avec S. François de Sales. Le bâtiment ac- Visitation.

tuel fut élevé en 1667; c'est une des deux plus belles églises de religieuses qu'il y ait à Turin; elle est toute revêtue de marbres de différentes couleurs, de statues, de peintures, & de stucs dorés; la coupole est peinte d'une maniere très-agréable.

LA CONCEZIONE, la Conception, est une église des prêtres de la mission, qui fut fondée vers l'an 1646, & ce fut la troisieme en Italie, de l'institution de S. Vincent de Paule. L'église est d'une bonne architecture, ornée de peintures & de stucs, avec plusieurs beaux autels de marbre. Ces missionnaires donnent des retraites & des exercices spirituels à Turin, & ils vont aussi faire des missions dans les provinces, suivant leur institut.

SAINTE THERESE, église des Carmes déchaussés, fondée par le duc Victor Amédée vers l'an 1635. Le cardinal Rovero a fait faire la façade en marbre. Le maître-autel est extrêmement grand, il a deux ordres de colonnes torses avec des statues de marbre; on y remarque un tableau assez singulier, qui représente l'Enfant Jesus tirant une fleche au cœur de Sainte Thé-

rese; la Vierge est à côté de lui, & S. Joseph par derriere semble admirer son adresse. La chapelle de S. Joseph, qui est à droite, fut faite par ordre de la derniere reine (Christine-Jeanne de Hesse-Reinsfeld); elle est d'une bonne architecture : six colonnes de marbre d'une belle couleur soutiennent une coupole dorée, ornée de glaces, de maniere qu'elle paroît toujours éclairée du soleil. Dans le milieu est une statue de S. Joseph qui tient l'Enfant Jesus, & semble élevé sur les nuages dans une espece de gloire, porté par des anges; le tout est exécuté en albâtre ou en beau marbre avec art & avec goût ; cette chapelle est aussi ornée de tableaux de *Corrado*, peintre de Naples, qui sont fort beaux, au jugement de M. Cochin, sur-tout pour la façon de traiter les draperies. Il y a dans la sacristie beaucoup de belle argenterie, & sur-tout trois ostensoirs dont un seul est estimé trente-deux mille livres de France.

SS. PROCESSO, E MARTINIANO, église de Pénitens, qui porte le nom de deux Saints fort connus en Italie. La confrérie de Jesus, qui est dans cette église, fut érigée en 1545. Ce

n'eſt pas la ſeule confrérie de Pénitens qu'il y ait à Turin, & toutes les grandes villes d'Italie en ont de pluſieurs eſpeces; il y a ordinairement deux confréries dans la même égliſe, l'une pour les hommes, l'autre pour les femmes. Les Pénitens ſont une eſpece de ſpectacle particulier aux villes d'Italie, ou à celles de nos provinces qui avoiſinent l'Italie, mais qu'on ne connoît point à Paris. On rencontre quelquefois au ſortir de l'égliſe ces proceſſions de Pénitens, que l'on prendroit pour des maſcarades. Chacun eſt vêtu d'un gros ſaraut de toile & ceint d'une corde par le milieu du corps; la tête eſt couverte d'un capuchon fort ſerré, dont la pointe faite à-peu-près comme la barbe de nos maſques, tombe ſur l'eſtomac; ils ne peuvent voir pour ſe conduire que par deux trous pratiqués dans le coqueluchon. On porte ordinairement devant eux une groſſe croix de bois dont le Chriſt eſt noir.

Les Pénitens de S. Proceſſo, dont nous parlons, ſont habillés de blanc, auſſi-bien que les ſœurs; ils font une grande proceſſion le ſoir du jeudi Saint, & ils portent un grand grouppe, *una*

bella machina, qui représente J. C. au jardin des Oliviers; la machine est environnée de douze torches & d'une centaine de cierges, qui forment un spectacle attendrissant, & digne de la cérémonie de cette lugubre nuit: l'usage de ces processions nocturnes s'étoit aussi multiplié en France, on a cru y appercevoir des abus, & on les a supprimées presque par-tout; je crois cependant qu'elles sont un objet de piété & d'édification, du moins pour le peuple auquel il faut des objets de culte qui soient sensibles.

S. FRANÇOIS, église de Cordeliers conventuels, qui contient trois nefs, suivant l'ancien usage. Le grand-autel est orné de statues de marbre: au-dessus est une coupole très-bien peinte avec des stucs dorés. S. François lui-même passant à Turin pour aller en France, l'an 1215, établit une petite chapelle & quelques religieux dans l'endroit dont nous parlons, & cet établissement, augmenté par la piété des fideles, est devenu considérable; on y voit de très-bons tableaux.

On trouva dans cette église, en 1750, la moitié d'une colonne antique de mar-

bre, avec une inscription à l'honneur de l'empereur Julien; elle étoit sous le pavé même de l'église; on l'a transportée à l'Université.

S. ROCCO, S. Roch, église de Pénitens bleus, dont la confrérie fut érigée en 1582. Le bâtiment est un octogone de belle forme, environné de vingt colonnes de marbre poli, & surmonté d'une grande coupole qui est peinte & dorée. La machine que porte cette confrérie le jeudi-saint, représente J. C. mort, avec la Sainte Vierge près de lui.

Mont de Piété.

MONTE DI PIETA, le Mont de Piété, est un établissement fait à Turin en 1580, pour le soulagement du peuple, qui, dans des temps de détresse, étoit obligé d'emprunter sur gage chez les Juifs, & de payer quelquefois 36 pour cent d'intérêt. On y prête pour le terme d'une année, sans aucun intérêt, moyennant un gage qui fasse la sûreté de la banque. Le mont de piété est uni à l'oratoire de S. Paul, qui appartient à la compagnie de la foi catholique, ou confrérie de S. Paul. Cette espece de congrégation (qui étoit sous la direction des Jésuites), fut formée

en

en 1563 par sept bourgeois de Turin, avocats ou marchands, qui, voyant les François maîtres de Turin, & parmi eux beaucoup de calvinistes, jurerent de maintenir la foi dans toute sa pureté, aux dépens même de leur vie; cet établissement fit des progrès distingués, comme on le peut voir dans l'histoire qu'en a donné le comte *Tesauro*, & occasionna sur-tout la fondation du mont de piété. Ce genre d'établissement n'étoit point encore reçu en France avant 1777, quoiqu'on en eut parlé plus d'une fois: il y avoit eu même un édit de Louis XIII en 1626, & une déclaration de Louis XIV en 1643 pour en établir; mais la morale austere que la Sorbonne avoit adoptée en matiere de prêts, faisoit encore proscrire une chose que la religion, la raison & la politique sembloient demander à l'Etat. Les personnes dont le commerce étoit interrompu par quelque circonstance fâcheuse, étoient obligées ou de vendre à bas prix, ou d'emprunter sur gage de ceux qui étant obligés de se cacher, ne pouvoient être d'honnêtes gens; le mont de piété offre une ressource légitime & commode, qui tend à proscrire l'usure, lors même

qu'on y paie un petit intérêt, comme cela se fait presque par-tout. L'auteur du Dictionnaire du citoyen, & plusieurs autres écrivains sages avoient fait des vœux pour que l'on procurât en France une pareille institution ; elle a eu lieu enfin en 1777, & l'année suivante on avoit déja pour huit millions d'effets au mont-de-piété.

Puisque j'ai occasion pour la premiere fois de parler des monts-de-piété, il sera utile de faire connoître l'origine de cette institution.

Il existoit déja quelque chose de semblable sous les empereurs Romains, comme on le voit par ce que Tacite rapporte de Tibere (Ann. L. VI, c. 17). Dans les siecles postérieurs, il paroît que le premier mont-de-piété fut établi à Orviete au temps de Pie II, dont il y a un bref du 3 juin 1463, suivant *Bernardino da Busto in Defensorio.* On en fonda à Pérouse en 1467, à Viterbe en 1472, à Savone en 1479, à Mantoue en 1486. On a cependant écrit que le premier avoit été formé à Padoue en 1491, après qu'on eut fait fermer douze banques de Juifs usuriers qui prêtoient sur gage avec un énorme intérêt; on a dit

auſſi que Léon X en avoit été l'inſtituteur, mais il paroît par ſa bulle de 1515 promulguée dans le cinquieme concile de Latran, & par une autre bulle de 1521, que ce pontife en fut ſeulement l'approbateur & non l'inſtituteur. Ce fut ſous Paul III, en 1534 ou 1539, qu'on établit à Rome un mont-de-piété.

Le concile de Trente donne à ces établiſſemens le nom de *pieux*. Les papes leur ont accordé toutes ſortes de priviléges, & ils ſe ſont multipliés en Italie, en Flandre, en Lorraine, en Allemagne, en Eſpagne; on les appelloit des *Lombards*, parce qu'il y avoit en Flandre des maiſons où l'on prêtoit ſur gage, établies par des Lombards. Voyez la Diſſertation qui a pour titre: *De Montibus Pietatis, &c. die 21 ſeptembris 1765, diſputabit Autor Johannes Daniel Cappaun Argentinenſis.* A Straſbourg, 23 pages *in*-4°. Moyens d'extirper l'uſure, 1775, à Paris, chez l'Eſclapart.

CHAPITRE X.

Partie occidentale de Turin.

LA citadelle de Turin est le plus grand édifice de cette partie de la ville; c'est un ouvrage immense qui fait la principale force de cette ville; elle fut commencée en 1564 par le duc Emmanuel Philibert, qui, venant de recouvrer ses Etats, cherchoit à se mettre plus en sûreté pour l'avenir; elle passe pour avoir été la premiere qui ait été faite en Europe, ayant été finie deux ans avant celle d'Anvers, & il faut avouer que les Italiens paroissent avoir devancé tous les autres dans la théorie des fortifications.

Le marquis Maffei (a) observe que les premiers auteurs qui traiterent des fortifications d'une maniere lumineuse & nouvelle dans leurs écrits furent Nicolas *Tartaglia*, de Bresse; Pierre *Cataneo*, de Siene, & Daniel *Barbaro*,

(a) *Verona illustrata*, part. 3, c. 5.

le Venise : mais tous les trois par occasion, & dans des ouvrages qui n'étoient point destinés à traiter de ces natieres ; le premier en 1554, dans ses *Quesiti* ; le second en 1554, dans le leuxieme livre de son architecture, & le roisieme, dans le premier livre de son dition de Vitruve. Il y eut ensuite Jérôme *Cataneo*, Jacques *Lanteri*, Galasso *Alghisi* a Carpi, Buonaiuto *Lorini*, Carlo *Teti*, Gioan Battista *Bellici* ; mais François *de' Marchi*, de Bologne, fut le premier uteur qui traita à fond l'architecture militaire dans un grand ouvrage imrimé à Bresse en 1599, intitulé, *Architettura militare*, livre rare & recherhé (a), il y donne cent soixante maieres de fortifier, avec les plans de hacune, la plupart de son invention, u du moins trouvées en Italie : *Errard* *de Barleduc* fit imprimer son traité à aris en 1604 ; ce fut le premier auteur n France de quelque réputation qui écrit sur cette matiere.

Les Italiens avoient essuyé tant de uerres, ils y avoient mis tant de fuur, qu'il n'est pas surprenant que le

(a) J'ai oui-dire que le roi de Prusse l'a payé plus 300 livres.

génie même eut épuisé ses ressources du côté de l'art militaire, & que les premieres inventions de ce genre aient pris naissance en Italie. On a même prétendu que le maréchal de Vauban avoit emprunté des Italiens les méthodes qui lui ont fait le plus de réputation.

La citadelle de Turin est un pentagone régulier, miné & contre-miné, mais dont on ne permet pas aux étrangers de voir les souterreins. On remarque sur la porte de la citadelle les armes de Savoie en bronze d'une très-belle exécution, avec une inscription qui se rapporte à la paix de Cateau-Cambresis, ou à la cession que le roi Henri II fut obligé de faire en 1559, de 198 places, après avoir perdu la bataille de S. Quentin & celle de Graveline contre Philippe II, roi d'Espagne. Le duc de Savoie, qui commandoit l'armée impériale à la bataille de S. Quentin en 1557, recouvra ses Etats que son pere avoit perdus, & les augmenta même par sa prudence & son courage : voici l'inscription de la citadelle.

Emmanuel Philibertus Sabaudiæ Dux X variis, post amissum à suis avitum

)lium, laboribus exantlatis, parta tanem Christi numinè in Belgis victoria, ' Margarita Francorum Regis sorore ı matrimonium ducta, receptis provin:is, hanc arcem publicæ securitati à ındamentis erexit anno 1565.

Il y a dans cette citadelle un grand uits où les chevaux pouvoient monter : descendre sans se rencontrer, au ıoyen d'un double escalier dont les eux rampes circulent l'une sur l'autre; ıais la voûte dont il étoit couvert étant ›mbée, entraîna la ruine d'une partie de escalier, ensorte qu'on n'en fait actuelleıent aucun usage.

L'ARSENAL est un peu plus loin du ›té du levant; il fut commencé par le uc Charles-Emmanuel II, & le feu ›i y a fait ajouter un immense bâment; on le garnit de plus en plus, & est déja l'arsenal le plus considérable ue je connoisse : il y a des fusils pour rmer cent mille hommes. On admire : beauté des salles qui contiennent ces ısils, ainsi que leur arrangement, ce ›nt des faisceaux, comme ceux que l'ón oit dans la cour de Versailles, & alinés avec soin; chaque faisceau contient Arsenal.

1200 fusils, & il est recouvert d'un pavillon qui empêche la poussiere. On voit dans l'arsenal une fonderie, des fourneaux, des atteliers, une école de métallurgie, un cabinet de minéralogie & de fossiles, sous la direction de M. Bussolini, officier d'artillerie; de grands morceaux d'or massif trouvés dans une riviere du Piémont, des morceaux énormes de bois pétrifiés, &c. Il y a sous la grande porte quatre immenses coulevrines; j'ai oui-dire qu'on y montroit aussi un fusil qui tire vingt coups de suite sans être rechargé; au reste, j'en ai vu un de cette espece qui a été fait en 1766 à S. Etienne en Forez, par M. Bouillet; il tire vingt-quatre coups & ne pese que sept livres, c'est-à-dire, un peu moins que ceux des troupes; il n'est pas même fort cher: on en peut avoir un pareil pour quinze cents livres.

LA MISERICORDIA est une confrérie dont l'objet est d'assister les criminels à la mort, & de visiter les prisonniers. Plusieurs dames de la ville, & même quelques couvens de religieuses sont unis à cette confrérie, pour prendre part aux bonnes œuvres qui s'y font. La principale solemnité, *la gran Fun-*

zione, de cette confrérie eſt une fameuſe proceſſion qui ſe fait le Vendredi Saint : les gardes du roi précedent la marche avec leurs tambours & leurs fifres ; on y voit enſuite la ſtatue du bienheureux Amédée, duc de Savoie, & les enfans de l'hôpital de la charité, chacun ayant un cierge à la main. Une longue file de muſiciens précede la premiere machine où l'on voit un ange qui tient la tête de S. Jean-Baptiſte, après laquelle viennent tous les pénitens, la torche à la main. Douze étendards ſont portés par des gentilshommes en habits noirs, tenant l'épée la pointe en bas & en arriere, en ſigne de deuil ; tous les inſtrumens de la Paſſion de J. C. ſont portés enſuite ſur des paniers d'argent couverts de gazes noires ; les prêtres qui les portent ſont environnés de pénitens avec des torches ; l'image du S. Suaire portée par trois prêtres, eſt ſuivie d'une autre bande de muſiciens. On voit venir enſuite le grand baldaquin ſous lequel eſt repréſenté J. C. mort, couvert d'une gaze blanche, environné de groſſes torches qui ſont portées par des religieux. Un troiſieme corps de muſique précede une autre

grande figure de Notre-Dame de Pitié, qui est encore suivie de pénitens : ceux-ci terminent la marche avec une foule de peuple. Ce spectacle avance d'un pas très-mesuré & d'une marche majestueuse ; il dure près de quatre heures.

La porte de Suze, *Porta Susina*, fait l'extrémité occidentale de Turin : en passant près de cette porte, on voit la rue de *Dora grossa* qui s'étend de la porte de Suze jusqu'à la place du château ; cette rue est alignée, de même que toutes celles qui y aboutissent. On n'y a pas le désagrément de voir des chaumieres à côté des palais, comme cela se trouve à Rome & à Paris ; les hôtels n'y sont pas d'une magnificence extraordinaire, mais rien n'y est médiocre, & cela forme un ensemble qui n'est pas immense, mais noble & agréable. On trouve ensuite les casernes de l'infanterie, *Quartieri*, qui sont deux beaux bâtimens de l'architecture de Juvara, à l'entrée de la rue appellée *Contrada di Porta Susina* ; ces casernes passent pour les plus belles qu'il y ait en Europe. La même rue conduit à la place de Suze, appellée aussi *Piazza Paesana*, à cause du palais du comte Paesana qui s'y rencontre.

LA CONSOLATA que l'on trouve en tirant delà vers le nord, est une église de Feuillans, très - fréquentée à cause d'une image de la Vierge à laquelle on a beaucoup de dévotion ; le P. Dominique Arcourt en a donné l'histoire ; il assure qu'elle étoit déja spécialement honorée l'an 440, du temps de S. Maxime, évêque de Turin, & que l'an 1016 le roi Ardouin ayant abdiqué la couronne pour se retirer dans un cloître, fit bâtir, par inspiration divine, une église à Turin pour y recevoir cette image révérée qu'on a toujours appellé *Notre - Dame de Consolation.* Cette image est peinte sur une toile assez fine, d'environ deux pieds de haut ; elle est placée dans une chapelle très-décorée, ornée de colonnes en marbre, corinthiennes & composites, sous une coupole toute couverte de peintures ou de dorures ; le tableau miraculeux est sur un autel très-riche, sous un baldaquin porté par six colonnes de marbre : il est soutenu par des anges, environé d'une gloire, & dominé par nne couronne que des anges tiennent audessus de la Vierge. Cette chapelle fut bâtie en 1704.

Le bâtiment de cette église est si tourmenté dans son plan que l'on pourroit en regarder la nef, la coupole & le chœur, comme trois églises particulieres. Elles sont toutes ornées de marbres, de peintures, qui ont un air de propreté, de richesse & de grandeur tout à la fois, sur-tout la chapelle de la Vierge. Les peintures de la coupole, sans être d'un grand mérite aux yeux des connoisseurs, font un effet gracieux. Par dehors cette coupole paroît trop élancée. A l'égard des ornemens peints dans la voûte de la nef, ils sont trop petits & trop confus. Le tresor de cette église est rempli de choses précieuses que la célébrité de cette dévotion y a fait consacrer : on y voit entr'autres une statue de la Vierge, en argent, de grandeur naturelle, qui tient l'Enfant Jesus entre ses bras, chaque figure porte une couronne enrichie de diamans. On la porte en procession le jour de la Nativité de la Vierge, en actions de graces de la levée du siege de Turin le 7 septembre 1706, que nous raconterons dans le chapitre XV, en parlant de la Superga. Tous les corps de la ville & tous les ordres religieux sont obligés de

ſe rendre à cette proceſſion ſolemnelle; la cour même y aſſiſte quelquefois; elle ſe fait avec un auſſi grand appareil, que ſi Turin, priſe par les François, eut été menacée de ſa deſtruction. Cette ville avoit cependant d'autres exemples qui pouvoient la raſſurer : elle avoit été plus d'une fois entre les mains de la France.

On va voir auſſi la ſacriſtie, la bibliotheque du couvent, & le chapitre, auſſi-bien que la terraſſe qui eſt au-deſſus de l'égliſe, & dont la vue eſt fort belle.

S. AUGUSTIN, égliſe paroiſſiale occupée par les Auguſtins de la province de Lombardie, depuis l'an 1447; on y voit une Vierge, qui fut trouvée en 1716 ſur un ancien mur que l'on démoliſſoit, à laquelle on a ſouvent recours, & dont on fait la fête le ſecond dimanche de l'Avent, ſous le titre de *la Vergine aſpettante il parto.* Il y a deux beaux mauſolées auprès du grand autel, dont l'un eſt celui du cardinal de *Tournon*, Charles-Thomas Maillard, qui étoit de Turin; l'on y voit ſa ſtatue, & deux grandes inſcriptions; ce monument a été élevé par le marquis de Tournon, ſon frere,

en 1712. Le pape Clément XI, qui avoit envoyé ce prélat à la Chine pour y régler les conteſtations, & terminer les querelles qu'on avoit ſuſcitées aux Jéſuites, le déclara cardinal pendant ſon voyage ; mais le cardinal empriſonné à Macao par ordre de l'empereur, y mourut le 8 Juin 1711.

LE SÉNAT, que l'on trouve en retournant vers le milieu de la ville, eſt un grand bâtiment où ſe rend la juſtice. Près delà ſe voit auſſi le bâtiment de la chambre des comptes, établie en 1562 pour connoître de toutes les cauſes domaniales, & de tous les objets de finances royales.

S. SOLUTORE, égliſe qui étoit occupée par les Jéſuites ; elle eſt dédiée à S. *Solutore*, *Aventore* & *Ottavio*, martyrs de la légion Tebéenne ; elle eſt dans la grande rue de *Dora groſſa*, près de la Tour : ce fut la premiere égliſe de ces Peres, qui furent reçus à Turin en 1565, par le duc Emmanuel-Philibert, à la ſollicitation de la compagnie ou confrérie de S. Paul qui venoit de s'établir, & qui avoit déja acquis beaucoup de conſidération. Bientôt un gentilhomme de Turin, nommé *Aleramo Be-*

cutti, entendant raconter tout ce que les Jésuites venoient d'opérer aux Indes pour la religion chrétienne, laissa tout son bien en 1570 pour la fondation de leur maison.

L'église fut commencée en 1577; elle a une grande & belle façade ornée de plusieurs statues; le vaisseau en est grand & majestueux, la voûte & la coupole ont été peintes par le P. Pozzi; on y voit dix-huit grosses colonnes de beau marbre, beaucoup de dorures & d'incrustations de marbre; mais les ordres particuliers qui se trouvent enchâssés dans les archivoltes, & qui ont l'air d'autant de portails d'églises, répandent de la confusion dans le total de la décoration. Il y a une chaire & des tribunes très-belles, des autels de marbre, des tabernacles ornés de pierres dures que l'on met les jours de fêtes sur les autels de S. Ignace & de S. François Xavier; la balustrade du grand autel est en bronze; le pavé est de marbre parsemé d'étoiles de bronze. Les ornemens de la chapelle de S. François Xavier sont tous en argent, avec des bas-reliefs dorés. L'argenterie de la sacristie est immense : le grand osten-

ſoir, garni de diamans, eſt une des plus belles choſes qu'on puiſſe voir.

La bibliotheque eſt conſidérable, on y poſſede pluſieurs manuſcrits originaux. Le carrillon eſt regardé comme une des curioſités de la maiſon; il eſt compoſé de dix cloches qui font une harmonie bien combinée: ce ne ſeroit pas une choſe rare en Flandre, mais elle l'eſt en Italie.

Tour de l'horloge.

TORRE DELLA CITTA. Cette tour eſt dans la *Contrada di Dora groſſa*, & l'on parle de l'abattre pour dégager & aligner cette belle rue. La tour a 171 pieds de hauteur, y compris la croix. Comme elle a peu de baſe, & qu'elle eſt preſque iſolée, elle paroît d'une hauteur effrayante. Elle eſt chargée, ſur toute ſa hauteur, de peintures, d'inſcriptions, d'arabeſques; on y voit les priviléges accordés à la ville de Turin par Jules-Céſar & par Auguſte, & d'autres choſes relatives à l'hiſtoire de cette ville.

Cette tour renferme une grande horloge qui marque l'heure des quatre côtés, & qui fait auſſi tourner un globe lunaire pour indiquer les phaſes & l'âge de la lune. Au-deſſus de l'horloge ſont

les cloches qui servent pour le *Corpus Domini*, qui est l'église du corps de ville, située, près de-là, sur la place des herbes; elles servent aussi pour annoncer les fêtes des protecteurs de la ville, pour les exécutions & pour les cérémonies publiques.

Au-dessus de l'étage des cloches, la tour cesse d'être carrée, & il en part une autre tour octogone, terminée par une couronne de fer doré, appuyée sur huit taureaux dorés qui sont aux angles de la tour; c'est-là qu'est placée la grosse cloche qui annonce tous les soirs l'*Ave Maria*, ou les 24 heures, au coucher du soleil; c'est ce qu'on appelle horloge Piémontoise, car sur les horloges italiennes, les 24 heures d'Italie & l'*Ave Maria* sont une demi-heure après le coucher du soleil (a). La tour octogone est surmontée d'une grande aiguille couverte de lames de fer doré, en forme d'écailles de poisson; au sommet de cette aiguille, on voit le grand taureau de bronze, symbole de la ville

(a) Nous avons expliqué à la fin de la préface ce que c'est que les heures italiques, dont on commence à trouver quelque usage à Turin, & nous avons donné la table qui sert à en faire la réduction en heures Françoises.

de Turin, & au-dessus de ce taureau une croix de fer doré. Ce taureau fut ôté de dessus la tour dans le temps du siege de 1706, de peur qu'il ne fût renversé par le canon ; on le remit en place lors des réjouissances de la paix en 1713 ; & l'on grava l'inscription suivante sur le corps même du taureau pour perpétuer la mémoire de cette délivrance :

Urbanæ Turris fastigium, unde amotus à civibus ne quateretur ab hostibus, obsidentium Gallorum eluso furore descenderat, anno 1706; ingenti quæ plures peperit exinde parta victoria, patriæ Italiæque propugnatorem Victorem Amedeum, versis in incrementa belli detrimentis, auctis obfirmatisque regnorum juribus, opibus, armis, populis; augustiorem ex alto undique revisurus, inter publica pacis gaudia repetebat triumphans Taurus, anno à virgineo partu 1713, à siculo dominatu 1.

On ne sait pas en quel temps a été bâtie cette tour, mais elle étoit fort vieille en 1666; elle fut réparée & augmentée considérablement pour lors, à l'oc-

casion de la naissance de Victor Amédée II ; cela se voit dans l'inscription qui est sur la face septentrionale de la tour, au-dessus de la porte, & qui finit par ces mots : *Urbanam Turrim pene collapsam, ut lætitiæ publicæ incrementa latius testetur, altiorem lætitioremque restituunt ; anno omnium tranquillissimo 1666.*

PIAZZA DELL' ERBE, est une place assez longue qui sert de marché pour tous les comestibles, & où l'on trouve continuellement toutes sortes de denrées ; elle est environnée de beaux portiques & de maisons régulieres bâties sur les dessins du comte Alfiéri. On voit sur cette place l'hôtel-de-ville, *Palazzo commune della Città* ; c'est un grand édifice bâti en 1663, dont la façade est ornée de deux ordres d'architecture, surmontés d'un attique ; au-dessus de l'attique est une balustrade qui en masque le toit ; le tout orné de marbre & dessiné dans le bon genre. Le sous-bassement renferme un grand portique, au-dessus duquel est un balcon, d'où l'on publie les ordonnances & où l'on fait l'extraction, c'est-à-dire, le tirage de la *loterie*, à la vue du public, de même qu'à Rome & dans la plupart

Hôtel-de-ville.

des villes d'Italie : nous parlerons de ces loteries dans le dernier volume de notre ouvrage.

La cour de l'hôtel-de-ville est un grand carré orné de portiques réguliers, soutenus par des colonnes de pierre. D'un côté sont les tribunaux des juges subalternes, c'est-à-dire, de ceux qui jugent en premiere instance, ou qui décident des causes de peu d'importance. De l'autre côté est la jurisdiction des consuls, établie en 1676 pour les affaires de commerce ; & le *Vicariato*, ou tribunal de police, qui connoît de tout ce qui concerne le bon ordre de la ville, les bâtimens, & la propreté des rues. On a mis aussi, près de-là, le bureau des insinuations. Au-dessus de la grande porte, on voit les étalons des mesures, telles que le *Trabucco*, ou la perche pour le toisé des murs & l'arpentage des campagnes, qui est de dix-huit pieds dix pouces six lignes, & le *Raso*, ou l'aune des marchands, qui est de vingt-un pouces cinq lignes de France, comme nous le dirons en parlant des mesures de Turin, (chap. XIII).

Apothicairerie des pauvres

L'APOTHICAIRERIE PUBLIQUE, placée aussi dans ce palais, est un des

établissemens qui méritent d'être proposés aux nations qui ne le connoissent pas; elle a été fondée en 1600; on y donne gratuitement aux pauvres les médicamens dont ils ont besoin; dix médecins & neuf chirurgiens sont payés pour visiter les malades & les panser gratuitement.

Après avoir monté le grand escalier de l'hôtel-de-ville, on trouve une grande salle où l'on a peint les faits les plus mémorables de l'histoire de Turin; ensuite la salle du conseil, les archives, & les bureaux du secrétariat.

Le corps de ville est composé de 60 officiers municipaux; le *Vicario*, ou surintendant-général de police, nommé par le roi, deux syndics & 57 décurions, ou conseillers, qui composent plusieurs chambres.

CORPUS DOMINI, est une belle église sur la place des Herbes; elle fut bâtie en conséquence du miracle par lequel, suivant la tradition, la sainte Hostie s'éleva dans ce même lieu le 6 juin 1453, avec le vase sacré qui avoit été volé par un soldat: on y bâtit dès-lors une chapelle; ensuite on y érigea une confrérie en 1529 sous le nom du *Corpus Do-*

mini; c'eſt la premiere qu'il y ait eu ſous cette invocation; ce fut auſſi pour le même ſujet qu'on inſtitua la proceſſion générale qui ſe fait le jour de l'octave de la Fête-Dieu, dont l'uſage s'eſt répandu enſuite dans toute la chrétienté, & fit donner à la ville de Turin le ſurnom de *Città del Sacramento*, ville du S. Sacrement (a). L'égliſe qui ſubſiſte actuellement, fut bâtie en 1607 en conſéquence d'un vœu de ville fait dans la peſte de 1598, comme on le voit par l'inſcription qui eſt ſur la façade. Cette égliſe eſt une des plus ornées qu'on puiſſe voir, elle eſt toute revêtue de marbre; les chapiteaux, les corniches, les modillons, ſont dorés, auſſi-bien que les ſtatues & la voûte du ſanctuaire; en ſorte qu'elle paroît trop chargée d'ornemens; elle a été ſur-tout embellie en 1753, à l'occaſion de la fête extraordinaire qu'on y célebre tous les cent ans le jour du miracle dont j'ai parlé. Le dernier dimanche de chaque mois, on y fait une proceſſion du S. Sacrement, & l'on y donne la bénédiction ſur la porte de l'égliſe.

(a) Nous parlerons de l'origine des proceſſions de la Fête-Dieu, à l'occaſion de celle de S. Pierre de Rome.

SPIRITO SANTO, église de confré-
ie, bâtie en 1594. Elle est située sur
place d'un ancien temple de Diane,
ue S. Victor, premier évêque de Tu-
n, consacra à S. Sylvestre peu de temps
près sa mort. Les confreres du S. Es-
rit ont la robe d'un gris brun; ils por-
nt le Jeudi Saint une grande châsse
ui renferme un Crucifix, environné de
rches & de cierges; ils entretiennent
maison des nouveaux convertis, *Of-
zio de' Catecumeni*, où l'on reçoit les
uifs, les Turcs, ou autres infideles qui
ulent se faire instruire & baptiser, &
ui y sont entretenus jusqu'après l'abju-
tion; on y reçoit aussi les Protestans.
an-Jacques Rousseau y avoit été, en
728, & il en parle dans ses confessions.

LA TRINITA, dans la rue de *Dora
ossa*, est une jolie petite rotonde,
tie en 1582; elle est décorée d'un
dre corinthien dont les proportions
nérales ne sont pas mauvaises, mais
e peche dans les détails. Elle est
ute revêtue de marbre; la coupole &
tribunes sont ornées de statues & de
rure; on y voit un bel autel de mar-
e environné de huit colonnes, au-delà
squelles on apperçoit un tableau de la

ſainte Trinité porté par des anges ; la peinture eſt du Cavalier Daniel Saiter.

Hôpital des Pélerins.

La confrérie de la Trinité eſt chargée de l'hôpital des Pélerins, *Oſpizio de' Pellegrini*, fondé en 1598, dans lequel on reçoit pour une nuit tous les Pélerins qui vont à Rome, à Jéruſalem, à S. Jacques en Galice, ou qui en reviennent : on trouve de ces hoſpices dans la plupart des villes d'Italie, & c'eſt ordinairement les confreres de la Trinité qui en ont le ſoin ; les pauvres peuvent en effet voyager en Italie avec beaucoup de facilité ; mais il paroît que cet abus de pélerinages diminue de jour en jour.

S. DOMENICO, eſt une égliſe de Dominicains ſituée près de *Porta Palazzo* ; elle fut établie en 1214, lorſque S. Dominique, allant en Eſpagne, paſſa par Turin. Ce qu'il y a de remarquable dans cette égliſe eſt la chapelle du Roſaire, enrichie de marbres & de ſtatues, avec un tableau du *Guerchin*, qui repréſente la Sainte Vierge, S. Dominique & Sainte Roſe.

Dans la chapelle du bienheureux Amédée, duc de Savoie, l'on voit ſa figure en argent, ſous verre. Il y a auſſi une chapelle

chapelle de la Vierge, dans laquelle est une inscription, qui dit que la Sainte Vierge est apparue sur cet autel jusqu'à trois fois. C'est dans ce couvent que réside l'inquisiteur; mais son tribunal n'a rien de plus redoutable qu'un autre, dans un pays où la justice s'exerce sous l'œil du maître, & où chacun peut lui porter ses plaintes directement.

SS. MAURIZIO E LAZZARO; l'église de S. Maurice & de S. Lazare, est une grande chapelle octogone alongée, d'une bonne architecture, ornée de grosses & grandes colonnes de marbre, avec des stucs, des peintures, & autres embellissemens; elle est desservie par celle des huit confréries de Turin qui est la plus distinguée, c'est la *confrérie royale de S. Maurice*. Ces Pénitens sont habillés de blanc avec un capuce rouge. Parmi les grandes cérémonies de ces confreres, la principale est la procession solemnelle qu'ils font dans l'une des fêtes de Pâques; ils portent une figure de J. C. ressuscité, où il paroît sortant du tombeau, environné des gardes endormis, avec tous les caracteres d'expression qui sont nécessaires pour émouvoir le peuple, l'intéresser, l'attendrir, &

réveiller en lui les ſentimens de religion. Beaucoup de muſique, une illumination prodigieuſe; grand nombre de prêtres avec de riches ornemens; beaucoup d'enfans habillés en forme d'anges; une confrérie nombreuſe; beaucoup de ſoldats en armes & de gardes qui en impoſent, en font un des beaux ſpectacles de ce genre.

LE TORRI, ancien bâtiment qui ſert de priſon pour la police; il eſt ſitué près de *Porta Palazzo*. C'eſt le ſeul reſte des conſtructions romaines qu'il y ait à Turin. C'étoit la *Curia*, ou le palais de la juſtice, ſuivant les antiquaires.

Aqueduc. Turin eſt pourvue d'eaux & de fontaines abondantes, comme toutes les villes d'Italie. L'acqueduc fait en 1573 par Emmanuel-Philibert, & reſtauré par Charles-Emmanuel III, vient de la Dora, qui paſſe à une demi-lieue de Turin; il traverſe les foſſés & les baſtions de la porte de Suze, près de laquelle eſt le point de partage; & l'eau ſe répand dans toutes les rues pour les nétoyer, pour ſervir en cas d'incendie, & pour arroſer les jardins. Le roi a fait bâtir en 1750 une grande fontaine près de la porte qui conduit à la Vénerie, &

ui est la plus voisine du palais ; c'est e qu'on appelle *Cateratte per l'acqua 'ella Fontana* , parce qu'en effet l'eau ombant du bastion fait jouer des pompes ui élevent le reste jusques dans un résfervoir.

L'autre château-d'eau, près de la porte e Suze, à l'occident de la ville, sert 'une façon particuliere pour enlever la eige en hiver : on retient d'abord les ıux en forme de lac, qu'on grossit en jettant de la neige ; quand il est assez :os, on le lâche par toute la ville ; cham a soin de pousser la neige dans le ruisau, elle forme un torrent, dont la fonte ı toujours en augmentant, & qui va se tter dans le Pô : en deux heures de temps ville est entiérement nétoyée : on auıit bien desiré au commencement de ı784 d'avoir à Paris une pareille ressource, ur se débarrasser de la neige qui a remi les rues pendant plus de 40 jours.



CHAPITRE XI.

De la population de Turin, du caractère des habitans, & de l'administration.

Le nombre des habitans de Turin, dans l'intérieur de la ville, suivant le dénombrement de 1763, étoit de 63000, il y en a 13000 dans les fauxbourgs & le territoire, ce qui fait en tout 76 mille, sans compter 1400 juifs ou hérétiques; ce nombre d'habitans avoit augmenté de 1300 depuis 1759, & l'on croit qu'il y a maintenant 90 ou 100 mille habitans à Turin. Sur les 76 mille personnes comprises dans le dénombrement de 1763, il y avoit 1400 prêtres ou ecclésiastiques séculiers, & 1500 religieux ou religieuses dans les couvens. Le nombre des femmes y paroît un peu plus grand que celui des hommes; car on a trouvé 14766 hommes, 15960 femmes, 14711 enfans mâles, 15575 filles.

Digitized by Google

Les habitans de Turin ont une partie le la gaieté Françoife, & ils font plus njoués que ceux du refte de l'Italie. ;caliger leur rendoit ce témoignage, *Terra ferax, gens læta hilaris.* Il y a es *converfations*, c'eft-à-dire, des af-emblées, par exemple, chez Madame e S. Gilles, qui recevoit tous les jours, ır-tout le vendredi qu'il n'y a pas de ɔectacle. Mais on remarque peu de ja-ɔufies, peu de galanterie dans les fo-iétés. Je n'y ai rien vu ni rien ap-ris qui reffemblât à cette antique alanterie qui fe ménage avec appa-eil les fureurs, les maux & toutes les iiferes de l'amour, fans en favoir goû-ɜr les douceurs (a).

Il y a des perfonnes qui ont la mau-aife habitude de faire porter à leurs :mmes un autre nom que le leur ; la :mme de M. le marquis *A*, eft Madame ı comteffe *B*; cela pourroit faire tom-er les gens qui ne feroient pas préve-us dans des équivoques fâcheufes chez ıe nation qui feroit plus jaloufe ; au :fte, cet ufage devient plus rare actuelle-ıent.

Il n'y a point autant de luxe à Turin,

(a) Voyez cependant M. Grofley, tome 1, page 75.

ni de dépravation de mœurs que dans les autres grandes villes ; le roi y veille comme un pere dans sa famille ; la maison royale donne l'exemple , & l'on n'y voit personne entretenir les actrices, & donner mauvais exemple pour le bon ton ; le roi va à pied dans les promenades avec la plus grande simplicité. D'ailleurs la noblesse n'y est pas riche, (ou moins en général) il n'y a point de fortune à faire dans les finances, elles sont régies pour le compte du roi ; ainsi l'on ne peut y rencontrer cette extrême inégalité qui entraîne d'extrêmes désordres.

Dans un gouvernement militaire la magistrature ne donne pas grand relief, la noblesse fait tout, on l'acquiert par le service après quelques générations. On peut l'avoir aussi à prix d'argent, mais elle coûte fort cher ; on achete pour cela des fiefs du roi, ou des particuliers, avec l'agrément du roi. En fondant une commanderie, on acquiert le droit de porter une croix ; les cadets peuvent succéder à la commanderie, à leur défaut le roi la réunit à son domaine. Les nobles peuvent seuls prétendre aux grandes places, être présentés à la cour, dan-

ser dans les bals publics, avoir au spectacle des premieres ou secondes loges : ils ont droit d'entrer chez un citadin dès qu'on y entend des violons, &c. Mais la noblesse ne peut sortir du pays, ni vendre ses fiefs sans permission ; il faut qu'elle serve, & le service est peu lucratif ; ainsi les nobles ne sont pas riches en général, mais ils n'en sont pas moins fiers (M. Rolland, page 339).

Les Piémontois sont laborieux & industrieux ; je n'ai point remarqué quoiqu'en dise M. R., qu'ils soient soupçonneux, violens, vindicatifs, dangereux. On lui a assuré qu'il y avoit année commune 8 à 9 cents personnes tuées à coup de couteau dans les Etats du roi de Sardaigne. Ils ont beaucoup d'attachement pour leur religion & pour les cérémonies religieuses. Les Piémontois sont grands & vigoureux, les femmes y sont bien faites, & ont beaucoup de gorge. Les dames ne mettent point de rouge à Turin, non plus que dans le reste de l'Italie. La pernicieuse coutume qu'ont nos Françoises d'altérer ainsi leur teint, n'a point encore percé dans ce pays. Les Italiennes sont même fort éloignées de l'adopter ; elles trouvent avec raison que

leurs aſſemblées & leurs ſpectacles, qui ſont bien plus vaſtes & plus nombreux que les nôtres, n'en ſont pas moins brillans.

Les aſſemblées ne ſont pas très-fréquentes, parce qu'on n'a pas autant beſoin que chez nous de ſociété, & que chacun ſe contente de la dame qu'il ſert. On fait des viſites dans les loges; mais comme on ne donne point à ſouper, on ne ſe retrouve pas après le ſpectacle.

Le roi ne permet pas aux officiers de jouer; il empêche les aſſemblées de jeu trop nombreuſes, ou trop périlleuſes pour les fortunes; cependant il ne peut empêcher les jeux de hazard avec tant de ſoin qu'on n'y faſſe encore quelquefois des pertes conſidérables; milord Malbourough, en 1760, perdit huit mille louis au Pharaon dans l'eſpace de huit mois qu'il paſſa à Turin, & l'on prétend qu'il étoit dupe d'un des joueurs. C'eſt peut-être ſur ce fondement que M. l'abbé Richard raconte que le roi diſoit à un ambaſſadeur qui aimoit le jeu, de ſe défier de ſes Piémontois, parce qu'ils étoient fins. Dans le temps que l'argent y étoit plus rare, on voyoit ſouvent un ban-

quier de Pharaon tenir la banque avec une boîte de bijoux ou de breloques de toute eſpece, quelquefois de mauvais or, numérotés chacun de leur prix, qui ne manquoit pas d'excéder de beaucoup leur valeur ; les pontes qui gagnoient ſe payoient en bijoux, à leur choix; mais lorſqu'ils perdoient, ils étoient obligés de payer en argent comptant ; nouveau déſavantage ajouté à celui du jeu.

Les Anglois ſe plaignent quelquefois du Piémont, parce que c'eſt-là où ils font leur apprentiſſage en arrivant en Italie. Il eſt impoſſible que des gens qui ſont fort riches, & qui paſſent pour l'être encore davantage, ne ſoient pas dupes dans un pays où ils arrivent pour la premiere fois. Les domeſtiques de louage ſont payés par les ouvriers pour faire donner le maître dans leurs pieges, & ils ſavent qu'en tenant ferme ils ſe feront toujours donner ce qu'ils voudront; il eſt tout ſimple qu'ils en abuſent; au reſte, les Piémontois paſſent, même en Italie, pour être fins & ruſés; mais ils ne ſont ni plus intéreſſés ni plus trompeurs que d'autres.

La langue Françoiſe & l'Italienne ſont preſque auſſi connues l'une que l'autre à

la cour de Turin & dans la bonne compagnie. Parmi le peuple, on n'entend presque ni l'une ni l'autre : le Piémontois est un dialecte de l'Italien, mais tout-à-fait abatardi, & dont on se mocque à Turin même; cependant un étranger a bien de la peine à s'en passer : il m'est arrivé de prier des gens du peuple de me parler Italien, & je ne pouvois pas l'obtenir. Le Piémontois a quelque ressemblance avec le Provençal, mais point avec le langage des Génois : il semble que la chaîne de l'Apennin y ait conservé cette séparation.

La langue latine étoit encore la langue universelle sous la premiere race de nos rois. M. de Saintfoix croit qu'elle commença de n'être plus vulgaire au commencement du regne de Louis le Débonnaire; en effet, au concile d'Arles, en 851, il fut ordonné aux ecclésiastiques *de faire leurs instructions ou homélies en langue Romance afin que chacun pût les entendre* ; c'est la langue Romance mêlée de Franc & de Latin qui a produit la langue Françoise, & même, suivant quelques-uns, l'Italienne; car en Italie, comme en France, les irruptions des Allemands ont changé le gouverne-

ment & la langue. Il n'eſt donc pas étonnant que le Piémont, qui forme pour ainſi dire la ſéparation, ait un langage très-mélangé.

La juſtice eſt adminiſtrée à Turin par un ſénat royal qui fut établi dès l'an 1459 : il eſt composé de trois préſidens & de vingt-un ſénateurs, qui forment trois chambres, dont deux ſont pour le civil & une pour le criminel ; il y a un avocat-général & trois ſubſtituts, un avocat-fiſcal & cinq ſubſtituts, un avocat des pauvres pour le civil & un pour le criminel avec leurs ſubſtituts.

Le premier préſident porte une ſoutanne de ſoie & un grand manteau de velours cramoiſi fourré d'hermine ; les deux préſidens ont l'hermine de moins ; les ſénateurs portent la ſoutanne noire & une robe d'écarlate par-deſſus.

La juriſprudence du Piémont eſt, comme dans les provinces méridionales de France, tirée du droit romain ; mais l'on y a joint beaucoup d'ordonnances particulieres, ſoit pour la forme de procéder, ſoit pour le fond de la juriſprudence. Telle eſt l'ordonnance que le roi Victor rendit en 1723 pour l'adminiſtration de la juſtice, à l'imitation de

l'ordonnance de 1667 donnée par Louis XIV, mais dont l'objet & les détails s'étendent beaucoup plus loin; celle de Turin forme un volume *in-folio* de 664 pages. Telle est encore l'ordonnance de 1729, par laquelle le roi Victor défendit les substitutions, excepté pour l'ancienne noblesse. En France l'ordonnance de 1747 a réduit les substitutions à deux degrés. Il semble en effet qu'on ne doit pas favoriser un genre de dispositions testamentaires qui gêne la circulation des fortunes, qui produit une infinité de procès, & qui sert souvent à frustrer des créanciers de bonne foi; c'est beaucoup qu'on les permette pour soutenir l'éclat d'un grand nom, parce que cette noblesse appauvrie deviendroit à charge à l'Etat, & parce qu'il en peut résulter quelquefois un amour de la gloire & une ardeur d'imiter des ancêtres qui se sont distingués.

Le roi Charles-Emmanuel III a fait un nouveau code peu de temps avant sa mort. On peut voir un abrégé du droit de ces pays dans *l'Introduzione a la Jurisprudenza, dell' Avocato Bruno*, in-8°. livre fort estimé, publié en 1764 à l'imprimerie royale de Turin.

Il n'y a point de maréchaussées en Piémont non plus qu'en Angleterre, pour la sûreté des voyageurs. J'ai oui dire que les communautés étoient en quelque sorte responsables des vols qui se font dans leur canton, comme en Angleterre, où l'on accorde aussi une somme à quiconque arrête un voleur; cependant on est volé tous les jours auprès de Londres, & on ne l'est pas en Piémont, parce que le roi de Sardaigne veille à ce que les communautés fassent faire des rondes fréquentes pour la sûreté des chemins.

CHAPITRE XII.

Etat des sciences à Turin.

LA ville de Turin ne paroît pas avoir produit des personnages très-célèbres dans les lettres, mais le Piémont en compte quelques-uns.

L'on a publié en 1781, 2 volumes d'éloges, intitulés *Piemontesi illustri* (à Turin chez Briolo); ce recueil est composé de neuf éloges avec une préface de

M. le comte Tana. Comme la plupart ſont des gens de lettres, je vais en rapporter le catalogue.

L'empereur *Pertinax*, d'Albe, par le comte Bava de S. Paolo.

Pier *Lombardo*, de Novare, théologien.

Le cardinal *Bona*, de Mondovi, connu pour la lithurgie.

Giov. Bat. *Cotta*, Auguſtin, de Tende, poëte, par le P. Della Torre Auguſtin.

Giov. *Botero*, de Bene, politique, par le comte Napione.

Vie du prince *Eugene*, par le comte Bava de S. Paul.

Du préſident *Favre*, juriſconſulte, par M. l'avocat Durandi.

De Pierre *Mica*, d'Andorno, ſoldat qui s'eſt ſignalé, par M. le comte Durando di Villa.

De Jean-André *Buſſi*, évêque d'Aleria, de Vigevano, connu par ſon érudition, par M. l'abbé de Caluſo.

Actuellement il y a beaucoup plus d'émulation : il s'eſt formé à Turin une académie que le roi régnant, alors duc de Savoie, favoriſa avec empreſſement, & à laquelle il ſe propoſe de donner plus de conſiſtance & plus d'éclat. Elle a

déja publié cinq volumes de mémoires, ſous le titre de *Miſcellanea Philoſophico-Mathematica Societatis privatæ Taurinenſis*, 1759, &c. Les premiers auteurs de cette aſſociation littéraire ont été M. Louis Tournier *de la Grange*, M. le comte de *Saluces* & M. Jean-François *Cigna*; mais on y trouve encore des mémoires de M. le chevalier Daviet de *Foncenex*, qui commande à Villefranche, de M. *Plazza*, chirurgien, du P. *Gerdil*, de M. *Allioni*, célebre botaniſte, de feu M. *Bertrandi*, &c.

Les géometres furent étonnés, quand le premier volume de ces mémoires parut, d'y voir des recherches ſur le calcul intégral, ſur les ſuites recurrentes, ſur les queſtions *de Maximis & Minimis*, ſur la nature & la propagation du ſon, faites de main de maître, par une perſonne dont le nom avoit été juſqu'alors inconnu; c'étoit M. de la Grange. Son premier début le mit de pair avec les cinq ou ſix premiers géometres de l'Europe; on lui voyoit manier l'analyſe la plus profonde avec une facilité & une élégance dont les plus célebres ſe feroient fait honneur, & re-

lever modestement leurs méprises ; on s'étonna de ce nouveau prodige, surtout quand on apprit que M. de la Grange n'avoit pas 25 ans, & qu'il étoit parvenu à ce point-là, sans maître, seul, & sans autre secours que son génie, & quelques livres dont il eut bientôt devancé les auteurs. On l'a vu depuis ce temps-là remporter les prix de l'académie des sciences sur les questions les plus difficiles de la géométrie. Le roi de Prusse l'a attiré (en 1766) à Berlin, où il est un des directeurs de l'académie, à la place du célebre M. Euler qui étoit allé s'établir à Péterfbourg. M. de la Grange fait encore la gloire de cette académie, & doit être regardé comme un des plus illustres Piémontois.

Parmi les professeurs de l'Université, qui se distinguoient en 1765, on comptoit sur-tout le P. Jean-Baptiste Beccaria, des écoles Pies, qui est mort en 1781 : il étoit né à Mondovi en 1716 ; après avoir professé à Urbin, à Rome, à Palerme, il étoit venu à Turin pour être professeur de physique expérimentale, & il avoit fait un cours de physique pour M. le duc de Chablais, second fils du roi, comme M. l'abbé

Nollet avoit été en faire un pour le duc de Savoie. Le P. Beccaria s'est rendu célebre par un grand nombre d'expériences nouvelles en physique, sur-tout par rapport au tonnerre & à l'électricité (a). Il a donné une théorie lumineuse des émanations électriques qui forment le tonnerre; il avoit élevé une pointe d'où pendoit un fil de fer de 1500 pieds, depuis le château du Valentin jusqu'à la vigne des missionnaires, en traversant le Pô. La grande longueur de ce conducteur, électrisé par les nuages, faisoit voir les moindres commencemens d'orage avec une sensibilité qu'aucun physicien ne s'étoit encore procurée.

Le Pere Beccaria a fait aussi, de concert avec M. Canonica, le grand ouvrage de la mesure d'un degré de la terre, avec des instrumens qu'il a composés & fait exécuter à Turin sous ses yeux, aux frais du roi; (*Gradus Taurinensis*, 1774). Ce travail a produit une confirmation bien sensible & bien curieuse de l'attraction que les montagnes exer-

(a) *Elettricismo artificiale e naturale*, 1753: *Dell' Elettricismo, lettere di Giambattista Beccaria*, *in Bologna*, 1758, in-fol. Voyez Priestley, hist. de l'électricité, tome 2, p. 181.

cent sur les corps suspendus, comme nous le dirons en parlant des montagnes.

M. le comte Tana a fait imprimer son éloge qu'il avoit prononcé dans l'académie de peinture & de sculpture le 8 novembre 1781, & M. Vernazza son ami a fait une épitaphe pour être mise sur son tombeau dans le cimetiere qui est hors de porta Palazzo. Il semble que le P. Beccaria ait répandu à Turin le goût de la bonne physique, & celui des mathématiques, du moins c'est parmi les disciples de ce célebre professeur que se sont trouvés M. de la Grange, M. François Cigna, médecin du grand hôpital, connu par des expériences d'électricité, & plusieurs autres.

Voici les noms de quelques gens de lettres qui se distinguoient à Turin en 1765.

M. le comte de Saluces, ou *Saluzzo*, de l'illustre maison des comtes de Saluces, physicien & mathématicien très-habile; il a publié en 1782 une lettre sur les moyens de faire du salpêtre artificiel.

M. François-Dominique *Michelotti*, professeur de mathématiques, dont on a un ouvrage intéressant sur l'hydrau-

lique : *Sperimenti Idraulici principalmente diretti a confermare la Teorica e facilitare la pratica del misurare le acque correnti.*

Le cardinal Hiacinte Sigismond *Gerdil*, Barnabite, né en Savoie, autrefois précepteur du prince de Piémont, connu par de bons ouvrages de philosophie & de métaphysique, dans le goût de Malebranche, écrits en François. On a imprimé à Paris un ouvrage de lui sur le phénomene des Tubes capillaires, dans lequel il se déclare totalement contre l'attraction ; on a répondu à ses objections dans une dissertation sur cette matiere, imprimée à Paris dans le journal des savans de 1768 ; mais le C. Gerdil est savant dans bien d'autres genres, & sa réputation peut se passer de cet ouvrage.

Le P. *Rovero*, jésuite, mathématicien connu ; il se retira de Turin à l'extinction des Jésuites : il est mort depuis.

M. le comte *Alfieri*, premier architecte du roi, & qui est mort actuellement.

M. le commandeur Alexandre-Victor Papacin de *Antoni* a donné en 1766 un ouvrage sur les effets de la poudre

à canon, sur sa force, sa vîtesse, dans lequel il y a des expériences très-curieuses & très-bien faites. C'est un homme célebre dans toutes les parties relatives à l'artillerie.

M. Carlo *Allioni*, naturaliste, qui a écrit sur les plantes, les minéraux & les insectes, & qui a un cabinet très-riche en histoire naturelle.

M. Jean-Baptiste *Gaber*, médecin; mais qui n'est plus à Turin.

J'y ai connu encore un habile opticien, nommé *Caccia*.

Dans le genre des belles-lettres, M. Joseph *Bartoli*, né à Padoue, antiquaire du roi, dont j'ai parlé à l'occasion du cabinet des antiques, & qui est en même temps physicien & poëte; il est actuellement à Paris, & membre de l'académie des inscriptions & belles-lettres.

M. le commandeur *Geloso*, qui a une belle collection de camées & de pierres gravées.

Le P. Castinnocente *Ansaldi*, dominicain, qui a écrit des ouvrages de théologie & de critique; il est mort, aussi-bien que l'abbé Joseph *Pasini*, bibliothécaire de l'Université, savant en hébreu & en grec.

M. l'abbé *Berta*, ſavant bibliothécaire de l'Univerſité.

Le P. Pierre Savi, jéſuite, qui a fait des vers italiens, qui a traduit Salluſte & la vie du prince Eugene, d'après le latin du P. Ferraris; il eſt reſté à Turin.

M. l'abbé *Ciapella*, phyſicien qui eſt mort.

M. l'abbé *Vaſelli*, bibliothécaire du roi.

Voici encore les noms de quelques auteurs eſtimés, morts depuis l'impreſſion de mon Voyage en 1770.

Jean-Dominique *Chionio*, un des meilleurs écrivains latins de notre ſiecle. Jean-François *Marchini*, profeſſeur d'Ecriture Sainte & de langues orientales, dont nous avons un *in*-4°. aſſez bon & bien écrit, *de canone ſacrorum librorum*, 1777.

Joſeph-Antoine *Bruno*, profeſſeur de droit civil & canonique. Geofroi *Franzini*, écrivain exact & pur en latin & en italien, en vers & en proſe. Antoine-François *Gerbini*, bibliothécaire & écrivain du même genre, mais inférieur au précédent. Jean-Baptiſte *Mazzuchi*, l'un des directeurs du muſée, & profeſſeur d'éloquence italienne & de

langue grecque, mort en 1783, ſans avoir publié d'ouvrages remarquables ; mais encore à la fleur de ſon âge il donnoit, par ſon ſavoir & ſon goût, les plus grandes eſpérances.

Hors de Turin, le Piémont a perdu le comte *Radicati* de Cocconato, à Caſal, habile géometre. M. Michel *Caſati*, Milanois, ſavant & élégant écrivain ; il étoit évêque de Mondovi, où il eſt mort.

Le chevalier Alexandre *Sappa*, de' Milaneſi, poëte Italien, facile & aſſez eſtimé, mort à Alexandrie, ſa patrie.

Après avoir parlé des gens de lettres qui exiſtoient en 1765 à Turin, je vais parler de ceux qui ſe ſont fait connoître depuis mon retour, & dont j'ai eu la note par M. le baron de Choiſeul, ambaſſadeur de France, qui connoît, qui aime & qui cultive les lettres.

Il ſe trouve actuellement plus de cent perſonnes à Turin, ou dans les villes voiſines, qui ont publié des ouvrages ; voici du moins les noms d'un grand nombre.

Le comte Bienvenu *de S. Rafael*, ſavant littérateur, a donné pluſieurs ouvrages de belles-lettres en vers & en

prose ; il est de plus grand musicien, & compositeur.

Le comte Félix Durando *de Villa*, quelques éloges, & quelques poésies. Il passe pour être savant dans l'histoire, sur-tout celle du pays.

M. Jacques *Durandi* a donné plusieurs volumes de recherches historiques & géographiques sur l'ancien Piémont, & des pieces de théâtre, dans le genre de Métastase.

Le comte Jean-François *Galeani Napione*, a publié divers ouvrages.

Le comte Emanuel Bava *de S. Paul*, la vie de Pertinax, les éloges du prince Eugene, & de M. Bertrandi, célebre chirurgien.

Le baron Joseph Vernazza de *Freney* a donné quelques petits ouvrages d'érudition relatifs au pays.

M. *Gazano* a publié une histoire de Sardaigne en 2 volumes *in*-4°. & une traduction de Camoens.

M. J. Ardesco *Molina*, qui demeure à Asti ; une histoire de cette ville, en 2 volumes *in*-4°.

M. le comte Vincent Ughes Botton de *Castellamont* ; *saggio sopra la legislazione.*

M. François-Antoine *Pescatore* ; *saggio intorno diverse opinioni sopra i delitti e le pene.*

Le P. Gaspar *Morardo*, des Ecoles pies, L' *uomo guidato dalla Ragione*, 3 vol. *in*-8°.

M. Jean-Dominique *Pisceria*, plusieurs petits ouvrages d'érudition, de piété & de grammaire.

Le P. Jérome *Rosasco*, Barnabite, *della lingua Toscana*, *dialoghi*, 4°.

Le P. Ignazio *Porro*, de l'ordre des ministres des malades, prédicateur.

M. l'abbé Pierre *Savi*, poëte, a traduit Salluste.

M. Joseph-Marie *Boccardi*; M. Silvio *Balbis*, qui demeure à Saluces; M. le chevalier J. B. Raschieri *Costa*; M. le comte Joseph-Maurice *Ceruti*; M. l'abbé Odoard *Cocchis*; M. le comte Vincent Marenco *de Castellamont*, sont connus par des poésies imprimées.

M. le comte François-Octave *Magnocavallo*, à Casal, a donné trois tragédies, dont deux ont été couronnées à Parme.

MM. Victor Amédée *Cigna*, César *Olivieri*, & Jean-Dominique *Boggio*, ont

ont donné des pièces dans le genre de Métastase.

M. Maurice *Pipino* ; Dictionnaire Piémontois, avec des poésies dans cet idiome, en 3 vol. *in*-8°.

M. Jean-Bernard *Vigo*, poëte latin.

M. Jules-César Cordara de *Calamandrana*, à Alexandrie, a écrit en latin, soit en vers, soit en prose.

Le P. Henri *de Porta*, Jacobin, très-savant dans les langues; *de linguarum orientalium præstantiâ.*

Le P. Michel-Ange *Marchisio*, Théatin, a donné quelques livres de dévotion en françois & en latin. M. *Ghio* & M. *Regis*, professeurs à l'Université, & M. *Allasia*, ont écrit sur la théologie.

Pour la jurisprudence; M. *Ostini* qui a donné les trois premiers volumes *in*-4°. d'une Encyclopédie de droit civil & canonique. M. *Arcasio*, professeur à l'Université, & sénateur ; M. le comte *Frichignono* de Quaregna; M. l'abbé Joseph *Albetti*, qui demeure à Novare.

Pour la médecine, M. Charles-François *Allione*, M. François *Cigna*, MM. Jean-Pierre *Dana*, Nicolas *Brovardi*,

professeurs de l'Université; Victor Amédée *Giovanetti*, Pierre-Jean *Vastapani*, *Gaber*, & *Gardin* à S. Damien d'Asti.

Pour la chirurgie, MM. Joseph *Buzani*, Jean *Rebaudengo*, & Vincent *Malacarne*, & Jean *Brugnoni*, professeur de médecine vétérinaire.

M. Plazza est depuis plusieurs années professeur de l'Université de Cagliari en Sardaigne.

Pour la physique, M. le comte de *Mouroux*, le P. abbé D. Maurice *Rosfredi.*

Pour les mathématiques, M. l'abbé *de Valpergue* de Caluso, homme d'un mérite distingué, qui a publié des élémens de la langue Cophte; M. Philippe *Revelli*, & don *Cevasco*, qui a donné des élémens d'arithmétique.

Pour l'artillerie & l'art militaire, MM. Gaspar *Tignola*, Jean-Dominique *Vaira*, *Rana*, architecte, le marquis de *Brezé*, le marquis *Silva*, Toscan; ces deux derniers ont écrit aussi sur d'autres sujets; leurs ouvrages sont en François.

Pour les arts, M. Joseph *Piacenza*, architecte, a donné les deux premiers volumes *in*-4°. de l'ouvrage de *Baldinucci*, *Notizie de' professori del di-*

ſegno, avec des notes & des diſſertations

M. Léonard *Marini* a donné un ouvrage ſur les habillemens anciens & modernes des différens peuples.

M. Charles-Jean *Teſtori*, à Verceil, un ouvrage ſur la muſique.

On peut encore citer parmi les écrivains Piémontois, actuellement vivans, le comte *Donaudi delle Mallere* auteur du *Saggio di economia civile*; l'abbé *Donaudi*, le chevalier *Bergera*, le médecin Ignazio *Somis*, MM. *Loya*, *Milone*, *Ranza*, *Campili*; les abbés *Bono*, Octave *Baudiſſon*, *Buronzo del Signore*, *Gariglio*, *Orméa*, *Gaya*; *de Levis*, &c. Les Peres Hiacinte *de la Tour*, Thomas *Verani*, Fulgent & Proſper *Garzini*, Joſeph *Bertier*, Auguſtins, Paul-Marie *Ogger*, Pierre *Reyneri*, Boniface *Giardi*, Carmes; Capizucchi de *Caſſini*, miniſtre des infirmes, *De-canibus* Trinitaire, *Gregori* & *Furno*, Cordeliers; *Galateri*, Chartreux, &c.

Il eſt naturel de faire auſſi mention d'un grand nombre de Piémontois diſtingués qui réſident actuellement en pays étrangers. A Berlin, M. *de la Grange*, fameux géometre dont nous avons parlé,

& M. l'abbé Charles *Denina*, un des meilleurs historiens de l'Italie. En Angleterre, M. Baretti & M. Charles-Fr. *Badino.* A Cartagène, M. l'abbé Jacinte *Ceruti*, professeur de mathématiques. En Pologne, M. Sartoris, chymiste. A Milan, M. l'abbé *Gemelli* (*il Rifiorimento della Sardegna*, 2 volumes *in*-4°.) M. l'abbé Guido *Ferraris*, écrivain latin, & M. *Passeroni*, poëte.

A Parme, le P. Paul Marie *Paciaudi*, Théatin, de l'académie des inscriptions, & belles-lettres. M. l'abbé Jean-Bernard *de-Rossi*, professeur de langues orientales.

A Pise, le P. abbé don Octavien *Cametti*, de l'ordre de Vallombreuse, professeur de mathématiques; & le P. Vincent *Fassini*, Jacobin, professeur de Théologie.

A Rome, le cardinal Gerdil Barnabite, le comte Annibal *Guasco*, antiquaire & homme de lettres. Le P. Jean-Baptiste *Audifredi*, Jacobin, astronome & bibliothécaire de la Minerve. Le P. Pie-François *Sua*, Jacobin, théologien. Le P. Gaspar *Saccarelli*, de l'Oratoire, qui a écrit sur l'histoire ecclésiastique. Le P. Bruno *Bruni*, des écoles pies. L'abbé Athanase *Cavalli*, profes-

feur de phyfique, & le docteur George *Bonelli*, profeffeur de botanique.

Le comte *Alfieri*, poëte tragique, eft abfent ; il a voyagé dans toutes les parties de l'Europe. Il a publié quatre tragédies dont on fait le plus grand éloge. Il en va donner huit autres, & il a à peine 33 ans. Le comte *Tana*, auteur de plufieurs ouvrages de goût, eft auffi abfent, ainfi que M. l'abbé François Alberti de *Villeneuve*, auteur d'un Dictionnaire Italien & François.

L'académie de peinture & de fculpture a été établie le 10 avril 1778 : elle fe raffemble au palais du roi, & y diftribue réguliérement des prix que S. M. a établis : voici les académiciens qui fe font le plus diftingués.

Laurent *Pecheux*, premier peintre de S. M., dont on voit d'excellens tableaux à Rome, à Pife, à Parme & ailleurs. Quoique né à Lyon, on peut le regarder comme Italien ; il a quitté fon pays à douze ans ; on le croit le meilleur peintre d'hiftoire en Italie, après Battoni.

Ignace & Philippe *Collini*, freres, fculpteurs du roi, dont les ftatues, dans

le goût ancien, font d'une grande perfection.

M. Charles-Antoine *Porporati*, graveur en taille-douce, dont les estampes sont très-estimées. Son burin est parfait, on peut le compter parmi les plus célebres graveurs.

Les freres Bernard & Fabrice *Gallcari*, excellens peintres de théâtres, artistes uniques dans leur genre pour la perspective.

Jean-Baptiste *Bernero*, sculpteur statuaire.

Victor *Cignaroli*, peintre de paysages à l'huile fort estimés; il a un talent très-distingué, mais il est peu occupé.

On pourroit ajouter Jean-Dominique *Molinari* & Victor *Rapous*, peintres d'histoire, M. *Ladatte*, sculpteur, plusieurs artistes de l'académie & d'autres qui n'en sont pas, tels que *Rapous*, frere de l'académicien & peintre fort estimé pour les animaux & les fleurs; *Trona* pour les portraits, & plus encore pour la miniature; *Panealbo* pour les portraits, *Troſſarel* pour les portraits en miniature.

Bulgeri, ou plutôt Bolgé, sculpteur

en bois, *Ferrero*, *Janotti*, *Manguet*, aussi sculpteurs en bois.

Le Piémont a fourni aussi de bons artistes aux pays étrangers : à Paris, Madame *Benzi*, née basteri de Turin, d'un talent distingué ; & MM. *Campana* & *Lavi*, peintres en miniature ; *Melini* & *Valperga*, graveurs en taille-douce.

Les architectes que j'ai oui citer sont MM. Piacenza, dont j'ai déja parlé, & M. le comte Beinasque.

Pour la peinture, le chevalier *de Beaumont* avoit acquis de la réputation, mais il est mort. On peut voir de ses ouvrages chez M. le commandeur Geloso, qui possede plusieurs tableaux des grands maîtres ; on assure même qu'il y en a de Raphaël. On y voit aussi plusieurs statues copiées sur l'antique.

Il y a à Turin une manufacture de tapisseries où l'on a fait de belles tentures sur les cartons du chevalier de Beaumont.

Nous avons parlé de la musique à l'occasion de l'église de Turin.



CHAPITRE XIII.

Des monnoies, poids, mesures de Turin, & du prix des denrées.

LES louis d'or de France, qui sont au titre de 22 carats de fin, & à la taille de 30 au marc (a), & qui valent en France 24 livres tournois, ne valent à Turin que 20 livres de Piémont dans le commerce ordinaire; ainsi il faut ajouter un cinquieme aux livres de Piémont quand on veut les réduire en livres de France; je dis 20 livres, quoique je n'aie passé mes louis que pour 19 livres 16 sols 6 deniers, argent de Piémont : c'est le prix du tarif arrêté à Turin le 15 février 1755 ; mais par le tarif du 25 juin 1733, ils valoient 20 livres 3 sols 4 deniers.

Les sequins de Florence passent à Turin pour 9 livres 9 sous 4 deniers ;

(a) On permet 9 grains sur le marc, pour le remede de poids, & dix trente-deuxiemes pour le remede de fin sur le titre.

mais il faut avoir ſoin de les peſer, car ils ſont ſujets à des altérations de quelques grains qui font une perte dans le commerce : les marchands ne les reçoivent qu'au poids, & font la déduction de ce qui leur manque.

Un écrivain, qui eſt d'ailleurs fort inſtruit, nous dit, en parlant de Turin, que ce qui gêne le plus le commerce eſt le bas prix des monnoies étrangeres dans les états du roi de Sardaigne ; « celles de France, dit-il, y perdent » un ſixieme, les autres n'y ſont pas » traitées plus favorablement, ce qui » nuit beaucoup à l'exportation des marchandiſes fabriquées en Piémont ; c'eſt » un article ſur lequel le roi n'a jamais voulu ſe rendre, & que le duc » de Savoie réformera certainement. » Les bas de Turin ſont fort chers pour » les étrangers à cauſe de la perte que » l'on fait ſur le change des monnoies ».

Cet auteur n'a pas fait réflexion qu'il s'agiſſoit d'une ſimple queſtion de mots & d'un changement de dénomination. Il eſt vrai qu'un louis de 24 livres ne vaut que 20 livres de Piémont, mais

ce n'eſt point-là une perte ſur le change, ni une choſe qui affecte le commerce, c'eſt ſeulement un nom différent. Un louis, c'eſt-à-dire, une pieçe d'or au titre de 22 carats & à la taille de 30 au marc, s'appelle en France 24 livres; à Turin, 20 livres; à Gênes, 29 livres; à Milan, 33 livres; à Parme, 95 livres; mais c'eſt toujours la même valeur en or; les marchands & les perſonnes qui calculent ne s'embarraſſent pas du nom. La livre numéraire étoit une livre peſant d'argent (de 10 onces deux tiers) du temps de Charlemagne; elle n'en eſt plus que la ſoixante-ſixieme partie aujourd'hui; les noms ont changé 24 fois par des loix burſales, & le marc d'argent, qui valoit 15 ſous l'an 768, vaut actuellement 51 livres 3 ſous 3 deniers dans les hôtels des monnoies, du moins ſuivant le tarif de 1726, ou un peu plus dans le commerce.

Ces dénominations ont encore bien plus changé ailleurs; celui qui croit avoir perdu 4 livres à Turin, parce que ſes louis de France n'y valent que 20 livres, doit croire qu'il a gagné 18 fois davantage quand il arrive à Parme,

où ce même louis d'or vaut 95 livres, mais cela ne prouve rien que la variation arbitraire des noms.

La plus belle monnoie de Turin est le carlin d'or de 120 livres du pays, qui vaut environ six louis; mais la monnoie d'or la plus ordinaire à Turin, est la piece neuve de 24 livres de Piémont, *Dioppa di 24 lire*, que le roi a fait frapper en 1754; elle pese deux gros & demi & un grain, poids de marc; elle est au titre de 21 carats & $\frac{24}{32}$ suivant l'essai qui en a été fait en France; ainsi les pieces neuves pesent en matiere pure, 164 grains & $\frac{141}{4608}$, & valent par conséquent 26 livres 7 sous deux deniers valeur intrinseque, c'est-à-dire, suivant le prix de l'or fin, par le tarif de 1726, qui est de 740 livres 9 sous 1 denier $\frac{1}{11}$ le marc de France; mais nous les payons 29 livres 1 sou 1 denier lorsque nous donnons nos louis au prix du tarif de 1729. Il y a aussi en or la *Doppia di 12 lire* & le *Scudo d'oro, di 6 lire.*

L'écu neuf de 1755, *scudo d'argento*, pese une once un gros 13 grains, il est au titre de 10 deniers 20 grains de fin; ainsi il contient 596 $\frac{339}{4608}$ grains

de matiere pure, & vaut 6 livres de Piémont (a).

Le *Piccolo ſcudo* eſt de 3 livres, & le *Teſtone* de 30 ſous : il eſt aiſé de les réduire en monnoie de France, en ajoutant un cinquieme ; ainſi les 30 ſols de Piémont font 36 ſous de France ou environ.

On parle quelquefois à Turin de Ducatons ; c'étoit une monnoie qui valoit 5 livres & demie de Piémont, ou 6 livres 12 ſous de France.

Pour voyager en Italie plus commodément, j'ai changé à Turin les louis, pour des ſequins de Florence, à raiſon de vingt & un ſequins pour dix louis, ou de 11 livres 8 ſous 6 deniers pour chaque ſequin. Quand j'ai été à Florence, j'ai trouvé que les ſequins y valoient preſque autant, car ils m'ont coûté 11 livres 5 ſous 2 deniers, à raiſon de 42 paules pour chaque louis d'or ; c'eſt à-peu-près la valeur des ducats de Hollande.

(a) Voyez l'*Eſſai ſur la qualité des monnoies étrangeres*, donné par M. Macé de Richebourg, à Paris, de l'imprimerie Royale, 1754, *in-folio*. La banque rendue facile par Girardeau, 1756, *in-4o*.

Il y a trois ſortes de poids à Turin, le marc, composé de 8 onces, qui peſe vingt-deux grains & un quart de plus que le marc de France, ſuivant l'examen que M. Tillet en a fait avec les poids originaux qui ont été adreſſés au miniſtere (*Mémoires de l'Académie pour* 1767). C'eſt ce marc dont on fait uſage à la monnoie & chez les orfèvres de Turin. Poids de Turin.

La livre ordinaire employée dans le commerce, eſt composée de 12 onces; & ce ſont les mêmes onces que le marc; ainſi elle peſe ſeulement 33 $\frac{3}{8}$ grains de plus que les 12 onces du poids de marc.

L'once de Turin ſe diviſe en 8 octaves, l'octave en 3 deniers, le denier en 24 grains, le grain en 24 *granotti.*

La livre employée en médecine eſt composée de 12 onces; mais ces onces ſont plus foibles que celles de la livre ordinaire dans le rapport de cinq à ſix; l'once ſe diviſe en 8 dragmes, la dragme en 3 ſcrupules, le ſcrupule en 20 grains. Le rub ou rubbio eſt de 25 livres.

Le pied de Turin, *piede liprando*, réduit en meſure de France, vaut 1 pied 6 pouces 11, 71 lignes (c'eſt-à-dire, Pied de Turin.

onze lignes & 71 centiemes), ſuivant un rapport exact avec le pied de Paris (a) déterminé par le P. Beccaria. M. Criſtiani, dans ſon traité général des meſures, que je citerai pluſieurs fois (b), ne donne que 10, 5 lignes au lieu de 11, 7.

Le pied de Turin ſe diviſe en 12 pouces, en Italien *once ;* l'*oncia* en 12 *punti*, le *punto* en 12 *atomi*.

Le *Raſo*, ou *Braccio*, qui ſert aux marchands, eſt de 14 *once*; il vaut 22 pouces 2 lignes & $\frac{6}{100}$; il ſe diviſe en quarts, huitiemes & ſeiziemes. Dans les autres villes du Piémont les meſures ſont différentes, & cela varie à l'infini; le pied de Coni n'a que les deux tiers de celui de Turin. Voici quelques autres meſures rapportées par le P. Friſi, & que j'ai réduites en pieds, pouces, lignes, & centiemes de ligne, meſure de Paris.

(a) Pour donner aux étrangers une idée du pied de Paris, j'en ai fait graver la longueur au bas de pluſieurs de mes plans de villes, le papier ſe déforme, il eſt vrai; cependant je trouve pluſieurs de ces échelles qui ſont encore très-juſtes ſur mes plans imprimés & reliés depuis pluſieurs années.

(b) *Delle miſure d'ogni genere, in Breſcia*, 1760.

		pieds,	pouc.	lig.	
à Tortone,	*Braccio lungo*	2	1	0	13
	Braccio corto	1	7	4	91
	Br. di legname	1	11	3	95
à Alexandrie	*Braccio di Seta*	1	7	7	38
	Br. di panno	2	0	7	63
à Novare	*Braccio di Seta*	1	7	3	95
	Br. da panno	2	0	7	74
	Br. da Fuſtagno	1	9	10	49

La toiſe de Turin, *Teſa*, eſt de 40 *once* du pied de Turin ; elle ſe diviſe en cinq parties égales, qu'on appelle *piedi manuali*, & chaque pied en 8 *once*.

Le *Trabucco*, ou la perche qui ſert dans l'arpentage, eſt de 6 pieds de Turin, ainſi elle vaut 9 pieds 5 pouces 10, 26 lignes, en meſure de France.

Quatre perches carrées forment la table, *Tavola ;* il faut 100 *tavole* pour faire le journal, ou la *giornata* ; & par conſéquent le journal de Turin eſt 1000 toiſes, ou ſeulement $\frac{4}{10}$ de plus ; ainſi la *giornata* differe peu du journal de Bourgogne, qui comprend 902 $\frac{1}{2}$ toiſes carrées, de ſuperficie, & de l'arpent de Paris qui en contient 900, ou 30 toiſes en tout ſens (a). Le nom de

(a) L'arpent eſt de 100 perches de ſuperficie dans tout le Royaume, mais la perche varie depuis 18

giornata vient de ce que c'eſt à-peu-près le terrein qu'un homme peut labourer dans un jour avec deux chevaux; & on l'eſtime de même pour l'arpent de Paris.

Le mille de Turin, ſuivant la regle, doit être de 750 *trabuchi*, c'eſt-à-dire, 1188 toiſes, qui font environ une demi-lieue de France; (car nos lieues de 25 au degré, ſont de 2283 toiſes); ainſi les milles de Turin ſont de 48 au degré, le degré de la terre étant d'environ 57000 toiſes en Italie (a).

La meſure des grains, appellée *Emina*, eſt un cylindre dont le diametre eſt de 8 pouces 2 points 11 atomes; & la hauteur 5 pouces 5 points 11 atomes, d'où je conclus qu'elle contient 1163 pouces cubes de France. Le boiſſeau de Paris, qui en a 661, contient 20 livres de bon bled; ainſi l'émine de grain doit peſer 35 livres, poids de marc.

pieds juſqu'à 22. Celle dont on ſe ſert pour les bois eſt de 22 pieds; celle des arpenteurs de Paris eſt de 18 pieds. Ainſi l'arpent des eaux & forêts eſt de 1 44 toiſes & quatre neuviemes dans tout le Royaume, & l'arpent de Paris eſt de 900 toiſes ſeulement

(a) Nous parlerons des milles uſités dans les différentes parties de l'Italie, à l'article de Bologne.

Le prix ordinaire du bled à Turin, vers 1765, étoit de 3 livres l'émine, ce qui revient à 41 sous le boisseau, monnoie & mesure de Paris; ce prix du bled est ordinairement plus fort qu'à Paris où l'on n'estime ordinairement le boisseau que 30 sous, & cependant la viande, même de veau, ne coûtoit ordinairement à Turin que 5 sous & demi, au lieu de 8 qu'elle coûtoit alors à Paris; mais cela vient de l'abondance des fourages; au reste, le Vicaire de la ville, qui est le magistrat municipal, taxe le prix de la viande suivant l'exigence des cas. Quand il y a peu de foins, tous les paysans vendent leurs veaux, & les bœufs sont plus chers; mais le veau coûte toujours un demi-sou de plus que le bœuf.

Voici le prix des denrées à Turin au mois de juillet 1775, suivant M. Bernoulli, en poids & monnoie de Piémont.

Bœuf, la livre de 12 onces de Piémont . . .	$2\frac{1}{2}$ sous.
Veau	$3\frac{1}{2}$
Mouton	$2\frac{1}{2}$
Cochon	17

Beurre	8	
Huile	9	
Chandelles des 4 à la livre	10	
des 3 . . .	11	
Ris	2 ½	
Fromage de Savoie . .	8	
Pain le plus fin	3 ſ.	8 den.
Pain ordinaire	2 ½	

Œufs frais 1 ſou piece ; les autres 8 ſous la douzaine.

La meſure de vin, qu'on appelle *Brenta*, eſt de 628 pouces cubes de Piémont, ou 2483 pouces de France, c'eſt-à-dire, environ 52 pintes de Paris, puiſque notre pinte eſt de 48 pouces cubes.

L'attention du gouvernement pour la fabrication exacte des balances, des poids & des meſures, leurs dimenſions, & leurs vérifications, a fait publier en 1750 une inſtruction qui mériteroit d'être imitée par-tout ; *Iſtruzione per li fabricatori ed aggiuſtatori delle bilance, ſtadere e miſure*, 45 pages *in*-4°. avec figures.

Les marchands & les ouvriers de Turin ſont diſtribués en communautés ; mais chacun peut exercer ſa profeſſion ſans aucun droit ; il eſt ſeulement obli-

gé de faire le chef-œuvre en présence des ſyndics de la communauté. Il y a cependant quelques profeſſions dans leſquelles le nombre eſt fixé, & dont les offices ſe vendent ; tels ſont les offices des procureurs, qui ſont au nombre de 40, qui coûtent 27 ou 30 mille livres; les offices de greffiers, qui ſont au nombre de 16, & qui ſe vendent 8 mille livres : les maîtriſes d'apothicaires, qui ſont au nombre de 36, & qui ſe vendent 9 à 10 mille livres.

Les *Chiabattini* ſont 40 commiſſionaires dont l'emplacement eſt fixé, & chacun paye pour la boutique & pour le privilége, 3 à 4 cens livres au propriétaire de l'Office ; ils ſont obligés de porter une lettre, de faire une commiſſion ou de la faire faire par un de leurs garçons, moyennant 20 deniers, qui équivalent à 2 ſous de France ; cet établiſſement revient à celui de la petite poſte de Paris, & du *Penny-poſt* de Londres.

Les Juifs, à Turin, ont un quartier où ils ſont très-nombreux; ils prêtent à gros intérêt, mais auſſi l'Etat en tire une rétribution (M. Rolland p. 359).

LE COMMERCE du Piémont roule principalement ſur la ſoie, car il tire

Commerce du Piémont.

de France beaucoup de marchandises ; des draperies, des couvertures & des bas de laine, des étamines du Mans, des toiles brochées & des cotonades de Rouen, des rubans du Lyonnois & du Forez, des camelots de Lille, de même que d'Angleterre & de Saxe ; une partie de nos étoffes & de nos modes s'envoie à la cour de Turin.

Le fer, le cuivre, le plomb, se tirent de l'étranger : il y a cependant des mines en Savoie, mais elles sont négligées ; on ne permet pas aux étrangers de les visiter, de crainte qu'on ne connoisse trop le moyen de pénétrer dans les montagnes, qui forment la sûreté de l'Etat.

Le Piémont tire des armes du Forez, des glaces de Venise, de la clincaillerie d'Allemagne, de la bijouterie de Paris, du papier de France (M. R. p. 350). Le sucre & les drogueries y viennent aussi de l'étranger, par Genes & par Venise.

D'un autre côté, le Piémont envoie dans l'étranger beaucoup de bestiaux, bœufs, vaches, moutons, porcs, & beaucoup de riz ; on compte année commune, 80 à 90 mille bœufs exportés ; & sans les droits, ce commerce

augmenteroit peut-être encore; les chevaux se tirent de la Suisse, & d'ailleurs. On exporte aussi beaucoup de chanvres, de fils & de cordages. On y fait peu de toiles ; on tire de la Suisse toutes celles qui ne se fabriquent pas dans le pays, mais depuis quelques années le gouvernement fait des efforts pour augmenter la fabrication des toiles.

On a fait à Turin quelques étoffes de soie, des velours, des taffetas, des étoffes brochées sur les dessins de Lyon. M. R. pense qu'il y a 7 à 8 cens métiers à Turin ; c'est pour les encourager que le roi gêne, par des droits très-forts, l'importation des nôtres.

On fabrique des draps pour les troupes avec la laine du pays, qui est grossiere, & des draps plus fins avec des laines de Rome & de la Pouille; ces fabriques sont dans la partie du Piémont qui avoisine le Dauphiné.

Il y a une manufacture de tapisseries à Turin, dans le goût de celle des Gobelins, mais elle tire les laines de Paris toutes teintes, & l'on n'a pas encore l'art de les bien employer. La manufacture de porcelaine établie du côté de Moncallier a beaucoup d'ouvriers

François, & cependant n'a point encore réussi. (M. R. p. 344).

Le principal commerce de Turin consiste dans les soies du Piémont; M. Rolland dit qu'il en sort chaque année pour 18 ou 20 millions; il en va en Allemagne, en Hollande, en Angleterre. La France en tire les deux tiers de ce qu'elle emploie dans ses manufactures. On m'a assuré que la seule ville de Lyon tiroit du Piémont pour 7 à 8 millions de soie. M. Rolland dit qu'elle en tire le tiers de celle qu'on y emploie, & que les autres parties de la France en tirent du Piémont encore autant. Je cite volontiers M. Rolland dans cette partie, parce qu'étant inspecteur des manufactures, il doit être plus instruit.

Cette quantité de soie fait que les retours de la France en argent sont très-forts, il en est de même pour le ris; aussi nos louis d'or sont très-communs à Turin, & ce seroit encore pis si la culture des soies ne s'étoit pas accrue un peu depuis quelques années dans les provinces méridionales de France.

Des mûriers. Le roi de Sardaigne a fait de son côté tout ce qui étoit possible pour aug-

menter l'abondance des mûriers & la culture de la soie dans ses Etats, en accordant des gratifications aux cultivateurs, & il y a parfaitement réussi. C'est actuellement dans le Piémont, & même aux environs de Turin, que l'on voit la culture des mûriers blancs, dans toute sa perfection. On s'imagine en France qu'il suffit de planter des mûriers pour avoir de la feuille ; j'ai vu des provinces en France où l'on a établi des pépinieres aux dépens du public pour fournir des mûriers à tous ceux qui ont voulu les planter ; la plupart sont morts sur pied, & toute la dépense qu'on avoit faite est restée inutile. Il est absolument nécessaire de défoncer la terre tout autour pour aider la propagation des racines, de tailler ou émonder les arbres de trois en trois ans, sur-tout dans les terreins maigres, & d'y donner des soins de plusieurs especes. M. l'abbé de Sauvages en avoit fait une étude particuliere dans son Voyage d'Italie en 1764, & il se proposoit d'en faire un supplément à l'ouvrage qu'il avoit publié sur cette matiere. Au reste, il y a déja en Languedoc beaucoup de mûriers aussi beaux que ceux d'Italie, ce qui peut faire croire

qu'on n'y eſt pas fort éloigné des véritables principes.

Les mûriers ſont connus en France depuis long-temps; les François qui firent avec Louis XII la conquête du Milanès en 1509, en rapporterent de la graine dans le Dauphiné & le Languedoc où elle réuſſit aſſez bien, on préféroit celle du mûrier blanc; mais ce n'eſt que depuis quelques années que cette culture eſt en vigueur; elle eſt actuellement au point que nos provinces méridionales fourniſſent à la ville de Lyon, ſuivant l'eſtime de quelques perſonnes, 12 à 13 mille quintaux de ſoie chaque année, ou à-peu-près la moitié de ce qu'on y conſomme: le reſte ſe tire du Piémont, d'Eſpagne, de Suiſſe & des Indes.

Les mûriers greffés de la feuille d'Italie, ou mûriers roſes, ſont ceux qui ont le mieux réuſſi en France: tant qu'on s'eſt attaché au mûrier ſauvageon & à quelques mûriers à grande feuille, on n'a eu que des ſuccès médiocres; le premier a la feuille trop petite, trop peu nourriſſante; le ſecond l'a trop dure, & les vers à ſoie la rebutent.

Les mûriers roſes ſont en effet ceux qu'on

qu'on cultive en Piémont ; le chemin de la Vénerie royale en eſt preſque tout planté ; c'eſt à la connoiſſance de cet arbre que les provinces de Languedoc, Vivarais, Provence & haut Dauphiné ſont redevables de la quantité de ſoie qu'elles recueillent aujourd'hui, tandis que la province du Lyonnois attachée depuis 50 ou 60 ans à ne cultiver encore que le mûrier ſauvageon, connoiſſoit à peine ce produit (a).

Il y a auſſi en Italie, ſur-tout du côté de Vérone, une pratique ſinguliere que je n'ai point vue en France pour la multiplication des mûriers ; on fait des pépinieres perpétuelles qui conſiſtent en de groſſes ſouches preſque à ras de terre ; on en couche les branches pour faire des marcottes ou provins qu'on détache du tronc quand elles ont pris racine ; chaque ſouche donne ainſi quatre mûriers greffés & de belle venue, tous les trois ans : les ſouches durent un ſiecle, en produiſant toujours de la même maniere ; & pour en avoir d'autres, il ne s'agit que de greffer de jeunes tiges à quelques pouces au-deſſous

(a) Voyez M. Thomé, Mémoire ſur la maniere d'élever les vers à ſoie, 1767.

du niveau de la terre, & de couper toujours le dessus pour faire grossir la souche & multiplier les jets de côté; l'on gagne ainsi beaucoup de temps, parce que l'on n'est pas obligé de greffer les mûriers & de les attendre de graine si long-temps.

Dans les plantations ordinaires de mûriers, en Italie, on ne fait point de difficulté de semer du grain dans les intervalles; cela diminue sans doute le produit des mûriers, mais on en est plus que dédommagé d'ailleurs. Cette méthode seroit moins bonne en France où la végétation est plus foible.

Le riz est aussi un des grands objets de la culture du Piémont; mais j'ai entendu le feu roi me témoigner là-dessus les regrets d'un bon pere qui voudroit pouvoir soustraire ses peuples à cette culture dangereuse. On observe en effet que les paysans qui s'en occupent sont jaunes, cachectiques, sujets aux hydropisies, aux obstructions, aux fievres intermittentes, causées par le terrein marécageux, & par les eaux stagnantes dont le riz a besoin; car c'est une plante aquatique qui doit être pendant un temps, ou entiérement sous l'eau, ou en

partie, ſuivant ſes degrés d'accroiſſement. Le canton de Verceil en produit une quantité conſidérable, & fournit à l'exportation pour tous les pays voiſins.

M. le comte Spolverini a donné ſur la culture du riz, un poëme eſtimé; il auroit bien dû y joindre, en faveur de ceux qui aiment l'agriculture, une ſuite de détails économiques en forme de notes; j'ai oui-dire qu'on devoit y ſuppléer. M. l'abbé de Sauvages, qui s'eſt occupé ſpécialement de l'agriculture en Italie pendant l'eſpace de 12 à 13 mois, en 1763 & 1764, ſe propoſoit de nous donner les détails de la culture du riz, avec beaucoup d'autres obſervations qu'il y avoit faites. M. Rolland a donné un mémoire abrégé ſur cette culture dans ſes *Lettres écrites de Suiſſe & d'Italie.*

On cultive beaucoup en Piémont & en Savoie le maïs, ou bled de Turquie; le payſan en fait ſa principale nourriture, il le mange en bouillie, ou en gâteau qu'on appelle *Polenta.*



CHAPITRE XIV.

Des Revenus & des Impôts du Piémont.

IL y a des perſonnes qui comptent près de trois millions d'habitans dans les Etats du roi de Sardaigne ; d'autres n'en ſuppoſent que la moitié, & M. Schloezer en compte deux millions. Le même auteur eſtime les revenus du roi 16 millions & demi, d'autres les portent de vingt à ving-cinq millions de France ; il pourroit les augmenter ſi les beſoins l'exigeoient.

Ces revenus ſont répartis, comme chez nous, ſur les fonds, ſur les perſonnes & ſur les conſommations, avec ſageſſe & avec économie ; il n'y a ni abus dans la perception de ces revenus, ni profuſion dans leur emploi. L'impoſition de la taille réelle qui ſe paie ſur les biens-fonds, fut un des premiers objets de l'attention du feu roi au commencement de ſon regne (a) ; la ma-

(a) L'édit des tailles pour le duché de Savoie fut

niere dont on y procéda, & les registres qu'on en dressa, ont été consultés même par les cours étrangeres qui songeoient à établir une réforme dans cette partie des finances.

On commença par faire faire l'arpentage des fonds, & l'estimation des fruits qu'ils produisoient, par trois estimateurs, dont deux étoient nommés par la paroisse, & le troisieme nommé d'office. On ajouta à ces trois estimateurs, des réviseurs choisis parmi les gens les plus expérimentés, que l'on chargea de veiller sur la conduite des estimateurs & de conférer avec eux. Dans cette estimation on fit la distraction des frais de culture, dîmes, semis & droits seigneuriaux, pour ne compter que sur le revenu net; on exposa la carte & le rôle de chaque territoire à l'examen des communautés; on reçut les remontrances des particuliers, & l'on fit droit sur tout ce qui parut mériter attention.

Tous les biens-fonds, de quelle espece qu'ils soient, excepté ceux de l'ancien patrimoine de l'église, ont été assujettis

donné le 15 Septembre 1738; mais Jean-Jacques Rousseau qui en parle dans ses confessions, y avoit été employé au Cadastre quelques années auparavant.

à la taille, ſans aucun égard aux priviléges, conceſſions ou autres abus qui s'y étoient introduits; mais quoique les eccléſiaſtiques ſoient exempts de la taille pour lès biens d'ancienne dotation, le roi de Sardaigne n'a pas laiſſé d'exiger le vingtieme de leurs revenus en temps de guerre.

La carte topographique où tous les fonds ſont ſpécifiés, & le *Cataſto*, ou le cadaſtre, c'eſt-à-dire, le dénombrement des fonds, marqués par numéros, confins, & contenue, ſont entre les mains de ceux qui font chaque année le rôle des tailles, pour ſervir à la formation des cottes; on remet toutes ces cottes à ceux qui ſont chargés de la recette, après qu'elles ont été vérifiées & arrêtées par l'intendant de la province.

Un autre regiſtre contient les noms de tous ceux qui ont acquis chaque numéro, en tout ou en partie, avec le titre de l'acquiſition, la feuille & le numéro du cadaſtre auquel elles ſe rapportent, & les confins de la piece de terre dont il s'agit.

Toute perſonne qui acquiert un fond de terre, par contrat ou par teſtament, eſt obligée, dans l'eſpace d'un mois, à

compter du jour où elle entre en jouissance, d'exhiber le titre de son acquisition au conseil de la communauté, & d'en tirer un acte pour faire inscrire ce fond à sa propre colonne, sans quoi la communauté peut agir sur les mêmes biens & contre l'ancien possesseur pour le paiement de la taille.

Le collecteur particulier qui leve la taille dans la communauté, porte la recette à l'intendant de la province, & l'intendant au trésorier-général des finances; celui-ci paie tout sur les ordonnances du *Generale delle Finanze.*

Les tailles dans le Piémont sont réglées par livres de registre; chaque livre de registre, composée de 20 sous, produit 30 livres de taille, quelquefois 40, & le journal de terre, que nous avons dit être de mille toises, est imposé à 3 ou 4 sous de registre, plus ou moins, suivant la bonté des terres: il y en a même qui ne sont qu'à quatre deniers. On estime qu'en général la taille est un vingtieme du revenu. Elle varie d'une année à l'autre, suivant la récolte plus ou moins considérable; on la diminue quelquefois à raison des dépenses ou des malheurs des communautés, dont l'in-

tendant de la province reçoit les remontrances.

Lorsque les communautés ont des revenus particuliers, on les applique ordinairement au paiement des tailles.

Produit des Impôts.

On comprend sous le nom de *Debitura Regia*, 1°. la taille réelle; 2°. la capitation, *Testatico*, que tout le monde paie, à l'exception des ecclésiastiques; elle est dans les campagnes d'une livre 6 sous 8 deniers de Piémont pour chaque personne; 3°. le *Gioatico* que paient ceux qui ont des bœufs ou des vaches. On paie pour une paire de bœufs 3 livres 6 sous 8 deniers, & pour une paire de vaches une livre 13 sous 4 deniers. On estime le total de ces impositions plus de dix millions, dont une moitié au moins est le produit de la seule taille réelle.

La gabelle forcée a lieu aussi dans le Piémont; chaque personne au-dessus de cinq ans est obligée de lever chaque année huit livres de sel du grenier, à raison de 4 sous la livre, ce qui revient à 6 sous & demi la livre, poids & monnoie de France. Mais cette taxe n'a pas lieu à Turin, & les pauvres en sont exempts par-tout. Le sel que l'on consomme au-delà des huit livres, ne se paie que moitié.

Tous ceux qui tiennent des bœufs & des moutons ſont auſſi obligés de faire la levée de ſel proportionnée au nombre de ces animaux ; ceux qui tuent des cochons pour leur conſommation , ſont obligés d'en lever *6* livres & demie , & les charcutiers 5 livres ; au reſte il y a des provinces dans l'Etat du roi de Sardaigne , comme une partie du Montferrat , qui ſont exemptes de cet impôt , ou par le titre de ceſſion , ou par des conceſſions faites à titre onéreux. On eſtime cet impôt de ſel ſix millions.

Le papier timbré eſt un art. de 300000 livres ; il y en a de trois ſortes , le premier eſt à 10 ſous la feuille , & l'on eſt obligé de s'en ſervir pour les ſentences ; le ſecond eſt à 4 ſous , & il eſt néceſſaire pour les obligations qui paſſent 200 livres ; le troiſieme eſt de 2 ſous la feuille , & il ſert pour les teſtamens , les contrats , & tous les actes judiciaires.

Les droits d'inſinuations auxquels ſont ſujets les teſtamens , les contrats , &c. ne ſont que de 30 ſous pour une ſomme quelconque au-deſſus de 80 livres.

Le produit du tabac que le roi fait régir pour ſon compte , monte à 500000 livres. Il y en avoit une fabrique im-

menſe au château de *Millefiori* ; on l'a transportée au parc près de Turin. Il y a des plantations dans les environs de Turin où l'on choiſit des fonds propres à cette culture, ce qui diſpenſe le roi de faire acheter la feuille de tabac en Angleterre, comme bien d'autres Etats le pratiquent. On hache les feuilles dans des moulins, on les blute, on les humecte, ou les triture ſur des meules, méthode très-différente de la nôtre.

Les cartes, & les *tarocchi*, eſpece de cartes particulieres, étoient affermées 150000 livres ; mais depuis 1761 elles ſont en régie. J'ai oui-dire qu'en France le même droit produiſoit 500 mille livres.

La loterie (*Giuoco del Seminario*) étoit affermée 140000 livres ; elle eſt actuellement en régie, & l'on aſſure qu'elle rapporte 160000 livres.

La *Graſſina* eſt un droit qui ſe leve ſur les auberges, ſur les boucheries, ſur les cuirs & les chandeles ; car perſonne ne peut faire ni vendre de chandele ſans avoir une quittance des droits, & cela ſous des peines conſidérables. Le revenu de cette partie eſt eſtimé à plus de 800000 livres ; celui des chandeles

feules eft de 115000 livres, fuivant la relation manufcrite de M. Fofcarini. Mais depuis cette époque de 1743 toutes ces évaluations doivent être différentes.

Les éloges que j'ai oui donner fi fouvent au roi de Sardaigne, fur l'économie & la fageffe de fon adminiftration, me perfuadent qu'on verra ici avec plaifir un autre détail du produit des impôts, & des principales dépenfes de l'Etat, communiqué dans le pays même en 1766 par une perfonne que j'ai lieu de croire bien inftruite. Si l'état des chofes a encore changé, l'on n'en verra pas moins dans ce détail les forces du Piémont, la forme des répartitions, & la proportion des différentes provinces.

Les droits compris fous le nom de *Gabelle generali*, c'eft-à-dire, les douannes, ou droits d'entrées qui font très-forts, le fel, le tabac, la poudre à giboyer, le papier timbré, montent en monnoie du Piémont à 9775690; il y en a 6358759 pour le Piémont; 528610 pour le Mont-Ferrat; 1332168 pour la Savoie; 140897 pour le comté de Nice; 14324 pour l'Oneglia; 348802 pour Alexandrie & Lumellina; 433672 pour Novarre; 253715 pour le haut

Novareze ; 95271 pour Vigevano ; 202732 pour Tortone ; 166738 pour le Pavesan, ou *oltre po Pavese*. Les droits de pontonage & de papeterie, appellés *Gabelette*, sont estimés 590733.

Les tailles en Savoie 1010767 ; en Piémont 2451952 ; dans le comté de Nice 73909 ; dans le Mont-Ferrat 217744 ; pour Alexandrie & Lumellina 45854 ; la subsistance dans le même pays 428289 ; les vallées voisines du Dauphiné & de Pragellato paient 67965. Les impôts du duché d'Aouste appellés *Donativo*, sont estimés 66666 ; de la principauté d'Oneglia appellés *Sussidio*, 1301 ; du comté de Nice 2681 ; du bas Novarese 381145 ; du haut Novarese 59133 ; du Vigevenasco 91128 ; de Tortone 126798 ; du Pavesan 226011. La poudre à giboyer que le roi fournit pour le public 37876 ; la vente du sel de la Tarentaise 43750. les marbres de Valdieri 2000 ; les émolumens des greffes, *Redditi dal giuridico* 104432 ; l'impôt sur les Juifs 17900 ; tout cela joint au produit de la loterie & à d'autres articles moins importans produit en tout. . . . . 5192769.

Suivant cet état, le revenu total en

livres de Piémont, se trouveroit d'environ 16569000.

Depuis la derniere guerre, le roi a mis un impôt extraordinaire qui est réparti de la maniere suivante : on leve en Piémont 1526236; en Savoie 335600; dans le duché de Mont-Ferrat 134113; dans le comté de Nice 25618; dans la principauté d'Oneglia 3333; dans les provinces d'Alexandrie & de Lumellina 234023; dans celles de Novare & de Tortone 164818; dans celles du haut *Novarese*, *de Vigevenasco*, *Oltre pò pavese*, *Sicco Mario & Babbiese* 136202. Je ne rapporte cette distribution que pour donner une idée des forces respectives, ou de la bonté de ces différentes provinces.

Loi domaniale très-utile.

Tous ceux qui manient les finances du roi, sont sujets, en Piémont, à une loi qui est bien propre à empêcher les grands profits des partisans : on l'appelle *Legge del sesto ;* suivant cette loi, tout fermier du domaine ou des revenus de la couronne, de quelle espece qu'il soit, quoique adjudicataire à l'enchere, peut être dépossédé dans le cours même de son bail, s'il se présente quelqu'un qui offre un sixieme de plus. Cette lésion est censée

suffisante pour annuller le premier contrat & donner lieu à une nouvelle adjudication. On peut juger par-là du soin avec lequel toutes les parties des finances sont traitées; M. Foscarini, dans la relation que j'ai citée, raconte qu'un ambassadeur de France, qui avoit été longtemps à Turin, & y avoit étudié l'administration des finances, disoit qu'avec une méthode semblable, les provinces de France vaudroient autant de royaumes.

Les dépenses du roi de Sardaigne, dans l'état que je rapporte, sont évaluées à 16 ½ millions, monnoie du Piémont, dont 8100000 pour le paiement des troupes: on en verra le détail ci-après.

Dépenses du Roi.

On compte 4128375 livres pour payer les intérêts des dettes de la couronne; il y en a à trois pour cent, d'autres à quatre pour cent, & quelques-unes de viageres.

Les pensions extraordinaires que le roi fait ne sont estimées qu'à 54000 livres, la dépense de l'Université 52000; le college des provinces à Turin 30000; les écoles répandues dans les provinces 66000.

La dépenſe de ſes ambaſſadeurs & miniſtres dans les cours étrangeres, ne va qu'à 239000 livres ; car celui de France, qui eſt le mieux payé, n'a que 48000 livres, celui d'Eſpagne 40000, celui d'Angleterre 38000, celui de Vienne 30000, celui de Naples 24000, celui de Rome 20000, & le miniſtre près des Etats-géneraux d'Hollande 10000. S'il eſt permis de faire une comparaiſon avec la France, j'ajouterai que le traitement ordinaire de l'ambaſſadeur de France en Angleterre eſt de 150000 livres de France, & 50000 d'acceſſoires, ce qui fait en tout 200000 ; & l'ambaſſadeur en Hollande a 90000 livres ; ce ſont les ſeuls dont j'aie eu connoiſſance.

L'article des menus plaiſirs du roi de Sardaigne, paſſoit pour être de 35000 livres, celui de M. le duc de Savoie 30000, & celui de Madame la ducheſſe de Savoie 20000.

Les Secrétaires d'Etat ont 13000, liv. & tous les bureaux qui en dépendent 97000. Le premier préſident du ſénat a 5000 liv. & l'Etat entier du ſénat monte à 13000. Le ſénat de Savoie a 12000, liv. & celui de Nice 26000 ; la chambre

des comptes 100000 ; le général des finances 6000, aussi-bien que le contrôleur-général ; & le total des officiers de finances coûte 168000. Les intendans de provinces ont depuis 1500 livres, jusqu'à 3000 d'appointemens.

Les frais de régie des postes vont à 114000 livres ; le conseil du commerce aussi-bien que la jurisdiction des consuls à 14000. Les portions congrues que le roi paie à des curés qui sont sans revenus, & dont l'entretien est à la charge de l'Etat, vont à 16000. Pour diverses œuvres de charité que le roi fait suivant les circonstances, par exemple, pour secourir les paroisses incendiées, &c. on compte 60000.

Je passe, pour abréger, beaucoup d'autres articles moins importans qui étoient contenus dans un état détaillé, que M. Clerc, médecin de M. le duc d'Orléans, a bien voulu me communiquer, & dans lequel le total de la dépense montoit à 17 millions.

J'ai dit au commencement que la dépense du roi pour le militaire étoit de 8100000 livres ; il en faut déduire 520000 qui sont pris sur la Sardaigne, dont nous ne parlons point ici, parce que

elle ne rendoit presque rien, du moins au temps où ces calculs ont été faits.

On ajoute pour la dépense de l'artillerie 280000, pour la maison du roi 1470000, & pour les fortifications 1040000, desquelles cependant 25600 étoient assignées sur les fonds de la Sardaigne.

Troupes du Roi.

M. l'abbé Richard donne au roi de Sardaigne 12 à 13 mille hommes de troupes en temps de paix, cependant on assure dans le pays qu'il en a environ 24 ou 30 mille, sans compter 6000 invalides, & dix mille hommes de milice qui ont un tiers de paie, & à qui l'on fait faire une revue deux fois l'année, avec des exercices de 10 jours. Le peuple y naît soldat, & les paysans sont classés pour servir en cas de besoin.

M. Foscarini assuroit, en 1743, que le roi avoit à son service trente mille hommes d'infanterie & quatre mille hommes de cavalerie, sans compter quatorze mille étrangers; & comme il étoit persuadé que la population entiere de ces Etats n'étoit que d'un million & demi d'habitans, il jugeoit que le nombre des troupes nationales, n'auroit dû monter

qu'à 15000 hommes. En effet, d'après le jugement & l'expérience des politiques, on estime que les troupes d'un État ne doivent être qu'un centieme de la nation, pour que l'agriculture & les arts n'en souffrent point. M. Foscarini ajoutoit que ces 48 mille hommes de troupes seroient réduits à 24 en temps de paix.

Tous les officiers sont obligés de résider & de faire leur service sans interruption & avec la plus grande exactitude. Les recrues & les désertions sont pour le compte du roi; mais on y prévient les abus avec beaucoup de vigilance.

Paiement des troupes nationales.

	Infanterie.		*Dragons.*
Colonel.	4732 l.		4000 l.
Capitaines	1444		2023
Lieutenans	659	8 f.	1368
Sergens	157	4	
Soldats	65	15	99

Les soldats ont un habit tous les trois ans, la culotte & le chapeau tous les ans. Il y a plusieurs régimens étrangers, dont la paie est beaucoup plus considérable.

Paiement des Gardes-du-Corps.

Capitaine	5376 livres.
Lieutenant	4032
Soldats	355

Au reſte, il eſt naturel de ſuppoſer que tout ceci doit avoir un peu changé ſous le nouveau regne.

CHAPITRE XV.

Des environs de Turin.

LES environs de cette belle ville ſont charmans, nous en commencerons la deſcription par le fauxbourg du Pô, *Borgo di Pô*, qui eſt à l'orient de Turin; on y va par la porte du Pô, qui eſt la plus orientale des quatre, & en même temps la plus décorée. Elle eſt ornée de marbres & de colonnes doriques, cannelées & à boſſages; on y retrouve le goût ſingulier du P. Guarini. Voici l'inſcription qui eſt ſur cette porte.

Ambitum urbis ad Eridani ripas ampliorem, Carolus-Emmanuel II, dum vitam & regnum clauderet inchoavit; Maria Joanna Baptista dum filius regno adolesceret auxit; Victor Amedeus dum regnum iniret absolvit. Æterno trium principum beneficio, æternum monumentum grata civitas posuit, anno 1680.

Ce fauxbourg qui est situé le long du Pô est celui dans lequel habitent les bateliers, les blanchisseuses & autres artisans; on y trouve l'église de S. Marc, qui dépend du chapitre de la métropolitaine de Turin. En rebâtissant cette église en 1740, on trouva derriere le tableau du grand autel une image de la Vierge, peinte sur le mur, qui devint célebre par la dévotion générale de toute la ville; on scia la partie du mur où elle se trouvoit, & on l'a mise sur l'autel nouveau, & sous une glace.

Le pont du Pô, qui se trouve immédiatement après, est de 100 toises de longueur, il fut bâti en 1417; une grande crue d'eau le ruina en partie le 3 Novembre 1706, mais il a été rétabli. Au-delà du pont est une autre

partie du fauxbourg ; il y a dans celle-ci une verrerie, une fayancerie, & une école d'artillerie où l'on s'exerce pour le service du canon & le jet des bombes ; cette école de pratique est un établissement du feu roi, aussi-bien que l'école spéculative. Il y a aussi des bains, où les eaux viennent du Pô ; on y paie depuis 15 sous jusqu'à 60.

Les collines qui sont au-delà du Pô sont couvertes de campagnes fertiles & de maisons agréables, dont l'exposition est très-heureuse ; la plus belle est *la vigne de la reine*, à un quart de lieue de la ville, sur une colline, à laquelle conduit une grande avenue, & où l'on peut monter aisément en carrosse. Elle fut bâtie par le prince Thomas de Savoie, pour la princesse Louise son épouse ; cette maison est petite, & tient si peu de la magnificence royale, qu'un particulier pourroit la posséder. Elle a cependant un joli sallon, décoré de deux ordres d'architecture l'un sur l'autre. Le premier est Dorique, le second Ionique ; le Dorique soutient quatre tribunes, en regard, qui tournent autour du sallon ; de ces quatre tribunes les deux grandes, sont en relief, & les deux petites sont

Vigne de la Reine.

feintes, ou en peinture ; elles font de *Sufcb Dalamand*, & fi parfaitement imités, qu'on ne diftingue pas les parties fauffes d'avec celles qui font vraies, & je n'ai vu perfonne qui d'en-bas ne fût perfuadé que l'on pouvoit fe promener tout autour des tribunes qui environnent le falon.

Le plafond eft une frefque de *Valerino*, de Rome ; il repréfente l'inftant où un amour réveille Morphée quand l'aurore commence à répandre fes fleurs. Les deux tableaux qui font fur les deux grands pans de la muraille, font auffi peints à frefque : le *Curato* y a repréfenté des fujets tirés des métamorphofes d'Ovide. Les tableaux, ainfi que le plafond, ne répondent pas à la beauté de l'exécution de l'architecture.

M. Cochin ajoute qu'il y a des plafonds de Danieli & de Corrado, (dont il fait l'éloge), & plufieurs deffus de portes de Corrado, dont l'effet eft piquant & la compofition ingénieufe.

Les appartemens font meublés de quantité de tableaux ; le jardin eft petit & n'a rien qui foit bien remarquable, fi ce n'eft une très-belle fituation.

Montagne des Capucins.

La montagne des Capucins eft l'en-

droit où l'on va le plus volontiers pour avoir dans tout son entier la vue de Turin, celle du Pô, de la Dora, & de toute la plaine voisine. Cette colline, qui se termine à la Superga, est délicieuse. Les Capucins sont plus élevés que la vigne de la reine & encore mieux placés. L'église fut fondée par Charles-Emmanuel le Grand, mais elle ne fut consacrée que le 22 octobre 1656, avec une grande cérémonie; le duc y assista, de même que la reine Christine de Suede, qui passoit alors à Turin.

Cette église est ornée de marbres: elle a une grande coupole, & sept autels, dont trois sont en marbre. Il y a des peintures de *Cerano*. Sur le grand autel un tableau de l'Assomption, dont la perspective est très-belle & forme sept plans différens. Il est recouvert dans les jours ordinaires par un tableau commun dont le sujet est le même.

L'hermitage des Camaldules est situé dans une plus grande élévation, suivant l'usage de ces religieux qui se placent toujours sur les hauteurs écartées. Puisque c'est la premiere fois que nous parlons des Camaldules, il n'est pas inutile d'ajouter que cet Ordre fut fondé l'an Camaldules.

1009, par S. Romuald, Bénédictin de Ravenne, qui établit en occident la vie solitaire que ces Peres ont conservé d'une maniere exemplaire jusqu'à présent (a). Le nom vient de la solitude appellée *Camaldoli* ou *Maldoli* près d'Arrezzo en Toscane, où fut bâti le premier monastere célebre de l'Ordre (b). L'église royale des Camaldules, près de Turin, fut bâtie en 1602, en conséquence d'un vœu fait par le duc Charles-Emmanuel le Grand dans la peste de 1599 ; elle est affectée au grand Ordre de l'Annonciade, & l'on y voit de riches ornemens que les chevaliers de cet Ordre ont donnés à l'église ; un par exemple qui est brodé en or & en corail. Il y a aussi des peintures estimées de Franceschini, &c. La cene de N. S. qui est dans le réfectoire est un très-bon ouvrage d'un peintre Flamand.

VERGINE DEL PILONE, église située à un mille de Turin sur le bord

(a) Il y a cependant une congrégation de cet Ordre, qui est séparée de celle des Hermites, & qui habite dans les villes ; on les appelle *Camaldoli Monachi*, pour les distinguer des Camaldules Hermites.

(b) V. l'histoire de l'établissement des Ordres Religieux, par M. Hermant.

du Pô; son nom vient d'un pillier où étoit peinte une image de l'Annonciation; une fille tombée dans le Pô le premier mai 1644, & délivrée comme par un miracle, augmenta la dévotion, & occasionna un très-grand concours; on y fit bâtir une église qui est remarquable par son architecture & par ses ornemens. Le grand autel est en marbre, & il est chargé d'*Ex voto* en argent, que des graces obtenues ou demandées y ont fait offrir de toutes parts; c'est une chose extrêmemement commune en Italie, où l'on voit, sur-tout dans les villages ou les petites villes, des églises qui en sont tellement tapissées & couvertes, qu'on ne sait plus où les mettre.

MONCALIERI, petite ville située sur le Pô, avec une maison de plaisance des ducs de Savoie; elle est à une lieue & demie de Turin; cette maison est comme S. Germain-en-Laye, & Windsor, pour la situation; elle fut commencée par Iolande, femme du bienheureux Amédée, duc de Savoie, & continuée par Madame royale, Christine de France, duchesse de Savoie. Moncailler est remarquable par ses bâtimens; le roi

régnant, qui aime cette maison, y a fait travailler, & a rendu l'intérieur très-agréable; il y a des papiers chinois de toute beauté, & une fort belle gallerie; d'ailleurs, elle est dans une position très-agréable.

La Superga. LA SUPERGA, grande & belle église bâtie sur le sommet de la montagne, à une lieue & demie de Turin. Elle doit son origine au vœu que le roi Victor Amédée fit en 1706 pendant le siege de Turin, comme on le voit par l'inscription : *Bello Gallico vovit.* Après que le duc de Vendôme eut gagné les batailles de Cassano & de Casinato, il ne lui restoit plus à prendre que Turin pour être maître du Piémont : on en forma le siege. Le duc de la Feuillade, fils du maréchal de même nom, y commandoit sous le duc d'Orléans, à la tête de 60 mille hommes, & Chamillard, son beau-pere, ministre de la guerre, avoit fait des dépenses énormes pour en procurer le succès; le duc de Savoie sortit de la ville & échappa aux François; le prince Eugene vint au secours de Turin, & le 7 septembre 1706, il traversa la citadelle pour attaquer les endroits foibles du camp; il força les retranchemens du

Siege de 1706.

maréchal de Marsin, à qui la cour avoit défendu d'aller au-devant des ennemis, & qui fut obligé de les attendre, dans des circonstances où il lui eût été bien plus utile d'attaquer; ce fut la cause de sa défaite & de sa mort; car d'ailleurs les François qui avoient leur quartier général sur la hauteur des Capucins, étoient placés d'une maniere favorable, & maîtres de tous les environs; ils avoient assez davantage pour être moralement sûrs du succès. Au reste, la perte des François ne fut pas de plus de 2000 hommes; mais la dispersion de l'armée entraîna la levée du siege. On prétend qu'un Piémontois, en faisant remarquer à un François la beauté de l'édifice de la Superga, lui disoit: il faut que la *défaite des François* ait été terrible pour occasionner un si grand monument d'actions de graces; non répartit le François, il faut que ce soit *la peur des assiégés*, car le vœu a dû précéder la défaite. Au reste, le courage des Piémontois est assez connu pour que cela soit réduit au mérite d'une répartie.

Le bâtiment de la Superga fut commencé en 1715, & consacré en 1731. L'architecte fut le célebre Philippe Ju-

viana, & l'on ne peut rien voir de plus magnifique. On y entre par un grand portique orné de colonnes & de deux clochers d'une assez belle forme (a). L'église est ronde, bâtie en pierres de taille, avec une magnificence qui est d'autant plus singuliere, que l'édifice est au haut d'une montagne escarpée où les matériaux ont dû être très-difficiles à transporter; aussi dit-on qu'elle a coûté plus de deux millions & demi; il y a de belles colonnes de marbre de Carrare, de marbre rouge de Piémont, & d'un marbre gris approchant du bleu turquin: cette église est en général de grande maniere, au jugement de M. Cochin, quoiqu'il y trouve plusieurs détails de mauvais goût.

La coupole paroît avoir été faite sur le modele de celle des Invalides de Paris, mais elle est décorée intérieurement de colonnes, dont plusieurs sont torses jusqu'au tiers; l'architecte fut obligé, dit M. Cochin, d'employer cette mauvaise sorte de colonnes, le roi en ayant alors une quantité qu'il vouloit placer; d'ailleurs le marbre rougeâtre

(a) On trouve seulement que ces deux Campaniles qui accompagnent le dôme sont un peu maigres.

dont ces colonnes torses sont formées, fait un mauvais effet dans la coupole, elles auroient été mieux si on les eût faites de marbre gris, comme dans le reste de l'édifice. On blame aussi la grandeur disproportionnée de la balustrade qui couronne le portique de cette magnifique église.

On a l'agrément, quand on est au haut de la coupole, de découvrir toute la plaine & les montagnes du Piémont de tous les côtés ; on m'a assuré que dans le beau temps on peut découvrir jusqu'à Milan, qui est à 25 lieues delà, en ligne droite.

Il y a dans cette église trois beaux autels de marbre & d'albâtre ; des bas-reliefs de Cametti y tiennent la place de tableaux, cela a plus de majesté; celui du grand autel est assez bien disposé, & fait un bon effet d'un peu loin ; l'enfoncement dans lequel est le maitre-autel est décoré richement. Près delà est le tombeau du roi Victor Amédée.

Il y a aussi dans cette église des tableaux du chevalier de Beaumont, & un de Ricci. On va voir ensuite les souterrains destinés pour la sépulture de la famille royale. On travailloit en 1778

à une chapelle souterraine en marbre, digne du reste de l'édifice, & où l'on devoit mettre des mausolées pour les deux derniers rois; il y a deux caveaux latéraux pour les cercueils.

Les ornemens & l'argenterie de la sacristie méritent aussi de l'attention: il y a sur-tout un calice d'argent d'un beau travail, où l'on a représenté la Passion de N. S. & les quatre Evangélistes, en relief.

Cette église est desservie par une société de douze prêtres gradués, qui continuent à y étudier pour parvenir à des places plus considérables. Il en est sorti plusieurs prélats, entr'autres l'archevêque de Florence, M. Martini, qui fut long-temps directeur des études à la Superga. Ces prêtres y sont dans la plus profonde retraite & dans la plus paisible solitude. La cour de leur bâtiment est de pilastres en bas-relief; les corridors sont très-beaux, & les appartemens vastes & commodes; le roi fournit aux frais & à l'entretien de cet établissement. La bibliotheque est aussi très-considérable; on emploie 1500 livres chaque année pour l'augmenter. On y montre un buste en cire, de Victor Amédée, fait par une

dame de Palerme, & qu'on dit être très-reſſemblant.

On peut voir le plan de la Superga dans le troiſieme volume des *Oſſervazioni letterarie* du marquis Maffei, imprimé à Vérone en 1738, avec un éloge de l'architecte *Juvara.* Il mourut en Eſpagne où il avoit été demandé par la cour, mais où il étoit l'objet de la jalouſie de tous les architectes du pays.

On emploie deux heures pour aller en voiture de Turin à la Superga, & environ une heure & demie pour en revenir. Lorſque j'y allai, les chemins étoient ſi dégradés & ſi rompus par les pluies & les ravins, qu'il fallut deſcendre pluſieurs fois de voiture; cela arrive preſque toutes les années, mais on ſongeoit à les réparer pour le 8 ſeptembre, jour où le roi va accomplir le vœu qui fut fait en 1706. Ce jour-là on fait une proceſſion à Turin, & l'on y porte Notre-Dame de la *Conſolata*, qui eſt au couvent des Feuillans, & à qui l'on attribua, dans le temps, la délivrance de Turin; j'en ai parlé page 205.

LA PORTE NEUVE de Turin qui eſt au midi, a auſſi une façade extérieure, revêtue de marbres, ornée de ſtatues & Porte Neuve.

de colonnes ; on voit par l'inſcription qu'elle fut faite en 1620, à l'occaſion du mariage du duc Victor-Amédée I, avec madame Chriſtine de France.

Carolo Emanueli Sab. Duci, quod libertate armis vindicata, pace bello parta, ſecuritate publica, Victoris Amedei F. & Chriſtianæ Chriſtianiſſ. conjugio firmata, in eorum adventu novam urbem inſtituerit, & antiquam illuſtrarit; S. P. Q. T. Anno M. DC. XX.

Valentino. VALENTINO eſt un château ſitué ſur le bord du Pô, au-delà de la Porte-Neuve ; il fut rebâti en 1660 par la ducheſſe Chriſtine de France, comme l'annonce l'inſcription : il eſt décoré de portiques & de colonnes, diſpoſés autour d'une cour ovale qui fait un très-bon effet. A droite on trouve de grands jardins, où la famille royale va ſouvent ſe promener, & que l'on ouvre auſſi aux étrangers qui ont envie de les voir. A gauche eſt un jardin de botanique à l'uſage de l'Univerſité. Il y a auſſi un mail qui eſt très-fréquenté.

La promenade, qui conduit de la porte de Turin juſques au Valentin, eſt formée

par trois grandes allées d'arbres qui en rendent l'abord du château plus agréable. Les princes y vont, & leurs carrosses prennent la file comme les autres; seulement lorsqu'au tournant on les rencontre, on se leve le plus qu'on peut, & quelquefois on arrête. On va aussi par une belle avenue jusqu'à l'église des Servites. Ces avenues sont remplies de carrosses en été jusqu'à sept heures du soir; delà on va se promener à la citadelle, en attendant le spectacle, qui commence sur les 8 heures.

Il y a aussi de jolies promenades au rempart & au jardin royal; on en profite d'autant plus que le pavé de la ville est assez mauvais.

S. SALVATORE, belle église que fit bâtir en 1653 la duchesse de Savoie, Christine de France; elle est ornée de peintures; on y remarque sur-tout une bonne statue de Notre-Dame de Pitié, faite par un chanoine régulier de l'église de S. Pierre-aux-Liens, de Rome.

Plus loin, & sur la même route, on trouve le château de *Millefiori*, ancienne maison de plaisance du duc Emmanuel Philibert; ensuite, à deux lieues de Turin, est celle de *Stupiniggi.*

Stupiniggi. STUPINIGGI eſt un petit château que le feu roi a fait faire à l'occaſion de la chaſſe, comme l'annonce le grand cerf coloſſal qui eſt au haut de l'édifice. On y arrive par un très-beau chemin planté d'ormes. A l'égard du bâtiment, il fut fait d'abord ſur les deſſins de Juvara, & il a été augmenté par le comte Alfieri. C'eſt un tout vaſte & agréable, quoique bizarre. L'extérieur du château eſt décoré d'un ordre Ionique; la forme ſinguliere de la façade prouve aſſez que Philippe Juvara, qui en a été l'architecte, a tout ſacrifié pour le ſallon du milieu (à-peu-près comme en France dans le château de S. Hubert); on eſt ſurpris au premier pas que l'on fait de ſe trouver dans ce ſalon, qui n'eſt précédé d'aucune antichambre, & dont la décoration théâtrale a l'air d'une ſalle de bal. Il eſt éclairé par ſix grandes croiſées, dont trois de chaque côté ſont très-près les unes des autres. Son plan eſt un ovale autour duquel il y a quatre tribunes tournantes, portées par des pilaſtres Ioniques, & dont le deſſous forme des eſpeces de bas-côtés. Le derriere des tribunes eſt décoré d'un attique, où il y a, comme dans tout le reſte

du ſalon, des peintures & des ornemens feints, qui ſe marient avec l'architecture. Dans les tribunes qui ſont aux deux bouts de l'ovale, il y a deux renfoncemens qui ſont comme de fauſſes galleries, pratiquées de maniere à faire croire, lorſqu'on les apperçoit d'en bas, que la partie ſupérieure de cette piece a beaucoup plus d'étendue qu'elle n'en a réellement; chacune de ces galleries eſt terminée par une croiſée. On ne peut regarder ce ſalon que comme un caprice ou un rêve d'architecte, que l'on n'auroit pas hazardé dans un palais, mais qu'on a cru pouvoir eſſayer dans une maiſon de campagne.

Le ſujet du plafond de ce ſalon eſt Diane qui deſcend dans ſon char, traîné par deux biches blanches : l'aurore la précede & réveille les nimphes, qui dans l'inſtant partent pour la chaſſe. Les figures en ſont lourdes, mais la couleur en eſt aſſez gracieuſe, & la perſpective aérienne y eſt bien obſervée. Le plafond de l'une des fauſſes galleries repréſente quatre nimphes aîlées qui tirent de l'arc en volant. Dans le plafond de l'autre on voit quatre nimphes aîlées qui prennent des perdrix rouges au filet.

Toutes les peintures de cette piéce sont à fresque, & ont été faites par deux freres Vénitiens nommés les Valeriani; l'un a peint les figures & l'autre l'architecture & les ornemens; sous les bas-côtés de ce sallon, il y a quatre portes symmétriques pour conduire à différens appartemens.

Le plafond de la premiere chambre de l'appartement du roi repréfente le sacrifice d'Iphigénie, peint à fresque par le *Croisati*; il participe de la maniere de Paul Véronese, & de celle de M. de Troy, qui, comme le *Croisati*, a cherché celle de ce maître. Il y a dans le surplus des appartemens de ce château quelques autres plafonds du même artiste, mais si foibles qu'il est inutile d'en faire ici mention.

Dans la chambre à coucher, on voit un plafond à fresque de *Carle Vanloo*, dont le sujet est Diane se reposant au sortir du bain. La composition en est bonne; le grouppe des nimphes est bien entendu; les compagnes de Diane ont de jolis caracteres; mais la figure de cette déesse est manquée; il y a trop de ressemblance entr'elle & les nimphes; on trouve plusieurs incorrections, & peu

d'intelligence de clair-obſcur dans le général de l'ouvrage.

Lorſque l'on eſt monté dans l'appartement du duc de Savoie, on remarque dix tableaux en griſailles, peints à freſque par *Alberoni*; ils repréſentent des morceaux d'architecture qui ſont bien entendus de perſpective.

On remarque auſſi des deſſus de portes par Olivet, des griſailles par Gaëtani, des peintures d'animaux par Vernin.

Le jardin de Stupiniggi eſt joli; c'eſt un François, nommé *Bernard*, qui en a donné le deſſin : le parterre qui eſt devant le château eſt à l'Angloiſe; il eſt environné par des galleries & des portiques de verdure qui ſont taillés dans le goût de ceux de Marli. Ces jardins conduiſent à une belle forêt bien percée, dont les routes droites & horizontales s'étendent à perte de vue. Il y a dans ce château des chevaux & des équipages de chaſſe très-bien entretenus, & dont le feu roi faiſoit uſage lui-même, encore quelques mois avant ſa mort.

LA PORTA PALAZZO, qui eſt la porte la plus ſeptentrionale de Turin, eſt décorée de marbres, & elle eſt d'une aſſez bonne architecture; les glacieres royales

ſont au-deſſus des baſtions voiſins. Cette porte conduit du côté du nord vers les 24 moulins de la ville, & vers le jeu de l'arquebuſe, qu'on appelle ordinairement *Tavolazzo*. On trouve enſuite un fauxbourg appellé *Borgo del Pallone*, où eſt l'égliſe de S. Simon & S. Jude, & le moulin à poudre. Plus loin eſt le pont de la Dora, au-delà duquel il y a deux chemins; celui de la droite conduit à Milan, celui de la gauche à la Vénerie.

On trouve à moitié chemin l'égliſe des Capucins, appellée *Madonna di Campagna*, où fut enterré le maréchal de Marſin, homme de beaucoup d'eſprit, bon officier, plutôt que grand général. Il n'avoit jamais commandé en chef avant la bataille de Hochſtet donnée en 1704, où il avoit l'aîle gauche; il repouſſa pluſieurs fois le prince Eugene; & après que la bataille eut été perdue, il eut la gloire de faire une belle retraite; il fut tué en 1706 au ſiege de Turin.

La Vénerie. VENERIA REALE, à une lieue & demie de Turin, eſt la principale maiſon de campagne du roi, celle qui eſt la mieux bâtie, la plus décorée, & où

le feu roi alloit le plus volontiers se promener & passer une partie de l'automne; il l'a toujours affectionnée; dans le temps même qu'il étoit encore prince de Piémont, il y alloit souvent chasser; il n'a pas discontinué d'y faire travailler de temps à autres. Le chemin est planté de mûriers blancs; on arrive par une large rue formée de bâtimens neufs, réguliers & alignés, au bout de laquelle est une grande place ovale, environnée de portiques, où il y a des bâtimens pour les troupes de la maison du roi, & deux églises l'une vis-à-vis de l'autre, décorées en marbres & en stucs, dont l'une est la paroisse. Il y a sur cette place deux grandes colonnes de marbre; sur l'une est la Vierge, sur l'autre l'Ange Gabriel qui lui annonce la rédemption; ces deux figures sont de marbre, elles ont été placées pour rappeller le grand Ordre de l'Annonciade. On passe ensuite à une place plus petite, d'où l'on entre dans une vaste cour, qui est celle du château.

Le bâtiment de la Vénerie fut fait vers le milieu du dernier siecle, sous le duc Charles-Emmanuel II, qui en donna lui-même les dessins; mais il n'y a que l'aîle gauche qui ait été achevée. Le bâ-

timent est de briques, couronné d'une balustrade de marbre blanc, & bâti entiérement dans le goût François. Le principal corps-de-logis a onze croisées sur sa longueur, & les deux pavillons dont il est flanqué, en ont chacun cinq.

La salle des gardes renferme dix grands tableaux de Jean Miel, dont les meilleurs sont celui d'une halte ou repos de chasse, & celui de la curée; il y auroit bien quelque chose à dire sur leur effet, mais la touche en est libre & hardie. Le roi de Sardaigne est sans contredit le prince le plus riche qu'il y ait en tableaux de ce maître; mais on les a laissés dépérir. La plupart de ces morceaux sont troués par les hallebardes des gardes, ou pris par l'humidité, & ont poussé au noir. Les ouvrages de Miel sont ce qu'il y a de plus remarquable en peinture dans le château de la Vénerie, tout le reste n'étant que des portraits ordinaires, tant en copies qu'en originaux.

Il y avoit autrefois une collection de tableaux précieux, qui furent dispersés dans le temps du siege de Turin fait en 1706. Ce fut alors que se perdirent entre autres de fameux tableaux de l'Albane,

qui repréſentoient pluſieurs hiſtoires de l'Amour & de Pſyché, & dont les gravures ſont très-recherchées actuellement. Peut-être ces tableaux ſont-ils tombés entre les mains de quelqu'un, qui, n'en connoiſſant pas la valeur, les aura laiſſés dépérir (a).

La ſalle des valets-de-pied eſt décorée d'ornemens de ſculpture, & elle eſt peinte toute en blanc. On y voit pluſieurs buſtes médiocres. Quatre tableaux d'amazonnes repréſentant des maîtreſſes du roi Victor.

Dans la chambre des pages, les portraits des princes d'Angleterre ſont peints en buſtes.

On voit dans la ſalle à manger les portraits des rois de France. La premiere & la ſeconde antichambre contiennent tous les portraits en pied de la maiſon de Savoie. Ceux de la maiſon d'Autriche & d'Eſpagne ſont rangés dans la chambre de parade; la ſalle d'audience & la chambre à coucher ne renferment aucune collection.

(a) C'eſt ainſi que la collection des cuivres du célebre graveur Callot, gentilhomme Lorrain, fut convertie en batterie de cuiſine par une héritiere de la famille. J'ai oui dire que c'étoit la grand-mere de madame de Graffigny.

Dans une chambre qui suit, est une belle table d'un seul morceau de lapis, qui a deux pieds six pouces de long sur un pied huit pouces de large.

On passe ensuite dans une grande gallerie qui a onze croisées sur sa longueur, avec des œils-de-bœuf au-dessus de sa corniche. Elle n'avoit d'autre décoration que celle de son architecture; mais on y a ajouté des trophées en bas-reliefs avec des piedestaux, où l'on a commencé à mettre des statues qui désignent les provinces ou les villes qui appartiennent au roi. On a placé aux angles quatre vases de marbre blanc environnés de jeux d'enfans en bas-relief, dont la sculpture est médiocre.

L'appartement du duc de Savoie est très-galant; les curieux en vieux laque y trouveront un beau cabinet dans ce genre; il y a aussi dans l'appartement de la duchesse de Savoie un cabinet de toilete & un boudoir en laque: ce dernier est incrusté de pierre de lar.

La chapelle est de Philippe Juvara, & l'architecture en est élégante, à quelques maigreurs près. On y a employé l'ordre Corinthien; les colonnes sont de marbre gris; la coupole est d'une belle

proportion : on voit à l'un des autels de la croisée un beau tableau de Ricci ; il représente S. Sébastien, S. Roch & S. Eusebe ; quoique le ton en soit un peu gris & que la lumiere y soit éparpillée, il est néanmoins gracieux de couleur & d'une touche séduisante. Il y a quatre statues en marbre qui représentent les Peres de l'église.

Le bâtiment des écuries est d'une belle proportion, & suffit pour 200 chevaux.

L'orangerie est très-belle, le bâtiment est parallele à celui des écuries ; il y a 16 croisées sur la longueur, & la voûte est compartie de panneaux qui forment un assez bon effet. La façade du côté du jardin est traitée dans le goût qu'exige un édifice de cette nature ; elle est décorée d'un ordre Ionique : tout ce bâtiment, même les colonnes, sont de briques. On va voir aussi le chenil, la faisanderie, la ménagerie : tout ce qui contribue à la grandeur & à la beauté d'une maison royale est rassemblé dans celle-ci.

Les jardins ont été plantés par un architecte François, dans le goût des jardins de Marli, & on les compte parmi les plus beaux de l'Italie. Ils ne sont point de Le Nôtre, comme on l'a dit ; ce sont

les jardins de la *Villa Ludovisi* à Rome, & ceux de la *Villa Pamfili*, qui furent dessinés par Le Nôtre. Louis XIV fit faire à ce célebre artiste un voyage d'Italie en 1678 pour se perfectionner ; mais loin d'y trouver des choses supérieures à son génie & propres à exalter son imagination, il y laissa des modeles de sa façon, qu'on admire & qu'on imite encore ; il est vrai que suivant *Montagne*, dans son Voyage d'Italie, les premiers jardins François avoient été faits à l'imitation de ceux d'Italie ; mais il me semble qu'aujourd'hui les jardins de Tivoli, de Frascati, de Colorno, de Sassuolo & de Pratolino, qui passent pour les plus beaux de l'Italie, n'égalent pas la grandeur, la noblesse, la magnificence des jardins de Versailles, l'élégance de ceux de Marli & de Trianon, le naturel de ceux de S. Cloud, de Sceaux & de Chantilli. Je ne prétends pas dire, comme bien des François, que, qui voit la France a tout vu ; car il y a dans les jardins d'Italie une diversité, des singularités, des beautés qui leur sont propres, & qui méritent la curiosité des voyageurs.

Les jardins de la Vénerie ont une

demi-lieue de long sur un quart de lieue de large, ils sont d'une simplicité noble qui a le caractere de la nature. Les arbres y sont dirigés de maniere à laisser croire qu'ils ont toute leur liberté, lors même qu'ils forment un labyrinthe ou un portique. On peut voir ces jardins plus long-temps, ce me semble, que les chef-d'œuvres de l'art le plus recherché, sans éprouver la même satiété. On y voit aussi des canaux & des pieces-d'eau, mais point de jets d'eaux. Il y a un mail & de vastes pieces de gazon d'une belle simplicité champêtre, à-peu-près comme aux jardins de Richmond près de Londres; une salle en forme de théatre; une allée garnie de petits obélisques, terminée par deux salles d'arbres; au milieu de chacune il y a un cerf de bronze, mais mal modelé. Le feu roi aimoit beaucoup la décoration des jardins, il envoya même en 1767 le fils de son principal décorateur, M. Bernard, en France & en Angleterre, pour se former le goût & prendre de nouvelles idées.

Au bout du jardin l'on a le coup-d'œil des Alpes & des sommets couverts de neige. Des jardins on passe dans le

parc de la Vénerie, où abonde le gibier de toute espece, & où il y a de belles allées de peupliers d'Italie.

Au reste, on trouve à Turin une description particuliere de cette belle maison, intitulée *Veneria Reale*, avec des planches en taille-douce.

L'église paroissiale qui est sur la place, est d'une belle architecture de Philippe Juvara ; les statues & les marbres y répondent à la beauté de l'édifice, & c'est une des belles églises qu'il y ait dans le Piémont.

Il y a autour du château beaucoup de bâtimens pour les officiers & équipages de chasse, & pour un grand nombre de gens attachés au service du roi ; le quartier général des gardes du corps y est établi, & c'est delà qu'on envoie chaque semaine à Turin les détachemens nécessaires pour la garde du château.



Digitized by Google

CHAPITRE XVI.

Restes de l'ancienne ville d'Industria.

INDUSTRIA, ancienne ville dont parle Pline en deux endroits, étoit entiérement oubliée, lorsqu'on en découvrit les ruines en 1745, à six lieues de Turin, du côté de Verceil. Les commentateurs croyoient qu'*Industria* avoit été l'ancien nom de Casal, capitale du Mont-Ferrat, qui est à 14 lieues de Turin, vers l'orient, tandis qu'il auroit fallu la chercher à moitié chemin.

Lorsque MM. Ricolvi & Rivautella eurent donné le premier volume des *Marmora Taurinensia* en 1743, ils voulurent, avant que de donner un second volume, parcourir le Piémont, reconnoître tout ce qui pourroit s'y trouver d'antiquités, & former un troisieme volume, avec le titre de *Marmora sub-Alpina*; ils voyagerent pendant l'automne de 1743 & de 1744, & ils trouverent plu-

sieurs choses intéressantes : les vestiges de l'ancienne ville de *Cimella*, près de Nice, d'*Augusta Vagiennorum*, près de Cumo; une ancienne route des Romains près de Vintimille ; plusieurs antiquités dans le Val-d'Aost; un grand chemin par où les légions Romaines venoient dans la Gaule & la Germanie ; des ponts, un arc, & d'autres antiquités fort remarquables ; ils rassemblerent plusieurs notices sur les peuples, dont il est fait mention sur l'arc de Suze (Voyez ci-devant p. 71).

Dans le cours de cette expédition littéraire, en 1743, un de leurs amis les avertit qu'il devoit y avoir des objets dignes de leur recherche, à *Monteu di Po*, terre située sur la rive droite du Pô, près de Brusasco & de la ville de Verrua, 6 lieues au-dessous de Turin, & 8 au-dessus de Casal ; ils y allerent, & trouverent en effet des inscriptions qui citoient des magistrats & des prêtres, & qui annonçoient l'emplacement de quelque ancienne ville ; mais rien encore ne leur apprenoit le nom qu'elle avoit pu porter. Ils y retournerent en 1744, & ils trouverent une pierre rompue en plusieurs morceaux,

sur

ſur laquelle il étoit queſtion d'une ſtatue décernée à Cocceia aux dépens du public, AB. IND. Ils penſerent que cela vouloit dire, *ab Induſtrienſibus.* Dans les titres de la paroiſſe, on trouvoit que l'égliſe étoit appellée *S. Joannes-Baptiſta de Luſtria*; or ce mot de *Luſtria* pouvoit être une corruption de celui d'Induſtria, d'autant plus que dans quelques éditions de Pline, on liſoit *Illuſtria* pour *Induſtria*: nos ſavans avoient donc lieu de préſumer qu'ils étoient ſur la place de l'ancienne ville d'Induſtria, & leur ſoupçon ſe changea bientôt en certitude.

Les payſans du canton leur apprirent que dans le bas du vallon qui eſt auprès du Pô, on avoit autrefois trouvé des veſtiges de conſtructions antiques, avec quelques médailles; en conſéquence, ils chargerent deux habitans de Monteu de creuſer pendant l'hiver en quelques endroits qu'ils déſignerent, & de leur rendre compte de ce qu'ils y trouveroient. On leur annonça dans le mois de février 1745, qu'on avoit trouvé une grande chambre; on leur porta des médailles & des fragmens de bronze qui étoient travaillés; & peu de temps après

une belle inscription, dont voici le contenu (a).

Genio & honori L. Pompei L. F. Pol. Herenniani, Eq. Rom. Eq. pub. Q. Ær. p. & alim. Ædil. II viro, curatori Kalendariorum Rei P. Collegium Pastophororum Industriensium, patrono ob merita. Et au-dessous de la bordure, on voit le nom de l'artiste. *T. Græ. Trophimus Ind. fac.* C'est-à-dire, *Titus Græcus Trophimus Industriensis faciebat.*

Inscription curieuse.

Cette inscription est donc consacrée au génie & à l'honneur, c'est-à-dire, au mérite de Lucius Pompeius, fils de Lucius, & surnommé Hérennianus, qui étoit de la Tribu Pollia, l'une des tribus dans lesquelles étoient inscrits ceux qui jouissoient du droit de citoyen Romain, quoique n'étant pas de Rome. On juge par les inscriptions trouvées dans le Piémont, que toutes les villes de cette province étoient ou de la tribu

(a) V. la Dissertation intitulée : *Il sito dell'antica città d'Industria, scoperto ed illustrato da Giovanni Paolo Ricolvi, ed Antonio Rivautella ; in Torino*, 1745, 47 pages in 4°.

Pollia, ou de la Stellatina, dont les noms ſe retrouvent ſouvent dans ces inſcriptions.

Après le titre de chevalier Romain, on trouve ceux de *Equitis publici*, *quæſtoris ærarii publici & alimentorum*, qui ſignifient que ce Pompée ſervoit dans la cavalerie, aux frais du public, qu'il étoit le tréſorier de la ville d'Induſtria, & le commiſſaire des vivres, chargé de procurer aux troupes de l'empereur la ſubſiſtance & les proviſions néceſſaires.

La même inſcription nous apprend que ce Pompée étoit Ædile, c'eſt-à-dire, chargé des bâtimens de la ville, de l'approviſionnement & des autres détails de police ; qu'il étoit Duumvir, c'eſt-à-dire, l'un des deux magiſtrats que les villes choiſiſſoient à l'imitation des conſuls de Rome, & qui étoient à la tête du ſénat de la ville, appellé quelquefois *Ordo*, ou à la tête des décurions, qui étoient les magiſtrats municipaux des villes d'Italie.. Ce Pompée étoit encore *Curator Kalendariorum*, c'eſt-à-dire, dépoſitaire des regiſtres ſur leſquels on faiſoit la perception des impôts. Enfin, il étoit patron de la

ville, c'eſt-à-dire, le protecteur d'*Induſtria* auprès de l'empereur ; ce qu'on peut aiſément préſumer, en voyant que tous les honneurs de la ville étoient réunis dans ſa perſonne, quoiqu'il n'y ait aucune apparence qu'il ait été de la famille du grand Pompée.

Enfin, on voit que cette inſcription lui avoit été décernée par le collége des prêtres, qui étoient appellés *Paſtofores*, à l'imitation des prêtres les plus diſtingués de l'Egypte, qui portoient ce nom-là. L'inſcription étoit probablement ſur le piedeſtal d'une ſtatue, quoiqu'elle n'en parle pas ; mais on a vu d'autres exemples de cette eſpece.

Il fut donc conſtaté par la découverte de cette inſcription, que Caſal n'étoit point l'ancienne ville d'Induſtria, comme l'avoient avancé Baudrand & la Martiniere, dans leurs Dictionnaires géographiques, d'après Cellarius & Cluvier dans leurs géographies, Hardouin dans ſon commentaire ſur Pline, & Leandro Alberti dans ſa deſcription de l'Italie. Il n'y a qu'un auteur appellé Franceſco Agoſtino *della Chieſa*, qui, dans un livre intitulé *Corona Reale di Savoia*, imprimé à Coni en 1657, *in*-4°. page 16,

dit que cette ville étoit à Lustria près de Verrua. Cette remarque avoit échappé aux premiers auteurs, nous la devons à M. Bartoli.

Pline ayant parlé d'Industria comme d'une ville située sur les bords du Pô, dans l'endroit où il commence à être le plus navigable, *ubi præcipua altitudo incipit*, les géographes s'arrêterent à la premiere ville remarquable qui se trouve au-dessous de Turin le long du Pô, ne sachant pas qu'il y avoit entre Casal & Turin des ruines souterraines, dont la découverte étoit réservée à notre siecle.

Il est vrai d'ailleurs que le Pô, lorsqu'il arrive à Monteu, au-dessous de Chivasso, ayant reçu la Dora, la Stura, l'Orco, le Mallone, & entre Monteu & Crescentino la Dora Baltea, devient beaucoup plus considérable & plus navigable qu'il ne l'étoit à Turin. La navigation de ce fleuve dut rendre cette ville riche & florissante, comme Pline nous la représente en disant : *Ab altero* (*Apennini*) *latere ad padum, amnem Italiæ ditissimum, omnia nobilibus oppidis nitent... Industria*, &c. (L. 3, C. 5.) Pline nous apprend encore (L.

3, C. 16,) l'ancien nom d'Induftria, qui étoit *Bodincomagum*, felon lui, il fignifioit profondeur du Pô; car le Pô s'appelloit *Bodincum*, ce qui vouloit dire, fans fond, dans le langage des Liguriens; ce nom femble prefque s'être confervé dans le pays, puifque la colline qui eft au-deffus d'Induftria eft appellée encore par les payfans de l'endroit *Mondicoï*.

Antiquités trouvées à Induftria.

On trouva auffi en 1745 des veftiges d'un ancien temple d'Induftria, un pavé de mofaïque, beaucoup de médailles, huit infcriptions, des idoles, & furtout un beau trépied de bronze, dont on voit la figure dans la differtation que j'ai citée, &, qui, par la beauté du travail, furpaffe de beaucoup tout ce qu'il y avoit auparavant de ce genre dans les cabinets des antiquaires. Chacun de fes trois pieds eft orné de figures; on y voit une demi-figure de Vénus; une victoire ou une figure ailée, debout fur un globe; une Harpie avec des aîles & un vifage de femme; un vieux Satyre ou un Silene, fert de pied aux trois montans. Il y a fix traverfes de bronze, qui font trois charnieres du haut en bas, par le moyen defquelles ce trépied pou-

voit ſe plier, ſe rétrecir & s'élargir juſqu'à avoir environ 19 pouces d'ouverture.

Le roi de Sardaigne continua de faire travailler pendant quelques années dans les ruines d'Induſtria, ſous la direction de l'abbé Rivautella ; on y trouva un petit vaſe de bronze contenant 196 médailles en or, toutes du haut ſiecle & de la plus belle conſervation ; une quantité prodigieuſe de médailles en argent, beaucoup de petites ſtatues de bronze, la plus belle eſt un Faune d'environ ſix pouces, auquel il manque un bras & une jambe, mais qu'on peut comparer aux plus beaux morceaux de l'antiquité ; beaucoup de vaſes, d'uſtenſiles, de tuyaux de bronze, & d'autres curioſités dont le cabinet du roi eſt enrichi, & qu'il ſeroit à ſouhaiter qu'on publiât en faveur des antiquaires. Depuis la mort de M. Rivautella, arrivée en 1753, on a diſcontinué ces recherches.



CHAPITRE XVII.

De quelques autres parties du Piémont.

Nous avons parlé dans le chapitre II de la partie du Piémont, qui est à l'occident de Turin. Nous allons jetter un coup-d'œil sur les autres parties, en commençant par le nord. Nous avons déja parlé des hauteurs des principales montagnes, pages 48 & suivantes.

Les montagnes qui sont au nord de Turin offrent diverses singularités. Les volcans dont nous parlerons souvent, & qui se manifestent si bien dans la chaîne de l'Appennin, depuis Rome jusqu'à Naples, paroissent encore dans les Alpes; car il y a près d'Ivréa, à 8 lieues au nord de Turin, de petits lacs dont le terrein ressemble, & par la matiere & par la forme, à des bassins de volcans éteints.

M. le comte du Perron de S. Martin, régent du département des affaires

étrangéres, a un jardin de botanique, & une ménagerie à Ivrée. Il fait travailler à la mine d'Olomont.

M. Gioanetti a publié une analyse des eaux minérales de S. Vincent, sur la route qui conduit d'Ivrée à la cité d'Aoust; elles sont acidules, vitrioliques, & contiennent du sel de Glauber; elles sont très-propres à adoucir les humeurs & à fortifier les solides; on a vu des goîtres énormes guéris par ces eaux: il y a observé de petits animalcules phosphoriques, & il est tenté de croire que même le bois à demi-pourri ne doit sa qualité phosphorique qu'à des insectes microscopiques.

Un peu plus loin, du côté du nord, on trouve le *Monte-Barone*, qui est la premiere crete de montagne, & qui va toujours en s'élevant jusqu'au haut de *Monte-Rosa*, qui est une des montagnes les plus hautes de l'Europe. Le P. Beccaria la trouve plus élevée de 2359 toises que le niveau de la mer: c'est à cela qu'il attribue la déviation de 30 secondes qu'il a observée dans la direction du fil à plomb, ou de la pesanteur naturelle des corps, lorsqu'il faisoit ses observations à *Andra*, village situé sur le pen-

chant de Monbaron, 10 à 12 lieues au nord de Turin. Ce grand effet de l'attraction des montagnes a été observé par M. Bouguer & M. de la Condamine, au Pérou, par le P. Boscovich, en Italie, le P. Liesganig, en Autriche, M. de la Caille, vers le Canigou, & M. Maskelyne dans les montagnes d'Ecosse; mais l'attraction doit être d'autant plus forte en Piémont, que la montagne dont il s'agit paroît être solide, & ne donne aucun indice de volcan, si ce n'est dans sa partie inférieure du côté du midi; ainsi l'attraction de la partie supérieure doit être plus considérable. (*Gradus Taurinensis*, 1774, *in*-4°.)

Au midi de Turin est le chemin de *Nice*, dont nous parlerons à la fin de notre Voyage; on travaille à le rendre praticable pour les voitures jusqu'à Nice.

Mais on va de Turin à Coni en un jour dans des voitures, à un louis par place. On passe à *Racconigi*, petite ville où le prince de Carignan a sa maison de campagne, un grand parc & de beaux jardins. Avant d'y arriver on passe le Pô, qui est petit & étroit, & l'on voit

de loin le Mont-Viso, d'où ce fleuve descend.

Le pays est bien cultivé, on y voit des vignes perchées, des mûriers, des grains, des pâturages, du chanvre, des fruits de toute espece ; on y engraisse des troupeaux, on dirige & l'on emploie les eaux avec industrie.

M. Beraudo, dessinateur, aide-major du bataillon de la ville, dans un voyage qu'il fit à Turin, nivella, par le moyen du barometre, la route de Coni ; voici ses observations qu'il m'a envoyées, sur une longueur de 34 milles ou 13 lieues.

	pouces.	lignes.	dist.
Turin.	27	9,0	0
Carignano.	27	9,0	7
Porto del Po.	27	8,0	10
Racconigi.	27	6,5	14
Cavalier Maggiore. . .	27	5,5	17
Savigliano.	27	4,5	20
Valdiggi.	27	3,0	25
Centallo.	27	2,0	28
Tetto della Croce. . . .	26	10,0	30
Tetto del Pilone. . . .	26	8,0	31
Tetto de Rabi.	26	6,0	32
Li tre Tetti.	26	5,0	32½
Madonna dell'Olmo. . .	26	3,5	33
Cuneo, *Observatoire*. . . .	26	1,2	34

Par-là je trouve que Coni est plus élevée de 250 toises que Turin, & d'en-

viron 400 toises au-dessus du niveau de la mer.

CONI, *Cuneo*, est une ville de 8 à 9 mille habitans, située à douze lieues au midi de Turin, & au nord de Nice, dans le diocèse de Mondovi; c'étoit un village formé par les habitans du pays vers l'an 1120, autour d'une chapelle de la Vierge, dépendante d'une abbaye des Bénédictins de S. Dalmazzo, qui en est à deux lieues. Le concours de deux rivieres, la Stura & le Gezzo, qui s'unissent au-dessous de ce lieu, & y forment comme l'angle d'un coin, le fit nommer *Cuneo*.

La tyrannie & les guerres des seigneurs voisins occasionnerent la construction d'un fort; mais l'érection en titre de cette ville, n'est que du duc Emmanuel Philibert, en 1559, suivant Partenio, qui a fait imprimer une histoire de Coni, à Mondovi en 1710.

Sa situation à la tête du Piémont, au centre de plusieurs vallées & dans une position agréable & salubre, en fit un rendez-vous de commerce, ce qui augmenta la population, & la foire qui s'y tient à la S. Martin est encore célebre dans le Piémont.

Coni appartint à différens princes, & après la mort du duc d'Anjou, en 1284, elle prit une forme républicaine jusqu'en 1288.

En 1347, elle se donna au duc de Savoie Amé VI, qui la fit fortifier. Cette ville se vante d'avoir été assiégée six fois, sans avoir été jamais prise.

Le premier siége de Coni, fut celui de 1374, par les Bretons & les Armagnacs; on célebre encore le 19 Août, la fête de S. Louis, Evêque de Toulouse, à qui l'on avoit fait un vœu pour la délivrance de la ville.

En 1484, par le marquis de Saluce & les Vaudois; en 1542, par les François; on en célébre le 13 Décembre la délivrance, par un vœu fait à Ste. Lucie.

En 1557, elle fut assiégée par M. de Brissac, & la relation du siége fut imprimée à Milan la même année; mais elle fut délivrée le 27 Juin.

Le 5e siége est de 1691, par Bulonde, sous le marquis de Feuquiere; elle fut délivrée le 22 Juin, aux approches du prince Eugene; mais Bulonde fut envoyé à la citadelle de Pignerol.

Le 6e est de 1744, l'armée de France & d'Espagne, étoit commandée par Don

Philippe & le prince de Conti. La ville fut délivrée le 22 Octobre.

Malgré cette prétention, on voit dans nos histoires que Coni fut prise par les François, le 15 Septembre 1641, mais on observe que c'étoit le prince Thomas de Savoie qui étoit l'ennemi; que les François avoient été appellés par Mad. Royale, mere & tutrice du jeune duc Charles-Emanuel, contre ses beaux-freres qui vouloient lui ôter la régence, & que si la ville de Coni se rendit au comte d'Harcourt, ainsi que celle de Turin, ce n'étoit que comme au défenseur du véritable Souverain, contre les princes de Savoie, qui s'étoient alliés avec l'Espagne.

Cette place est défendue de trois côtés; elle n'est abordable que du côté du sud-ouest, que l'on fortifie encore plus que jamais.

Il y avoit autrefois cinq portes, mais il n'y en a plus que deux, celle de Nice & celle de Turin, qui se ferment tous les soirs avec des ponts-levis. Elles donnent presque l'une & l'autre sur la grande place du marché, qui est garnie de portiques sur toute sa longueur.

La ville est assez bien bâtie, les mai-

sons sont couvertes de lozes, & dans chaque rue il y a une eau courante pour la laver.

Il y a trois paroisses, la premiere est la Collégiale, appellée Santa Maria del Bosco; c'est le nom de l'ancienne chapelle qui occasionna la formation de cette ville; l'église est en croix grecque, peinte en forme d'architecture. On y remarque un tableau du F. Pozzi, au grand-autel.

Dans le clocher, il y a un assortiment de 8 cloches qui font un bon effet d'harmonie.

On remarque encore l'église de S. Ambroise, bâtie dans le goût de la Superga, le couvent de Ste. Claire, l'Hôpital, l'église & la sacristie qui étoient aux Jésuites, où l'on a érigé une paroisse en 1775. L'arsenal, les cazernes, les magasins, le palais de la ville où il y a une très-haute tour, d'où l'on a la plus belle vue sur le Montferrat & le Piémont : les palais Rubazi, Tournafort, Stroppo ; celui d'Andono, où le roi a logé en 1773; celui du comte Demarie, où logea François I en 1515. Au dehors de la ville est le jeu de l'arquebuse, où les jeunes gens tirent des prix de 500

livres, fondés par le roi; une belle promenade formée par cinq rangs d'ormes, & un chemin de plus d'un mille qui conduit à l'église des Anges, le long du Gezzo, & qui forme aussi une promenade. Il y a dans cette église une relique très-honorée, & une horloge singulière à carillon.

La Madonna dell' Olmo, couvent d'Augustins, près duquel se donna la bataille du 30 septembre 1744, entre l'armée Autrichienne & Piémontoise, & celle des Espagnols & des François: ceux-ci eurent d'abord l'avantage, mais finirent par se retirer & leverent le siége.

Le gouverneur de Coni a dans son gouvernement plusieurs villes: Fossano, ville épiscopale, Dronero, Busca, & Demonte.

La justice est exercée par un préfet ou docteur envoyé tous les trois ans par le sénat de Turin; les finances, par un intendant que le roi y envoie. Enfin les affaires de la ville sont régies par un conseil de 18 personnes, dont les deux plus anciens s'appellent *Raggionieri*; le trésorier a un maniement de plus de 300 mille livres.

Il y a 50 familles nobles à Coni ; on diſtingue celles des Lovera, Chieſa, Andono, Demorri, Acceglio, S. Vitali, Mocchia, Paſquale, Lingua, Pellegrini, &c.

Il n'eſt pas ſurprenant qu'il s'y ſoit formé une ſociété littéraire en 1770, comme on l'a vu dans le Journal des Savans. On y cultive les ſciences ; il y a un petit obſervatoire où M. Beraudo a fait pluſieurs obſervations, ſur-tout pour la météorologie. Cependant les ſyndics Margaria & Samone le firent mettre en priſon en 1777, pour avoir élevé un conducteur électrique, afin de garantir le bâtiment du tonnerre, par les conſeils du P. Beccaria. On lui ôta l'obſervatoire ; on détruiſit ſa méridienne. Mais nous avons bien vu s'élever même en France une pareille difficulté. On a imprimé les plaidoyers faits à cette occaſion.

M. Beraudo m'écrit que la plus grande hauteur du thermometre en été, eſt de 26 degrés : cependant il l'a vu en 1774 à 28.

Dans les neuf premiers mois de 1774, il trouva qu'il étoit tombé 29 pouces d'eau.

Les environs de Coni ſont agréables

& bien cultivés : on y voit des vignes, du blé, du seigle, du millet, du chanvre. Les fourrages y sont abondans & des meilleurs du Piémont; les châtaignes y sont très-bonnes, & l'on en envoie à Nice & à Marseille.

Les châtaignes se mettent en biscuits, pour cela on les fait sécher à moitié; on les met ensuite dans un four, puis dans l'eau avec du vin; ces biscuits sont agréables, & on en envoie à Marseille: ils se conservent long-temps.

Les soies sont aussi très-abondantes & très-estimées : dans le mois de Juin, il n'y a pas une maison aux environs où il n'y ait des vers à soie appellés *Bigatti*; dans plusieurs endroits il y a une seconde récolte en automne.

Les bains de *Valdieri* sont à cinq milles au S. O. de Coni; le roi va y prendre les eaux. Celles de *Vinadio* sont à 12 milles de Coni; M. Giavelli, médecin qui en a la direction, est correspondant de l'académie de Montpellier. On trouve près delà, une belle carriere de marbres blancs & gris qu'on exploite pour Turin. Du côté de Boves, on trouve du beau marbre noir; & vers Coni, du marbre rouge veiné.

A Busca, qui est à six milles de Coni, le comte Bellino a un cabinet de médailles & d'histoire-naturelle. Il paroît que les Romains ont habité ces cantons; car on y trouve fréquemment des inscriptions, des médailles & autres antiquités.

Le château de *Demonte* est éloigné de 10 milles de Coni vers le couchant; les François en firent sauter les fortifications en 1744; mais elles ont été rétablies avec plus de perfection & de solidité.

Dronero, à 8 milles de Coni vers le nord, est remarquable par un beau pont sur la Maira; une tour très-ancienne, & un écho qui répéte plusieurs syllabes.

M. Bernoulli étant à Turin, eut occasion de faire un petit voyage dans les vallées de Luzerne, entre Turin & Embrun, au sud-ouest : voici ce qu'il en dit.

On passe par Pignerol, endroit célebre, éloigné du Turin de 12 à 15 milles de Piémont, & où l'on arrive par une excellente chaussée. Ne m'y étant pas arrêté, je n'y sais rien de remarquable que la maison de conversion

où l'on reçoit les Vaudois, que la persuasion intérieure, ou la nécessité, ou les ruses, ou quelquefois des actes de violence, ignorés sans doute par le gouvernement, y amenent pour être instruits dans la religion catholique. Luzerne est à 6 milles plus loin; c'est un bourg bien situé sans être beau; le jardin du seigneur est agréable, dominant sur un vallon arrosé de belles eaux, & il y a vis-à-vis, des montagnes couvertes de châtaigners qui font un bon effet. Très-près de Luzerne, sont deux villages, nommés l'un Saint-Jean, l'autre la Tour. Dans ce dernier, j'ai vu une filature des plus considérables d'Italie; la quantité de cocons monte, à ce que l'on m'a dit, par an, jusqu'à 2000 rubs, ce qui feroit 50000 livres pesant, & la filature de ces cocons dure jusqu'à la fin de septembre. J'ai remarqué qu'on y fait tourner la roue avec le pied, & non, comme je l'avois vu dans d'autres filatures, avec la main, moyennant une manivelle qu'on tourne alternativement avec l'une ou l'autre main. L'avantage que celle qui tourne, obtient en tournant avec le pied, est non-seulement de tourner plus vîte, mais encore de

pouvoir mieux obſerver la main de celle qui gouverne les cocons, & s'arrêter quand il en eſt beſoin.

Ce pays eſt d'une grande fertilité, il reſſemble beaucoup à l'état de Lucques, & il eſt cultivé de la même maniere. Autrefois on ne pouvoit preſque y arriver, tant les chemins étoient impraticables. Mais aujourd'hui en partant de Turin de bon matin, on peut arriver à Luzerne à midi, tandis qu'on pouvoit à peine autrefois y arriver avant la nuit, même en prenant la poſte.

Les Vaudois ſont une nation intéreſſante dont on voit avec peine les priviléges bleſſés par des adminiſtrateurs, qui ſans doute n'y ſont pas autoriſés par le prince.

CHAPITRE XVIII.

Route de Turin à Milan, par Verceil.

On peut aller de Turin à Genes, qui en eſt à 25 lieues au ſud-eſt, & l'on paſſe alors par *Aſti*, *Alexandrie* &

Ottagio ; après quoi l'on monte par la *Bochetta*, & l'on passe à *Campo-Marone* pour aller à Gênes. Je n'ai point pris cette route, ayant laissé Genes pour mon retour ; je n'avois garde d'abandonner la belle plaine de Lombardie, remplie de villes dignes de la curiosité d'un voyageur.

Il y a aussi une route de Turin à Parme vers l'Orient, par Asti, Alexandrie & Tortone, mais j'ai préféré celle de Milan ; je vais donc indiquer d'abord la route de Genes, & je reprendrai en détail celle que j'ai suivie, au N. E. pour aller à Milan.

Détail des postes, jusqu'à Genes. Quinze postes & demie.

De *Turin* à *Truffarel*,	Poste royale.
De *Truffarel* à *Poirin*,	poste.
De *Poirin* à *S. Michel*,	poste.
De *S. Michel* au *Gabaleon*,	poste.
De *Gabaleon* à *Asti*,	poste.
D'*Asti* à *Non*,	poste.
De *Non* à *Felissan*,	poste.
De *Felissan* à *Alexandrie*,	poste.
D'*Alexandrie* à *la Donna*,	poste.
De *la Donna* à *Novi*,	poste.
De *Novi* à *Ottaggio*,	2 postes.
D'*Ottaggio* à *Campo-Marone*,	2 postes.

De *Campo-Marone* à *Genes*,
1 poste & demie.

En suivant la route d'Asti on passe à *Chieri*, qui est à 3 lieues de Turin, & à 2 lieues de Moncalier, c'est la partie du grand-pere du Maréchal de Broglie. On y montre son hôtel, ou pour parler à la maniere italienne, son palais, qui est aujourd'hui une auberge. La maison de Broglie a encore beaucoup de biens en Piémont.

Asti est la premiere ville du Montferrat, située à 5 lieues de Chieri, sur le Barbo & le Tanaro; elle est bien bâtie, il y a de jolies églises, de vastes palais. On a démoli les fortifications.

En passant par Félizano, on arrive à *Alexandrie*, ville où le feu roi a fait élever une citadelle remarquable. La ville est mal bâtie, mais elle est connue par des foires qui sont comme un rendez-vous, où les François, les Suisses & les Allemands viennent échanger leurs étoffes, leurs toiles & leur clincailleries contre des soies du Piémont & des marchandises du Levant. On va voir le bâtiment destiné aux foires, en avril & en octobre; la salle de la comédie, le palais du comte de Guilin, dont l'ar-

chitecture est du comte Alfieri; ce fut son coup d'essai. Madame la marquise de Cassini s'y distingue par ses talens & par son esprit; elle est de plusieurs académies.

DE TURIN on peut aller à Milan comme M. Rolland, en passant par Asti, Alexandrie, Tortone & Pavie; on fait cette route en trois jours; moyennant 84 livres de France pour deux personnes.

Tortone à 4 lieues d'Alexandrie, est une des meilleures forteresses du roi de Sardaigne. On y a fait de grands travaux, c'est le boulevard de l'État contre Gênes, Milan, & la France. On voit dans la cathédrale un tombeau antique d'Ælius Sabinus, avec des bas-reliefs & une inscription grecque.

La plaine qui est entre Alexandrie & Tortone, est terminée par les Alpes & l'Apennin, on y trouve des peupliers, des mûriers, des vignes; on va de Tortone à Voghera, dans la partie du Pavesan, qui appartient au roi de Sardaigne, & où il y a encore une citadelle. On passe le Pô à trois lieues de Voghera & à deux de Pavie, sur un pont volant. De Voghera à Plaisance il y a 12 lieues;

12 lieues ; ainſi l'on peut aller delà à Plaiſance ou à Milan.

DE TURIN à Milan, j'ai ſuivi la route de Verceil, qui eſt au N. E. La diſtance eſt d'environ 30 lieues.

De Turin à *Settimo*, il y a une poſte royale, c'eſt-à-dire, qu'on paie poſte & demie.

De *Settimo* à *Chivaſco*, une poſte.

De *Chivaſco* à *Cigliano*, une & demie. Ces lieux ſont peu éloignés de Monteu, où ſont les ruines d'Induſtria, de l'autre côté du Pô ; voy. chap. XVI.

De *Cigliano* à *S. Germano*, une poſte & demie.

De S. *Germano* à *Verceil* ou *Vercelli*, une poſte.

VERCEIL, *Vercelli*, eſt une ville de 20 mille ames. Juſtin en attribue la fondation à Belloveſe, envoyé en Italie par Ambigat, roi des Bituriges, 613 ans avant l'ére vulgaire. Pline la met au nombre des Municipes les mieux fortifiés de la Tranſpadane. S. Jérôme qui la met dans la Ligurie, aux pieds des Alpes, dit qu'elle avoit été puiſſante, mais qu'elle étoit à demi ruinée & n'avoit qu'un petit nombre d'habitans. Après avoir fleuri ſous les Ro-

mains, elle forma une république à part, & passa ensuite sous la domination des ducs de Milan; enfin elle a été cédée aux ducs de Savoie.

Les fortifications de Verceil, furent rasées en 1709 par M. de Vendôme; les lambeaux des fortifications, qu'on a fait sauter, sont encore en place, ce qui lui donne l'air d'une ville désolée & déserte : on y trouve une place qui est assez jolie, plantée d'arbres, & où il y a un palais remarquable. On va voir aussi le château de Verceil, où mourut le bienheureux Amédée de Savoie, & dans la cathédrale, la chapelle qui lui est dédiée. L'église est nouvellement rebâtie ; le portique a un air de grandeur comparable aux églises de Rome ; l'exposition en est majestueuse ; elle domine sur une grande & belle plaine couronnée par les Alpes ; il y a un chapitre de 32 chanoines très-riches. Cette église est célebre par le nom de S. Eusebe martyr, qui mourut l'an 371, & par la donation que l'Empereur Othon fit à cette église du domaine & de la souveraineté de la ville. M. l'abbé Richard observe que c'est la premiere donation où l'on voie la puissance civile

accordée à une églife fans aucune réferve. Il rapporte à l'occafion de cette églife, ce que S. Jérôme raconte d'une femme fauffement accufée d'adultere, à qui l'on ne put venir à bout de couper la tête (Defcription de l'Italie, T. II. p. 102).

On conferve dans le tréfor un évangile latin fur velin, qu'on affure avoir été écrit de la main même de S. Marc : on y trouve celui de S. Matthieu & celui de S. Marc, qui en eft, pour ainfi dire, un abrégé; il fut donné à cette églife par Beranger, roi d'Italie.

L'églife de S. André eft d'une affez belle forme, fa conftruction eft d'un beau gothique fimple ; elle eft garnie de marbres & furmontée de quatre clochers ; on y conferve un crucifix miraculeux dont on prétend que la matiere eft abfolument inconnue. L'églife de Sainte Marie Majeure a un pavé en marbre, où eft repréfentée l'hiftoire de Judith. *La Trinité* eft une belle églife très-bien reftaurée ; en général on voit par-tout dans le Piémont, que fous le regne de Charles Emmanuel, l'on a donné aux édifices facrés une attention particuliere. Il y a plus de 30 églifes

dans cette petite ville ; il en eſt de même à proportion dans tout le reſte de l'Italie.

On paſſe la Seſia au ſortir de Verceil, & trois lieues plus loin la Gogna.

Suite de la route de Milan. De Verceil à Novare, il y a une poſte & demie ; (a) on paſſe enſuite le Tredopio, puis le *Téſin*, à une lieue de Buffalora, & le canal ou *Naviglio grande* en approchant du village de Buffalora.

De Novare à Buffalora il y a une poſte ; de Buffalora à *S. Pietro l'Olmo*, une poſte ; de *S. Pietro l'Olmo* à Milan, une poſte. Ces 11 poſtes entre Turin & Milan font 30 lieues de France. Depuis Buffalora, où l'on entre ſur le territoire de Milan, juſqu'à Plaiſance, on paie 14 paules par couple de chevaux, & 5 paules par bidet. Sur les terres de Piémont, les poſtes coûtent chacune 18 paules, ou 9 liv. 12 ſols de France, pour une chaiſe à une ou à deux perſonnes. Ce prix eſt exceſſif. Il eſt vrai que lorſqu'on eſt connu, on obtient facilement la cambiature, comme nous l'avons dit à l'article de Chamberi ; mais

(a) Novare eſt une petite ville fort bien bâtie ; on remarque dans l'égliſe de S. Mare de beaux autels en marbre & de bons tableaux.

les maîtres de postes ne sont pas contents quand ils voient des gens qui ont la cambiature, & quelquefois ils fatiguent les voyageurs en faisant péser leurs équipages pour se faire payer ce qu'il y a au-dessus de cent livres. On donne 5 livres de Piémont par poste pour la cambiature; il est dû en outre 10 sous au postillon, mais l'usage est d'en donner 30 pour aller mieux; malgré cela, il me fallut 16 heures de route pour aller de Turin à Milan, y compris le temps qu'exige le passage du Tésin, qui est aux deux tiers du chemin.

En allant de Turin à Milan, on commence à s'apperçevoir, & par les auberges & par les postes, que l'on n'est plus en France; il faut bien racheter par quelqu'endroit les agrémens de l'Italie : l'on est fort mal dans la plupart des auberges, si l'on excepte les grandes villes; on n'y trouve que du vin doucereux, auquel les François ont peine à s'accoutumer; on y est couché très-mal & sans rideaux; car les Italiens ne sont point délicats sur cet article. Les gens du peuple à qui l'on a affaire, regardent les étrangers comme leurs dupes, & les trompent quelquefois grossiérement,

ſans s'émouvoir de ce qu'on leur dit. Ils ſont ſouvent d'une lenteur qui impatiente ; ils répetent leur *adeſſo* (tout de ſuite) auſſi ſouvent que nous leur diſons *preſto*, & l'on eſt ſouvent dans les poſtes une demi-heure avant d'être ſervi.

Parmi les uſages Italiens, en voici un dont il eſt bon d'être averti ; ce qu'on appelle *le nom*, *nome*, eſt toujours le nom de baptême ; car celui que nous appellons en France nom de maiſon ou nom de famille, s'appelle en Italien le ſurnom, *cognome* ; or l'uſage général en Italie eſt de déſigner les perſonnes par leur nom de baptême ; *Signor Antonio*, *Don Giuſeppe* ; c'eſt-là ce qu'on appelle le nom, *nome* : on appelle enſuite *cognome* ou ſurnom, celui que nous appellons nom de famille, & dont on ſe ſert toujours en France. Voilà pourquoi nous voyons que les plus fameux peintres de l'Italie, ne ſont connus vulgairement que par les noms de baptême : on dit Raphaël, Michel-Ange, & Dominiquin, au lieu de Sanctio, Buonarotta, Zampieri, &c.

Cet uſage peut ſervir à reconnoître l'ancienne maniere dont ſe ſont formés les noms de familles, & à déterminer la

façon de les écrire ; nous voyons en France des personnes qui s'appellent le Fort, le Bel, le Riche, le Rond, le Large, le Long, le Rouge, le Blanc, le Noir, le Gris, le Brun, &c. ; ce sont en effet les surnoms qui avoient paru convenir à quelque pere de famille, & dont la dénomination avoit passé par usage à ses enfans ; en conséquence il paroît qu'on doit l'écrire avec un article, & ensuite une capitale, *le Riche* & non pas *Leriche*, comme font quelques personnes.

On ne doit donc pas être surpris de ce que nos rois même, autrefois, n'avoient pour l'ordinaire d'autres noms, que ceux qu'on leur donnoit au baptême, & qui souvent étoient des noms de Saints ; on y joignoit ensuite les surnoms que des qualités personnelles occasionnoient ; les noms de provinces & de terres, comme celui de Bourbon, ne furent usités que long-temps après. Mais il me semble que les noms de baptême en Italie ne sont pas toujours des noms de Saints.

CHAPITRE XIX.

De l'Histoire de Milan, & de son état actuel.

Milan. MILAN, en italien *Milano*, en latin *Mediolanum*, est une ville d'environ 120 mille habitans, située dans la plaine de Lombardie, entre l'Adda & le Tésin; c'est certainement la quatrieme ville de l'Italie dans l'ordre de la population, car on peut la compter après Rome, Naples & Venise, les seules qui soient plus considérables que Milan; mais Naples est la ville la plus peuplée d'Italie.

Suivant le dénombrement de 1766, on a trouvé 111450 ames, sans compter les maisons religieuses & les habitans des Fauxbourgs appellés *Corpi-Santi*, qui peuvent faire monter ce nombre à 120 mille.

La latitude de Milan rapportée au centre de la coupole de la cathédrale est de 45 degrés 27 minutes 34 secondes, suivant les dernieres observations de Mrs.

Césaris &Reggio ; sa longitude est de 26 degrés 51 minutes & demie, en supposant 20 degrés pour celle de Paris, suivant l'usage le plus ordinaire, & que je suivrai toujours dans ce livre.

Origine de Milan.

On a fait sur l'origine de Milan beaucoup de fables extraordinaires, que je ne rapporterai pas, elles sont la matiere d'un assez gros volume, qui a pour titre ; *Theatrum triumphale Mediolanensis urbis per Salvatorem Vitalem, Ord. Min. Obs.* in-fol.

Il est probable qu'elle fut fondée par les Gaulois Cenomans, qui passerent du Maine en Italie, 584 ou 590 ans avant J. C., vers le temps où regnoit Tarquin l'Ancien. Freret, *Mém. de l'Acad. des Belles-Lettres*. T. 18. Schœpflin *Vindiciæ Celticæ.* (Tite-Live, L. V.)

Marcellus ayant subjugué les Insubriens 222 ans avant J. C. il prit la ville de Milan & la fortifia: elle s'accrut ensuite au point de devenir la principale ville de la Gaule Cisalpine, & fut ensuite la résidence de plusieurs empereurs d'Occident.

Dans le sixieme siecle, Milan fut prise par les Ostrogots : mais les habitans encouragés par leur archevêque,

ſe révolterent, & ſe donnerent à l'empereur, dont les troupes étoient commandées par le célebre Béliſaire. Les Oſtrogots reprirent Milan, ſous la conduite de Vitigès, l'an 539, & la dévaſterent au point qu'il y périt trois cents mille perſonnes par le fer ou par la faim. Cette ville ſe rétablit enſuite dans ſon ancienne ſplendeur; mais elle fut ruinée de fond en comble l'an 1162, par l'empereur Fréderic Barberouſſe; on a fait à ce ſujet un conte ridicule : l'Impératrice étoit venue à Milan par curioſité; le peuple qui depuis long-temps ſouffroit avec peine les prétentions & le pouvoir de l'empereur, s'attroupa autour de l'Impératrice, diſperſa ſon cortege, & l'ayant miſe ſur un âne le viſage tourné vers la queue, la promena ignominieuſement dans la ville. Animés par ce premier coup de hardieſſe, les Milanois crierent à la liberté, & ils égorgerent la garniſon Impériale. L'empereur ne tarda pas à s'en venger : il vint aſſiéger Milan, il la prit à diſcrétion, la fit raſer juſqu'aux fondemens, & força les révoltés, pour obtenir la vie, à prendre avec les dents, une figue ſous la queue de l'animal qui avoit ſervi à in-

Milan eſt détruite l'an 1162.

ſulter l'impératrice. Mais les écrivains les plus eſtimés, Ottone di Friſinga, Radavico, les deux Morena, Caffaro Burcardo, Raul, ne parlent point de ce fait, & attribuent cette déſolation au reſſentiment des villes voiſines que les Milanois avoient ſaccagées, & à l'envie que l'empereur avoit d'intimider les villes qui s'oppoſoient au rétabliſſement de l'autorité impériale en Italie.

On ne tarda pas à rebâtir Milan ; mais elle n'a ceſſé d'être le ſiege des guerres les plus fréquentes, & delà vient le proverbe des Italiens ; *qu'il faudroit ruiner Milan pour le bien de l'Italie.* Elle fut ſur-tout en proie aux guerres les plus horribles dans le douzieme & le treizieme ſiecle, lorſque l'Italie étoit déchirée par les factions des Guelfes & des Gibelins dont nous parlerons plus d'une fois dans le cours de cet ouvrage.

Origine des Guelfes & des Gibelins.

C'eſt en Allemagne que les noms de *Guelfi* & *Ghibellini* ont pris naiſſance : dans la bataille de Winsberg, donnée en 1141, entre les Impériaux & les Bavarois, le cri de guerre des Impériaux étoit *Weiblingen*, & celui des Bavarois étoit *Welf*; ces noms devinrent familiers ; la prononciation s'altérant peu-

à-peu, les Italiens appellerent *Ghibellini* ou Gibelins, ceux du parti de l'Empereur; & Guelfes, ceux du parti contraire: ce fut ensuite celui des Papes, dans le temps des longues divisions du Sacerdoce & de l'Empire.

Lorsque les villes d'Italie après avoir été long-temps sous la forme républicaine, commencerent à perdre presque généralement leur liberté & à devenir la proie des seigneurs particuliers, les *Torriani* sous le nom de Podesta ou chefs du peuple, acquirent à Milan la principale autorité. L'archevêque Othon Visconti parvint ensuite à former un parti contr'eux, & les défit à la bataille de Désio. Ils se rétablirent cependant, & ils ne furent totalement expulsés, que par Matthieu Visconti, surnommé *le Grand*, qui fut reconnu pour seigneur de Milan en 1313. On trouvera ces détails dans l'ouvrage de *Corio*, qui est estimé, non pour les premiers temps, où l'auteur raconte beaucoup de fables, mais pour les temps postérieurs au 13[e] siecle; personne n'a mieux écrit que lui l'histoire ancienne de Milan (a): si l'on en excepte M. le

Auteurs qui en ont écrit l'histoire.

(a) Voici le titre exact de la premiere édition de son ouvrage: *Dello eccellentissimo oratore Messer*

comte Giulini, qui a donné 9 volumes in-4° ſur l'hiſtoire de Milan, depuis l'an 773 (a). Les coutumes, les révolutions, les faits avec leurs circonſtances & leurs cauſes y ſont très-détaillés. Cette hiſtoire finit à 1311; on n'y trouve point par conſéquent la victoire de S. Ambroiſe, du 11 Février 1339, remportée ſur les François, & pour laquelle dans un miſſel Mſ. intitulé *Miſſale Ambroſianum*, de 1482, on trouve une préface qui eſt propre à ce jour-là; l'on y rend grace de la victoire due à S. Ambroiſe, *de victis latrunculis Gallicæ gentis.*

Jean Galeas Viſconti (petit-fils de Matthieu le Grand) mort en 1402, fut le plus célebre des ducs de Milan. Ce fut lui qui ramena l'art militaire en Italie; il étendit ſa domination depuis le Piémont juſqu'en Toſcane; il fut auſſi le premier qui gouverna Milan comme un véritable Souverain; & il tranſmit ſans contradiction ſon autorité à ſes ſuc- **Jean Galeas Viſconti.**

Bernardino Corio Milaneſe, hiſtoria continente dall' origine di Milano tutti lit geſti, &c. Mediolani 1503.

(a) *Memorie ſpettanti alla ſtoria al governo di Milano ne' ſecoli baſſi, dal conte Giorgio Giulini. Milano* 1760, 9 volumes *in*-4°.

ceſſeurs. (a). Ce fut Jean Galeas qui fit bâtir la cathédrale de Milan, la citadelle de Pavie, auſſi bien que le pont du Téſin & la Chartreuſe de Pavie où il eſt enterré. Il enrichit ſa patrie en y établiſſant l'agriculture. Ses conquêtes l'avoient conduit au point d'aſpirer à ſe faire roi d'Italie ; & s'il eût vécu plus longt-temps, il en pouvoit venir à bout; ſon nom fait encore la gloire des plus illuſtres maiſons de Milan, qui prétendent être de ſa famille, & l'on voit par-tout le ſerpent qui forme les armoiries des Viſconti.

La poſtérité de Jean Galeas finit dans la maiſon de France. Le duc d'Orléans, pere de Louis XII, & héritier légitime du duché de Milan par Valentine Viſconti ſa mere, ſe diſpoſoit à y regner à la mort du dernier mâle, lorſque François Sforce parvint à ſe faire déclarer duc de Milan en 1450; il étoit fils naturel de Sforce, payſan de Cotignole, qui s'étoit avancé du rang de ſimple ſoldat à celui de premier Général de l'Italie. François Sforce, auſſi grand guerrier

(a) V. *Le Vite di dodeci Viſconti che ſignoreggiarono Milano, deſcritte da Monſignor Paolo Giovio veſcovo di Nocera; in Milano*, 1745 in-4°.

que son pere, fut en même-tems le Prince le plus juste, le plus éclairé, le plus accompli de son tems; il mourut en 1466; son fils & son petit-fils regnerent encore à Milan; mais cette maison est éteinte actuellement, & les seigneurs qui en portent le nom ne descendent pas des souverains de Milan. Le jeune duc Jean Galeas Marie Sforce ayant été empoisonné par son oncle en 1494, Louis XII fit valoir ses droits sur le Milanez, comme petit-fils de Valentine Visconti; il y entra au mois de Juillet 1499, & s'en rendit maître dans l'espace de 15 jours; il le perdit peu de temps après; mais il y rentra en 1500, en allant à la conquête de Naples. Il fut obligé de conquérir encore le Milanez quelques années après; & il se préparoit même à y aller une quatrieme fois avec une armée formidable, lorsqu'il mourut l'an 1515, âgé de 53 ans.

Expédition des François.

Son successeur, François I, reprit le Milanez en 1515. Il falloit que la ville de Milan fût encore de son temps bien florissante, puisqu'il y a des historiens qui disent que dans la peste de 1524, il y mourut trois cens mille personnes; les auteurs contemporains sont

Peste de 1524.

plus modérés sur ce nombre ; mais on raconte qu'à l'hôtellerie de l'Ecrevisse (*del Gambaro*) à Milan, douze personnes étant à souper ensemble, il en mourut onze le même soir. François I conserva quelque temps le Milanez ; mais la bataille de Pavie, l'un des grands événemens de l'histoire de France, qu'il perdit le 24 Février 1525, fit passer tout le Milanez à l'empereur Charles-Quint, qui en investit en 1535 son fils Philippe II, & la branche Espagnole de la maison d'Autriche y regna jusqu'à son extinction.

Dans la guerre de succession, l'empereur en fit la conquête en 1706 ; le roi de Sardaigne, aidé de la France & de l'Espagne, s'en empara en 1733 ; mais cette province retourna bientôt à la maison d'Autriche, qui l'a transmise à l'empereur. Les François qui ont eu si souvent la guerre avec la maison d'Autriche, ont été attirés plus d'une fois dans le Milanez ; & l'on y parle encore des sieges de la citadelle qui furent faits dans les guerres de 1707 & 1733, & de celui qu'on préparoit en 1747.

Milan, dans son état actuel, fait une ville grande, riche & belle ; on peut en-

core lui attribuer ce qu'Ausone, poëte & consul Romain, en disoit dans le quatrieme siecle.

. . . . . Mira omnia copia rerum,
Innumeræ cultæque domus, faconda virorum
Ingenia, antiqui mores, &c.

Etat actuel de Milan.

Il y a dans cette ville plusieurs grandes & belles rues, qui sans être aussi régulieres & aussi alignées que celles de Turin, font un très-bel effet. Milan, aussi bien que Bresse & Bergame, est pavée de galets ou cailloux roulés, (en Italien *Ghiarra*), parce qu'étant située au pied des montagnes, d'où les eaux détachent continuellement des cailloux, cette matiere y est la plus commune: ce n'est pas la plus commode pour les gens de pied; mais dans les belles rues il y a des pavés larges & unis, & le long des maisons, des trotoirs en briques pour les gens de pied.

La description de Milan dans son état actuel, & les choses remarquables qu'on y trouve, font la matiere d'un ouvrage considérable de *Latuada* (a): mais un

(a) *Descrizione di Milano; ornata con molti disegni in rame delle fabriche piu cospiuce che si trovano in questa Metropoli, Racolta e ordinata da Ser-*

voyageur auroit peine à y distinguer ce qui est véritablement digne de curiosité ; je vais donc indiquer en abrégé, ce qui m'a paru le plus remarquable dans cette ville.

Son étendue. La ville de Milan a cinq mille toises ou un peu plus de deux lieues de tour, dans la grande enceinte de ses fortifications, en y comprenant le château ; mais la premiere enceinte, ou la partie peuplée n'a que 3000 toises de circonférence, ou 4 milles Romains, c'est-à-dire, une lieue & un tiers.

Depuis la porte orientale jusqu'à la porte du Tésin, il n'y a que 1540 toises ; & cet intervalle contient presque toute la partie habitée de la ville. En examinant le plan de Milan, la description de Latuada, & l'almanach intitulé *Milano Sacro*, on trouve qu'il y avoit en 1765 dans la ville, 61 paroisses, 43 couvens de religieux, & même 50, en comptant les colléges sous la direction des religieux ou des oblats, c'est-à-dire, des prêtres qui se consacrent à ce ministere ; 51 couvens de religieuses, ou 62 en comptant les conservatoires ou hôpitaux

Viliano LATUADA *Sacerdote Milanese*. 1737, 5 vol. *in* 8°.

pour l'entretien des jeunes filles ; ils ſont pour la plupart ſous la direction de ſœurs voilées, qu'on appelle *Orſoline*, fort différentes de celles qu'on connoît en France ſous le nom d'Urſulines.

Ses antiquités.

Nous n'aurons preſque point à parler de monumens antiques dans la deſcription de Milan : on ne peut gueres trouver de veſtiges d'antiquités dans une ville qui a été ruinée de fond en comble en 1162, comme nous l'avons dit, & ce n'eſt que par tradition ou par conjecture que l'on parle de ſes anciens monumens. Auſone parle d'un cirque, d'un théâtre & d'un palais, & les noms en ſont conſervés à trois égliſes, qu'on appelle Ste. Marie du Cirque, S. Victor du Théâtre, S. George du Palais ; ce palais devoit être de l'empereur Trajan. On croit qu'il y avoit un amphithéâtre à l'endroit où eſt S. Etienne ; à S. Nazaire, des loges pour les animaux qui ſervoient aux combats ; à S. Sauveur, une citadelle appellée le Capitole ; à S. Laurent, des bains de l'empereur Maximien, qui portoient le nom d'Hercule, & dont parle Auſone ; c'eſt-là que ſe voient encore 8 colonnes antiques, le ſeul monument entier qui ait échappé à la deſ-

truction. Il y a encore quelques restes d'antiquités du bas âge, depuis le 6e. siecle, qui méritent d'être vus par les amateurs. Il y a aussi quelques inscriptions, qui ont été recueillies & publiées par André *Alciati*; & un ouvrage du P. Grazioli, sur les anciens édifices de Milan (a), dans lequel il traite de ceux qui devoient y être quand cette ville fut détruite par Frédéric Barberousse, l'an 1162; il examine quelle étoit l'enceinte de la ville; il parle de ses murs, de ses portes, de ses temples, de ses idoles, du palais des empereurs, du théâtre, de l'amphithéâtre, des aqueducs, des thermes. La prison dont il est fait mention dans le titre de cet ouvrage, est celle dont nous parlerons à l'occasion de S. Alexandre des Barnabites. L'auteur s'étaie, autant qu'il peut, des anciennes inscriptions qui se trouvent encore en plusieurs endroits de la ville, & du témoignage des auteurs qui ont vécu au

(a) *De præclaris Mediolani ædificiis quæ Ænobarbi cladem antecesserunt dissertatio, cum duplici appendice; altera de sculpturis ejusdem urbis, &c. altera de carcere Zebedeo, auctore P. Petro* GRATIOLIO *Bononiensi. Mediol.* 1735. in-4°, 194 pages.

temps de cette deſtruction ou même auparavant.

Les ſculptures dont le P. Grazioli parle dans ſon ouvrage, ſont des ſtatues & autres monumens anciens, dont la plupart ſont encore à Milan, ſur leſquels il a fait de ſavantes recherches pour parvenir à en donner l'explication.

Diſtribution des quatre parties de Milan.

Pour voir cette grande ville avec méthode, je tire une méridienne par le dôme ou la cathédrale, & une perpendiculaire à cette méridienne; je partage ainſi la ville en quatre carrés d'environ 500 toiſes de long & de large, que l'on pourroit voir en quatre jours, ſi l'on étoit fort preſſé; celui qui eſt au nord-oueſt renferme la citadelle & S. Ambroiſe; dans celui du nord-eſt, on trouve le Lazaret & la porte orientale; celui du ſud-eſt eſt le carré de *porta Toſa* & de l'hôpital; le dernier eſt au ſud-oueſt; c'eſt celui de *porta Ticineſe* & de S. Celſe. Mais nous parlerons d'abord de la cathédrale dans un chapitre à part, car elle mérite (auſſi bien que la bibliotheque Ambroſienne), d'être vue plus à loiſir que le reſte de la ville.

CHAPITRE XX.

Description de la Cathédrale de Milan.

LA CATHÉDRALE (*il Duomo*), est placée au centre de la ville; c'est le bâtiment le plus considérable qu'il y ait à Milan, & même après S. Pierre de Rome, la premiere église de l'Italie, par sa grandeur & sa célébrité. Le vaisseau a 449 pieds de longueur, 275 de largeur dans la croisée, & 180 dans la nef; il a 238 pieds de hauteur sous la coupole; 147 dans la nef; 110 dans les bas côtés; & 73 dans les chapelles. La hauteur extérieure de la coupole & du couronnement qu'on y a mis est de 202 bras de Milan, (de 22 pouces chacun,) ou 370 pieds de Paris. Cette église est soutenue par 52 colonnes gothiques, qui ont 84 pieds de hauteur, (y compris les chapitaux & les bases,) & 24 pieds de circonférence; les 4 colonnes qui sont sous la coupole sont un peu plus grosses, elles ont 27 pieds & demi de tour.

Ce bâtiment fut commencé par Jean Galeas Visconti en 1386, & il n'est pas encore achevé; il y a eu long-temps un grand nombre de successions laissées à la fabrique, pour la continuation des travaux, & peut-être cela contribuoit-il à retarder l'ouvrage.

Les riches fondations qu'on avoit faites pour la continuation de cet édifice, sont réduites aujourd'hui à environ 72 mille livres de rente, monnoie de France, & dont il n'y a que 11 mille qui soient effectivement appliquées à leur destination; cette somme ne suffit pas pour entreprendre un ouvrage considérable; le portail même qui est à peine commencé, ne peut s'achever faute de fonds suffisans; ce portail fut dessiné par le *Pellegrini*, & approuvé par S. Charles; le cardinal Frédéric Borromée le fit commencer, sous la conduite de *Bassi*, autre architecte de réputation. Pellegrini avoit choisi pour ce portail un certain milieu entre l'architecture grecque & la gothique, à-peu-près comme Vignole & Jules-Romain, pour S. Pétrone de Bologne, & le Bramante pour la façade de la Chartreuse de Pavie.

Mais on est effrayé de la quantité des

travaux que tout le reste du bâtiment a exigés ; aussi cette église est-elle appellée la huitieme merveille du monde dans la description imprimée (a). Ce titre fastueux lui convient à quelques égards ; il n'y a point d'église en Italie aussi chargée d'ornemens que celle-ci : on prétend qu'elle renferme 4000 statues tant grandes que petites ; elles sont faites d'un beau marbre blanc qu'on tire des environs du lac majeur ; tout le bâtiment est revêtu de ces statues tant au-dedans qu'au dehors ; & pour suivre le même plan, on continue encore à décorer jusqu'au-dessus du toit, des parties que personne ne distingue. On y fait de petites aiguilles, des statues, des bas-reliefs, & l'on continuera peut-être cette folle dépense, jusqu'a ce que le bâtiment lui-même tombe de vétusté. Cependant il y a long-temps que les gens de goût se sont élevés contre cet abus de richesses ; entr'autres Scamozzi. *Perche questo tempio manca primâ nell' eccellenza dell' invenzione e forma universale, e poi nella*

(a) *Distinto ragguaglio dell' ottava maraviglia del mondo, o sia della gran Metropolitana dell' insubria, volgarmente detta il duomo di Milano, &c. In Milano* 1739, in-12.

corrispondenza

corrispondenza delle parti, e finalmente nella corrispondenza delle membra e connessione delle cose, perche hanno tutte del debile e molto trinciate; pero egli alla fine non risulta altro che un monte traforato di marmi. L. 1. C. 18.

Parmi les ouvrages considérables que l'on a continué de faire au-dessus de la coupole de Milan, on forma en 1765, le projet d'y élever une aiguille ou pyramide de marbre surmontée d'une grande statue de marbre, le tout de 64 bras ou 117 pieds de hauteur; on consulta plusieurs mathématiciens à ce sujet; le P. Frisi représenta d'abord que ce seroit une difformité dans l'architecture; que d'ailleurs cette aiguille seroit trop exposée aux coups de tonnerre, qui ont déja renversé d'autres aiguilles moins élevées, en différens endroits de la couverture. Il ajoutoit que la coupole avoit déja souffert en quelques endroits, qu'on y avoit remarqué des morceaux de marbre brisés par le poids des parties supérieures; & qu'il étoit très-dangereux d'y ajouter le nouveau poids de la pyramide (a). Le P. Ré, Barnabite, fut d'avis

(a) Ces réflexions donnerent lieu à un mémoire du P. Frisi; *Saggio sopra l'architettura Gotica*, 1766,

qu'on ne pouvoit entreprendre cet ouvrage, à moins qu'on ne renforçât les flancs de la coupole, par les aiguilles latérales qui avoient dû y être. Le P. Boscovich jugea que, pour distribuer l'effort, il faudroit couvrir le haut de la lanterne d'un seul bloc de *Migliaruolo*, (espece de granite du pays;) il calcula rigoureusement à cette occasion l'effet de la poussée de la voûte, la résistance dont elle est capable, & la maniere dont elle peut manquer; il trouva que la coupole (absolument parlant) étoit capable de soutenir la pyramide & la statue. Mais il déclara qu'il n'étoit point d'avis que l'on entreprît un tel ouvrage. Cependant on a élevé la pyramide, surmontée d'une statue de la Vierge en marbre doré, qu'on y a placée en 1774. Vasari nous apprend que Bruneleschi, célebre architecte de la coupole de Milan, recommandoit par son testament qu'on achevât la construction de la lanterne, afin que ce poids servît à contenir & à assurer la voûte principale de la coupole; mais c'est un préjugé que le P. Boscovich, le P. Jacquier, le P. le Seur & le

où il fait voir que l'architecture Gothique nuit à la solidité, autant qu'elle péche contre le goût.

P. Frisi ont combattu. D'ailleurs l'expérience a fait voir combien ces poids énormes sont dangereux : la coupole de S. Pierre de Rome, celle de Florence, & une douzaine d'autres, parmi les plus considérables de Rome, ont extrêmement souffert, tandis que le Panthéon, S. Pierre in Montorio, & d'autres coupoles sans lanternes sont encore dans leur entier.

On doit monter sur la couverture de l'église de Milan, non-seulement pour y voir l'immense travail dont elle est chargée ; mais encore pour y jouir de la vue. On y découvre une plaine charmante, semée de villes & de villages, entre-coupée de canaux, & terminée par l'angle de jonction de l'Appennin & des Alpes.

L'intérieur de cette église est de forme absolument gothique, comme les cathédrales d'Amiens, de Paris, de Chartres, d'Orléans, de Rouen, de Vienne, de Strasbourg, de Rheims ; les églises d'Anvers, de Cantorbery, d'York, de Chiaravalle, de Monza, de Pavie, &c. (a).

(a) De toutes les belles églises gothiques d'Italie, il n'y en a aucune qui égale celle d'Amiens, & même celle de Paris.

Ces grands édifices où tous les arcs font pointus, n'ont pas autant de solidité, que si les arcs étoient circulaires, & qu'on eût suivi les regles de l'architecture grecque & romaine; ils n'ont pas la bonne grace ni la solidité apparente, qui met le spectateur à son aise : le seul éloge qu'on peut leur donner, est celui de la grandeur des édifices, de l'étendue des arcs, de la proportion de quelques parties principales, de la légéreté de quelques autres, & de la prodigieuse quantité de travail.

L'église de Milan a quelque chose de grand & d'imposant au premier coup-d'œil; elle feroit même d'un bon gothique, si elle n'étoit gâtée par les couronnemens des pilastres, qui sont faits avec une ceinture de niches, dans lesquelles il y a des figures, car on a voulu en mettre par-tout.

Chapelle de Charles.

Cette église n'a rien de plus remarquable que la chapelle souterraine où repose le corps de S. Charles Borromée, mort en 1584; la sculpture, la ciselure, l'orfévrerie y ont épuisé leurs ornemens, pour exprimer les vertus de ce Saint, & embellir l'autel où il repose. Sa châsse est d'argent avec des panneaux

de cryſtal de roche, & des moulures de vermeil : on y voit le corps de S. Charles ; ſa tête qui eſt à découvert eſt noire & déſſechée, le nez eſt rongé, le reſte du corps eſt couvert par les habits pontificaux, la croſſe eſt enrichie de diamans, auſſi bien que la couronne, qui eſt ſuſpendue au-deſſus de ſa tête. L'intérieur de la chapelle ou du caveau eſt revêtu de panneaux d'argent. Il y a une grille & un ſoupirail qui éclairent le haut de cette chapelle ; la friſe ou la courbure de la voûte qui regne autour de cette grille, eſt garnie de huit bas-reliefs d'argent, exécutés par *Rubini*, orfevre de Milan, ſur les deſſins de *Cérano*, ils ſont aſſez eſtimés. Le premier repréſente la naiſſance de S. Charles ; dans le ſecond, on voit ce Saint à la tête d'un Concile Provincial ; dans le troiſieme, il donne l'aumone aux pauvres ; dans le quatrieme, il adminiſtre les ſacremens dans un temps de peſte ; le cinquieme repréſente S. Charles quand il reçut un coup de fuſil de *Farina*, religieux de la Congrégation des Humiliés ; le ſixieme, quand il fit le tranſport des reliques de la cathédrale ; le ſeptieme repréſente ſa mort ; le huitieme, ſa gloire & ſon

élévation dans le ciel. Il y a dans une petite sacristie derriere cette chapelle, un portrait de S. Charles Borromée, brodé par la Péregrina, qui a eu de la célébrité dans ce genre.

On conserve dans l'église de grands tableaux qui représentent les actions les plus remarquables de la vie de S. Charles, & dont on garnit tout le tour de la nef dans le temps de sa fête; ils sont de *Cerano*, de *Morazzone* & de *Giulio-Cesare Procaccino*. Il y avoit aussi dans les chapelles quelques tableaux de *Camillo Procaccino*, de *Federigo Zuccaro*, &c. mais on se proposoit de les ôter pour y mettre des statues.

Au-dessus du grand autel est le *Sacro-Chiodo*, clou de la Passion, l'un de ceux que Constantin avoit employés à faire le mors de son cheval de bataille, mais que Théodose donna à l'église de Milan; on le porte en procession le 3 de mai. Mais M. Giulini observe à ce sujet, que même depuis les deux empereurs Théodose, le *Santo Freno* se voyoit encore à Constantinople.

Le chœur est tout sculpté en marbre par-dehors, & en bois dans l'intérieur; les sculptures du dedans sont sur-tout

d'une beauté & d'un travail exquis.

Les quatre docteurs, en forme de cariatides de bronze qui soutiennent la chaire, & l'intérieur de la grande porte sont remarquables. Le pavé de l'église est très-beau, supérieur même à celui de S. Pierre du Vatican; mais il en manquoit environ un tiers; le marbre y est mis en gros blocs, & non point débité en dalles, ou lames minces comme partout ailleurs, & il sera d'une durée prodigieuse.

Près de la sacristie à droite de l'église, on voit une très-belle statue de S. Barthelemi, semblable aux écorchés de nos anatomistes, très-estimée par la grande vérité de sa miologie, c'est-à-dire, des muscles du corps qui sont entiérement à découvert; on lit sur le piedestal cette inscription (a), qui contient un éloge un peu outré du sculpteur Agrati. Statue de S. Barthélemi.

Non me Praxiteles sed Marcus finxit AGRATI.

Un des plus beaux morceaux de sculpture qu'on ait à remarquer dans cette

(a) M. l'abbé Richard, d'après les délices de l'Italie, (Tome IV, p. 220) dit que cette statue est de Christophe Cibo.





église, est le tombeau du marquis de Marignano, frere du pape Pie IV, de la maison *Medici* de Milan. Il y a des statues de bronze qu'on dit avoit été faites par le Cav. *Leoni*, sur les dessins de Michel-Ange.

Trésor de Milan.

Le trésor de l'église de Milan est le plus riche que l'on connoisse, après celui de Lorete. Les statues de S. Ambroise & de S. Charles, aussi bien que plusieurs autres, y sont en argent & plus grandes que nature. Il y a quatre calices d'or massif, dont un est damasquiné & enrichi de diamans, & un émaillé. On y voit un petit ciboire d'or qui sert pour porter le S. Sacrement à l'archevêque: une croix d'or qu'on porte devant lui quand il marche en cérémonie, &c. En général les vases sacrés en or, les croix, les reliquaires, & les statues de même matiere, y sont en si grande quantité, qu'on ne daigne pas même les parcourir en détail; on y considere plutôt ou les diamans, ou les pieces dont le travail surpasse la matiere, & qui sont en grand nombre. On y remarque, par exemple, un étui de cuivre, ouvrage en mosaïque d'une très-grande antiquité; un coffre d'or cizelé en perfection; les

figures y sont drappées en émail, avec un soin dont on voit peu d'exemples ; un grand ciboire de cryſtal de roche, &c. Les eccléſiaſtiques prépoſés à la garde de ce tréſor, le montrent facilement ; mais il ne faut pas que le reſpect qu'on a en France pour leur habit, empêche le voyageur de leur donner des preuves de ſa reconnoiſſance ; car on m'avoit averti que la dignité de leur miniſtere, ne les empêchoit pas de les demander : au reſte, cela eſt aſſez général en Italie.

Le baptiſtère de cette égliſe eſt un grand vaſe de porphire, auſſi bien que celui de S. Denis en France ; c'eſt ici le premier que l'on trouve en arrivant en Italie, & en même temps un des plus beaux qu'il y ait.

Ce fut S. Barnabé qui, ſuivant quelques auteurs, porta l'évangile à Milan. Les évêques étoient élus par le peuple, & les empereurs les confirmoient ; ils étoient métropolitains de toute la Lombardie, & même au-delà.

L'égliſe de Milan a donné cinq papes, Alexandre II en 1061, Urbain III l'an 1185, Céleſtin IV l'an 1241, Pie IV en 1559, & Grégoire XIV en 1590. Cette égliſe eſt une des plus

célebres de l'Europe par ſes Conciles, ſes Archevêques, ſes Saints, ſur-tout S. Ambroiſe & S. Charles-Borromée; on peut voir leur hiſtoire fort étendue, dans l'ouvrage de Saſſi (a).

La grande réputation de S. Ambroiſe donna à ſes ſucceſſeurs une très-grande autorité temporelle & ſpirituelle, & cette autorité s'étendit preſque à la ſouveraineté. On lit qu'Adalbert, roi d'Italie, conſentit à ne point entrer dans les murs de Milan, parce que depuis que S. Ambroiſe en avoit chaſſé Théodoſe, aucun empereur n'avoit oſé s'y montrer. Il eſt vrai du moins, qu'après le 9e ſiecle, il ſe paſſa bien du temps ſans que les ſouverains d'Italie miſſent le pied à Milan.

Vertus de S. Charles.

Après S. Ambroiſe le plus grand des archevêques de Milan, a été S. Charles-Borromée. Tout annonce dans la ville entiere de Milan, la plus profonde vénération pour la mémoire de S. Charles; on retrouve par-tout ou les établiſſemens qu'il a formés, ou les traces qu'il a laiſ-

(a) *Archiepiſcoporum Mediolanenſium ſeries hiſtorico chronologica. Joſephi Antonii* SAXII, *SS. Ambroſii & Caroli oblati, opus poſtumum. Mediolani*, 1755, 3 vol. *in*-4°.

ſées de ſes vertus & de ſon zele; & il faut convenir que jamais un prélat, mort à 46 ans, n'a rendu à ſon peuple des ſervices auſſi conſidérables; la régularité & la diſcipline qu'on admire dans le dioceſe, eſt le fruit de ſes réglemens & de ſes exemples, & l'on peut dire qu'il vit encore à Milan par les fruits de ſon zele, & par le reſpect qu'on y conſerve pour lui. Il parvint à établir dans ſon clergé une régularité exemplaire, par ſes réglemens ſages, par ſon autorité, ſa vigilance & ſon exemple. Le clergé influa ſur le reſte du peuple; & l'on voit encore les traces de la piété & des mœurs qui diſtinguoient Milan du reſte de l'Italie. S. Charles qui avoit extrêmement à cœur la ſanctification des dimanches & des fêtes, établit l'uſage de viſiter les ſept baſiliques de Milan, tous les dimanches, en récitant tout haut le chapelet dans les rues, & cela y eſt encore pratiqué par beaucoup de perſonnes, ſur-tout dans les premiers dimanches de chaque mois. Tous les dimanches de l'année, il y a ſermon au milieu des vêpres; & il y a encore d'autres exercices de piété particuliers à la ville de Milan. On trouve quelquefois

une demi douzaine de prédicateurs au-dehors dans les environs de la cathédrale, dispersés, mais prêchant tous en même temps; sans compter 200 enfans dans l'église rangés en difféntes bandes, à chacune desquelles prêche un ecclésiastique, & 7 à 8 tables où sont rangés d'autres enfans à qui l'on apprend à écrire.

Rit Ambrosien. La réputation de S. Ambroise a contribué à faire respecter le rit Ambrosien, & à le conserver à Milan, lors même que la liturgie romaine a été adoptée dans tout le reste de la catholicité; ce rit Ambrosien s'étend à beaucoup de cérémonies & de pratiques; par exemple, on y baptise par immersion, comme dans la primitive église. Le carême commence seulement le dimanche de la quadragésime, & les bals y durent encore pendant la premiere semaine de notre carême; mais aussi l'on jeûne à Milan pendant les trois jours de rogations, qui tombent dans la semaine avant la fête de Pentecôte. Le Vendredi-Saint, les quatres passions entrent dans l'office, & le rendent d'une longueur extraordinaire. La musique est plus simple que dans le plain-chant Grégorien.

Les cérémonies de la Messe suivant le rit Ambrosien, different sur-tout de celles du Rituel Romain : on commence la messe par le verset *Confitemini Domino quoniam bonus :* le *Kyrie-eleïson* ne se chante qu'après le *Gloria in excelsis :* au lieu de notre épître, on chante deux leçons : l'évangile se lit sur un pupitre fort élevé, au bas du chœur, afin qu'il puisse être entendu du peuple. On fait un sermon à la suite de l'évangile, après quoi le prêtre descend du grand autel, & vient au bas du chœur où le pain & le vin lui sont présentés. Il y a dix vieillards & dix vieilles femmes, attachés au service de la cathédrale, habillés de noir, & suivant l'ancien costume, ils s'appelloient autrefois l'école de S. Ambroise ; ils représentent ici tout le peuple de Milan, & offrent en son nom le pain & le vin. Les vieillards montent jusqu'à la seconde enceinte du chœur ; ils ont sur les épaules une écharpe de toile blanche qui descend sur les mains ; ils tiennent dans l'une les hosties, & dans l'autre un vase d'argent qui contient le vin. Les femmes habillées presque comme des religieuses avec les mêmes écharpes, font leur oblation

à la premiere enceinte. Après l'offrande on dit le *Credo* : le célébrant ne se lave les mains qu'immédiatement avant la consécration : la messe finit par un second *Kyrie-eleïson* : enfin il y a plusieurs transpositions dans l'ordre des cérémonies de la Messe. On n'en dit point les vendredis de carême ; le dimanche on ne dit la messe d'aucun Saint : les messes de la Vierge & de plusieurs Saints ont des préfaces particulieres : tels sont les caracteres qui m'ont paru les plus marqués, dans le rit Ambrosien. M. le chanoine Irico avoit commencé un grand ouvrage sur cette matiere ; mais depuis qu'il a été élevé au rang de prévôt de Trino sa patrie, on dit qu'il ne s'occupe plus à composer. Au reste on peut voir des détails sur le rit Ambrosien dans la dissertation de Muratori (a) avec l'indication des auteurs qui en ont parlé.

Le diocese de Milan est un des plus nombreux qu'il y ait en Italie ; on y compte 851 paroisses, y compris les 61 paroisses de la ville : c'est beaucoup pour l'Italie, où les plus petites villes sont fort souvent des villes épiscopales.

(a) *Antiquitates Italicæ*, Tome IV, page 833.

CHAPITRE XXI.

Description du carré qui renferme la citadelle, & la bibliotheque Ambrosienne.

LA division que nous avons faite de la ville de Milan, par une méridienne & une perpendiculaire, partage la ville en quatre carrés qui feront la matiere de quatre chapitres : nous commençons par celui du nord-ouest qui renferme la bibliotheque Ambrosienne.

PIAZZA DE' MERCANTI, est une place où l'on passe en quittant celle de la cathédrale ; elle est occupée par une espece de portique, ou de halle très-commode pour les rendez-vous ou conférences de commerce. C'est aussi là qu'est le palais où s'assemblent les officiers municipaux, appellé *Palazzo di città* ou *de' Decurioni ;* les Décurions sont des magistrats tirés du corps de la noblesse, au nombre de 60 ; il y a dans leur chapelle un S. Joseph peint par le Guide.

Place des Marchands.

Les archives qui sont au-dessus de la grande Halle, méritent d'être vues & sont très-bien ordonnées. On voit sur la même place un bâtiment où s'assemblent les docteurs du college, *Palazzo de' Dottori di Collegio*. C'est une compagnie de docteurs laïcs ou ecclésiastiques au nombre d'environ 150 & même davantage, à qui le pape Pie IV, qui avoit été de leur corps, donna des priviléges considérables : il disent même qu'il faut être de leur société pour devenir archevêque de Milan; aussi le cardinal Cavalchini en étoit, lorsqu'on parloit de lui donner cet archevêché. Il étoit d'une famille ancienne & distinguée, mais il étoit de Tortone, & pour être patricien de Milan, il faut être d'une famille résidente depuis 100 ans dans le duché.

Bibliotheque Ambrosienne.

LA BIBLIOTHEQUE Ambrosienne est la chose la plus intéressante de Milan, après la cathédrale. Ce grand établissement fut fait par le cardinal Frédéric-Borromée, archevêque de Milan, & neveu de S. Charles dont il suivit les exemples; on doit à ces deux prélats les plus belles institutions en tout genre. Celle de la bibliotheque Ambrosienne

eſt remarquable à tous égards : indépendamment des livres, on y trouve une collection de peintures, de ſculptures, de médailles, de machines, d'hiſtoire naturelle ; il n'y a gueres que l'inſtitut de Bologne, où l'on ait raſſemblé une ſi grande variété de choſes intéreſſantes.

La bibliotheque proprement dite, eſt compoſée de quarante mille volumes imprimés ; elle en renfermoit dès le temps de Saſſi, trente-cinq mille, avec plus de quinze mille manuſcrits, dont le nombre s'eſt encore augmenté depuis quelques années. Comme il y a un fonds pour cette augmentation, la place commençant à manquer, on ſe propoſe d'acheter un bâtiment voiſin pour y mettre les peintures. Cette bibliotheque eſt publique, & l'on y trouve ſans ceſſe un grand nombre de perſonnes qui étudient.

Un des manuſcrits les plus célebres de la bibliotheque Ambroſienne, eſt celui des antiquités de Joſephe traduites par Ruffin : ce manuſcrit l'un des plus ſinguliers qui exiſte, eſt écrit ſur du *Papyrus* d'Egypte qu'on a collé double & à fibres croiſées, pour lui donner plus de force. Il paroît avoir 1100 ans d'antiquité,

ſuivant le P. Mabillon ; il pourroit même avoir été écrit du vivant de Ruffin. Il eſt fort incomplet & ne contient que cinq livres des antiquités Judaïques ; ſavoir, depuis le 6e juſqu'au 10e, encore ſont-ils imparfaits : ces lacunes ſont cauſe qu'on ne peut vérifier dans ce manuſcrit, ſi le paſſage ſur J. C. tant conteſté entre les ſavans, eſt véritablement de Joſephe. Au reſte, ceux qui ſont ſans prévention, trouvent évident que le paſſage eſt ſuppoſé, & même fort mal-adroitement ; car coupant en deux la narration des deux faits ſubſéquens, il partage deux phraſes qui devoient ſe ſuivre immédiatement.

Il y a encore dans la bibliotheque Ambroſienne, un manuſcrit curieux de la vie des papes, qui nous donnera lieu de faire une digreſſion au ſujet de la Papeſſe Jeanne.

De la Papeſſe Jeanne.

Pluſieurs auteurs diſent en effet que Léon IV mourut en 853, & qu'il eut pour ſucceſſeur un cardinal qui étoit une femme déguiſée en homme depuis longtemps, & qui s'étoit diſtinguée par ſon mérite ; les hérétiques ont ajouté qu'elle étoit accouchée près du Coliſée, à une proceſſion. Mais les meilleurs auteurs

disent que Léon IV mourut en 855, & qu'il eut pour successeur immédiat Benoît III. Voyez le P. Labbe *cœnotaphium eversum Joannæ Papæ.* Quelques-uns de ceux qui ont soutenu la vérité de cette histoire, se fondent en partie sur un manuscrit d'Anastase le bibliothécaire, auteur de la vie des papes, qui étoit presque contemporain de la Papesse. L'un d'eux assuroit que l'on avoit ce manuscrit dans la bibliotheque Ambrosienne, mais qu'ayant demandé à le voir, on le lui avoit refusé; peut-être étoit-ce une façon de se dispenser d'en rapporter les paroles; quoi qu'il en soit, M. le président de Brosses fut plus heureux: passant à Milan en 1739, le docteur *Sassi* lui communiqua sans difficulté les manuscrits d'Anastase, qui sont à la bibliotheque Ambrosienne au nombre de trois; le résultat fut que c'est avec bien peu de raison qu'on s'appuie sur ces manuscrits, pour assurer que Scholt & Martin Polonus, premiers auteurs de cette histoire, (du moins à ce qu'on croit,) l'ont puisée dans des auteurs plus anciens qu'eux.

On étoit en usage autrefois de faire asseoir le pape nouvellement élu, dans

la chaise percée de porphyre qui est au Cloître de S. Jean de Latran; on a dit que cette cérémonie avoit été introduite à cette occasion; mais cette cause est chimérique, puisque, selon la remarque de Mabillon, l'usage de cette chaise se pratiquoit plus d'un siecle avant que Martin Polonus eût commencé à faire mention de la Papesse Jeanne. On y faisoit asseoir le pape; mais c'étoit pour faire allusion à ces paroles du Psalmiste, *de stercore erigens pauperem.* On prenoit alors cette chaise pour une vraie chaise stercoraire, quoiqu'elle ne soit réellement qu'une chaise de bains : nous en parlerons dans la description de S. Jean de Latran. V. Mabillon *Mus. Ital.* T. I, p. 57.

Après cette digression occasionnée par la bibliotheque Ambrosienne, revenons aux différens objets que renferme le bâtiment dont il s'agit.

Le cabinet ou *Museum* de *Settala*, dont la description est imprimée, a été réuni pour la plus grande partie, à la bibliotheque Ambrosienne, vers 1730. L'auteur de cette collection, *Manfredo Settala* étoit un Milanois, très-célebre par son érudition, & par ses connois-

ſances en mathématiques, en hiſtoire naturelle, &c. C'eſt le premier qui ait fait en Europe un cabinet ou une collection conſidérable d'hiſtoire naturelle, d'antiquités, de machines, de curioſités de phyſique. Il en eſt parlé à la fin du ſecond tome de *Latuada*, & la deſcription en fut donnée en 1664, par Terzaghi, en Latin ; & en Italien, par Scarabelli, en 1666. On y voit entr'autres curioſités, une boule de cryſtal dans laquelle on apperçoit une goutte d'eau, des coraux & autres madrepores, des coquillages; un miroir concave de métal, des ouvrages légers en ivoire faits au tour, chef-d'œuvres de l'art, &c.

Parmi les curioſités diverſes de ce cabinet, on montre la forme du gros doigt du pied du coloſſe de bronze élevé à *Arona*, ſur le lac Majeur, en l'honneur de S. Charles, qui y étoit né ; le voyageur qui, n'ayant pas été aux Iſles Borromées, n'a pas vu cette immenſe ſtatue, peut s'en faire une idée en voyant cette partie.

Dans une ſalle deſtinée à ſervir d'école de ſculpture, on voit des plâtres faits d'après les plus belles ſtatues antiques de Sculpture.

Rome & de Florence (a), comme les deux belles figures de *Michel-Ange* qui sont à Florence ; ces figures sont de la plus grande maniere, & nous en parlerons dans la description de S. Laurent de Florence. On y voit aussi un plâtre du bas-relief de l'Algarde qui est à S. Pierre de Rome, & représente Attila mis en fuite par l'apparition des saints Apôtres.

Il y a dans cette même salle beaucoup de tableaux précieux ; une Vierge d'Annibal *Carrache*, très-estimée ; le portrait d'un docteur, par le *Correge* ; le carton de l'école d'Athenes, par *Raphaël*, de la même grandeur que le tableau du Vatican, morceau très-précieux. Une Vierge de *Rubens* environnée d'une guirlande de fleurs, qui est de *Breughel* ; la Vierge & l'Enfant sont d'une couleur fraîche & vigoureuse, digne de ce maître (b). Une Adoration des Mages, par le *Schiavone* ; la guerre contre Mezence, par *Jules Romain* ; un concert,

(a) On en voit de même dans l'Académie de France à Rome, dans l'Institut de Bologne, chez M. Farsetti, à Venise ; & à Paris dans la salle des antiques qui est à la partie occidentale & méridionale du Louvre.

(b) M. Cochin, Tome I, page 46.

tableau admirable du *Georgion* ; un Crucifix de Pierre de *Cortone* ; un panier de fruits, par Michel-Ange de *Caravage* ; ces fruits sont de la plus grande vérité ; un S. Jérôme & une tête de portrait, par André *del Sarto*, pieces très-estimées. M. Cochin parle d'une tête peinte par Raphaël, on n'a pu me l'indiquer : il y a une tête du Pape Paul III, mais elle est de Michel-Ange.

On y voit de Léonard *da Vinci*, une Vierge, une duchesse de Milan, un docteur, & un médecin qui tient la main droite sur un poignard. Du *Bassan* : un Ange qui avertit les Pasteurs de la naissance de J. C. tableau bien composé & d'une belle couleur. Il y a aussi un tableau très-estimé, qui représente la Vierge avec J. C. S. Joseph & plusieurs Pasteurs ; quelques-uns prétendent qu'il est de la premiere maniere du Bassan.

De Frédéric *Barrozzi*, une étable avec S. Joseph & les Pasteurs, où il y a de bonnes choses. De Pierre *Nef*, la cathédrale d'Anvers : la perspective en est tres-juste.

De Jean *Breughel*, peintre Flamand, surnommé Breughel de Velours (a) les

(a) On prononce Breugle.

quatre élémens, petits morceaux admirables, qu'il faut voir à la louppe pour en connoître la difficulté & le mérite. La terre est figurée par une espece de paradis terrestre rempli de quadrupedes. Pour la mer, il a représenté Neptune & Thétis environnés de poissons & d'oiseaux aquatiques. Pour l'air, c'est une muse qui tient une sphere, & qui est environnée d'oiseaux; le feu est exprimé par des forges & différens ouvrages forgés. Ces petits tableaux sont dessinés & touchés de la maniere la plusspirituelle & du plus grand fini, au jugement de M. Cochin; ils sont travaillés avec tant de délicatesse, qu'on prétend à Milan qu'ils coûterent la vue à l'auteur. On y voit plusieurs autres ouvrages de lui, des paysages, & un S. Antoine dans le désert qui est extrêmement beau; Daniel dans la fosse aux Lions; une Vierge avec une couronne de fleurs & deux vases de fleurs; un portrait de Merula, fameux organiste; un rat qui est parfaitement rendu; une guirlande de fleurs peinte autour d'une Vierge; mais la Vierge est de *Rubens*.

On voit encore dans cette salle un bénitier où il y a quatre petits tableaux

de

de *Breughel*, qui ſont ce qu'il a fait de plus petit ; il y en a trois qui ſont parfaits, même à la loupe : le premier repréſente J. C. portant ſa croix ; le ſecond, J. C. au Calvaire ; le troiſieme, une proceſſion du ſaint Sacrement, faite par des Capucins ; le quatrieme eſt moins beau, il repréſente une Vierge appaiſant la tempête. Breughel étudioit encore à Rome pour s'y former, lorſque le cardinal Frédéric Borromée qui connut ſes talens, l'attira près de lui à Milan, où ce célebre artiſte travailla en petit avec un ſuccès étonnant ; il mourut en 1642 ; ſon pere Pierre Breughel né en 1565, & ſon frere Pierre Breughel ont été auſſi des peintres célebres ; il y a dans la ſalle dont nous parlons, une vingtaine de tableaux des Breughel, qui, ſuivant M. Cochin, ſont plus beaux que tout ce qu'on voit ordinairement de ces maîtres.

On remarque dans la même ſalle une figure de David tenant la tête de Goliath, gravée ſur une glace à la pointe de diamant, enſuite enfumée dans les ombres ; elle eſt remarquable par la ſingularité ; & d'ailleurs elle n'eſt pas mauvaiſe.

Manuscrits de Leonard da Vinci.

Une des choses qu'on prise le plus dans ce cabinet, est la collection des manuscrits de *Leonardo da Vinci*, ou *del Vinci*, qui a coûté, dit-on, des sommes considérables, & qu'on laisse voir à peine, sur-tout aux savans; il y a un grand volume, & onze petits; il y en a sur les ombres & les couleurs; mais la plupart ne contiennent que des croquis, tantôt une figure, tantôt une machine, avec une note abrégée; cependant on a imprimé que Jacques I, roi d'Angleterre, avoit voulu donner 3000 pistoles d'or pour un seul de ces volumes, à Galeas Arconati, & que ce zélé citoyen aima mieux en enrichir la bibliotheque de Milan; c'est en conséquence de cette générosité qu'on lui a élevé un buste de marbre, avec une inscription à son honneur. Ce volume contient plusieurs dessins : on voit parmi ces machines des figures de bombes; mais M. Cochin assure qu'elles sont dessinées d'une autre main, & postérieures à Léonard da Vinci. Quoi qu'il en soit, ce grand homme avoit un esprit propre à tout; il étoit mathématicien, poëte, peintre, sculpteur, architecte, chymiste, anatomiste; il avoit même encore toutes les

qualités extérieures & aimables; il étoit éloquent, d'une belle figure, & d'une force de corps extraordinaire. On sait la réponse de François I, qui marque tout le cas qu'on faisoit de lui, même dans sa vieillesse. Ce prince étoit venu le voir dans sa derniere maladie à Fontainebleau, en 1518, il mourut à l'instant que le roi le soutenoit pour lui faire prendre un bouillon; le désespoir du monarque étonnoit les courtisans; l'un d'eux osa marquer sa surprise, mais le roi lui répondit avec indignation : Je puis faire tous les jours de grands seigneurs comme vous, & Dieu seul peut faire un homme tel que celui que je perds.

On conserve à Londres un manuscrit sur les rivieres, par *Leonardo da Vinci*, où le P. Frisi m'a assuré qu'on trouve la premiere explication de la lumiere cendrée de la lune, quand elle est nouvelle, quoiqu'on en ait fait honneur à Mæstlinus. Dans son livre sur le dessin, Léonard explique le relief de la peinture, & la cause qui fait que l'on peut véritablement y être trompé quand on ne regarde que d'un œil. Il connut bien long-temps avant Newton, que le blanc est formé du mélange de toutes les cou-

leurs. Comme peintre, on ſait qu'il fut pendant un temps le rival de Michel-Ange, & qu'il en éprouva une jalouſie qui tenoit de la fureur ; il excella ſurtout à peindre de petits enfans, avec autant de naturel que de grace ; enfin, on peut dire que Léonard da Vinci a été un des hommes les plus rares qui aient paru en Italie.

On remarque auſſi deux beaux manuſcrits de lettres du Pape Pie II, un de Galilée ſur les fortifications, un S. Grégoire de Nazianze, &c.

Collections de médailles. Il y a dans le cabinet dont nous parlons, une collection de médailles qui eſt peu conſidérable. Nous remarquerons à cette occaſion qu'on peut voir des collections de médailles à Milan au college de Brera, chez M. Peralta, près de Sainte-Marie *del Paradiſo*; chez M. l'abbé Trivulzi, près S. Alexandre, & dans la bibliotheque Pertuſati, comme nous en avertirons dans la ſuite.

CASA BORROMEA, ſituée ſur une petite place qui eſt à 100 toiſes plus loin, eſt remarquable, non-ſeulement par de beaux appartemens; mais auſſi comme étant le palais de la maiſon Bor-

romée, devenue si célebre par le nom de S. Charles.

S. AMBROGIO, église célebre, desservie alternativement par des chanoines qui ont des priviléges considérables, & par 40 religieux de Cîteaux, qui habitent un très-beau couvent. C'est la quatrieme Basilique de Milan; on appelle *Basiliques*, les sept églises anciennes & distinguées, auxquelles sont attachés des priviléges, & des indulgences spéciales. Les reliques de S. Ambroise qu'on y conserve suivant l'opinion commune, ont donné à cette église beaucoup de célébrité (a). Il y a des auteurs qui prétendent que c'est celle dont S. Ambroise refusa l'entrée à l'empereur Théodose; nous en parlerons à l'occasion de l'église de S. Victor; il s'est tenu plusieurs conciles dans cette église de S. Ambroise, & c'étoit là qu'anciennement les empereurs recevoient la couronne de fer, comme rois d'Italie. Le vaisseau de cette église est ancien, il y a trois nefs, une pour les moines, une pour les chanoines, & une pour l'archevêque; on remarque les por-

S. Ambroise.

(a) Voyez l'ouvrage intitulé : *Ambrosianæ Basilicæ & Monasterii Cistercienfis monumenta*, à Petro Puricello. 1645, in fol.

tes qui ſont en bronze, & une grille de fer du *Santi-Moro*. La voûte du chœur eſt en moſaïque, & l'on peut monter au cul-de-four. Il y a des chapelles remarquables, ſur-tout du côté des religieux. Le grand autel eſt très-beau, il eſt ſoutenu par quatre ſuperbes colonnes de porphire, & enrichi de pierres précieuſes. Le devant d'autel eſt d'or & la bordure en vermeil; Sinlini en parle comme d'une choſe unique. On conſerve dans cette égliſe un portrait de S. Bernard, qu'on dit avoir été peint de ſon vivant, & un bas-relief très-ancien qu'on dit être le portrait de S. Ambroiſe; il eſt gravé dans l'ouvrage de *Pucinelli*, qui contient les vies des 12 premiers évêques de Milan. L'on y voit une inſcription curieuſe de Louis II, fils de Lothaire, & petit-fils de Louis le Débonnaire, & un ſerpent d'airain, placé ſur une colonne de marbre; les uns l'appellent le ſerpent de Moyſe; d'autres, le ſerpent d'Eſculape, & quelques-uns le regardent comme le ſymbole de la guériſon du genre humain (a).

(a) Voyez à ce ſujet la Diſſertation 59 de Muratori, dans ſes antiquités d'Italie, & l'abrégé chronologique de M. de S. Marc, Tome III, à la fin.

Dans le couvent il y a deux cloîtres doriques & ioniques, formant deux grands carrés en portiques, dont les colonnes font un bon effet. Le réfectoire est peint à fresque.

On voit près delà une petite église, appellée S. *Agostino*, où S. Augustin fut baptisé l'an 388, suivant la tradition vulgaire, qui est cependant contredite par plusieurs savans.

Dans le jardin de S. Ambroise, il y a une autre chapelle bâtie à l'endroit même où l'on assure qu'il trouva le livre qui produisit sa conversion, & qu'il entendit une voix lui dire, *Tolle & lege.*

Dans l'ancien chapitre du couvent, on montre le tombeau & l'épitaphe de Bernard, roi d'Italie, & fils de Pepin, à qui son oncle Louis le Débonnaire fit crever les yeux, l'an 818. On y conserve un devant d'autel garni de pierres précieuses, extrêmement riche.

Dans un des corridors du couvent, il y a une grande méridienne faite par le P. *Ferramola* mort en 1765, le Gnomon a 28 pieds de hauteur; on a gravé sur la méridienne que le midi arrive en été à $16^h\ 16'$, & en hyver à $19^h\ 44'$; mais je trouve à ce sujet deux choses à

remarquer ; la premiere, c'eſt qu'en calculant exactement par le coucher du ſoleil, on auroit dû trouver 16h 19′ & 19h 49′ ; la ſeconde, c'eſt que les heures italiques commencent une demi-heure après le coucher du ſoleil ; ainſi le midi en heures italiques eſt véritablement 15h 49′, à la fin du mois de juin, & 19h 19′, à la fin de décembre, comme on l'a vu par la table qui eſt à la fin de la Préface. Cependant il y a une table dans les éphémerides de Milan pour 1776, où l'on ſuppoſe le coucher du ſoleil à 23 heures en été, & à 23 heures & demie en hyver, & dans les autres temps à proportion. Cela annonce une diverſité d'uſage auquel le voyageur doit faire attention.

La bibliotheque du couvent de S. Ambroiſe eſt très-riche en manuſcrits latins ; on y conſerve pluſieurs tableaux de prix. Les archives y ſont en très-bon ordre ; elles renferment une quantité prodigieuſe de chartes & de diplomes, qui remontent juſqu'au huitieme ſiecle, & qui ſont étendus ſur des layettes, de maniere à ne point ſe couper ; le P. Georgi qui les a miſes dans cet ordre, a déchiffré lui-même toutes ces

Chartes, les a copiées de sa main, & en a fait différentes notices & des tables pour servir à la chronologie, à l'histoire, aux généalogies, à la langue, aux terriers & aux différentes familles : il étoit dans l'ordre de Cîteaux, ce que Mabillon avoit été dans l'ordre de Clugny. Il y a dans ce couvent une imprimerie & une très-belle papeterie.

S. FRANCESCO, *Maggiore*, la plus grande église moderne de Milan, avec un couvent de Cordeliers conventuels. Dans la chapelle de la Conception, il y a une Vierge avec deux Anges, peints sur bois, par Léonard *da Vinci*, & plusieurs autres tableaux estimés.

Revenant delà sur ses pas, & traversant le canal, on trouve la manufacture de laines, *Imperiale e Regia fabrica di Lanificio* ; nous en parlerons à l'article du commerce de Milan.

SAN VITTORE, église des Olivetains, la troisième basilique de Milan, rebâtie vers l'an 1560 ; c'étoit autrefois l'église portienne, une des premieres de la ville. C'est-là que S. Ambroise composa ses hymnes sacrés, & combattit les Ariens, qui soutenoient, contre la décision du concile de Nicée, que J. C. Saint Victor.

n'avoit pas existé de toute éternité, & n'étoit pas consubstantiel à Dieu le Pere. C'est aussi dans cette église, suivant quelques auteurs, qu'il donna ce bel exemple de fermeté apostolique, en fermant les portes à l'empereur Théodose l'an 390, & lui imposant une pénitence publique, pour le massacre de quinze mille hommes qui avoit été fait après une révolte de Thessalonique. M. Giulini pense que c'est plutôt dans une église qui étoit à la place de la cathédrale.

L'église de S. Victor est jolie, elle est décorée d'un ordre de pilastres Corinthiens cannelés & presque toute dorée ; mais il y a trop d'ornemens ; les caissons de la voûte sont mal distribués, & ne font pas un bon effet.

Il y a au troisieme autel à gauche un tableau de Battoni, qui passoit en 1765 pour le premier peintre de Rome ; il représente le bienheureux Bernard *Tolomei*, fondateur des Olivetains, assistant les pestiférés. Ce Saint présente un crucifix, & veut donner de l'eau bénite à un homme mourant ; ce tableau est assez bien composé, il y a de la couleur, de la vérité dans l'expression, mais il est dessiné de petite maniere.

Au quatrieme autel à gauche, il y a un tableau de Daniel Crepi, représentant S. Paul hermite, mort, & S. Antoine qui arrive & voit l'ame de S. Paul enlevée par deux Anges. Ce tableau est très-médiocre; seulement les deux Anges ont une assez bonne couleur.

Dans cette église, comme dans la plupart de celles de Milan, on trouve à la porte un tambour ou retranchement en menuiserie pour garantir du froid, & un très-grand nombre de bancs pour la commodité du public : on n'y connoît point l'usage des chaises louées, qu'un petit intérêt a fait établir dans la plupart des églises de Paris, & qui peut en écarter un certain ordre de personnes. Le cloître du couvent est très-beau & très-propre, il va de pair avec celui de S. Ambroise. Le réfectoire mérite d'être vû.

Le Grazie, église des Dominicains qui fut fondée par Louis Sforce, duc de Milan; Béatrix sa femme y est enterrée; cette église est grande & belle; on y remarque une belle coupole, & un tableau du plus grand prix, qui est le couronnement d'épine, par le *Titien*, qu'on regarde dans le pays comme l'un — Le Grazie.

des meilleurs de ce célebre artiste; il est en effet bien colorié; mais on trouve que le mouvement des jambes du Christ ne forme pas un bon effet. D'ailleurs les ombres ont beaucoup noirci.

Dans la sixieme chapelle à gauche, il y a un S. Paul de Godenzio *Ferrari* de Novare; la figure est bien composée, bien drapée, mais de couleurs tranchantes, & peinte avec sécheresse.

C'est dans le réfectoire de cette maison, qu'est le tableau le plus célebre de *Leonardo da Vinci*, qui répréfente la Cêne de N. S. Ce tableau est à fresque, bien composé, vigoureux de couleur, il n'est point dans la maniere seche de ce peintre, & il est moins maniéré qu'aucun de ses ouvrages; la salle y est bien en perspective, mais il y faudroit un peu plus d'intelligence de clair-obscur; on y trouve aussi quelques mouvemens de bras & de mains un peu outrés. M. Cochin (T. I, p. 42) dit que ce tableau a de grandes beautés (a), les têtes sont belles, de grand caractere & bien

(a) S. Jean n'est point appuyé sur la poitrine de J. C. comme le dit M. Cochin. Ce n'est pas S. Jean, mais S. Simon ou S. Thomas qui a six doigts à la main, & il est à gauche de N. S., au lieu que S. Jean est à droite.

coëffées, il eſt bien drapé, & en général fort dans le goût de Raphaël. Ce tableau du tems de Miſſon, dans le dernier ſiecle, étoit ſi noir qu'on n'en diſtinguoit plus les figures. Un Anglois vers 1725, au rapport des religieux du couvent, entreprit de le netoyer. M. de la Condamine ſoupçonne qu'il l'avoit repeint, & le cardinal Pozzobonelli, alors légat à Milan, approuva ſa conjecture, de maniere à lui perſuader qu'il étoit ſûr du fait. Si cela eſt, on ne peut plus regarder que le trait comme l'ouvrage de Léonard; & le préjugé quant au coloris, pourroit avoir influé ſur les jugemens qu'on en a portés dans les derniers tems (*Mém. de l'Acad.* 1757, p. 404). Actuellement les religieux prétendent qu'on avoit ſeulement blanchi cette peinture, & que l'Anglois n'avoit fait qu'ôter l'enduit; au reſte le tableau n'eſt point ſi frais qu'on ſoit obligé de croire qu'il a été repeint.

Dans la chapelle du Roſaire, le tableau de l'autel eſt auſſi de Léonard da Vinci. Dans les peintures à freſque de la vie de S. Dominique, on ne trouve rien de ſingulier, ſi ce n'eſt le Purgatoire au fond d'un puits, & la Ste.

Vierge puisant des ames avec un chapelet qui fait la chaîne. Dans la sacristie il y a un tableau de Léonard da Vinci.

Figure du tombeau de J. C.

On trouve ensuite sur le canal, une petite église connue sous le nom de S. Jérôme, qui appartenoit aux Jésuites, où il y a une représentation au naturel du tombeau de J. C. que l'on va visiter à Jérusalem; la forme, les dimensions en ont été données par un Jésuite qui avoit fait le voyage de la Terre Sainte. On en voit une à peu près semblable au Mont Valerien près Paris.

On peut revenir par le *Corso di porta Vercellina:* on donne à Milan le nom de *Corso*, à toutes les grandes rues qui pourroient servir à des courses de chevaux.

Casa Litta.

On trouve dans celui-ci, le palais du marquis LITTA, (autrefois *Casa Visconti*); il a l'air d'une maison royale, la façade en est très-grande & très-ornée, il y a 32 colonnes de granite, & 4 en portique; l'escalier est magnifique, les appartemens en sont meublés richement & de bon goût; on y voit de très-beaux tableaux; je dois ajouter que c'est la maison où l'on vivoit le plus grandement de mon tems, & où l'on recevoit la meilleure compagnie; les étrangers

y trouvoient une société pleine d'urbanité & d'agrément ; il n'y avoit rien dans le reste de l'Italie qui ressemblât davantage aux grandes maisons de Paris.

MONASTERIO MAGGIORE, bâti à l'endroit où l'on croit qu'étoit autrefois le temple de Jupiter ; ce couvent étoit dit-on, en si grande réputation, qu'il fut respecté par l'empereur Frédéric Barberousse, dans la destruction de Milan, en 1162 ; mais la vérité est, qu'on épargna plusieurs édifices sacrés. L'église est carrée, petite, mais peinte en dedans. Il y a une adoration d'*Antonio Camei.*

CASTELLO, citadelle hexagone & réguliere, où étoit l'ancien château des ducs de Milan, avec six bastions & plusieurs ouvrages extérieurs. La cour est grande & belle, & forme un carré long. Le château a 270 toises d'une pointe de bastion à l'autre. On y entretient une garnison, & il peut soutenir huit jours de tranchée ouverte ; cette citadelle seroit d'une meilleure défense, si elle n'étoit accessible de tous côtés pour les assiégeans. Elle fut prise au mois de décembre 1733, & rendue à la paix. Dans la guerre de 1747, il y eut encore un commencement de siege Citadelle.

de la part des Espagnols, mais il n'eût pas de suite.

S. SIMPLICIANO, église de Bénédictins, qui a le rang de la seconde basilique de Milan. Le couvent est vaste, on y loge actuellement les gardes nobles, & leurs chevaux.

S. MARCO, église des grands Augustins, qui fut bâtie après une peste terrible, pendant laquelle on avoit invoqué S. Marc. L'église est vaste, mais trop longue, & décorée d'un ordre composite fort lourd; d'ailleurs c'est une des plus grandes & des plus belles de Milan. Dans le Sanctuaire à droite il y a un grand tableau *du Procaccino* représentant la dispute de S. Augustin avec S. Ambroise; il est bien composé, bien dessiné. Les draperies sont traitées d'une maniere large & méplatte, d'une couleur peu vigoureuse, mais d'un bon accord. Les grouppes de devant sont gigantesques.

Le tableau qui fait pendant, à la gauche, est de *Cerano*; il représente le Baptême de S. Augustin; il y a bien du feu dans cette composition, la couleur en est vigoureuse quoique factice; il y a beaucoup d'incorrection en général, & des figures gigantesques. Deux autres

tableaux du sanctuaire sont du *Genovesino.*

Le cul-de-four du chœur est peint à fresque; on y a représenté cinq couronnes d'épines; un rang d'Evêques & de Cardinaux sont sur la premiere, un rang de Bénédictins sur la seconde, un d'Augustins sur la troisieme, un autre rang d'Augustins debout sur la quatrieme, un rang d'Augustines debout sur la cinquieme; les Anges qui forment une gloire leur distribuent des couronnes d'épines; ce n'est qu'une Capucinade mal peinte.

On conserve encore à S. Marc deux beaux tableaux de Paul Lomazzo, surtout la chûte de Simon le magicien; c'est une fresque un peu effacée. Il y a dans le mur du cloître un tombeau antique, au-dessus duquel on voit sculptées trois graces nues, dont deux qui sont vues pardevant, montrent trop distinctement le caractere de leur sexe; elles sont d'une belle forme. Ce cloître étoit peint à fresque, mais il est blanchi actuellement.

S. CARPOFORO, petite église bâtie, à ce qu'on conjecture, sur les ruines d'un ancien temple de *Vesta.* On voit en de-

dans près de la porte, quatre colonnes de porphire d'environ dix pieds, mais elles sont caſſées & ne servent que d'objet de curioſité.

Collége de Brera.

BRERA, grand & beau collége qui a le titre d'Univerſité. Il étoit habité par 80 Jéſuites, & l'on y inſtruiſoit 1200 écoliers; le collége du Pleſſis à Paris n'en a pas autant. Celui de Milan avoit appartenu à une célebre Congrégation appellée des *Humiliés*, qui fut abolie en 1571, en conſéquence de la fureur de quelques religieux de cet ordre qui avoient voulu aſſaſſiner S. Charles (a).

On voit dans ce collége un grand & bel eſcalier, avec de belles galleries à deux étages portées par des colonnes grouppées de granite; le premier ordre eſt dorique, le ſecond ionique; peut-être que les travaux qui ſont au fond des galleries, nuiſent à la ſimplicité de cette architecture. Cette colonnade devoit être répétée de l'autre côté de la cour; mais telle qu'elle eſt, c'eſt un des plus beaux édifices de Milan.

On remarque au pied de l'eſcalier une

(a) Voyez l'ouvrage du P. Tiraboſchi, intitulé: *Vetera Humiliatorum monumenta, in-4°.* 1766.

ſtatue coloſſale de la Vierge ſur un croiſſant, & à quelques pieds delà un globe de marbre ſurmonté par un dragon de bronze. Autour de ce globe, il y a une zone de bronze, qui préſente en relief quelques ſignes du Zodiaque, parmi leſquels eſt le Verſeau, & c'eſt de l'urne de ce verſeau, que l'eau ſort quand on fait jouer la pompe qui eſt près de ce globe.

La bibliotheque du collége de Brera eſt une des plus belles de Milan; & l'on y a encore réuni celle de Pertuſati; le cabinet de médailles eſt le plus complet de la ville; il renferme trois parties principales. La premiere contient les médailles des empereurs & des villes; il y en a une ſuite en grand bronze, & une en moyen & en petit bronze; l'une & l'autre ſont très-nombreuſes. Non-ſeulement on y trouve les médailles de tous les empereurs, excepté le petit nombre de celles qu'il eſt preſqu'impoſſible de trouver, mais pluſieurs de ces empereurs y ſont ſous des formes différentes : il y a entr'autres une médaille de Gordien le pere, & une d'Annia Fauſtina, femme d'Eliogabale, qui ſont très-rares. Médailles.

La ſeconde partie contient les mon-

noies des villes & des princes dans les bas fiecles, dont on peut voir le catalogue dans le recueil de differtations fur les monnoies d'Italie, donné par M. Argelati. Depuis mon voyage M. l'abbé Giordano y a fait des augmentations confidérables.

La troifieme partie comprend les médailles frappées à l'honneur des grands hommes, & il y en a beaucoup. On conferve encore dans ce cabinet plufieurs médailles des Papes & des bas-reliefs antiques de bronze.

Obfervatoire de Brera.

L'OBSERVATOIRE du collége de *Brera*, que l'on termina en 1766, eft un des plus commodes, des plus folides, des plus ingénieufement difpofés & des mieux affortis que je connoiffe. Le P. Bofcovich en donna le plan, il en fit exécuter le modele, & en dirigea la conftruction; il contribua même de fes propres deniers à cette conftruction, tandis que le P. *Palavicini*, recteur du collége de Brera, faifoit contribuer la maifon pour la majeure partie. On fit venir de Londres un excellent Télefcope de Short, avec un Micrometre objectif acromatique, c'eft-à-dire, compofé de différentes fortes de

verres, dont le mélange corrige l'aberration des couleurs, & rend les instrumens plus parfaits. On a fait venir aussi de Paris un quart de cercle mural & un sextant, de six pieds de rayon; une lunette méridienne ou instrument des passages, propre à observer les astres dans le méridien; une lunette parallatique propre à suivre leur mouvement diurne dans toutes les parties du Ciel. Ces trois instrumens sont de Canivet, le plus habile artiste qu'il y eut alors à Paris, pour les grands instrumens de mathématiques. L'horloge ou pendule astronomique, dont on se sert dans cet observatoire, est de M. le Paute, célebre horloger du roi à Paris, qui en a fait pour la plupart des observatoires de l'Europe. La verge est composée de neuf regles, pour remédier à la dilatation que produit la chaleur. Le P. la Grange, dont nous parlerons ci-après, fut demandé par le collége de Brera, & il y a travaillé plusieurs années aux observations astronomiques. Le P. Luino y fut aussi employé; le général avoit même décidé qu'il y auroit de jeunes Jésuites du royaume de Naples, qui seroient occupés de cette partie, sous la direction du P. la

Grange. Actuellement MM. de Cesaris, & Reggio, continuent à faire la réputation de l'observatoire de Milan. Ils ont acquis de nouveaux instrumens, on a augmenté les bâtimens, & il paroît chaque année un volume d'éphémerides qui contient diverses observations.

Un des obstacles qu'on trouva dans la construction de cet observatoire, vint de la part d'un couvent dont les religieuses se plaignoient d'être dominées du haut de cet observatoire, jusques dans l'intérieur de leurs cellules. Les sciences n'y sont pas encore au point de mériter le sacrifice des petites formalités, ou des bienséances d'étiquette : on eût pû répondre à ces bonnes Sœurs, que rien n'est si aisé que d'avoir des rideaux de fenêtres, & que dans un jardin il ne doit se passer rien qui ne puisse être vu de tout le monde; mais on commença par examiner sérieusement & longtemps le sujet de leurs plaintes, & l'on ne passa qu'avec quelque peine sur cette difficulté.

On a mis encore au collége de Brera l'académie de peinture & de sculpture, & le cabinet de physique.

La porte de la ville, qui est près du

collégé de Brera, s'appelle *Porta Beatrice*, du nom de Beatrice d'Est, femme de Louis Sforce, duc de Milan, parce que ce fut cette princesse qui la fit réparer; on l'appelle aussi porte S. Marc, à cause de l'église qui en est proche. C'est à cette porte que commence le canal de l'Adda, dont nous parlerons dans le Chap. XXIV.

On peut voir encore l'église de S. Eusebio qui est vis-à-vis de Brera; la *Casa Cusani*, dont la façade est d'une grande & belle architecture, quoiqu'on y trouve des défauts; & la *Casa Simonetta*, où logeoit la comtesse Simonetta qui avoit été créée princesse de *Varese*, dans le temps où le duc de Modene pensoit à déclarer son mariage avec elle. Cette maison est meublée richement: celle qui l'avoit fait faire, avoit pour le goût & pour les modes Françoises une inclination décidée; mais elle étoit si gracieuse, que les Anglois & les Allemands se flattoient également d'avoir chez elle la préférence.

En revenant vers le milieu de la ville, on trouve l'église de S. Joseph, où il y a un bel autel, & une autre église appellée Il Giardino ou *Santa Maria del*

Giardino, remarquable par la grande largeur du vaisseau ; la voûte est formée par de grands arcs surbaissés. La CASA PORTA est une belle maison, que l'on peut voir un peu plus loin.

. Le théâtre qui est dans ce quartier, a été bâti à la place de *la Scalâ*, qui étoit une assez belle église, avec un chapitre royal. Cette église avoit été bâtie sur les ruines du palais des Turriani, après leur expulsion ; & Regina, femme de Barnabé Visconti, & fille des Scaliger ou seigneurs de la Scala, souverains de Vérone, en avoit été la fondatrice.

. La salle du théâtre qu'on y voit actuellement a été bâtie en deux ans, par un certain nombre de particuliers, qui se sont remboursés sur la vente des loges; les premieres se sont vendues jusqu'à 1400 livres. Mais outre cela on est obligé de payer 200 livres par année, & trois paules pour l'entrée de chaque personne qui va aux loges.

L'extérieur de ce bâtiment est beau ; on entre par un grand vestibule qui conduit au parterre & à deux grands escaliers pour cinq rangs de loges. Il y a un 6e rang pour les domestiques ; mais on

on y va par un autre eſcalier. Une grande terraſſe communique aux loges, & l'on peut y aller prendre l'air.

Les loges ſont grandes & commodes; des perſonnes qui y paſſent le quart de leur vie, doivent être jalouſes de les meubler agréablement. Vis-à-vis de la loge eſt un office où l'on ſert les rafraîchiſſemens, & où l'on fait rechauffer les plats quand on veut ſouper dans la loge; les domeſtiques s'y tiennent pour être à portée de ſervir.

M. l'archiduc a vis-à-vis de ſa loge un appartement & même une chambre à coucher. Ce prince s'intéreſſe à ce ſpectacle, & contribue à le rendre magnifique; on y voit quelquefois 400 perſonnes & 40 chevaux ſur le théâtre, & à l'exception des danſes & des machines, cet opéra l'emporte ſur celui de Paris.

On joue l'opéra à Milan pendant le carnaval; la comédie ſuccéde à l'opéra; mais en automne il n'y a aucun ſpectacle. L'uſage de tenir aſſemblée dans les loges, d'y recevoir des viſites, d'y faire la converſation, d'y jouer, eſt auſſi commun à Milan que dans le reſte de l'Italie. On prend peu de part au ſpectacle, ſi ce n'eſt à l'inſtant de quelque ariette

de préférence, & l'on se donne la liberté de la faire répéter 3 à 4 fois. Le parterre y fait un bruit scandaleux : il n'y a qu'à Rome où les loges sont dans l'obscurité, & où l'on est forcé d'écouter les acteurs ; on le fait d'ailleurs par goût dans une ville, où le spectacle n'est ouvert que pendant le carnaval, & quelquefois point du tout. Il est vrai qu'à Venise, on ferme quelquefois les loges avec des volets pour ne pas troubler le spectacle par le bruit ; mais ce n'est pas là le goût général des femmes qui aiment assez à se montrer & à voir. En été le spectacle commence à 9 heures, & finit à une heure du matin.

CASA CLERICI, maison superbe, meublée avec magnificence, & dans le meilleur style ; c'est ce que l'on cite de préférence à Milan pour un modéle d'élégance & de goût. Le prince gouverneur du Milanez y a logé.

S. FEDELE étoit la maison professe des Jésuites ; on y a mis les Barnabites ; l'église est belle, l'architecture est du Pellegrini. Elle est décorée d'un ordre Corinthien qui est estimé, quoique l'architecte y ait pris bien des licences. Il y a dans la seconde chapelle à droite un

morceau ſingulier d'architecture; le fronton qui eſt derriere l'autel, avec ſon entablement, eſt porté par deux Anges qui ſoutiennent les chapiteaux d'une main, tandis que de l'autre ils tirent à eux chacun une colonne pour la placer ſous ſon chapiteau; idée folle qui n'a pu être enfantée que par l'envie de faire du nouveau, & qui du reſte produit un mauvais effet dans l'exécution. Il y a ſix colonnes de granite rouge d'une hauteur prodigieuſe.

CASA MARINO, ſituée fort près de S. Fedele; c'eſt un des plus beaux palais de Milan, qui appartient à la maiſon Omodei, qu'on loue pour y placer la douanne & l'hôtel des Fermes. Il a trois étages; le premier eſt dorique, le ſecond ionique; le troiſieme eſt un mauvais compoſé de cariatides, qui tiennent lieu de colonnes.



CHAPITRE XXII.

Description du carré du Lazaret.

REVENUS ainsi dans le centre de la ville, après avoir parcouru le premier carré ; c'est-à-dire, celui du nord-ouest, qui est le quartier de la citadelle, nous repartirons des environs de la cathédrale pour aller au nord-est, dans le quartier du Lazaret.

On trouve d'abord le *Corso di Porta orientale* grande & belle rue, près de laquelle est le palais DURINI, remarquable par une belle architecture. A l'entrée de cette rue est l'église de S. Babila ; on conjecture qu'à cet endroit il y avoit un temple du soleil : près de cette église est un lion, élevé sur une colonne, monument d'une victoire que les Milanois remporterent sur les Vénitiens. Plus loin est la *Casa* ARESE, dans laquelle il y a de belles peintures.

LE SEMINAIRE, fondé par S. Charles, est d'une belle architecture, de Jo-

ſeph Mela, avec une colonnade fort noble & fort majeſtueuſe, à double étage, autour d'une cour carrée, d'environ 130 pieds. Le premier ordre eſt dorique, le ſecond ionique; les colonnes ſont d'un granite appellé pierre azur ou *migliarolo*, dont nous parlerons ci-après, & qui n'eſt point poli. Ces colonnes ſont grouppées & laiſſent entr'elles neuf eſpaces; le coup-d'œil général a quelque choſe de grand & d'agréable. La porte d'entrée eſt à boſſages & à refends, trop travaillés. Les deux figures de la piété & de la ſageſſe y ſont en gaîne, & ne ſont pas un bon effet; la ſageſſe eſt trop découverte.

S. PIERRE CÉLESTIN eſt la premiere égliſe que l'on trouve en ſuivant le canal, après être ſorti de la premiere enceinte de la ville.

LE COLLÉGE HELVÉTIQUE, qu'on rencontre peu après, eſt un des beaux établiſſemens de S. Charles Borromée. Le bâtiment eſt magnifique. L'architecture eſt de *Pelegrino Pelegrini*. On trouve que la façade & la porte d'entrée ont l'air un peu lourdes. L'intérieur a deux grandes cours qui communiquent l'une à l'autre par un veſtibule de colonnes

qui forment un percé assez heureux. Ces cours sont environnées de deux galleries à jour, l'une sur l'autre : le premier ordre de la premiere cour est de colonnes doriques ; le second ordre est de colonnes ioniques. On a employé les mêmes ordres dans la seconde cour, mais il n'y a des colonnes que de deux côtés ; & dans les autres, on a mis au second ordre des pilastres au lieu de colonnes. Toutes les colonnes sont à égales distances les unes des autres : elles sont de pierre *azur*. Cet édifice a en général un air très-grand, quoique l'architecture soit maigre dans les détails.

S. DIONISIO, église bâtie à l'honneur de S. Denis, archevêque & citoyen de Milan, qui mourut en exil dans la Capadoce, & dont S. Ambroise obtint les reliques pour les placer dans cette église. Elle est occupée par les Servites ; ils y font voir un trou qu'ils disent être l'endroit où S. Barnabé planta la Croix en arrivant à Milan. C'est auprès de cette église que Louis XII monta à cheval pour faire son entrée à Milan, comme on le voit par cette inscription qui est à côté de la premiere porte d'entrée, sur la gauche.

Digitized by Google

M. D. IX. 1ª. *Julii Ludovi. Galiar. Rex Et Mli Dux, parta de Venet. victoria, hic equum ascendit ut in urbe triumpharet. Jussu Jafredi Carolipsidis lapis iste erigit. Die* 29 *Junii* 1510.

LAZZARETTO, hôpital situé hors de la porte orientale ; c'est un grand édifice construit autrefois pour les pestiférés, par Louis Sforce, en 1489, & que Louis XII fit achever en 1507 : il sert aujourd'hui de caserne & d'écuries pour les chevaux des gardes du corps ; & l'on seme du gazon dans la cour. Ce seroit un bel emplacement pour une foire. On est étonné de la grandeur & de la solidité de ce bâtiment, qui fait la plus belle perspective ; il a 203 toises de longueur & 197 de largeur ; les grands côtés ont chacun 131 arcades, & les petits côtés en ont 127 ; ces arcades sont portées par de petites colonnes mesquines d'un ordre composé, & renferment 296 chambres à cheminée, qui toutes reçoivent l'air des deux côtés, & ont la vue sur une vaste cour au milieu de laquelle est la chapelle. La destination de ce bâtiment exigeoit en effet cette grande masse d'air qu'on y avoit menagée, & ce courant d'air sans cesse renouvellé dans toutes les parties du bâtiment. Lazaret.

CASA DI CORREZIONE est un hôpital général situé au nord de la ville, & nouvellement rebâti au-dedans du rempart près de la porte-neuve, dans lequel on renferme les personnes de mauvaise vie. Il y a deux grandes galleries auxquelles répondent les portes des prisonniers. On se propose d'étendre cet établissement, de maniere à pouvoir soulager les pauvres, & faire travailler ceux qui peuvent y être utiles, comme dans les maisons de l'hôpital général de Paris.

En sortant par la porte-neuve, on peut voir le *Naviglio di Martesana*, canal qui va se joindre à l'Adda, à moitié chemin de Bergame du côté de l'orient; nous en parlerons dans le Chap. XXV.

S. ANGELO est une jolie église que l'on trouve en revenant de l'hôpital général; elle est ornée en dehors de statues & d'obélisques de marbre; au dedans il y a de très-belles chapelles, des tableaux & des statues remarquables.



CHAPITRE XXIII.

Description du carré de la Porte Romaine.

LE troisieme carré de la division que je me suis faite pour parcourir Milan, est au sud-est, c'est celui de *Porta Tosa*, & de *Porta Romana*. La premiere chose qu'il contient aux environs de la cathédrale, est l'ARCHEVÊCHÉ : ce palais est moins remarquable par son architecture, que par une belle collection de tableaux, dont quelques-uns sont des premiers maîtres d'Italie. Il y a dans la gallerie un S. Jérôme de *Cesare da Sesto*, une Adoration des Mages de *Morazzone*; cet ouvrage a quelque chose du Titien, à qui on l'a attribué; mais la composition est éparse, les figures isolées, la Vierge a peu de noblesse, elle est incorrecte de dessin. L'Archevêché.

David qui a coupé la tête à Goliath, & Judith qui coupe la tête d'Holopherne; deux petits tableaux du *Guerchin*, peints

ſur ardoiſe. Il y a beaucoup d'action & d'expreſſion dans le dernier, il eſt même piquant d'effet, quoique le coloris n'en ſoit pas bien vrai.

Un S. Sébaſtien du Caravage traité dans le clair ; la tête a de l'expreſſion, mais peu de nobleſſe.

Moyſe ſauvé des eaux, par le *Giorgion ;* ce tableau eſt regardé comme un chef-d'œuvre ; les têtes en ſont belles & pleines d'expreſſion, les chairs très-vraies; on trouve cependant qu'il n'eſt pas bien composé, que les figures ſe grouppent mal, que le peintre a trop employé de draperies noires, qui par le temps ont changé, & ont gâté l'effet du tableau : la perſpective y eſt mal obſervée.

Une Magdeleine à qui un ange parle ; elle eſt du *Proccacino*, & d'une grande maniere.

La femme adultere, du *vieux Palme*, tableau composé ſagement, & l'un des meilleurs de ce maître pour la couleur locale & l'expreſſion. Il pourroit y avoir plus d'intelligence de clair-obſcur. Une autre femme adultere, du *Tintoret*, ſuivant M. Cochin.

Un tableau de trois peintres différens ; ſainte Rufine prête à recevoir le

martyre, par le *Proccacino* : Sainte Seconde déja morte, du *Cerano*; un bourreau, qui a été peint par *Morazzone.* Ce tableau est vigoureux de couleur; mais les ombres sont si fortes & si noires, qu'elles détruisent le bon accord du tableau.

Le mariage de sainte Catherine, par le *Proccacino.* L'Enfant Jesus lui donne sa main à baiser. La sainte est belle, mais les anges de derriere sont trop vigoureux de couleur, & il n'y a pas assez de variété dans les chairs des différentes figures.

Dans une des chambres de cet archevêché, il y avoit douze tableaux de Jean-Paul *Panini*, qui depuis ont été transportés à la campagne. On peut consulter une liste particuliere des tableaux de la gallerie, lorsqu'on veut plus de détail.

On y montre aussi un dessin de Michel-Ange, sur papier, qui représente un grouppe nud; & deux dessins de *Leonardo da Vinci.*

CARCERI, les prisons; on y entre par une belle & grande cour, & par un portail d'une très-bonne architecture; je ne crois pas qu'il existe une prison dont les

abords soient aussi magnifiques ; voilà pourquoi l'on dit à Milan que cette façade fait mentir le proverbe François, *triste comme la porte d'une prison.*

CASA CASTELLI, que l'on trouve près du canal, en allant par le *Corso di Porta Tosa*, est un des plus beaux palais de la ville. Il est meublé avec autant de goût que de richesse : on y voit de beaux tableaux, une bibliotheque, une collection d'instrumens de physique & d'astronomie. Le marquis Castelli est recommandable par ses connoissances & par l'emploi qu'il fait de ses richesses.

LA PASSIONE, église des chanoines réguliers, appellés *Rocchetini* à cause du rochet blanc qu'ils portent sur leur habit, de même que les chanoines de sainte Genevieve en France. On arrive à cette église par une belle allée : la façade est fort belle ; on y lit cette inscription, *Amori & Dolori Sacrum.* Plusieurs bas-reliefs représentent d'une maniere expressive & pathétique, les différens mysteres de la Passion. Dans la premiere chapelle à droite, il y a une sainte famille du *Campi* bien coloriée ; tous les caracteres en sont vrais, l'Enfant Jesus est bien de chair, & a une attitude naïve ; mais

les deux Anges de la gloire sont trop bruns & d'une couleur enfumée; d'ailleurs la disposition des jambes de la Vierge, & celle de S. Joseph, sont trop semblables, & également mauvaises; ce qui donne aux draperies un mouvement qui n'est pas heureux.

Au-dessus de la porte, S. Charles Borromée à son bureau, méditant sur un livre, à côté duquel est son déjeûné: tableau de Campi bien composé, & où il y a de l'expression; les ombres en sont un peu dures, la main incorrecte; mais les accessoires sont vrais & bien rendus. Il y a dans cette église d'autres bons tableaux, détaillés dans la description de Milan. On y voit aussi un mausolée en marbre de Carrare, de l'archevêque Birago, fondateur de l'église, en 1487. Le grand autel est des plus riches. La boiserie du chœur est très-recherchée.

FOPPONE, ou *Sepolcri del ospital maggiore*, grand portique d'une forme à peu près circulaire, nouvellement construit aux frais de M. Annone, marchand de soie, qui s'y est fait enterrer; on arrive à ce cimetiere par une belle allée, & le coup-d'œil en est frappant; le portique

Charniers de l'hôpital.

eſt ſoutenu par un grand nombre de colonnes doriques de granite, de 10 en 10 pieds, avec des grilles de diſtance en diſtance. Sous ce portique ſont les caveaux qui ſervent de ſépulture; dans l'eſpace vide, on a bâti une égliſe qui eſt en forme de croix; elle eſt très-fréquentée par les Milanois. Le portique eſt régulier & percé de fenêtres qui donnent ſur la campagne & ſur la ville; il a un air de grandeur, & n'a point du tout l'aſpect lugubre & funéraire de ſa deſtination.

En revenant, on paſſe devant S. Philippe de Néri, qui eſt une petite égliſe de religieuſes, aſſez jolie.

Barnabites. S. BARNABA, c'eſt la premiere égliſe de l'ordre des Barnabites, ou Clercs réguliers de S. Paul, & celle qui a donné le nom à leur congrégation. Les Barnabites furent inſtitués à Milan en 1530, par trois ſaints perſonnages, nommés Morigia, Ferrari & Zacharie de Crémone, qui s'unirent dans l'intention de prêcher, d'enſeigner la jeuneſſe, de confeſſer & d'exercer le ſaint miniſtere, ſous la direction & ſelon les vues des évêques diocéſains. S. Charles Borromée fit le plus grand cas du P. Baſcapé,

religieux de cet ordre, & l'employa dans le gouvernement de ſon diocèſe; ce Saint préſida à un chapitre général où les Barnabites dreſſerent la plupart de leurs conſtitutions, & il ſe retiroit quelquefois chez eux pour y faire des retraites; auſſi montre-t-on encore ſa chambre dans ce couvent, de même que celle de S. François de Sales qui y a logé.

Le grand autel de cette égliſe eſt remarquable par ſa propreté & ſa richeſſe; il eſt tout garni de petits panneaux d'écailles enchâſſés dans des cadres d'argent, ce qui lui donne un air de marqueterie. Le deſſin en eſt ſimple ſans être d'un excellent goût.

En s'éloignant de nouveau du centre de la ville, pour aller dans le *Borgo di Porta Romana*, on alloit voir la bibliotheque Pertuſati, que la ville a achetée, & qui eſt placée au collége de Brera. On l'eſtimoit encore plus que la bibliotheque Ambroſienne, pour la rareté des livres & des éditions. Le préſident Pertuſati qui l'avoit formée, mourut vers 1755; c'étoit l'ami le plus puiſſant & le plus zélé des gens de Lettres; il avoit un cabinet de machines,

& un recueil de plus de 12000 médailles, fait au commencement de ce siecle, où le goût des médailles étoit fort répandu.

Près delà & vis-à-vis le *Paradiso*, étoit l'habitation ou plutôt la retraite de Mlle Agnesi, dont nous parlerons à l'occasion des gens de lettres de Milan.

Antonio. S. ANTONIO, église de Théatins. On remarque au second autel un S. André Avelino qui tombe en extase en montant à l'autel, par *Francesco del Cairo*, bien composé, d'un effet piquant, mais d'une couleur factice. A la troisieme chapelle une sainte Famille, d'une couleur gracieuse, mais dont les figures sont trop longues & d'ailleurs médiocres : le peintre n'est pas connu.

Hôpital. OSPEDALE MAGGIORE, bâtiment vaste, & qui a un air de grandeur & de noblesse, tel qu'il convient à un édifice public ; mais il n'a point l'apparence d'un hôpital. Le portail est moderne ; il y a un nouveau bâtiment dont la cour est carrée, elle a près de 300 pieds ; elle est environnée de deux rangs d'arcades qui forment un portique à double étage, ou deux galleries l'une sur l'autre ; le premier rang est en colonnes ioni-

ques, le second en colonnes composites, toutes de granite ou de pierre azur : un des rangs a 21 arcades, l'autre 19. Il y en a qui trouvent l'architecture un peu lourde. L'on entretient dans cet hôpital 7 à 8 cents malades, il y en a eu même jusqu'à 1700 dans des temps d'épidémie. Il y a aussi des salles où l'on fait travailler à différens métiers un très grand nombre d'ouvriers. Ce bâtiment fut construit du produit de la succession d'un riche Milanois, nommé Jean Pierre Carcano. Il y a dans la grande cour une église, dont le grand autel est orné d'une Vierge, du Guerchin. L'ancien bâtiment a quatre cours à portiques, il fait comme une aîle du bâtiment total, & il y en a une autre qui est moderne, mais qui n'a pas encore de façade.

S. STEFANO, église située sur la place du Broglio ; c'est la septieme basilique de la ville, dans l'ordre où on les visite pour gagner des indulgences. On l'appelle aussi S. *Stefano alla Rotta.* C'est-là que Galeas-Marie Sforce, duc de Milan, devenu odieux aux Milanois par sa férocité & ses débauches, fut assassiné le 26 décembre 1476. On y montre la

place, où l'on prétend que par un miracle, le ſang des Catholiques fut ſéparé de celui des Ariens, après une eſcarmouche entre les deux partis.

CHAPITRE XXIV.

Deſcription du carré de la porte du Téſin.

LA quatrieme partie de Milan qui eſt au ſud-oueſt, renferme le côté de S. Celſe & de la *porta Ticineſe*; pour le parcourir avec méthode, en partant du centre de la ville, on commence par le palais du gouverneur.

CORTE DUCALE ou palais ducal; il a été reſtauré ſur les deſſins de Vanvitelli, à l'occaſion du mariage de M. l'archiduc Ferdinand, gouverneur du Milanez. Dans la ſalle du ſénat, il y a un tableau de J. C. portant ſa croix, par Daniel Creſpi; & dans la chapelle du ſénat, la venue du S. Eſprit par Antoine Campi.

La ſalle du ſénat eſt petite, mais on

se proposoit d'en disposer une beaucoup plus grande qui est derriere la chapelle.

C'est aussi dans ce palais que s'assemble le tribunal ou conseil ordinaire des finances, appellé *il Magistrato*, ou *la Camera.*

LE THÉATRE étoit attenant à ce palais; M. Patte en a donné le plan dans son architecture théâtrale. Ce théâtre a été brûlé en 1776, mais il a été rebâti à la Scala, & l'on a bâti ici une belle salle de bal, qui appartient à M. l'archiduc; elle est richement ornée.

De-là en allant à S. Nazaro, on peut passer par *Casa Annone*, palais qui mérite d'être vû.

S. NAZARO, grande église collégiale, la sixieme basilique de Milan, avec un chapitre séculier. On entre par un vestibule octogone où l'on voit les tombeaux de la famille des *Trivulzi*, & spécialement de Jean-Jacques Trivulce, maréchal de France, qui commanda sous Charles VIII, Louis XII & François I, & se distingua dans les batailles de Fornoue, d'Agnadel, de Novare & de Marignan; il mourut en 1518.

Cette église est près de la porte Ro-

maine dont on doit remarquer la construction : toutes les pierres y sont taillées en échellons, & forment un assemblage d'une solidité singuliere.

S. PAOLO ; c'est la plus belle église de religieuses qu'il y ait à Milan ; la façade en est sur-tout remarquable. Le maître-autel est joli ; on y voit de beaux tableaux de *Campi*.

MADONNA DI S. CELSO ou *Madonna del Celso*, que l'on trouve après être sorti de la premiere enceinte de la ville, est une des églises les plus estimées de la ville; son architecture est d'*Alessio Perugino*, cependant on y remarque un ordre dorique au-dessus du corinthien, ce qui blesse les yeux accoutumés aux proportions reçues. La façade qui donne sur la rue, a 3 portes formées par des arcades décorées de colonnes corinthiennes, cette façade est simple & d'un bon genre. On trouve ensuite, comme dans les anciennes basiliques, une cour environnée d'une belle colonnade ; le portail de l'église est moins bon, étant trop divisé & chargé de parties qui s'accordent mal ensemble : on y voit des colonnes de marbre d'Afrique, des statues d'Adam & d'Eve par *Astaldo de' Lorenzi*, qui sont assez bien

pensées, dont les mouvemens tiennent de l'antique, & dont les contours sont assez coulans (a). Les deux Sybilles de marbre qui sont assises sur les coins du fronton de la porte, sont de Annibal *Fontana*, & ne sont pas mal. Il y a aussi des bas-reliefs, mais moins estimés, & qui sont un peu lourds. En entrant dans l'église, on voit à gauche au-dessus d'une porte des bas côtés une Vierge en marbre qu'on croit d'Annibal Fontana; elle étoit placée autrefois dans le portail, d'où on l'a tirée pour la mettre en-dedans de l'église; elle a beaucoup d'expression. Auprès du chœur à gauche, il y a une autre Vierge, & dans trois niches, entre les piliers voisins du chœur, un S. Jean-Baptiste & deux Prophetes; le S. Jean est d'Annibal *Fontana*, & les Prophetes sont de la main de Lorenzi; ces quatre figures sont fort belles, cependant elles sont un peu courtes, & les plis ne forment pas d'assez grandes masses.

L'autel est orné de pierres dures avec beaucoup de richesse. Le pavé & les murs sont revêtus de marbre; l'autel de la Vierge est enrichi de quatre colon-

(a) Il y a des personnes qui les attribuent à Adolphe Florentin.

nes d'argent, dont les bases & les corniches sont dorées; on y voit un grand nombre de lampes d'argent d'un très-grand poids, & d'un travail précieux.

On remarque dans cette église une Vierge avec S. Jérôme, de *Paris Bordone*, disciple du Titien, &c. Dans la seconde sacristie, un tableau qu'on assure être de Raphaël, mais M. Gougenot croit que ce n'est qu'une copie, ou un ouvrage de quelqu'un de son école. Il représente la Vierge avec J. C., S. Joseph & S. Jean-Baptiste. Il y a aussi une Vierge avec sainte Elizabeth & S. Jean-Baptiste jouant avec un agneau, tableau fait par *Sabai*, mais sur les dessins de *Leonardo da Vinci*; ce tableau est médiocrement composé. Le fond est dur & mauvais; les têtes, quoique sur des plans différens, y sont peintes avec la même force, elles sont trop rouges, d'une maniere seche, & trop finies; cependant les caracteres en sont beaux. Enfin on y montre un buste de S. Charles, moulé sur le saint même, après sa mort.

Dans l'église de S. *Celso*, qui est près delà, on montre une transfiguration de *Procaccini*. On peut aller ensuite jus-

qu'à *porta Ticinese*, hors de laquelle est une grande place pour le marché aux chevaux, & où commence le grand canal qui va au Tésin, avec la branche qui va du côté de Pavie : celle-ci avoit été commencée pour former un canal de navigation; mais n'ayant point été achevée, elle ne sert qu'à arroser les campagnes par des rigoles de dérivation. Vers le même endroit l'*Olona*, vient se joindre au canal, & en augmente le volume d'eau; mais cette riviere est appauvrie par la quantité d'eau qu'on en tire pour arroser les campagnes, & qu'on estime de 600 pouces du pays, chacun produisant 2416 pintes de Paris par minute. A 70 toises de cette embouchure, le canal de l'Adda tombe dans l'Olona, après avoir passé la *Conca* ou écluse qui en est proche.

S. EUSTORGIO, église de Dominicains que S. Eustorge lui-même avoit fait bâtir vers l'an 330, pour y mettre les reliques des trois Rois, qu'il avoit apportées de Constantinople. Après la destruction de Milan, ces reliques furent transportées à Cologne, on n'en conserve actuellement que la Châsse dans l'église dont nous parlons. On y remar-

que le tombeau de saint Pierre martyr en albâtre, qui fut fait vers 1340, par Balducci de Pise, dont on estime le dessin. Le tombeau d'Etienne Visconti, l'un des fils de Matthieu le Grand, ceux des Turiani, celui du savant George Merula, sont aussi dans cette église.

Près delà étoit un champ, où grand nombre de martyrs ont été enterrés; on y voit encore un puits où l'on croit qu'il y eut beaucoup de Chrétiens de précipités. La tradition populaire porte aussi que la fontaine voisine sortit à la priere de saint Barnabé pour baptiser les Néophytes.

LA VITTORIA est une église de religieuses Dominicaines; elle est sur le bord du canal, en dedans de la ville. Elle est décorée de pilastres composites, cannelés, de marbre blanc, d'une architecture fort sage; la coupole est d'une jolie courbure, c'est dommage que l'on ait diminué les grainons jusqu'à la lanterne, & qu'on ne les ait pas arrêtés plus bas. Au maître-autel il y a une Assomption que l'on dit de *Salvator Rosa*, c'est un tableau bien composé, bien dessiné, où il y a beaucoup d'expression; il est un peu gris & peu vigoureux. Au

deux

deux côtés du sanctuaire il y a deux grands & beaux paysages; dans celui qui est à droite, on voit S. Jean dans le désert, par *Francesco Mola*; dans celui qui est à gauche, S. Paul hermite, de *Salvator Rosa*. Au premier autel de la nef à droite, S. Charles donnant la communion aux pestiférés, tableau d'Augustin *Brandi*, composé avec génie, d'une couleur vigoureuse, mais où les ombres sont trop forcées. Tombeaux en marbre noir, des freres du cardinal Omodeo, avec des médaillons; un bel autel de pierres dures; une grande chaire en marbre; une châsse de S. Vast.

S. LORENZO, église que l'on trouve en rentrant dans la ville; elle est annoncée par un beau reste d'antiquité; c'est une colonnade antique, le seul ouvrage des Romains qui soit resté sur pied; on y voit quatre tours antiques qui retiennent l'église, & 8 grandes colonnes corinthiennes cannelées, de marbre, avec leurs chapiteaux; on y a ajouté un fronton moderne. Il y a une inscription à l'honneur de l'empereur Verus, qui se rapporte à l'an 165 de J. C., & donne lieu de croire que ce bâtiment fut élevé à son honneur, quoique le S. Laurent.

principal mérite de ce prince fut d'être gendre de Marc-Aurele, dont il déshonora l'alliance par les plus infâmes débauches. Quelques auteurs croyent que c'étoit un temple d'Hercule, avec des bains bâtis par l'empereur Maximien, qui fut associé à l'Empire l'an 286.

L'église de S. Laurent est une espece d'octogone en treffle d'un plan fort singulier, soutenu par de belles rangées de colonnes, qui font un très-bon effet; il y a quatre grandes tribunes pratiquées dans quatre culs-de-fours qui sont entre les pendentifs du dôme: l'idée de cette architecture paroît avoir été prise de S. Vital, église gothique de Ravenne. Celle de S. Laurent est de *Martino Bassi*, architecte de très-grande réputation, qui fit à Milan plusieurs autres ouvrages considérables. Quoique S. Laurent soit regardé par bien des personnes comme une merveille en architecture, il y en a qui désapprouvent la coupole octogone, dont les côtés sont égaux, appuyée sur une base dont les côtés sont inégaux (a). Il y a dans cette église un chapitre

(a) Au reste on peut voir à Milan des coupoles de toutes les especes & de toutes les formes.

féculier. C'eſt la cinquieme baſilique de Milan.

CASA VISCONTI eſt une des maiſons remarquables de Milan. Nous avons dit ci-devant que les Viſconti ont été long-temps les ſouverains du Milanez, & ceux qui exiſtent encore à Milan, prétendent être les uns d'une branche collatérale à celle qui a régné; les autres de la même branche par un fils naturel.

SANTA MARTA eſt une égliſe du même quartier, où eſt la ſtatue de Gaſton de Foix, avec une inſcription qu'on y plaça en 1624, lorſque la réconſtruction de l'égliſe obligea les religieuſes à démolir ſon tombeau. Les bas-reliefs qui y étoient ſont à Caſtellazzo, chez le comte Arconati, comme nous le dirons en parlant des environs de Milan.

Le cabinet des médailles de M. l'abbé Marquis *Carlo Trivulzi* ſitué ſur la place S. Alexandre, eſt une choſe digne de la curioſité des voyageurs: on y voit auſſi des ſtatues antiques, des vaſes, des manuſcrits & des livres rares; le poſſeſſeur eſt lui-même un homme très-ſavant, quoiqu'il n'ait rien donné au public.

S. ALESSANDRO, églife des Barnabites, avec une très-belle maifon, & un collége qui a le titre d'Univerfité; l'églife eft bâtie fur un plan affez joli; elle eft décorée d'un ordre compofite, mais elle feroit encore mieux, fi elle n'étoit pas couverte de tant de peintures modernes. Le grand autel, & fur-tout le tabernacle, la chaire, les confeffionnaux & plufieurs autres parties de l'églife font ornés de pierres précieufes, comme lapis, agathes, &c. avec une profufion dont je n'ai point vu d'exemple, même dans le refte de l'Italie. On dit qu'elles proviennent d'une fucceffion conteftée, & furent données pour cette églife. La forme générale de l'autel eft bonne; mais les détails ne font pas d'un grand goût, à caufe de la quantité de petites maffes qu'il a fallu former pour employer toutes ces pierres; ainfi il faut fe réduire à eftimer la matiere, plutôt que la forme de toutes ces richeffes. Il y a dans le couvent une bibliotheque, un cabinet d'hiftoire naturelle, beaucoup d'inftrumens & de machines pour la phyfique & l'aftronomie, d'une conftruction moderne.

Dans l'endroit même où eft actuelle-

ment l'église de S. Alexandre, il y avoit anciennement une prison où fut enfermé S. Alexandre, l'un des martyrs de la légion Thébéenne, au temps de l'empereur Maximien, c'est le *Carcere Zebedeo*, sur lequel le P. Grazioli a fait une dissertation dans l'ouvrage que j'ai cité: c'est en conséquence de cet évenement qu'on a changé la prison en une église dédiée au même Saint, mais on ne sait pas en quel temps a été fait ce changement.

COLLEGIO IMPERIALE, collége qui appartenoit aux Barnabites, mais on les a transférés au collége des nobles; c'est celui où habitoit le P. Frisi, l'un des meilleurs mathématiciens de l'Italie, connu dès sa jeunesse par un grand nombre d'ouvrages, & qui a été long-temps professeur de mathématiques à Pise. Ce collége a été vendu, & il est habité actuellement par des particuliers. On trouve ensuite la CASA ERBA, que l'on peut voir en allant à S. Sébastien. Le P. Frisi.

S. SÉBASTIANO, petite église paroissiale, en rotonde d'une belle construction, bâtie aux dépens du peuple & du sénat de Milan, à l'occasion de la peste de 1576. Cette église est près

du *Pozzo*, auberge, où logeoient la plupart des étrangers, & où nous finissons nos courses de Milan (a).

Peintures de Milan.

Les collections de tableaux qui sont à la bibliotheque Ambrosienne & à l'Archevêché ne sont pas les seules qui méritent d'être vues; il y en avoit une immense & précieuse chez M. le comte de Firmian, & d'autres chez M. le marquis Castelli, sur le Naviglio vis-à-vis le *Corso della passione*; chez le marquis Calderara, près S. *Giorgio in Palazzo*; chez le comte Arese vis-à-vis le Séminaire; chez le marquis Corbella près S. Satiro; chez Don Peralta près *Santa Maria del Paradiso*; chez le marquis Gallarati près *Santa Prassede*; chez le marquis Litta, dans le cours de *porta Vercellina*; chez le comte Annone, dans le cours de *porta Romana*, &c. Le cabinet de M. Peralta étoit en vente en 1767; il contenoit, outre beaucoup de tableaux, plus de 13000 médailles, & beaucoup de livres relatifs aux antiquités & aux médailles, en toutes sortes de langues.

La ville de Milan n'est point éclairée

(a) Depuis ce temps-là, l'*Albergo Impériale*, & les trois Rois sont devenues aussi fameuses.

pendant la nuit; on trouve ſeulement devant les principaux palais quelques reverberes, & quelques images devant leſquelles brûlent des lampes. Les rues ne ſont point marquées, mais les demeures ſe déſignent principalement par les égliſes voiſines, & ce ſecours eſt toujours prochain, car il y a environ 260 égliſes à Milan.

En été le cours eſt arroſé par des galleriens, on en attele ſix à une charette qui porte un tonneau, un 7e ſert de cocher, ils ont des fers aux deux jambes, & une chaîne de deux pieds de long leur laiſſe la liberté d'agir. Cela ſert d'exemple pour le peuple.

La ville eſt pavée de pierres roulées, & arrondies par l'Adda ou par les autres rivieres des environs; ces galets ſont toujours des granites rouges, verds, gris, ou d'autres couleurs, ou des pierres qui reſſemblent au porphyre. Ce granite eſt très-commun à Milan, comme nous l'avons déja remarqué; il y en a ſur-tout un qui tire ſur le rouge. On l'appelle dans le pays *Migliaruolo Roſſo*, (on prononce *Miarollo*); il y en a auſſi qui eſt blanchâtre, c'eſt le *Migliaruolo bianco*: le premier vient d'une car-

riere qui eſt près de Baveno, village à 50 milles de Milan aux environs du lac majeur; le ſecond ſe tire des environs de Margozzo, autre village ſitué auſſi ſur le lac majeur à 54 milles de Milan. On en fait des obéliſques, des colonnes, des jambages de portes, des autels, des marches d'eſcalier : on le travaille très-bien, il eſt aiſé à tailler, mais il ſe durcit à l'air; il prend un aſſez beau poli.

Cette abondance de granite eſt un avantage conſidérable pour la bâtiſſe, à Milan, de même que le marbre blanc qu'on tire des montagnes du lac de Côme. Ce marbre n'eſt pas auſſi parfait que celui de Carrare, mais il ne laiſſe pas d'être encore fort beau; la carriere en fut découverte dans le temps que les ducs de Milan entreprirent l'immenſe édifice de la cathédrale; on continue toujours à l'exploiter, & le marbre en eſt actuellement plus beau que jamais, c'eſt une veine qu'on dit avoir cinq milles de longueur ſur 15 à 20 pieds de profondeur (a).

(a) V. M. GUETTARD, *Mémoires ſur différentes parties des ſciences*, &c. Tome 1, page 404.

CHAPITRE XXV.

Des Canaux de Milan.

LES deux grands canaux qui joignent Milan avec l'Adda & le Téfin, font la principale caufe de la fertilité du territoire de cette ville, & la principale reffource du commerce. On a dit qu'ils avoient été conftruits par les François fous Louis XII. Mais il eft prouvé qu'ils étoient commencés long-temps auparavant. Le canal du Téfin, *Navilio di Gaggiano*, *Navilio grande*, fut commencé en 1179, il s'appelloit Tefinello, & ne venoit que jufqu'à Abiate Graffo; en 1257 on le continua jufqu'à Milan; en 1271 on le rendit navigable; il tire fon nom du canton de Gaggiano, par lequel il paffe.

Le canal de l'Adda appellé *Navilio della Martefana*, à caufe d'un canton d'où il vient & qui porte ce nom, fut fait fous François Sforce; il tire fes eaux du fleuve *Adda*; étant arrivé à un mille de la porte neuve, au nord de Milan, il fe trouve

plus haut de 5 pieds que le *Navilio grande* qu'on tire du Téfin. Pour les réunir dans la ville fans inondation & fans chûte, on a pratiqué cinq éclufes qui portent le canal de l'*Adda* jufques dans le canal du Téfin; la premiere au-deffus de Milan à la *Caffina de' pomi*; la feconde à l'*Incoronata*; la troifieme vers l'églife S. Marc; la quatrieme dans *Borgo nuovo*; la cinquieme eft celle de *Viarena* près de la jonction des deux canaux, du côté de *Porta Ticinefe*. Il y en a encore une 6ᵉ près de la porte orientale. *Leonardo da Vinci*, que le duc de Milan avoit fait venir de Tofcane, forma ainfi la jonction des deux canaux, par le moyen des éclufes, dont on venoit de faire ufage à Padoue, d'après l'idée de deux architectes de Viterbe (a). Le P. Lechi donna en 1755 une differtation fur les dégradations arrivées à ce canal, & fur les remedes qu'il étoit néceffaire d'y apporter pour empêcher qu'il ne devînt impraticable, & il fut chargé par M. le comte Crif-

(a) Voyez le traité des Canaux, in-fol. 1778. Chez la veuve Defaint, & le Traité des rivieres & des torrens, par le P. Frifi. Paris, 1774, in-4°. On y trouve des détails fur les canaux de l'Adda & du Téfin, & fur la navigation de ces fleuves.

tiani, de ces travaux, qui ont très-bien réussi (a).

Pour prévenir aussi les inondations qui auroient pu venir de la *Martesana*, on a pratiqué au-dessus de la ville, près de la porte neuve, un déchargeoir, *scaricatorio*, qui porte les eaux hors de la ville, on l'appelle aussi *Redefosso*; il coule tout le long des murs de la ville jusqu'à *porta Tosa*; là il reçoit un ruisseau nommé *Roggia Borgognona*, & se divise en deux branches, l'une prend à gauche vers la Sénavra, qui est une maison de campagne, où les Jésuites faisoient des exercices spirituels; il s'appelle *Naviglietto*; il sert à arroser les campagnes de ce côté-là par un grand nombre de saignées; l'autre branche continue à circuler autour de la ville jusqu'à *porta Romana*, où elle sert aussi à l'arrosement des campagnes. Le P. Lechi a fait imprimer en 1762, un plan des travaux à faire pour empêcher les inconvéniens des eaux de ce torrent.

Il y a encore dans la ville une autre espece de canal appellé *Vecchiabia*, qui sert d'égout souterrain, & va sortir près

(a) Voyez le Journal des Savans, mai 1767.

de la porte du Téſin ; il eſt formé par l'eau de pluſieurs petits ruiſſeaux, qu'on a raſſemblés, & il va ſe rendre dans le *Lambro* vers Marignano, à trois lieues de Milan.

Non-ſeulement ces canaux ſont utiles pour la fertilité des campagnes, ils ſont encore d'un très-grand ſecours pour le commerce ; la *Marteſana* amene du bois & d'autres proviſions néceſſaires à la ville ; le grand canal apporte les marbres du lac majeur, & établit avec Milan une communication très-intéreſſante. La ſcience des eaux & de l'architecture hydraulique, eſt employée dans toute l'Italie avec autant d'intelligence que de ſuccès.

On travaille à un nouveau canal, du lac de Côme à Brivio ; cette ville eſt ſur l'Adda, 5 lieues à l'Orient de Côme en allant du côté de Bergame.

On a fait en 1775, une lieue de canal pour rendre l'Adda navigable, en creuſant 20 & 40 pieds dans le rocher ; M. Chalumeau m'a raconté qu'on y avoit trouvé une ſquelette humain, ayant un dard dans le corps, & un bras humain pétrifié.

CHAPITRE XXVI.

Du Gouvernement & de l'adminiſ-tration de Milan.

LE gouverneur général de la Lombardie Autrichienne eſt S.A.R. M. l'archiduc Ferdinand qui réſide à Milan depuis 1771. Il y a auſſi un miniſtre ou commiſſaire plénipotentiaire de l'empereur, & un ſénateur de régence, qui eſt actuellement M. Pecci. Le ſénat rend la juſtice, enfin les officiers municipaux ſont chargés des détails de la police & de l'adminiſtration intérieure.

Avant l'arrivée de l'archiduc, le duc de Modene qui avoit marié ſa petite fille à ce prince, étoit adminiſtrateur du gouvernement; il tenoit à Milan la place de la reine, il avoit des gardes, & tous les honneurs de la ville, & il commandoit les troupes qui étoient au nombre de 6 mille hommes dans le Milanez; il eſt mort en 1780.

M. le comte Firmian, conſeiller d'é- Le Comte Firmian.

tat, chambellan de la reine & de l'empereur, chevalier de la Toison d'Or, né à Trente, exerçoit à Milan le rang de miniſtre d'état de l'empereur; il reçevoit ſes ordres; il veilloit ſur toutes les parties de l'adminiſtration, avec intelligence, avec zele & avec douceur; il eſt mort en 1782. Son prédéceſſeur, le comte Criſtiani, mort en 1758, étoit auſſi un homme du plus grand *mérite* : fils d'un meûnier du Plaiſantin, & enſuite juge de village, il s'étoit élevé à la plus haute faveur (a). Il avoit le titre de grand chancelier, qui eſt ſupprimé actuellement. Au reſte ſa famille avoit été autrefois diſtinguée, car il fut élu décurion à Pavie, ce qui ſuppoſe de la naiſſance, & ſon fils qui fut chambellan impérial, en a donné les preuves.

Sénat de Milan.

Le ſénat de Milan eſt compoſé d'un préſident & de dix ſénateurs; le podeſta de Crémone & celui de Pavie en ſont membres. Les ſénateurs de Milan jugent en dernier reſſort de toutes les cauſes civiles & criminelles, ainſi que les parlemens en France, & les ſentences de

(a) V. M. Groſley, Tome I.

mort s'exécutent ſans appel. Le conſeil de Vienne a le droit de caſſer leurs jugemens, mais cela arrive rarement. Le préſident du ſénat, en 1766, M. Corrado, étoit un magiſtrat fort appliqué & dont on faiſoit très-grand cas; il y avoit encore parmi les ſénateurs des perſonnes diſtinguées par leur mérite, leur intégrité, & leur ſavoir; M. Verri, M. Pecci, ſont ceux que j'ai oui citer le plus : le premier a fait un très-bon ouvrage ſur la juriſprudence de Milan (a); ſon fils étoit déja placé dans la magiſtrature, & jouiſſoit d'une très-grande conſidération : je le citerai parmi les gens de Lettres.

Le droit romain eſt modifié dans le Milanez comme par-tout ailleurs, par des coutumes & des loix particulieres; la plupart des ſtatuts de Milan ſont du roi Louis XII, & ils s'obſervent encore actuellement.

Il y a un tribunal ordinaire pour les finances, appellé ſimplement *il Magiſtrato*, composé de neuf perſonnes, y

(a) *Comitis Gabrielis Verri de ortu & progreſſu Juris Mediolanenſis Prodromus; ſeu apparatus ad hiſtoriam Juris Mediolanenſis antiqui & moderni. Mediolani, in Regia curia.* 1747. in-fol. 167 pag.

compris le *Presidente del Magistrato*; c'est actuellement le comte *Verri*.

Le *Capitano di Giustizia* est chargé de l'exécution des décrets de justice; il a 30 sbirres à ses ordres, pour l'intérieur de la ville, & 24 pour la campagne. Le capitaine de justice reçoit les plaintes contre les malfaiteurs; il a une partie des fonctions qu'exerçent à Paris le lieutenant criminel & le Lieutenant de police.

Le *Vicario di provisione*, est à Milan le premier officier municipal, ou *Capo della città*, il est à la tête du conseil des 12 *Signori di provisione*, qui sont chargés de l'approvisionnement de la ville, de l'inspection des arts & métiers; & qui fixent le prix des denrées. Le conseil des soixante décurions élit chaque année six sujets, & le gouverneur en choisit un, pour remplir la place *de Tenente Regio*, celui-ci est le second officier de ville, & devient *Vicario di provisione* l'année suivante. On voit les noms de ces magistrats dans le *Calendario Milanese* qui s'imprime chaque année. C'est toujours parmi les nobles & les docteurs du collége, que l'on prend le *Vicario di provisione*.

Les ſoixante décurions, appellés communément *I Seſſanta* ou *Signori della città*, forment le conſeil de la ville, & reglent tout ce qui intéreſſe le bien public ; ce ſont des perſonnes de la premiere nobleſſe qui ſont dans ce conſeil pour toute la vie, & qui, communément, tranſmettent cette prérogative à leurs enfans ; quoique cette ſucceſſion ne ſoit pas de droit, elle eſt du moins de tolérance & d'uſage.

La nobleſſe a par-là beaucoup de prérogatives, de diſtinctions & de part dans le gouvernement ; c'eſt ce qui l'attache à la patrie ; cette petite portion d'influence républicaine a fait un très-grand bien au Milanez, en y retenant la nobleſſe, qui, dans un gouvernement trop monarchique, tend toujours à ſe rapprocher du maître & à ſurcharger les environs de la capitale. La nobleſſe ſeconde les vues ſages & économiques de l'empereur pour le bien de l'agriculture, le ſoulagement des pauvres, l'augmentation de la population.

Le gouvernement eccléſiaſtique eſt confié à un tribunal compoſé de prêtres nommés par l'archevêque. On y juge en dernier reſſort les cauſes civiles &

criminelles des eccléſiaſtiques du dioceſe; mais on n'a pas à ſe plaindre de cette autorité du clergé, parce qu'il eſt très-inſtruit & très-zélé : l'adminiſtration des hôpitaux & l'inſtruction publique forme ſa principale occupation.

C'eſt la ville de Milan qui ſe garde elle-même; car elle a le privilége de ne recevoir jamais de troupes. La milice bourgeoiſe garde les portes en temps de guerre; mais la ville n'étant point en état de défenſe, la milice bourgeoiſe n'eſt point obligée de ſoutenir de ſieges; ſeulement il y a des troupes réglées dans la citadelle pour la défendre. Les troupes que l'empereur entretient dans le Milanez, ſont très-bien diſciplinées & très-bien entretenues.



CHAPITRE XXVII.

De la Littérature à Milan.

La ville de Milan a eu beaucoup de personnages célebres dans les lettres ; l'histoire littéraire de Milan forme seule quatre gros volumes in-folio (a) ; elle fut surnommée nouvelle Athene, & Virgile même y étudia. On compte parmi les anciens auteurs que cette ville a produits, Cæcilius Statius, mort à Rome 168 ans avant J. C., que Aulugelle cite comme le premier des auteurs comiques ; Valere Maxime, que Alciat prouve avoir été de Milan ; Virginius Rufus, général d'armée, dont les ouvrages de rhétorique sont cités

(a) *Philippi Argelati, Bononiensis, Bibliotheca Scriptorum Mediolanensium; præmittitur Josephi Saxii (Sassi) Prodromus de studiis Mediolanensibus & Historia Litterario-Typographica Mediolanensis. Mediolani in ædibus palatinis* 1745, quatre volumes in-fol. ; le premier a 616 pages, les trois autres font ensemble 2 68 pag. V. aussi deux petits ouvrages intitulés : *Hieronymi Tiraboschi Soc. J. de patriæ Historia oratio, Mediolani, in Universitate Braydensi habita* 1759, *& Pauli Frisii prælectio habita Mediolani*, 1764.

par Quintilien, & qui mourut l'an 97; Salvius Julianus, jurisconsulte dont Hadrien faisoit grand cas. Parmi les modernes, Jérôme Cardan, mathématicien célebre, qui a étendu les bornes de l'algebre. On appelle encore regle de Cardan, celle qui sert à résoudre les équations du 3[e] degré, quoique *Scipio Ferreus* de Bologne, & *Nicolas Tartalea* de Bresce l'eussent connue; mais Cardan la développa, en connut tous les usages, il sentit même le cas irréductible qui a tant exercé les mathématiciens; il apperçut la distinction des racines positives & négatives dans les équations supérieures, & par-là il ouvrit la route dans laquelle Harriot, Viette & Descartes, ont fait ensuite de si grand pas. Cardan mourut en 1576. Voyez sa vie par Gabriel Naudé, ses ouvrages composent 10 volumes in-fol.

Concorigio, médecin du 15[e] siecle, fut le premier qui écrivit sur l'anatomie, science qui, dans le moyen âge, avoit été totalement abandonnée; il est regardé comme un des restaurateurs de cette science.

Cavalieri, Hiéronimite, né en 1598, publia en 1635 l'ouvrage célebre des

indivisibles, époque des grands progrès de la géométrie des infinis, où l'on voit la premiere source du calcul différentiel, & dont la seule idée doit immortaliser son auteur ; Galilée l'appelloit un nouvel Archimede. Il faut voir à ce sujet le discours latin du P. Frisi, prononcé en 1764 à Milan, & que je viens de citer.

Alciat, célebre jurisconsulte, auteur de la grande Glose.

Corio, orateur, historien du Milanez ; nous avons cité son ouvrage en parlant de l'histoire de Milan.

Il y a maintenant encore beaucoup de gens de lettres & de bons auteurs à Milan ; voici ceux que j'ai connus.

Le P. Frisi, ci-devant Barnabite, & professeur de mathématiques à Pise, ensuite au collége impérial, qui a donné des ouvrages sur l'astronomie & l'hydraulique, il est regardé comme un des meilleurs mathématiciens de toute l'Italie.

Le P. Ant. *Lecchi*, Jésuite, étoit célebre par ses connoissances dans la théorie des eaux & l'architecture hydraulique ; il avoit donné des élémens de géométrie ; une édition de l'arithmétique universelle

de Newton, avec des commentaires en 3 vol. *in*-8°.; une dissertation sur le canal de Muzza, deux sur le torrent de Redefosso, une sur le *Naviglio grande*, deux sur les digues du Pô, dans les confins du Milanez & du Plaisantin; une sur les torrens de Tradate, Gardaluso & Bozzente, & sur-tout un excellent ouvrage imprimé en 1766, *Idrostatica esaminata ne' suoi principi*, *in*-4°: il fut appellé en 1767 pour l'examen des eaux de Bologne & de Ferrare, & nous parlerons dans la suite de ce qu'il fit pour remédier à cette ancienne calamité.

Le *P. Porta*, Dominicain, a donné plusieurs dissertations savantes; il étoit occupé en 1766 de l'examen des manuscrits orientaux, pour servir à une nouvelle bible poliglotte dont M. Kennicot préparoit l'édition à Oxfort, & pour laquelle l'on avoit consulté les savans de tous les pays, depuis 1760. Il y avoit déja, cent huit copies de variantes déposées dans la bibliotheque Bodleienne, & il y avoit plus de 130 manuscrits de comparés, dont plusieurs venoient d'Italie.

Le comte Gabriel *Verri*, sénateur, a donné l'histoire de la jurisprudence du

Milanez; il a deux fils : le comte Pierre VERRI, conseiller au conseil suprême de Commerce, a écrit des méditations sur le bonheur, & d'autres dissertations métaphysiques & politiques. M. Alexandre *Verri*, son second fils, est auteur de plusieurs articles du journal appellé *il Caffè*, dont nous parlerons ci-après.

Le marquis César *Beccaria Bonesano*, l'un des savans les plus distingués de Milan, n'avoit que vingt-sept ans, lorsqu'il publia le *Traité des délits & des peines*: il le fit imprimer à Monaco en 1764. L'érudition & le jugement dont ce livre est rempli, donnerent à son auteur la plus grande réputation. La Suisse s'empressa la premiere à lui en donner des preuves. Quelque tems auparavant il s'étoit formé à Berne une société de citoyens respectables, dans la vue de concourir à répandre les lumieres les plus utiles aux hommes. Cet ouvrage parut si conforme aux vues de cette société, qu'elle offrit une médaille de vingt ducats à l'auteur anonyme; elle le pria de se nommer, & lui fit un compliment public sur la bonté de son livre. M. l'abbé Morelet le traduisit en françois, & il en a paru une nouvelle tra-

duction en 1783. L'impératrice reine donna des marques de son estime à l'auteur, & créa en sa faveur une chaire *d'économie politique* dans l'université de Milan. Plusieurs souverains ont été si satisfaits du Traité des délits & des peines, qu'ils ont consulté l'auteur sur différents objets de législation. Mais la récompense la plus agréable sans doute pour un écrivain vertueux, est d'être témoin des heureux changemens que ses écrits étoient dignes de produire. On a vu le roi de Suede confirmer les réformes que son pere avoit faites dans la législation, & supprimer de nouveau la *Chambre des Roses*, où l'on exerçoit une torture rigoureuse. En France on a aboli la question préparatoire dont on usoit pour suppléer à des preuves.

Le marquis *Carpani*, qui avoit fait un ouvrage sur les forces & le commerce du Milanez, & le comte *Giulini*, qui avoit donné un grand & savant ouvrage sur les antiquités de Milan, sont morts depuis mon passage.

Le comte *Carli*, est célebre par son traité des monnoies, & par d'autres dissertations savantes; il a été président du conseil

conſeil de commerce, dans le temps qu'il y en avoit un à Milan.

Le *P. Re*, ou *Franceſco Maria de Regi*, Barnabite, étoit ſurintendant des eaux dans le duché de Mantoue, & penſionné de l'impératrice comme un habile ingénieur; il a donné pluſieurs ouvrages de géométrie, & en particulier un livre ſur la meſure des eaux en 1765. Il demeuroit au collége de S. Alexandre, ainſi que le P. Recani & le P. Pini, connus par leur ſavoir. Nous parlerons de ce dernier.

Mlle. *Agneſi* (*Maria Gaetana*) membre de l'Inſtitut de Bologne, eſt connue dans les mathématiques par ſes inſtitutions analytiques en 2 volumes *in*-4°., ouvrage très-ſavant qu'elle avoit donné en 1748, étant encore jeune; on a traduit en françois la partie du calcul différentiel & intégral. J'ai oui dire à M. le préſident des Broſſes, que voyageant en Italie en 1739, il fut auſſi enchanté que ſurpris de l'entendre diſputer en latin & en françois, ſur les courbes, ſur la phyſique Neutonienne, ſur la métaphyſique, avec une facilité & une pureté de langage qui étonnoient tout à la fois les orateurs & les ſavans; parler les langues orientales, & ſoutenir

these, pour ainsi dire, *de omni scibili* à l'âge de vingt ans. Sa sœur étoit grande musicienne, composoit & exécutoit très-bien.

Le P. *Guido Ferrari*, Jésuite, a écrit en latin d'un très-beau style.

M. *Oltrocchi*, oblat de S. Charles, a écrit sur l'histoire.

Les docteurs Branda & Redaelli, gardes de la bibliotheque Ambrosienne.

Le P. Jean *Silva* : le docteur *Sormanni*, bibliothécaire, qui sont morts ; le P. *Branda*, & le P. *Sacchi* Barnabites, le P. *Allegranza*, Dominicain ; le P. *Noghera*, Jésuite, &c. ont donné divers ouvrages d'érudition.

Le P. *Cantova* qui étoit bibliothécaire du collége de Brera, a donné en 1771, une très-bonne traduction des trois livres de Cicéron *de Oratore*, avec des notes.

Le P. *Gianella*, un petit ouvrage sur le calcul des fluxions en 1771.

Le P. *Draghetti* un traité de psychologie.

M. le comte *Andreani*, est le premier qui ait fait construire en Italie un globe pour voyager en l'air, après la fameuse découverte de MM. Montgolfier, & il

a eu la satisfaction le 13 mars 1784, d'être le premier voyageur aërien au-delà des Alpes, comme Mrs. de Rozier d'Arlandes, Charles & Robert, l'avoient été en France dans les expériences du 21 novembre, & du 1 décembre 1783. Voici l'inscription qui sera placée sur un monument qui doit être élevé à cette occasion.

Paullo, Petri Paulli Senatoris F. ANDREANO Patritio Mediolanensi, qui primus omnium extra Galliam Montgolfierium, æmulatus cùm ageret ætatis ann. XX ingenio & sumptu suo globum carbasinum latum ped. LXVIII, subjecto ad aerem interiorem rarefaciendum aheno ignifero, construendum curavit, & in currum pensilem cum Sociis II operariis alacriter ingressus, dux ipse novi itineris, Maxuma inspectante & acclamante frequentia insubrum & advenarum, ex hoc loco avolavit III Idus Mart. an. 1784. Sublatus ped. 2700 in nubes evanuit, post decimam horæ partem emersit. Progressus M. pass. IIII. sponte cùm imber ingrueret aquam flammæ irrorans descendit.

Joannes Marius Andreanus Comes fratri carissimo reduci gratulatus.

On a aussi frappé une médaille à son honneur; il étoit naturel qu'un expérience aussi neuve & aussi singuliere excitât en

Italie le même entousiasme qu'à Paris, où elle avoit fait l'objet unique de toutes les conversations pendant plus d'un mois, à la fin de 1783. Jamais peut-être événement n'avoit produit une si longue sensation, dans cette ville où l'on ne s'occupe jamais longtems du même objet.

M. le chevalier *Landriani* est très-connu parmi les physiciens, comme ayant imaginé le premier, en 1775, l'eudiometre, qui sert à mesurer la salubrité de l'air, d'après les principes de Priestley. Cet instrument a été ensuite perfectionné par Mrs. Fontana, Magellan, &c.

M. *Landriani* a donné en 1783, des opuscules physiques & chymiques sur la formation de l'air déflogistiqué, sur la chaleur des corps, sur la métamorphose des acides; sur un instrument propre à annoncer la pluie, sur la maniere de conserver les couleurs des papillons, &c.

Le P. Hermenegilde *Pini*, Barnabite, professeur d'histoire naturelle, a donné deux volumes *in*-4°. *De venarum Metallicarum ex coctione*, en 1779 & 1780; des observations sur les mines de fer de l'île d'Elbe, & sur le mont S. Gothard; un mémoire où il a fait

connoître beaucoup de formes inconnues jusqu'alors, des cryſtaux de Spath étincellant, pierre vitrifiable dont la caſſure eſt chatoyante, ou à reflets brillans, compoſée de fragmens romboïdaux, & qui étincelle ſous le briquet. Enfin le P. Pini a publié une nouvelle machine à élever les eaux, & des dialogues ſur l'architecture, où il traite des coupoles, & des fortifications des places, par des principes mathématiques.

D. Joſeph *Pecis* a fait des ouvrages d'érudition & de goût ; il a publié un poëme *dell' Auſtriade ;* il a donné à ſon poëme le nom de la maiſon d'Autriche, parce qu'à l'exemple de Virgile & du Taſſe, il y annonce d'un ſtyle prophétique, les héros de la maiſon régnante. Il a donné en 1782 des obſervations ſavantes ſur la campagne de Jules Céſar en Eſpagne, contre les lieutenans de Pompée, 49 ans avant J. C.

L'abbé *Paſſeroni* a fait un poëme burleſque ſur la vie de Cicéron.

L'abbé *Parini* a fait diverſes ſatyres, il paſſe pour un excellent poëte.

Madame la ducheſſe *Sorbelloni* a traduit en italien les comédies françoiſes de Deſtouches.

M. l'abbé *Caſſola* a fait un poëme ſur les métaux, & un ſur l'aſtronomie.

Le P. *Fumagalli*, religieux du couvent des Bernardins de S. Ambroiſe, a donné en 1772, la vie du P. Ilarione *Rancati*, religieux de Milan.

Le P. *Savioli* Barnabite, profeſſeur de mathématiques au collége impérial des nobles, a donné en 1783 des inſtitutions de dynamique.

Je dois citer auſſi un François, dont les talens faiſoient honneur à la ville de Milan; le P. *la Grange*, de Macon, profeſſeur de mathématiques au collége de Brera, habile aſtronome; il avoit donné pluſieurs mémoires & obſervations, dans les 3 volumes de mémoires rédigés à l'obſervatoire de Marſeille, par le P. Pezenas, & qui ont paru à Avignon vers 1755; depuis ce temps-là le P. la Granges eſt retiré à Macon, où il eſt mort en 1783.

Dans l'hiſtoire des académies d'Italie, Milan fournit une époque remarquable: dès l'an 1380 Galeas Viſconti avoit formé une académie d'architecture, à laquelle il aſſiſtoit lui-même.

Académies de Milan.

L'académie *de' transformati* de Milan, s'eſt diſtinguée long-temps par des

productions agréables de poésie; elle s'assemble encore quelquefois, près de S. Fedele.

L'émulation avoit formé, il y a quelques années, une autre assemblée littéraire composée de dix personnes, qui publioient toutes les semaines une feuille d'impression intitulée : *le Café;* c'étoit le P. Frisi, le marquis Beccaria, les comtes Alex. & Pierre Verri, Joseph Visconti, & Pierre Secchi, le marquis Alfonse Longhi, MM. Colpani, Franzi & Lambertenghi. Ils donnoient de petites pieces, des dissertations, ou des remarques sur des matieres de sciences, de belles-lettres, d'agrément ou de critique; les auteurs ne se nommoient point, mais ils étoient désignés chacun par une lettre, cette société a cessé en 1766. Il s'en est formé une autre pour la publication d'un journal, ou recueil de mémoires, *Scelta d'Opuscoli scientifici*, où il a des choses intéressantes.

Quoiqu'il y ait beaucoup de gens de lettres à Milan, il y en auroit davantage, si l'esprit de procédure, le goût de chicane, & l'envie de gagner, introduits par les Espagnols, n'avoient affoibli les dispositions des Milanois pour

d'autres genres d'occupations ; c'eſt du moins le jugement que j'en ai oui porter à un Milanois des plus inſtruits.

Il y a eu dans ce ſiecle à Milan, une imprimerie très-célebre, appellée l'imprimerie Palatine ; elle fut établie par des ſeigneurs Milanois, ſous le nom de *Socii Palatini*, qui en firent les fonds, par le ſeul amour des lettres. Les noms de ceux que cite le P. Tiraboſchi, ſont Archinti, Pertuſati, Trivulzi, Pozzobonelli d'Adda, Herba, Crevenna, Silva, Caccia, Crucci, Rena, Argelati. C'eſt-là qu'on a fait un recueil des poëtes latins, avec la traduction italienne en 31 vol. *in*-4°., en 1743, &c. La collection des écrivains de l'hiſtoire d'Italie, par Muratori, en 25 vol., depuis 1723 juſqu'en 1751, les ouvrages de Sigonio, &c. Cela prouve combien on a de diſpoſitions à Milan pour les lettres : la moindre circonſtance ſuffit pour les développer.

On y trouve encore beaucoup d'imprimeurs & de libraires ; les freres Reycends, libraires François, s'y diſtinguent & méritent d'être connus des gens de lettres. Pour l'état actuel de la peinture & de la ſculpture, je n'ai rien appris qui puiſſe intéreſſer les voyageurs.

CHAPITRE XXVIII.

Du caractere des Milanois.

LE caractere de la nobleſſe eſt plein de généroſité, de magnificence; on y eſt reçu avec amitié, à la ville & à la campagne, & c'eſt de toutes les villes d'Italie celle où les étrangers reçoivent le plus d'accueil; les François y ſont bien venus, on les regarde comme à moitié fous, & l'on s'en amuſe.

La ſociété y eſt nombreuſe, on voit quelquefois 200 carroſſes au cours, & la plupart très-beaux, comme ſur le boulevard à Paris. Il y a un vauxhall qui eſt très-fréquenté. Un étranger eſt invité à manger dans les meilleures maiſons, & l'on y ſert de maniere à ne point faire regretter la cuiſine Françoiſe. Enfin on y voit de la magnificence & même du luxe.

Il y a cependant grand nombre de maiſons qui n'ont pas encore pris tout-à-fait à cet égard, les uſages modernes. On

y joue des jeux de hazard à la redoute du théâtre, mais les banquiers paient le droit de tenir, & l'on estime le produit de ce jeu à 4 mille louis, qui sont employés à soutenir le spectacle. Il est défendu de jouer ailleurs; l'on ne reçoit à la redoute que la noblesse, & l'on ne peut entrer qu'après avoir pris un billet. Dans les conversations on joue au taro & au cavagnol. Il y a aussi à la redoute un club, assemblée de la noblesse, où l'on ne joue point, mais où on lit les gazettes étrangeres, pour parler ensuite de nouvelles.

La *Sigisbéature* ou *Cicisbéature*, n'est point à Milan une étiquette pour les femmes, & une servitude pour les hommes, comme elle l'est à Genes à Rome & à Naples; la moitié des dames n'ont point de cicisbé ou de *Cavalier servente*; celles qui en ont ne paroissent point extraordinaires; par ce moyen elles en en changent plus facilement, & ne sont point asservies à se voir accompagnées sans cesse, par un homme qui lasse ou qui déplaît; les dames de Milan ont un air d'aisance, & l'on n'y remarque point l'air composé & les attitudes con-

traintes qu'elles ont dans le reſte de l'Italie.

La gravité Eſpagnole qui domine encore un peu dans le moyen ordre, fait qu'on ne trouve pas à Milan, dans les ſociétés bourgeoiſes, autant de gaiété & de vivacité que l'on en trouve à Paris; cela rend les aſſemblées un peu ſérieuſes, à moins qu'il n'y ait beaucoup de monde, & cela fait auſſi que les rendez-vous de ſociété ne ſont pas ſi nombreux qu'en France. Cependant la maiſon d'Autriche a produit dans les mœurs des changemens avantageux; les azyles ſont ſupprimés; on n'y craint pas les meurtriers comme à Turin & à Genes.

Le peuple de Milan paſſe pour avoir de bonnes mœurs, mais peu d'eſprit; il paſſe auſſi en Italie pour être bon; on appelle même les Milanois *Bonacci*, ſimples, bonaces; on les appelle auſſi *Boni Buſécconi* (a), parce qu'ils mangent beaucoup, du moins en comparaiſon des peuples de la baſſe Italie. M. G. prétend que les Milanois ſont Lombards dans toute la rigueur du terme, il en cite

(a) Ce mot vient de *Buſecca*, qui exprime les entrailles des animaux, les tripes; on en mange beaucoup parmi le peuple.

pour preuve un fait qui lui est arrivé; mais ceux qui n'y ont point été attrapés nommément, & qui examinent le caractere d'un peuple d'une maniere plus générale, en disent moins de mal. Les marchands demandent le triple du prix qu'ils veulent avoir; mais quand on le sait, il n'y a plus d'inconvénient. Au reste, cet usage a lieu dans bien d'autres pays, par exemple à Pétersbourg.

Les Milanois passent pour être défians; on leur reproche aussi de porter l'économie à l'excès, & l'on fait à leur sujet divers contes en Italie (a).

Cette grande économie fait que le peuple est appliqué à son état; les marchands étalent de bonne heure & ferment tard, & chacun y travaille plus que dans le reste de l'Italie. C'est par une suite du même caractere, qu'une augmentation dans le prix des denrées, met le peuple au désespoir, & feroit capable de causer une révolte générale.

(a) Tel est celui d'un homme qui enseignoit à sa famille, à se garantir du froid tout l'hiver avec un seul fagot; on en a fait en France un des problêmes d'Arlequin.

CHAPITRE XIX.

Des impositions & du commerce du Milanez.

LES domaines de l'empereur sont considérables dans la Lombardie Autrichienne, qui comprend le Milanez & le Mantouan, & les impositions assez fortes : quoique le Milanez ait été démembré, la cour de Vienne en retire toujours le même revenu, ce qui rend les impositions plus onéreuses, & produit des mécontentemens & de la pauvreté dans le peuple.

La reine d'Hongrie y levoit environ dix millions de livres Milanoises, ce qui en fait six & deux tiers de notre monnoie (a); les trois cinquiemes de cette somme étoient imposées sur les terres, & le reste étoit le produit des fermes ; cette somme quoique considérable, étoit pres-

(a) Le revenu total de l'Impératrice Reine étoit estimé de 40 millions de florins, ou 90 millions monnoie de France.

que toute employée au payement des troupes & des autres charges de l'Etat; en temps de paix, on n'envoyoit qu'environ 400 mille livres de notre monnoie, à Vienne pour le paiement des chevaux, des armes & des habits; mais en temps de guerre tout s'envoyoit à la cour. Actuellement on assure que le Milanez rend près de 13 millions de notre monnoie, quoiqu'il n'y ait pas 12 cens mille habitans.

Quelques-uns des droits domaniaux sont concédés à une ferme générale, d'autres à des fermes particulieres. Quelques-uns se régissent au nom du souverain, & plusieurs sont aliénés à des corps, ou à des particuliers.

Les objets de la ferme générale sont les plus étendus, ils comprennent les droits qui se perçoivent à l'entrée, à la sortie, & à la circulation des marchandises; ceux de la vente & de la distribution du sel & du tabac; l'extraction du salpêtre, la fabrication & la vente de la poudre à canon, enfin quelques autres droits locaux, & des droits de douane.

Les fermes particulieres sont celles des cartes à jouer, des spectacles, de la

poste aux chevaux, & des lotteries; on affermoit aussi de même le droit de donner à jouer des jeux de hazard : ce droit a été supprimé en 1774.

Les différentes régies administrent les droits d'entrée & de sortie sur les toiles écrues; le droit de port d'armes pour la chasse, le papier timbré & le sceau des actes; un droit de dix sols, pour les marchandises déposées au tribunal de santé, dans les temps où l'on craint la peste; enfin des droits sur l'exportation des grains, lorsqu'elle est permise.

Les droits aliénés sont en plus grand nombre; ils s'étendent principalement sur l'entrée & la vente des consommations dans les bourgs & les villes. Il y en a sur la farine, le vin, l'eau-de-vie, la viande, le gibier, le bois; sur le charbon, sur la paille, & sur le foin; sur l'huile, sur la cuisson dans les fours, sur la volaille, le poisson, &c.

Il y a encore parmi les droits aliénés des péages sur les chemins, à l'entrée des villes & de quelques villages, aux passages des ponts, des rivieres & des canaux; enfin divers octrois obtenus pour un temps limité, par des villes chargées de dépenses extraordinaires.

Les droits qu'on paye ſur les mêmes objets ſont diviſés & non réunis, ſoit qu'on en ait créé ſucceſſivement ſous différentes dénominations, ſoit qu'on ait fait des augmentations à d'anciens droits : les différens droits ſur une même marchandiſe ne s'acquittent pas tous au même bureau, parce qu'on n'a pas concédé les nouveaux droits à ceux qui avoient les anciens, ce qui rend ces droits plus onéreux.

Les fermes ſont auſſi odieuſes à Milan que par-tout ailleurs; en 1754 & en 1766, toutes les villes du Milanez renouvellerent la conſpiration contre la ferme du tabac & contre les fermiers; on ne voyoit que ſatyres, menaces, aſſemblées tumultueuſes; mais l'on donna quelque ſatisfaction au peuple, & ces mouvemens ceſſerent.

Les fonds de terre ont été évalués par des commiſſaires qui furent nommés en 1723, leſquels en ont fixé la valeur à tant la perche.

Valeur de la Taille.

En 1760, on a fixé la taille réelle par le cadaſtre, à 24 deniers par écu, & enſuite à 25, c'eſt-à-dire, 25 ſur 1440, ou $\frac{1}{57}$ de la valeur du fond; ainſi en ſuppoſant que les fonds rendent cinq pour

cent, ou un vingtieme de la valeur totale estimée, on payoit environ le tiers du revenu à l'Impératrice reine. C'est aussi sur ce pied-là qu'on m'en a parlé dans le pays : on compte qu'un tiers du produit total des fonds est pour l'impôt, un tiers pour les frais de culture, & l'autre tiers pour le propriétaire ; il paye donc la moitié du produit net. M. R. croit même que l'impôt excéde cette moitié du revenu net qui reste, quand on a défalqué les frais de culture, parce que, dit-il, la taxe est le tiers du produit total sur l'estimation du capital, sans égard aux réparations & aux non valeurs.

Banque de Milan.

Une partie des entrées de Milan appartient à une compagnie qu'on appelle, *Banco di S. Ambrogio ;* c'est une assemblée d'actionnaires qui ont prêté à la ville où à la chambre des sommes considérables ; le revenu de cette banque consiste en des droits aliénés par le prince, sur la farine, la viande, le vin, l'huile ; on les perçoit aux portes de la ville, pour le compte de la compagnie. Elle est administrée par le *Vicario di provisione*, le *Provicario del Banco*, un commissaire de l'empereur, *Regio delegato*, & des gentilshommes du pays.

Les actions, qu'on appelle *Cartelle di Banco*, se vendent & s'agiotent; les unes rendent deux pour cent, les autres quatre.

Il y a en faveur des pauvres, des établissemens considérables à Milan, appellé *Luoghi pii*, administrés par des compagnies de gentilshommes réunis en corps, & qui élisent eux-mêmes leurs confreres, lorsqu'il y a quelques places vacantes; ils fournissent aux pauvres, du pain, du ris, du bois, des habits, & mêmes des dots pour le mariage des filles. Ils administrent aussi les hôpitaux, qui sont fort bien tenus.

Mont-de-Piété. Le Mont-de-Piété roule sur un fond de 100000 livres de Milan, (66666 liv. de France.) On y prête sans intérêt, mais pour trois mois seulement; au bout de ce temps-là, on fait avertir le propriétaire des gages, & si personne ne paroît, on les fait vendre pour remplacer les fonds. Nous avons déja parlé de ces sortes d'établissemens à l'occasion de celui de Turin.

Le commerce & l'industrie des Milanois, ont toujours été remarqués. La situation de cette ville en faisoit un entrépôt général pour toute l'Italie, & les

arts y étoient en vigueur : nous voyons dans Brantome, que les meilleurs fusils se tiroient de Milan dans le quinzieme siecle ; Strozzi & d'Andelot, colonels généraux de l'infanterie, réformerent l'arquebuserie de France avec les armes du Milanez, qui étoient supérieures à celles de Metz & d'Abbeville ; mais ce commerce est tombé.

Quant au commerce d'entrepôt, la difficulté des transports a fait prendre la route de la mer : on voit arriver annuellement sur les côtes d'Italie plus de 300 vaisseaux François, une flotte Angloise, beaucoup de bâtimens Espagnols, Suédois, Hollandois, Danois & Russes ; Genes, Livourne & Venise, s'occupent du cabotage sur les côtes d'Italie ; le roi de Sardaigne & le Pape même, ont aussi une espece de marine marchande. D'ailleurs les impôts qu'on avoit mis sur le commerce, l'avidité dans les profits des financiers, avoient ruiné le commerce, & répandu l'esprit de fiscalité parmi les Milanois ; mais depuis quelques années on a rétabli la libre circulation des matieres premieres qui s'employent dans les manufactures ; on a accordé des franchises pour l'exporta-

tion des ouvrages fabriqués dans le pays; on a distribué des gratifications pour favoriser le rétablissement, l'accroissement des manufactures de crystal, de fayances, de savons, de galons, de broderies, & d'étoffes de soie.

On a substitué en 1774, une taxe modique aux droits qu'on exigeoit pour l'exercice de chaque art: on a construit de nouvelles routes; on a détruit les moulins qui embarrassoient la navigation & causoient des inondations; on a fait des arrangemens de commerce avec les Etats voisins; enfin l'on a pris toutes les mesures possibles pour le rétablissement du commerce.

Celui de la soie est actuellement le principal commerce du Milanez, il rapportent au pays huit à neuf millions, monnoie de France; aussi les marchands de Milan sont-ils en possession de faire la loi pour toutes les soies de Lombardie, comme en ayant la majeure partie, M. Grosley dit que les principaux marchands font entr'eux une société pour exercer le monopole, au préjudice de Marseille, de Lyon, de Londres. Mais M. R. traite cela de roman.

Produit du Commerce.

Voici un état des produits du com-

merce fait par une perſonne inſtruite, mais dans lequel j'ai oui conteſter divers articles. La ſoie 11 millions du pays ; les fromages un million ; il s'en fait du côté de Pavie, de Lodi & de Crémone ; le blé deux millions, dont un tiers eſt pour la ſeule ville de Rome ; le lin près d'un million : on y ajoutoit les vaches & les chevaux pour cinq millions, & les laines pour 3 millions. Ces 23 millions, qui en font 15 $\frac{1}{4}$ de France, font un objet bien conſidérable pour un pays qui n'a qu'un million d'habitans, & dont l'étendue n'eſt pas de plus de 36 lieues ſur 15. On trouvera dans l'ouvrage du marquis Carpani, ſur les forces & le commerce du Milanez, des évaluations différentes de celles-ci ; d'autres aſſurent que les vaches & les chevaux ſe tirent en grande partie de la Suiſſe & de l'état de Veniſe, & du duché de Parme, que le Milanez manque de laines, & que les exportations ſont compenſées par les importations.

Enfin M. R, qui ne parle de tout cela que très-vaguement, dit que les ſeuls articles des ſoies & du ris emportent la balance ſur tout ce que nous fourniſſons au Milanez. « Il ajoute qu'il ne

» s'y fait que quelques draperies com-
» munes : la fabrique des camelots tom-
» be : toute la clincaillerie ſe tire du
» dehors ; la fine d'Angleterre & de
» France ; la commune d'Allemagne &
» de Bohême. Les draperies ſe tirent de
» France & d'Angleterre ; les toiles de
» Suiſſe & de Siléſie ; beaucoup de ſoie-
» ries de Lyon, quoiqu'elles paient ici
» des droits d'entrée énormes. Car dans
» ce pays les manufactures de ſoie ſont
» peu conſidérables. Ce qu'on y fait le
» plus ſont des bas au métier, à l'ai-
» guille, & des mouchoirs ; encore la
» fabrication de ces derniers articles,
» eſt-elle plus répandue dans les cam-
» pagnes du côté des montagnes, que
» dans la ville ». Il y a peu de grandes maiſons de négocians à Milan, l'excès des impôts & la quantité de nobleſſe qui éclipſe tout le reſte, ont nui aux progrès du commerce en grand. Il y a plus de banquiers que de négocians, dit M. R. ; on y trouve cependant quelques manufactures remarquables, dont je vais donner une notice.

Caſa Clerici, eſt celle qui tient le premier rang ; c'eſt une maiſon d'une vaſte étendue, bâtie ſeulement depuis 1745

environ ; elle renferme dans son enceinte une fabrique de verre ; une autre de fayance qui imite la porcelaine, & qui est sur-tout remarquable par la peinture; une troisieme pour le poil de chevre, où il est filé & devidé; une quatrieme enfin pour la laine, (*Lanifice*,) laquelle occupe seule plus de 300 ouvriers. Le nombre des ouvriers employés dans ces diverses fabriques, monte environ à 450. La machine à devider le poil de chevre, est singuliere par son étendue, par la multitude de ses pieces, & par la simplicité de son jeu. A coté d'une très-grande salle, est une chambre de grandeur ordinaire, où l'on voit une roue garnie d'échelons, & qui peut avoir 12 à 15 pieds de diametre. Deux femmes qui marchent tranquillement sur ces échelons, & qui filent en même temps leurs quenouilles, font tourner la roue, & celle-ci met en jeu un nombre prodigieux de devidoirs & de bobines qui remplissent la salle supérieure. Les laines brutes qui entrent dans cette maison, en sortent transformées en étoffes de diverses qualités. Il y a dans cette manufacture une chapelle analogue au lieu où elle est bâtie ; le retable, ou le

cadre du grand tableau, l'autel, le devant d'autel, les chandeliers, le marche-pied, y sont revêtus de fayance.

CASA PENSA, est encore une maison considérable de commerce, ou plutôt une grande manufacture, dirigée par MM. Pensa & Lorla; elle est située dans la rue de *Ruga bella;* il y a plus de 100 métiers de toutes sortes d'étoffes en soie & en dorure : on en estime sur-tout les velours qu'on prétend supérieurs à ceux de France. On occupe dans cette manufacture plus de 500 ouvriers, environ 350 hommes & 150 femmes, & l'on y exécute des travaux de toute espece; on y file la soie, on la teint; il y a des instrumens pour tirer l'or & pour le réduire en feuilles (*Tira-oro, Battilame*), pour lustrer & pour calendrer les étoffes (*Lustratore, Mangano*); on y fait aussi des mouchoirs de soie, des satins, des gros de tours, & des bas de soie au métier.

Il y a long-temps que les velours de Milan sont estimés en France : la manufacture de MM. Pozzi, qui subsiste encore, a été long-temps très-florissante; on m'a assuré qu'il y avoit à Versailles un des carrosses du roi,

garni

garni d'un beau velours de cette manufacture.

Casa Bovara, (on prononce *Bouvara*,) est une maison renommée, & qui mérite de l'être pour sa fabrique de rubans. On y emploie un métier ingénieux, qu'un seul homme fait aller sans se fatiguer beaucoup, & sur lequel il se fabrique tout à la fois, jusqu'à 24 pieces de rubans de différentes couleurs & qualités; il y a dans la manufacture 25 ou 30 métiers de cette espece; ensorte qu'il s'y fabrique en même temps environ 60 douzaines de pieces de rubans; mais ils sont étroits & d'une qualité médiocre. Métier de Rubans.

Il y a plusieurs marchands qui tiennent boutique ouverte, & qui font en même temps fabriquer des étoffes de prix; un des plus distingués en ce genre étoit M. Biumi; il faisoit travailler du brocard à fonds de fil d'or, du prix de dix sequins l'aune, ce qui revient à environ 112 liv. de notre monnoie, & une autre sorte de brocard à fonds de lames d'argent & fleurs d'or, du même prix; il faisoit aussi travailler du damas & autres étoffes de soie. C'est

actuellement M. Pensa Lorla qui se distingue dans ce genre.

La maison Ravelli étoit la plus considérable dans le genre de négocians en gros, ayant magasin de draps & d'étoffes, des mieux fournis qu'il y eut à Milan; mais leur principal établissement est actuellement à Plaisance.

Les banquiers forment une classe plus nombreuse & plus considérée; on les appelle *Negozianti*, au lieu qu'on ne donne que le nom de *Mercanti*, à ceux dont nous venons de parler, ou, pour mieux dire, à ceux qui sont dans la même classe, mais moins puissans; car on n'appellera pas Mercanti, par exemple, les *Clerici*, &c. Les banquiers plus connus en 1765 à Milan, étoient Tomaso Carli, Giuseppe Zappa, & Caldara, (*Associés*) Annoni & Perego, &c.

Les dentelles faisoient autrefois un objet de commerce à Milan; mais on n'y en fait plus que de communes.

Les matieres d'or & d'argent que les Espagnols tirerent de l'Amérique, se répandirent dans le Milanez qui étoit de leur domination : voilà pourquoi les tireurs d'or & les brodeurs ont fait long-

Brodeurs & Doreurs.

temps une partie considérable du commerce de Milan. Nos tireurs d'or sont obligés de mettre 100 grains d'or sur un marc d'argent, pour que le fil d'argent soit doré sur toute la surface : on prétend qu'à Milan, ils ont l'adresse de ne dorer qu'un côté du fil d'argent ; c'est-à-dire, celui qui doit paroître, ou environ la moitié de sa circonférence, mais on m'a assuré que cela se pratiquoit seulement pour les paillettes. Aujourd'hui la plupart des doreurs & des brodeurs de Milan, sont réduits par la rareté de l'argent, à travailler en faux.

Il y a beaucoup de fondeurs & de cizeleurs qui travaillent le cuivre à Milan, soit au marteau soit en fonte ; des lapidaires qui taillent le crystal de roche, l'agathe & autres pierres dures, ils fournissent presque toutes les provinces circonvoisines ; on y fait des tabatieres, des lustres, & autres ouvrages de crystal qui sont précieux, soit par la matiere, soit par le travail, & qui coûtent assez peu à Milan, aussi bien qu'à Modene, où l'on en fait également.

Ouvrages de crystal.

Les carrossiers de Milan font grand nombre de voitures légeres & de bonne qualité, telles qu'il les faut pour voyager

en Italie; ils en fourniſſent une partie de l'Italie, & beaucoup d'étrangers qui ne peuvent parcourir les montagnes de l'Italie avec les grandes voitures de France & d'Angleterre. Mais pour les voitures élégantes, les gens riches dans les grandes villes d'Italie les font venir de Paris.

CHAPITRE XXX.

Des meſures, des monnoies & du prix des denrées à Milan.

LA meſure la plus ordinaire à Milan eſt le bras, ou le *Braccio*, qui répond à 22 pouces de France moins 13 centiemes de ligne. C'eſt à-peu-près la longueur ordinaire du bras, de même que la demi-aune de France, qui eſt ſeulement plus petite d'une demi-ligne, ou $\frac{48}{100}$ de ligne que le bras de Milan; car l'aune de Paris & de Lyon a 3 pieds 7 pouces 10 lignes & $\frac{78}{100}$ (*Mémoires de l'Acad.* 1746). C'eſt environ 4 pieds romains antiques, puiſqu'on a coutume

Bras de Milan.

d'évaluer à 10 pieds 11 lignes le pied romain antique.

Le bras de Milan se divise en 12 *uncie*, l'*uncia* en 12 points, le point en 12 atomes.

Il y avoit dans toutes les villes voisines d'autres mesures différentes; mais par un édit de l'empereur, on les a toutes réduites à une seule (a) qui est le *Braccio da Legno* de Milan, dont je viens de donner la valeur. M. Frisi a publié un ouvrage, où l'on trouve les rapports de toutes ces mesures, en voici le résultat réduit en mesure de France.

(a) Il y a bien des siecles qu'on a entrepris d'établir en France la même uniformité. Philippe le Long, Louis XI, François I, Henri II, Charles IX, Henri III, Louis XI, l'ont tenté inutilement.

Evaluation des Bras usités en différentes Villes de la Lombardie Autrichienne, en pieds, pouces, lignès & centiemes de lignes, mesure de Paris.

	Pour le bois.			Pour la soie.			Pour le drap.		
	pi.	pou.	lig.	pi.	pou.	lig.	pi.	pou.	lig.
Milan . . .	1	9	11,87	1	7	5,06	2	0	8,01
Pavie . . .	1	11	2,88	1	7	5,63	2	0	8,90
Cremone . .	1	5	10,39	1	10	10,93	2	0	9,27
Lodi . . .	1	4	10,02	1	7	5,54	2	0	8,14
Come . . .	1	6	8,05	1	7	6,66	2	0	9,84
Casal Maggiore	1	6	0,00	1	10	10,77	2	0	7,82
Valsasina . .	1	7	4,53	1	7	0,44	2	1	4,18
Soncino . .	1	5	11,92	2	0	8,24	2	0	8,24

Lugano, Braccio Lungo	2	0	3,42
Corto	1	7	9,14
Mantova, Braccio di Seta, tela, e lana .	1	11	8,02
Piccolo	1	5	3,29

On emploie à Milan un bras pour la mesure de la soie, *Braccio da Seta*, de 19 pouces 5 lignes & $\frac{6}{100}$, & un bras pour la mesure du drap, *Braccio da Panno*, celui-ci a 24 pouces deux tiers, de France. C'est ce qui a occasionné la confusion que fait M. Rolland, en disant que le bras de Milan a 25 pouces moins une ligne, & il m'ac-

cuſe d'erreur, avec autant d'aſſurance que de légéreté; mais le bras de 22 pouces, celui des maçons, ou *Braccio da Legno* eſt le plus connu, celui que l'on entend toujours, quand on dit ſimplement le bras de Milan, & c'eſt à celui-là que ſe rapportent les meſures ſuivantes.

Le Trabucco dont on ſe ſert pour l'arpentage, eſt de 4 bras 4 pouces & 8 ou 9 points, (*V. Scuola di Geometria pratica*) il ſert à former la table & la perche, qui ſont des ſurfaces dont nous allons parler.

La table, la *Tavola*, eſt une ſurface composée de 4 *Trabucchi* carrés, ou environ 7 toiſes carrées de ſuperficie. La perche, *pertica*, eſt une ſurface composée de 24 tables carrées, ainſi elle eſt de 173 toiſes carrées; il faut donc plus de cinq perches de Milan pour faire l'arpent de Paris, qui eſt de 900 toiſes carrées. Si l'on veut réduire la perche de Milan en bras carrés, on trouve qu'elle en contient 1849 $\frac{1}{5}$; mais ce ſont des meſures indépendantes l'une de l'autre.

Le bled ſe meſure par *Staro*; huit *Staro* font le *Moggio*, qui peſe environ

Meſure de Bled.

130 ou 150 livres, poids du pays, chacune de 28 onces légeres, dont on verra bientôt la valeur; les 150 livres font 233 livres de France; c'eſt preſque le ſetier de Paris, qu'on eſtime peſer 240 livres. Le Staro differe peu de notre boiſſeau de Paris, qui peſe 20 liv., & dont la capacité eſt de 661 $\frac{7}{10}$ pouces cubes, meſure de France.

Monnoies de Milan.

Toutes les monnoies étrangeres ont cours à Milan, parce qu'il n'y a pas aſſez de monnoie du pays : les louis d'or de France y paſſoient ordinairement en 1765 pour 33 livres numéraires du pays; ils en ont valu enſuite 36, actuellement ils valent 30 livres 8 ſols de Milan; ainſi la livre numéraire de Milan valoit 14 ſols & demi de France, c'eſt-à-dire, qu'on pouvoit avoir en 1765, à-peu-près 3 livres de Milan pour 2 livres de France. Aujourd'hui elle vaut 15 ſols 9 den., & $\frac{9}{19}$.

Les ſequins de Florence y paſſoient en 1765 pour 15 $\frac{1}{2}$ liv. du pays. En 1776, ils en valoient 16 $\frac{1}{2}$. Il y avoit une confuſion d'eſpeces, telles qu'en changeant & rechangeant ſon argent, on pouvoit parvenir à n'avoir plus rien. Mais depuis peu l'on a fixé un tarif

pour les especes, suivant lequel le louis d'or vaut 30 liv. 8 sols de Milan, le sequin de Venise & de Florence 14 liv. 10 sols, & celui de Rome 14 liv. M. Bernoulli observe qu'il y a souvent des variations, relativement à la différence de l'or & de l'argent. Vers la fin de 1774, le louis d'or valoit 35 liv. 5 sols de Milan, & quatre écus de six francs ne valoient que 35 liv., mais quelques mois après, l'or rendoit moins que l'argent : le louis d'or étoit à 35 liv. 10 sols, & quatre écus de six francs à 36 livres. La différence étoit moins grande en banque : le louis valoit 31 liv. 8 sols, & quatre écus valoient 31 liv. 10 sols. Ces différences viennent de l'abondance ou de la rareté des matieres dans le commerce.

On emploie quelquefois à Milan le terme de *Scudo*, & l'on entend alors 6 livres de Milan. On se sert aussi de celui de *Filippo*, qui signifie $7\frac{1}{2}$ liv. de Milan, du moins *per grida*, c'est-à-dire, par le tarif du gouvernement, quelquefois plus par l'usage & le crédit que le commerce donne à ces monnoies, c'est-à-dire, abusivement, suivant l'expression du pays. Actuellement le Filippo

passe pour 8 liv. 10 sols ou 6 liv. 14 s. de France.

On se sert du mot *Doppia* ou *Dobbla*, comme monnoie idéale, pour signifier 24 liv. de Milan, mais il y a aussi des pieces d'or ou monnoies réelles, qui selon le tarif valent 25 liv. 5 sols du pays, & dans le commerce ordinaire vont jusqu'à 27 liv. Celles-ci ont d'un côté une tête de Duc, couronnée, de l'autre les armes des Ducs de Milan, & valoient autrefois 24 liv. comme la monnoie idéale dont j'ai parlé. On donne même le nom de *Doppia* en général à toutes les pieces d'or (excepté les sequins), c'est-à-dire, aux louis d'or de France, aux pieces d'or d'Espagne, de Portugal, de Savoie, de Genes, de Florence, de Rome, &c. mais il faut spécifier alors ce qu'on entend par *Doppia*.

La livre commune & usuelle de Milan, la livre des marchands, *libra grossa*, est de 28 onces légeres, & cette livre fait exactement 24 onces 7 gros, 36 grains de notre poids de marc; ainsi les 18 onces de Milan font à-peu-près 16 onces de France ou une livre de Paris. Cette once de Milan se divise en 8 dragmes, la dragme

en 3 deniers ou ſcrupules, le denier en 24 grains.

L'once qui ſert à peſer les matieres d'or & d'argent eſt plus forte : on l'appelle *oncia di marco d'oro.* Elle peſe 7 gros & demi, & 13 $\frac{1}{9}$ grains poids de marc ; ſuivant l'étalon ou le modele qui eſt chez le *Bollatore ;* c'eſt celui qui marque & contrôle les poids de tout le Milanez, & qui fait les balances de la monnoie ; cette once paſſoit pour être égale à la nôtre, mais elle en differe de 22 $\frac{7}{8}$ grains : les 8 onces qui font à Milan le marc d'or, ou le marc des orfévres, reviennent par conſéquent à 7 onces 5 gros & 33 grains de France. L'once des orfevres ſe diviſe en 24 deniers, & le denier en 24 grains ; mais les 24 deniers en font 26 de l'once commune de Milan, dont nous avons parlé en commençant, parce que l'once qui eſt appellée à Milan *oncia di peſo leggiere* ou *di mercanzia*, doit avoir, ſuivant l'ancien réglement, un treizieme de moins que celle des orfevres ; ainſi elle devroit peſer 7 gros 6 grains ; cependant l'once que M. le comte Firmian m'a fait faire, qui eſt autentiquée & légaliſée avec toutes les précautions

convenables, examinée à Paris avec soin, s'est trouvée être de 7 gros & 9 grains ; mais on n'est pas surpris de cette petite différence entre d'anciens étalons, faits dans un temps où l'on ne pesoit pas avec la précision qu'on a portée depuis dans tous les arts.

Le sucre, le café, la bougie, la droguerie, la soie, se vendent à la livre de douze onces, *Liretta*, *Libretta*, ou *Libra piccola* ; elle est de 12 onces légeres, les mêmes que les onces de la livre commune, c'est-à-dire, 10 onces $5 \frac{1}{2}$ gros, du poids de Paris.

Mesure du Vin. La *Brenta* qui est la mesure du vin, est beaucoup plus grande que celle de Turin ; elle contient 96 *Bocali*, chacun d'une livre ou de 28 onces ; ainsi la *Brenta* pese 150 livres de France, & contient environ 75 pintes de Paris. Le *Bocale* contient 37 pouces cubes, ou plus des trois quarts d'une pinte ; car la pinte de Paris est de 48 pouces cubes, & pese 2 livres poids de France.

Prix des Denrées. Le prix du bled à Milan, année commune, vers 1766, revenoit à 18 liv. le setier, argent & mesure de Paris ; car le *Moggio* qui pese 150 livres de

Milan, ou 233 livres de France, y coûtoit 24 livres, qui répondoient alors à 17 livres 8 sous de France.

Le pain se vendoit en détail par miches d'un sou de Milan, pesant 5 ou 6 onces du pays; en supposant 6 onces, cela revenoit à 27 deniers la livre, argent & poids de France; c'est à-peu-près comme à Paris, du moins pour l'ordinaire.

Le bœuf y coûtoit 5 sous 2 deniers la livre, le veau 6 sous 1 denier, le mouton 4 sous 2 deniers, argent & poids de France. A Paris le prix de la viande étoit indistinctement de 8 sous la livre, mais actuellement elle se vend 9 sous.

M. Bernoulli m'observe que les prix à Milan étoient aussi considérablement augmentés en 1775 : les voici en argent, & poids de Milan.

	En 1765	En 1775
Le moggio de Blé. .	24 l.	45 liv.
La livre de Bœuf (poids de 28 onces). . . .	12 s.	14 sols.
. . . . . Veau. . .	14 $\frac{1}{4}$	16 . . .
. . . . . Mouton. .	10 $\frac{1}{2}$	10 . . .

Le quintal de foin coûtoit environ

7 livres, & dix ans auparavant il n'en coûtoit que 4.

En 1782, on m'écrit que la viande coûte de 12 à 15 sous, poids & argent de Milan. Les 12 sous font 6 sous la livre, poids & argent de France; car pour faire cette réduction, il faut multiplier les 12 sous par $\frac{24}{30,4}$ qui est le rapport total des monnoies, par $\frac{16}{28}$, qui est le rapport des nombres d'onces, & par $\frac{9}{8}$ qui est celui de l'once de Milan à celle de France; or le produit de ces trois rapports est à-peu-près $\frac{1}{2}$. Ainsi la viande n'y coûte que les deux tiers de ce qu'elle coûte à Paris.

CHAPITRE XXXI.

Des environs de Milan.

Il y a aux environs de Milan beaucoup de belles maisons de campagne; une des plus remarquables est CASTELLAZZO, située dans une belle plaine à deux lieues de la ville; on y trouve des jardins immenses, une ménagerie, de grandes allées couvertes; des cedras en pleine

Castellazzo.

terre, & en ſi grande quantité qu'il en coûte plus de 8000 livres de France pour les barraquer tous les ans; les grilles des jardins ſont dorées, tout y eſt orné d'une maniere noble & riche: c'eſt preſque entiérement l'ouvrage du comte Arconati; on prétend que cette famille eſt Françoiſe.

Les appartemens offrent de belles enfilades, dont les pieces ſont décorées en ſtuc, avec des bas reliefs, des moulures dorées, des fleurs, & autres ornemens qui tiennent lieu des tapiſſeries, dont on ne fait pas grand cas en Italie.

On y voit une belle ſtatue de Pompée, plus grande que nature, apportée de Rome en 1627, avec une inſcription à l'honneur de ce héros, où l'on voit qu'il avoit pris 1538 villes ou châteaux, & 846 vaiſſeaux, dans un âge peu avancé.

Les François voient auſſi avec plaiſir à Caſtellazzo, des bas-reliefs qui étoient autrefois dans l'égliſe de Sainte Marthe de Milan, & qui repréſentent les exploits de Gaſton de Foix, ce héros étoit neveu de Louis XII, & gouverneur de Milan; il fut tué en 1512, à l'âge de

24 ans, après avoir gagné la bataille de Ravenne, & remporté sur les ennemis de la France d'autres avantages, qui le firent regarder comme un des plus grands capitaines de son temps.

Des appartemens on passe de plain-pied à l'église paroissiale. C'est une commodité dont manquent les châteaux des plus grands seigneurs, de ceux même à qui elle seroit le plus utile.

LAINATE, située à une lieue plus loin, est une belle maison de campagne du marquis *Lita*, où il reçoit pendant l'automne très-grande compagnie.

On peut citer encore *Monbello*, qui appartient à la maison Grivelli, *Birago*, sur le chemin de Côme, maison du marquis Casnedi, *Comazzo* sur la Muzza, en allant vers Lodi; celle-ci appartient au comte Pertusati.

Echo singulier.

A une lieue de Milan, du côté du nord, est la maison de campagne appellée *Casa Simonetta*, où est un écho poliphone des plus fameux, qui répétoit un mot plus de 100 fois; cela est fort diminué aujourd'hui par les dégradations, & par les reconstructions qu'on y a faites, & cela devoit arriver. Car dans une plaine toute plantée d'arbres,

il n'y a que la ſituation des angles correſpondans du bâtiment, qui peut produire cet écho ſingulier; actuellement il faut un coup de piſtolet tiré de la fenêtre du milieu de l'aîle gauche au ſecond étage, pour pouvoir diſtinguer 60 à 65 répétitions dans l'eſpace de 15 ſecondes. Un éclat de voix eſt répété 35 à 37 fois dans l'eſpace de 8 à 9 ſecondes, les deux premieres fois lentement, après cela très-vîte; quelque haut d'ailleurs qu'on parle, cet écho ne répéte que la derniere ſyllabe, & le ſon ſe perd comme par caſcades, toujours en diminuant (a).

Cette maiſon du comte Simonetta, trop proche de la ville, a été longtemps abandonnée par le propriétaire, fatigué de la multitude des perſonnes

(a) Les échos les plus célebres ſont celui de Woodſtrok en Angleterre; celui qui eſt ſous le pont du Drac près de Grenoble, il répéte juſqu'à 12 fois un mot de deux ſyllabes: ceux de Coblentz & de Genetay près Rouen (*Mém. de l'Acad.* 1692), celui de Verdun, (*Hiſt. de l'Acad.* 1710.) Il y en a un à la Roche-Pot en Bourgogne, qui répéte 14 ſyllabes de ſuite: lorſqu'on tire un coup de piſtolet à l'entrée de la gorge de la Roche-Pot, on entend ſix coups, qui ſe ſuccédent comme ſi l'on eut tiré ſix fois, mais les derniers ſont plus foibles. Enfin il y a un écho très-ſingulier à Boſneath près Glaſcow en Ecoſſe, où un air de cor de chaſſe eſt répété trois fois; *obſervations faites à Londres*, 1770. *Encyclopédie* au mot *Echo*.

que le voiſinage de la ville y attiroit; elle appartient à madame la comteſſe de Caſtelbargo, mais elle eſt encore inhabitée.

MONZA eſt à 8 ou 10 milles de Milan, on y va voir l'égliſe de ſaint Jean-Baptiſte, fondée par la reine Théodelinde, mais rebâtie vers l'an 1380; ſon tréſor contient des choſes remarquables : par exemple, la couronne de fer, qui eſt une de celles qui ont ſervi à couronner autrefois les empereurs, comme rois de Lombarbie; on l'appelle couronne de fer à cauſe d'un cercle de fer dont elle eſt garnie en dedans, & qui fut fait, dit-on, avec un des clous de la Paſſion. On y conſerve la couronne de Théodelinde & du roi Agilulphe ſon mari : une croix de cryſtal que S. Grégoire le Grand lui envoya; on y montre ſon éventail, ſon peigne, &c. enfin quelques antiques dignes d'être examinées.

CHIARAVALLE, abbaye qui eſt à une lieue de Milan, vers le ſud-eſt, fut fondée par S. Bernard; l'égliſe en eſt belle; on y admire ſur-tout les ſtalles des religieux, où eſt repréſentée la vie de S. Bernard; c'eſt un des beaux ou-

vrages qu'il y ait dans ce genre de ſculpture. On y montre la maiſon & le tombeau de Guillelmine, eſpece de viſionnaire, qui mourut en 1281 avec une grande réputation de ſainteté; mais qui fut déterrée enſuite, condamnée, brûlée, comme ſorciere, impie, extravagante en 1300. On cite cette égliſe comme un exemple de l'abus introduit dans l'architecture gothique de ſurcharger le ſommet des voûtes & des coupoles; celle-ci a une coupole octogone, oblongue, de 30 pieds dans un ſens, & 26 dans l'autre; elle porte une tour de briques à quatre faces, de 18 pieds en un ſens, & de 16 ½ dans l'autre, avec 57 pieds de hauteur. Cette tour eſt encore terminée par une pyramide de 34 pieds. Il eſt abſurde de faire ſortir ainſi une tour immenſe de la partie la plus foible d'un édifice; & cela eſt auſſi périlleux dans l'exécution, que bizarre dans le projet.

CHAPITRE XXXII.

De la valeur & du produit des terres, & du climat du Milanez.

LE duché de Milan contient un excellent territoire : on disoit autrefois *Optimum regnum Gallia, optimus comitatus Flandria, optimus ducatus Mediolanum.*

On compte dans le Milanez & le Mantouan environ 1114000 habitans, mais les nobles & les ecclésiastiques y sont en grand nombre. Le territoire contient environ deux millions d'arpens & 2383 communautés. On y trouve des terres qui ne se reposent jamais, & donnent deux récoltes par an, l'une de froment, l'autre de bled de Turquie, de millet ou d'autres menus grains. Beaucoup de prés se fauchent trois fois l'an ; ceux qui ont de l'eau (& c'est le plus grand nombre) peuvent se faucher jusqu'à 4 fois ; ceux qui n'en ont point

ne donnent quelquefois que deux récoltes de foin.

Les champs séparés par des alignemens d'arbres, sont en même temps couverts d'arbres fruitiers, de mûriers, de vignes, de légumes & de moissons.

Ces riches cultures attirent principalement l'attention des voyageurs, par l'art avec lequel on dirige les arrosemens; on rassemble les eaux près des sources dans de grands réservoirs, d'où on les distribue dans plusieurs autres successivement moins élevés, & avec des rigoles on les conduit dans tous les terreins inférieurs. Par ces nivellemens, toute terre susceptible de recevoir des eaux supérieures, en reçoit par droit de propriété.

Le sol du Milanez, quoique exposé à une température plus froide que celui du reste de l'Italie, ne laisse pas d'être très-favorable à la culture de toutes les especes de fruits & de légumes: le riz, le lin, le chanvre & la vigne, y sont cultivés avec le plus grand succès; le cotonier, le caprier, & l'olivier même s'y cultivent avec avantage; les mûriers y produisent des feuilles deux fois l'année. Les premieres servent à nourrir

quantité de vers à soie, les secondes suppléent à la pâture des bestiaux. Les plantations de ces arbres n'y sont nulle part aussi multipliées ; elles le seroient encore bien davantage, si la culture n'eût été arrêtée par une imposition mise en 1732, sur chaque mûrier. Malgré cette fertilité & cette culture, on y éprouve cependant quelquefois des disettes. Le conseil économique permet ou défend l'exportation des grains suivant les circonstances, limite les marchés où l'on peut vendre les grains, & prescrit à chaque particulier ce qu'il peut en acheter, ou en conserver. Il défend l'exportation, lorsque le prix est trop fort; il accorde des primes sur les bleds étrangers qui arrivent dans le Milanez. Enfin il y a dans les villes des greniers d'abondance, où les propriétaires ou les fermiers doivent conduire une quantité de grains, à laquelle ils sont taxés, & qui leur est payée selon le prix courant. Mais cette administration est un peu traversée par les impôts établis sur le commerce des grains; on y acquitte deux livres de droit de mouture par mesure, équivalente à cent cinquante livres poids de marc : on paye un droit de cuisson

dans les fours bannaux, dans ceux des boulangeries publiques, & dans ceux des aubergiſtes qui vendent du pain, & on perçoit lors de l'exportation des grains, un droit de ſortie réglé par la loi qui le permet. Cependant on s'efforce d'encourager l'agriculture; on y a vu en 1763, le ſouverain ſe dépouiller d'un de ſes plus beaux droits en faveur du cultivateur, en ſupprimant les réſerves de ſes chaſſes, ainſi que celles de ſes officiers. Peu de temps après, il fut fait un fond de deux cens mille florins, dont on prête à deux pour cent au pauvre cultivateur, ſeulement juſqu'à concurrence de dix-huit cens livres.

On a formé en 1770 à Milan, un établiſſement pour inſtruire continuellement dans les principes de la meilleure culture, 220 enfans qu'on établit dans divers cantons. En 1775, un édit a affranchi de toute augmentation d'impôt, les terres qu'on amélioreroit, ainſi que celles que l'on défricheroit : dans le même temps, on a choiſi dans divers cantons, des jeunes gens qu'on a envoyés en France, pour y apprendre l'art vétérinaire; enfin on eſt continuellement occupé à deſſécher les marais que

le Pô forme, & à prévenir par des travaux considérables, par des digues & des chaussées, les ravages qu'occasionnoient les inondations de ce fleuve, qui est peut-être le plus difficile à contenir de tous les fleuves de l'Europe, comme on le verra quand nous parlerons de Ferrare.

La répartition de l'impôt territorial dans le Milanez est faite avec beaucoup de soin. On a pour le cadastre des régistres qui expliquent la valeur des propriétés, les titres des propriétaires, & les mutations; on a des plans topographiques, sur lesquels sont représentées toutes les circonstances locales des terreins, la figure & les rapports de leur étendue; les ruisseaux, chemins, rochers, ravins, la position respective des riverins; on y voit les carrieres, les mines, la population des lieux, les priviléges des habitans.

Ce cadastre est peut-être le seul en Europe qui soit parfait & déterminé; mais il a exigé dans l'exécution une constance à toute épreuve, & jamais administration n'a essuyé autant de contradictions d'oppositions & de discussions, qu'en éprouva celle de Milan

pendant

Digitized by Google

pendant cette opération, on prétend qu'elle avoit été commencée sous Louis XII, lorsqu'il occupoit le Milanez, & qu'elle n'a été terminée définitivement qu'en 1760. Il est vrai qu'en commençant, on n'avoit pas pris la meilleure voie, parce qu'au lieu de travailler d'abord à distinguer les territoires par grandes parties, on procédoit en détail au cadastre des propriétés de chaque particulier, ce qui étoit sujet à plus d'incertitudes & de variations.

L'étendue des terres étant déterminée, & leurs propriétaires connus, on en a fait l'estimation en onze différentes natures, prés, bois, vignes, jardins, &c. que l'on a subdivisées en plusieurs parties, bonnes, médiocres, mauvaises, pires, &c. La valeur des maisons a été estimée relativement à leur étendue, à leur structure, & à leur solidité. On a évalué le produit de tous ces biens à raison de quatre pour cent, déduction des frais de culture, & de toute charge de propriétaires. Enfin la répartition de l'impôt s'est faite, à raison de tant de sols, & tant de deniers par écus de six livres de ce produit.

Les terres des eccléfiaftiques comprifes dans l'évaluation générale, avoient préfenté des difficultés pour la répartition : il avoit d'abord été réglé en 1756, entre les cours de Rome & de Vienne, que les terres poffédées par le clergé, depuis 1599, acquiteroient toutes les taxes fupportées par les autres fonds, & que celles qu'ils poffédoient antérieurement, ne contribueroient que pour un tiers de leur valeur. Mais cette diftinction fut fupprimée en 1775, en compenfation de divers privileges honorifiques que l'on accorda alors aux eccléfiaftiques.

Les autres exemptions furent auffi annullées ; on foumit même les terres domaniales à l'impôt ; & pour celles qui en étoient exemptes, on dédommagea les propriétaires qui juftifierent de leurs acquifitions.

Par un réglement général, cet impôt varie felon les befoins de l'état.

Le Milanez, étant une des parties les plus fertiles & les plus cultivées de l'Italie, je penfe que l'on verra avec plaifir une notice de la valeur des différentes efpeces de terres. On fent affez que cela dépend des circonftances fans

nombre, qui font varier l'estimation : telles sont la proximité des grands chemins, des rivieres, des villes, & les différences qui varient à l'infini dans les qualités du terrain.

On y distingue onze especes, ou onze natures de terrains, qui sont encore subdivisées chacune en plusieurs qualités, mais je ne parlerai que des deux extrêmes; j'y joindrai les prix de chacune, d'abord en perches & monnoies de Milan; l'écu de 6 liv. Milanoises, valant 4 livres 7 sols de France (en 1765); & la perche de Milan 173 toises carrées; un terrain de 8 écus la perche, valoit par arpent 181 liv. de France, & ainsi des autres à porportion.

Il y a des terrains d'une bonté singuliere, que l'on ne prend point pour exemple, lorsqu'on veut donner une idée de la qualité d'un pays : il y en a tel dans l'état de Milan, qui vaut 100 écus la perche, ou 2263 livres l'arpent. On trouveroit la même chose aux environs de Paris; mais les terres labourables ordinaires, y valent environ 400 livres l'arpent, ce qui peut servir de terme de comparaison.

Des onze especes de terrein qu'on a distinguées dans le cadastre, je n'en citerai que trois : la premiere est appellée *Aratorio simplice*, ou terre labourable ordinaire : il y en a cinq qualités dont les prix sont 7, 6, 4 ½, 3 ½, & 2 ½ écus la perche, ou 158, 136, 102, 79 & 57 liv. l'arpent.

Celle dont l'estimation est la plus forte, s'appelle *prato Adaquatorio*, pré qui peut être arrosé ; il y en a depuis 4 ½, jusqu'à 19 écus la perche, ou de 102 liv. à 430 liv. l'arpent.

La moindre espece s'appelle *Pascolo simplice*, mauvais terrain qui ne sert que pour le pâturage, & qui s'estime de 1 ½, ou 2 écus la perche, ou de 23 à 34 livres l'arpent.

Pour donner aussi une idée du produit des terres aux environs de Milan, nous rapporterons la valeur de l'amodiation des campagnes (en 1765). Les prés se louoient 5 à 6 livres la perche, c'est-à-dire, environ 20 livres l'arpent, comme les terres labourables des environs de Paris. Les risieres (*Risare*), 4 livres la perche, ou 15 livres l'arpent. Les vignes depuis 5 jusqu'à 7 livres la perche ; les terres labou-

rables entre $3\frac{1}{2}$ & $4\frac{1}{2}$. Les coupes de bois qui ne se font que de 9 en 9 ans, entre 16 & 20 livres la perche. Une ferme composée de prés, de vignes & de terres se loue 4 à 5 livres la perche, ou de 15 à 19 livres de France chaque arpent ; mais lorsqu'elles sont très-près de la ville, le prix commun va jusqu'à 45 livres l'arpent, à cause de la facilité des engrais.

On estime ordinairement le revenu net des biens de campagne, déduction faite des charges, à $3\frac{1}{2}$ pour cent de leur valeur, ou du capital de leur acquisition.

Parmi les choses que nous remarquons en arrivant en Lombardie, il y a une plante peu connue en France, mais qui est fort cultivée en Italie, & qu'on y appelle *Sagina ;* c'est celle qui est dans Bauhin sous le nom de *Milium arundinaceum subrotundo semine, sorgho nominatum ;* & dans Linné, *Holcus glumis villosis seminibus aristatis* (*Speci.* p. 1045, premiere édition). On en fait des balais, *Scope di Sagina*, & même des brosses, & les cannes servent à faire des nattes, & à couvrir des maisons, à-peu-près comme

chez nous les roseaux, dont on peut voir l'emploi dans l'art du Couvreur, que M. Duhamel a publié. La petite espece de *Sagina* à tête ramassée, donne une graine que les paysans font entrer dans le pain.

On cultive aussi beaucoup en Italie le blé de Turquie ou *Maïs*; il y est appellé *gran-Turco*, & c'est probablement delà qu'est venu le nom François blé de Turquie; ce n'est pas qu'on ait reçu des Turcs cette espece de culture, mais parce que la tête nue & le panache des épis les a fait comparer à une tête de Turc: à Bordeaux on l'appelle blé d'Espagne.

On commence aussi à trouver en Lombardie un fruit qui est commun à Rome, & qu'on connoît peu à Paris; les pommes d'or, *Pomidori*, ou *Tomate* des Espagnols. C'est *le Solanum promiferum fructu rotundo striato molli* de Gaspard Bauhin, & *solanum caule inermi herbaceo foliis pinnatis incisis, racemis simplicibus* de Linné (*Species plantarum*, 185): le fruit est connu des botanistes François, sous le nom de *Lycopersicon Galeni*, *Anguillaræ*, & de pomme d'amour; il est doux &

agréable, on l'emploie dans toutes les ſauces, & il leur donne la couleur d'un coulis d'écreviſſe.

L'uſage des glaces eſt auſſi très-commun au-delà des monts; & c'eſt un des agrémens de l'Italie, que de trouver à chaque pas ces ſortes de rafraîchiſſemens qui ſont encore ſi rares en France. On eſt ſurpris, quand on arrive en Provence pour la premiere fois, de voir de petits garçons ſur des ânes, manger les plus belles oranges en menant du fumier; mais à Milan, on trouve des chartiers en ſarots de toile, prenant des glaces dans un café.

LE CLIMAT de la Lombardie n'eſt pas de nature à y voyager agréablement l'hiver; les chaiſes à l'Italienne, ouvertes de tous côtés & expoſées à tous vents, ſont très-déſagréables pour le froid, & les chemins preſqu'impraticables en certains endroits; c'eſt à Naples, ou tout au plus à Rome qu'il faut reſter quand on veut paſſer l'hiver en Italie; ailleurs on eſt expoſé à ſouffrir beaucoup du froid, parce que les Italiens mettent leur attention à ſe garantir de la chaleur, de même que dans le nord tout eſt diſpoſé pour éviter le froid;

& l'on se trouve souvent assez dépourvu dans la saison contraire. On ne se chauffe point, les portes & les fenêtres sont mal fermées; on se promene sans chapeau & sans manteau; mais aussi l'on y souffre le froid par étiquette. En effet, il y a de temps en temps d'assez grands froids à Milan. Le 7 janvier 1767, le thermometre descendit à 12° au-dessous de la congélation; le 11 il étoit encore à 10 ½, & le 12 à 7 ¾ seulement; ce jour-là il étoit à Paris à 14 degrés. Le 13 à Milan il étoit à 10 degrés. La plus grande hauteur de la neige à Milan fut de 15 pouces (a), & les champs en furent couverts depuis le 4 janvier, jusqu'au 17 février; les vignes souffrirent beaucoup, on crut que tous les figuiers étoient morts, & l'on en coupa un grand nombre : cependant parmi ceux dont on n'avoit rien espéré, beaucoup pousserent quelques jets vers le milieu de mai.

Il pleut beaucoup plus à Milan qu'à Paris : la quantité moyenne de pluie, est de 33 pouces à Milan, & elle a varié en 14 ans de 26 à 47 ½. A Paris,

(a) On a eu de même à Paris en 1784, 15 à 18 pouces de neige, mais cela y est très-rare.

cette quantité moyenne, eſt de 17 pouces, & elle vàrie de 8 à 25. M. *Cotte*, *Traité de Météorologie*, page 312.

On trouve dans les éphémérides de Milan, pour 1779 & 1780, une ſuite d'obſervations météorologiqnes faites avec aſſiduité, depuis 1763, en ſorte qu'on y peut voir un tableau exact du climat de Milan.

Fin du premier Volume.

TABLE
DES CHAPITRES

Contenus dans ce Volume.

Fin de la Table des Chapitres.



J. CH. DESAINT, IMPRIMEUR
RUE SAINT JACQUES.

627463





